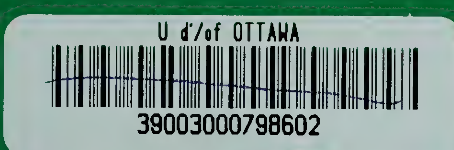

U d'/of OTTAWA
39003000798602



ENCORE
SUR LES CONTEMPORAINS

Coulommiers. — Typogr. A. MOUSSIN.

ENCORE

SUR

LES CONTEMPORAINS

LEURS ŒUVRES ET LEURS MŒURS

PAR

PHILARÈTE CHASLES

Professeur au collége de France, etc.

De l'association. — A M. About.
Mœurs des derniers temps.
Les vieux jeunes. — Les jeunes vieillards.
La Russie et la Pologne.
Le Mexique d'aujourd'hui.
L'Auberge de Podolie. — Aristocraties nouvelles.
Caricature en Europe.
Les émancipées.
Amélioration du sort populaire.

PARIS
AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

MDCCCLXIX



Voici mon XVIe volume d'*Etudes*, dû à l'actif changement de mœurs, auquel se livrent mes contemporains.

Je me suis associé à leur travail. Je les ai observés, lus, étudiés, comparés avec les anciens et avec l'histoire.

En un mot j'ai donné à ce nouvel ouvrage le sérieux et la conscience que j'ai toujours apportés dans mes livres. J'espère que le public me rendra justice sous ce point de vue.

PHILARÈTE CHASLES.

Meudon, 1er janvier 1869.



MŒURS, VOYAGES & VOYAGEURS

MŒURS, VOYAGES & VOYAGEURS

RUSSIE ET CIRCASSIE

I

Destinée de la Russie. — Avenir européen. — Les Juifs.

Que les régions habitées par le Tatar, le Tcherkesse, l'Arménien, le Juif, le Kalmouck, ne soient pas méprisées comme indignes des regards explorateurs. La civilisation, il est vrai, s'y trouve encore incomplète, et la barbarie même y est sans caractère et sans couleur. Mais elles forment l'anneau bizarre qui joint la zone septentrionale à la zone méridionale.

Elles renferment beaucoup de secrets.

Le point de jonction entre l'extrême Nord et le Midi ; la suture qui lie l'empire russe à l'Asie ; la limite posée entre l'Europe affaiblie aujourd'hui par sa civilisation, et l'Orient qui va perdre ou échanger la sienne ; ces populations du Caucase, ensevelies sous la double barbarie de l'Arabe nomade et du Samoyède glacé ; les efforts actuels de la Moscovie pour épouvanter l'Europe en pesant sur l'Orient ; ses tentatives de colonisation militaire, de civilisation par le knout, et d'assimilation

avec la Circassie, la Géorgie de la Perse; sa lutte commerciale et incessante avec l'Angleterre; ce déploiement de forces colossales qu'elle est contrainte à tenir toujours prêtes, et qui font pour elle, de ses possessions orientales, un état de siége permanent, une guerre sans résultat, une campagne sans fin, un combat qui n'a pas de victoire, une invasion qui n'a pas de conquête; — voilà, rien que sur la route de la Perse, depuis la frontière russe jusqu'à Tiflis, bien des sujets d'observation, quelques-uns des problèmes les plus ardus et les plus mystérieux de la politique et de la science.

Je ne parle pas de ces vieilles contrées de l'Hindoustan, mères de tous les arts et sources de lumières; pays où l'Europe va aujourd'hui reporter les siennes; je m'arrête aux frontières de la Perse.

L'observation de ces contrées intermédiaires est d'une importance que les hommes politiques peuvent seuls comprendre. Là se trouve l'atelier silencieux où travaille sans relâche le pouvoir russe : avant de savoir si l'Europe doit craindre la Russie, il faut savoir si le Caucase restera soumis au czar; c'est la première étape de la route qui le conduit à Constantinople; la Géorgie est la seconde; la Perse, la troisième.

Cette grande et jeune nation Russe a fait beaucoup de progrès; déjà la Perse est sa tributaire.

Le sang slave se mêle au sang circassien; les descendants des princes de Géorgie s'accoutument à porter l'Aigle Russe et la croix de Saint-Wladimir. Ces degrés, on les a parcourus. On les a franchis d'un élan rapide. Est-on certain de les avoir aplanis, et les obstacles surmontés ne vont-ils pas surgir de nouveau?

Quelqu'un de ces jours, à l'improviste, tout ce qui paraît définitif et accompli ne se retrouvera-t-il pas en question? Quelle difficulté! L'unité de pouvoir essaye d'embrasser et de rallier despotiquement les races tatare, juive, grecque, arménienne, tcherkesse, répandues sur ces vastes steppes; les Cosaques zaporogues, les Kalmouks du Don, les montagnards de l'Elbrouz, les hommes les plus farouches de la terre, il s'agit de les fondre en un seul peuple obéissant!

Y parviendra-t-on?

Tant qu'il n'a fallu leur demander qu'un faible tribut et le service militaire, le joug du grand empire ne les a pas trop écrasés; mais on les civilise, c'est-à-dire que l'on augmente la somme de leurs droits et de leurs devoirs.

Comment cela se passera-t-il?

Cette question majeure n'a pour analogue aujourd'hui qu'un seul problème politique : celui de l'Amérique septentrionale et de ces prairies immenses qui, se peuplant avec rapidité, absorbent tant de races confondues et mêlées. En Russie et en Amérique, deux civilisations nouvelles, deux mondes ennemis dorment encore, avant d'être formés et achevés, sur l'établi de l'ouvrier. Ici le travail de la Démocratie, là celui du Despotisme. On voudrait vivre un ou deux siècles, pour savoir le dénoûment et la fin de ces deux éducations de peuples. M. Urqhuart, publiciste anglais d'un mérite distingué, a fait remarquer les embarras et la faiblesse qui résultent déjà pour l'empire russe de ses possessions orientales, de cette assimilation difficile qu'il opère avec lenteur, et qui, même une fois accomplie, a plus d'apparence que de réalité. Peut-être,

en serrant trop le lien du pouvoir, en essayant de rallier et de concentrer tant de forces éparses, aboutira-t-il à rompre le faisceau qu'il veut rendre invincible. Par un destin contraire, l'Amérique fédérale sera compromise dès qu'il lui faudra chercher un centre. Le monde moscovite se civilise par l'unité qui est son péril; le monde américain, par la diversité qui est son écueil. Le progrès de l'un et de l'autre est gigantesque et assez rapide pour que l'Europe y songe.

L'activité croissante de l'Amérique s'emploie au commerce, et menace surtout l'Angleterre. Celle de la Russie, qui concerne plus particulièrement la France, semble poussée fatalement à la guerre, ne fût-ce que pour user des forces brutes qui s'agitent dans son sein et leur donner un aliment au dehors. Ce travail d'enfantement, ce progrès civilisateur et conquérant de la Russie ont pour grand théâtre la Russie blanche, la Russie rouge et les régions voisines du Caucase. Il est curieux aussi de savoir quelle force de résistance la Pologne asservie peut recéler encore, ou quel appui elle peut prêter à ses conquérants.

Ce qu'on y trouve d'abord, ce ne sont pas des Polonais; ce sont des Israélites. Il y en a sur toute la route; bien pauvres. Une misère avide, une complaisance avare, une lutte d'obséquiosité qui attriste l'âme, le pâle reflet de ce vieux et grand débris oriental, s'étendant sur la Pologne, comme le clair de lune sur un champ de neige, le spectacle le plus désolant pour le cœur, la pensée et le souvenir. Israël, cette grande nation qui la première a salué en Orient l'unité de Dieu, le premier soleil de la civilisation naissante, est donc arrivée là!

La voici cette race que la persécution la plus abo-

minable a étouffée, réduite à une situation à la fois oppressive et opprimée; l'iniquité humaine est féconde en misères.

Une des plus belles auberges de Podolye, celle de Miedjibozh, offre un tableau israélite, tout à fait digne de Rembrandt (1).

C'était la meilleure auberge du lieu. Elle contenait trois appartements, c'est-à-dire, un hangar, un corridor, une salle. Le hangar était ouvert aux deux extrémités par une porte cochère; on y empilait le foin; les voitures y étaient remisées; les chevaux s'y trouvaient abrités. Le corridor, parallèle à cette écurie si bien employée, se subdivisait en cellules, tapissées de foin et pleines d'israélites endormis. Du corridor on passait dans la salle qui était le bel appartement, le salon, le lieu de réception solennelle. Dans un coin s'élevait le poêle en terre, gigantesque monument; sur ce poêle, une jonchée de domestiques; près du poêle, des rideaux que la malpropreté accumulée rendait solides, que l'aspect, l'odeur et la population rendaient insupportables; sous ces rideaux, les lits des maîtres, aussi révoltants que l'abri qui les couvrait; tout à côté, les berceaux des enfants suspendus comme des hamacs. Une grosse lampe de synagogue, en cuivre rouge, éclairait ce campement; deux banquettes de bois auprès d'une table, recouvertes de foin, servaient de lit aux voyageurs. Les enfants criaient; les pères ronflaient; la lampe enfumée mêlait sa saveur infecte à toutes les diversités de mauvaises odeurs qui se confondaient dans le misérable repaire. Seulement, il y avait aussi dans

(1) Voyages de M. Bellanger.

un coin obscur un vieux bahut à mettre le pain ; bahut fermé, d'où le lendemain matin sortirent et brillèrent aux regards surpris des voyageurs, quelques milliers de roubles accumulés. Imaginez un plus affreux stigmate pour un peuple, que la détresse dans l'opulence, la saleté dans la richesse, la cupidité vivant dans les immondices ; et sachez ce que peut devenir une forte et noble race quand elle s'est courbée, muette et frémissante, sous une oppression de trente siècles.

L'auberge juive, avec sa malpropreté et ses trésors, ne fait que résumer ce qu'on a déjà vu quand on a traversé Cracovie, Lembeck, et observé toute cette Pologne israélite qui mérite plus d'attention que les historiens ne lui en ont accordé. Tout le commerce et une partie de l'agriculture de la Pologne, c'étaient, depuis des siècles, les israélites qui les exploitaient. Persécutés partout ailleurs, attirés en Pologne par la douceur des lois, certains qu'un appel futur les replacerait un jour sur le trône de l'Orient, attendant avec patience le retentissement de la trompette céleste et la résurrection d'Israël ; ils avaient soigneusement conservé leur nationalité misérable et l'orgueil sacré de leurs haillons, sous lesquels ils cachaient leur or. En vain des rois ont épousé leurs filles, en vain, au milieu de leurs habitations ruinées, le coffre noir de la famille se remplissait de ducats. Ils refusaient de devenir citoyens ; ils restaient juifs, toujours juifs. A côté de la nation des nobles, nation brave, guerrière, généreuse, brillante, mais isolée ; — à côté de l'autre nation des prêtres, s'élevait la nation nombreuse des juifs. Voyez le résultat de ces divisions. La race slave polonaise, l'une des familles du monde qui ont reçu en partage le sang le plus coura-

geux, le génie le plus souple et l'ame la plus héroïque, périssait dans une agonie sanglante à laquelle les lois n'apportaient aucun remède, et que les mœurs avaient de loin préparée. Demander aux codes des peuples le secret de leurs destinées, c'est folie: ce secret vit au fond des habitudes et des mœurs. La fatalité est écrite dans le caractère, non dans la profession. La Pologne, qui n'avait jamais pu se fondre en une masse nationale, raccorder le camp des guerriers avec les cabanes des laboureurs et l'Eglise avec la synagogue, passa toute sa vie de peuple à se déchirer elle-même. Les étrangers la regardaient faire, comme des hommes avides contempleraient un voyageur saisi de la fièvre, qui tombe sur le chemin, se roule sur le sable, arrache ses entrailles, et qui, affaibli par ses souffrances, n'a besoin que d'un dernier coup de grâce pour livrer aux ravisseurs ses richesses et ses dépouilles.

La Pologne se suicidait plus encore par l'imprudence de ses vertus que par la turbulence de ses fautes. Hélas! nations et individus se maintiennent, non pas en prodiguant les actions généreuses, mais en écartant les erreurs de conduite. Le bien-être dépend moins des grandes choses accomplies que des sottises que l'on s'épargne. Triste et vulgaire politique, nécessaire et misérable décalogue : s'abstenir et se surveiller, économiser sa force au lieu de la répandre, se défier beaucoup et se livrer peu, redouter les fautes bien plus que les crimes; — toute l'histoire prouve que les nations s'agrandissent ainsi. Dieu est là-haut qui juge ensuite.

Parmi les fatales générosités de la Pologne (et elles sont nombreuses), il faut compter l'accueil imprudent fait à une race forte, sublime et maltraitée, le pays

livré aux israélites, la facilité qui leur a été donnée de profiter de tout sans rendre aucun service, d'exploiter les citoyens sans être citoyens, d'envahir le commerce sans l'exercer pour la nation, d'épuiser et de verser dans leurs coffres avides les sources de la richesse publique. Les juifs polonais n'ont aucune ressemblance avec ces israélites d'Europe, qui comptent dans leurs rangs des savants, des musiciens, des poètes, des hommes de génie, Meyerbeer, son frère Michel Beer, le philosophe Mendelsohn, et tant de noms honorables ou vénérés. En Pologne on a couvé les défauts de la race; on a éteint ses vertus. On a pris soin de l'enfermer dans l'ignorance et dans la fraude. Le Talmud seul, expliqué par les vieux rabbins, l'a éclairée de cette fausse et subtile lumière qui lui apprend à piller sans remords des étrangers oppresseurs. Tout le numéraire du pays est tombé dans les mains de la fraction juive; avec cet or elle brave le mépris, rit des événements et ne reconnaît pas de patrie. Le sac dont les roubles s'enveloppent, voilà son Code. Sans lien sympathique, sans communauté de sentiment, ni avec le peuple, ni avec la noblesse, elle les détache l'un de l'autre, et les isole au lieu de les réunir; elle ne peut cultiver ni la vertu, ni le génie, ni l'honneur. Que lui reste-t-il à faire? Amasser. Tous les ressorts de son âme se tendent vers ce but; et, comme le disent les voyageurs, rien n'égale en ce genre son astuce et son activité. La voilà qui se crée une noblesse, celle des écus, la pire de toutes, noblesse qui ne suppose ni force, ni grandeur, ni courage, mais seulement patience et ruse. Cette aristocratie basse et puissante ne travaille plus à la terre, mais elle la possède. Sur tous les domaines

elle jette le harpon de ses hypothèques. Protégée par le propriétaire terrien, dont elle augmente les revenus en faisant circuler ses produits, elle achève la ruine de ceux mêmes qui l'encouragent et la défendent. Toujours sûre de s'enrichir, elle dédaigne les professions laborieuses; elle tient les auberges, les distilleries, les brasseries, fait le maquignonnage, brocante, échange les monnaies, surtout se livre à l'usure; les métiers qui rapportent le plus et demandent pour mise de fonds beaucoup d'adresse et de fraude, elle les accapare. Pendant que les riches travaillent en grand, les pauvres s'abattent sur le sol comme des nuées de corbeaux. Selon le publiciste grec, le pire des gouvernements, c'est le *règne de l'or*, qu'il nomme *plutocratie :* ce sceptre est aux mains d'une race énergique, intelligente, persécutée, — toute flétrie de sanglantes et longues blessures, et le cœur plein de ses trop justes rancunes.

Ainsi, quoi qu'en disent les historiens et les diplomates, c'est moins l'orgueil belliqueux de la noblesse que l'usurpation des usuriers, qui a perdu cette Pologne infortunée; voilà longtemps qu'ils possèdent en réalité la Pologne. Sur les ruines mêmes du pays de Sobieski, L'usure fleurit et triomphe. A Brody, sur 22 mille habitants, il y a seulement 20 mille usuriers. Vous diriez la cité des avares : maisons basses, pressées, entassées, tortues; rues sales et étroites; des barreaux à toutes les fenêtres, des grilles sous les barreaux, des ferrures énormes à toutes les portes.

Voyagez sur les routes, couchez dans les auberges; laissez-vous assaillir par cette population mendiante; et vous reconnaîtrez l'idolâtrie pour le vol, le culte de

l'escroquerie, l'apothéose de la bassesse, le besoin de tromper.

Alors vous réfléchirez profondément avec le voyageur sur cet étrange pays, où l'avilissement et la grandeur de l'âme ont fleuri et fructifié sur le même arbre, et couvert le même tronc de leurs produits. La séve empoisonnée a fini par dominer la séve héroïque, sans parvenir à la corrompre. Les héros du temps de Sobieski vivent encore; les serfs ignorants ne se sont pas éclairés; les usuriers ont augmenté de nombre, de richesse et de pouvoir, sans conquérir ni probité, ni lumières. Leur superstition est toujours abjecte, ridicule, haineuse. Un d'entre eux craignait les poursuites d'un seigneur; il va chez son docteur et lui dit : « Envoyez, je vous prie, l'ange de la Mort à mon ennemi, « et débarrassez-moi de cet homme. » Le docteur se fait payer et promet le service. Peu de temps après, la femme du Polonais tombe malade, meurt et laisse le mari vivant. Le juif, en colère, retourne chez le docteur. — « C'est comme cela que vous exécutez vos pro-« messes ! — Vous avez bien tort de vous fâcher, répond « le rabbin ; ce n'est pas ma faute. J'ai dépêché près « de votre ennemi l'ange de la Mort, qui s'est rendu « aussitôt chez M. le baron, mais qui n'a trouvé que la « femme à la maison ; le baron était sorti. Il a enlevé la « femme. C'est une visite à recommencer. Donnez-moi « de l'argent. »

II

Circassie. — Progrès de la Russie dans l'Orient.

Les prétentions de la Russie sur la Circassie reposent sur une base très-curieuse. La Circassie, toujours indépendante, et qui n'a pas connu de maître depuis que l'histoire fait mention d'elle, avait, en partie du moins, embrassé l'islamisme. La Russie affecta de croire que cette adhésion entraînait la soumission du pays à la Porte. Alors, de son autorité privée, le cabinet de Saint-Pétersbourg en conféra la souveraineté au Sultan; puis, dès que l'occasion se présenta, il se fit céder à lui-même cette souveraineté prétendue. Ainsi la Porte, après avoir reçu un don que personne n'avait le droit de lui faire, livrait une propriété qui ne lui avait jamais appartenu. L'histoire politique n'a rien de plus merveilleux.

Disons un peu comment cette transaction s'opéra. Vers la fin du XVII[e] siècle, un chef circassien ou tcherkesse avait construit une forteresse nommée Soudjak-Kalessi, qui servit bientôt d'asile, de protection et de résidence aux Tatars de la Krimée et aux paysans des côtes de la mer d'Azof, empressés de fuir les exactions et les persécutions russes. Ce n'était pas là un titre assurément pour que la Russie devînt maîtresse de la Circassie. Mais les années s'écoulent. En 1784, un traité signé à Constantinople par la Porte et la Moscovie dé-

clare que « les droits prélevés par les khans des Tatars « sur le territoire de la forteresse de Soudjak-Kalessi « sont à jamais abandonnés par la Russie; et que cette « dernière reconnaît ladite forteresse comme apparte- « nant, en toute souveraineté, à la Porte. » Cet article curieux suppose, d'abord que la forteresse de Soudjak-Kalessi, construite par un Circassien, serait revendiquée par les Tatars : il suppose ensuite que ces derniers auraient cédé leurs droits imaginaires à la Russie; et il suppose enfin que la Russie transférant ses mêmes droits, pourrait les conférer à la Porte-Ottomane. Ce tour de force diplomatique, composé de trois fictions enchevêtrées, ne frappait encore qu'un seul point du pays, une petite forteresse et son territoire; mais il sous-entendait, et là était l'habileté, la souveraineté légitime du Sultan sur tout le reste de la Circassie. On savait bien que le Sultan ne serait pas assez fort pour défendre longtemps cette prétendue possession lointaine, et qu'au premier moment il cèderait volontiers le royaume sans sujets, sans impôts et sans bénéfices, — royaume dont la Russie avait enrichi sa couronne. Déjà la Russie s'était avancée jusqu'à Taganrog, et s'était emparée de la mer d'Azof. En 1784, elle s'adjugea la Crimée, l'île de Taman et l'embouchure du Couban. En 1787 elle profita de la guerre déclarée entre elle et la Turquie pour envahir la Circassie; mais elle trouva un peuple brave, héroïque et déterminé à ne pas se laisser traiter comme un troupeau que les bergers vendent, que les bouchers achètent. La forteresse de Soudjak-Kalessi, prétexte de l'invasion russe, sauta; les Circassiens y mirent eux-mêmes le feu. Pendant seize années consécutives, ils

continuèrent seuls la même résistance sanglante et magnanime à laquelle l'Europe ne fit pas d'attention, et qui n'a eu pour historiens que quelques voyageurs à peine lus. En 1829, le traité d'Andrinople, conclu entre la Porte et la Russie, assura à cette dernière la propriété « de tout le littoral de la mer Noire. » Ces mots, qui signifiaient la Circassie entière, frappèrent si légèrement les esprits, que pas un journal ne mentionna la brillante conquête dissimulée par la Russie sous cette phraséologie modeste.

Mais après avoir mis la Circassie dans sa poche au moyen d'un traité, il fallait encore s'asssurer des Circassiens. Cela n'était pas facile. Ils s'obstinaient à se regarder comme leurs propres maîtres et opposaient aux corruptions, aux menaces, aux armées, aux escarmouches, à la petite guerre, à la grande guerre, une obstination sublime, que la gloire ne couronnait pas, qui n'était soutenue d'aucun appui extérieur, et sur laquelle les regards du monde civilisé étaient à peine ouverts. De temps en temps un voyageur anglais, pénétrant dans ces régions peu connues, s'étonnait des grandes choses qui s'y faisaient obscurément, encourageait les Circassiens à la résistance et consignait tout cela dans son livre. Les affaires des Russes n'avançaient guères. Williamineff, après sept campagnes inutiles et des flots de sang répandus, allait être acculé au Couban vers la fin d'octobre 1836, avec une armée désorganisée, découragée et délabrée, exposée aux attaques d'une population guerrière et furieuse. Il sauva les débris de ses troupes par un procédé bizarre.

Il supposa des dépêches de sa cour, portant l'ordre exprès de cesser toute hostilité en Circassie ; on dou-

tait de cette assertion, il prêta serment devant les juges et les prêtres du pays, se parjura et accomplit sa retraite. Les Circassiens, qui ne connaissent pas les ressources de la haute civilisation, abusent peu du serment; ils y ont foi; c'est sans doute ce qui nuit à leur héroïsme.

Williamineff, assez civilisé pour attacher peu d'importance à sa parole, avait à peine juré la paix, qu'il revenait avec une armée, par une autre route, et d'une manière furtive. Grâce à ses précautions il ne fut pas battu; mais ce fut tout l'avantage qu'il remporta. L'Empereur, ennuyé de cette lenteur, fatigué d'une conquête toujours commencée, toujours avortée, cassa le général Williamineff et nomma Raïevski à sa place, ordonnant à ce dernier de se montrer conciliateur et de renoncer aux menaces et aux massacres, libéralement employés par Williamineff. Pendant que le nouveau général captait la bienveillance du peuple, on essayait de prendre la Circassie par la famine et de détruire son commerce. Un blocus maritime, puis la continuation du même blocus par l'occupation des forteresses de la côte, et même par la construction de forteresses nouvelles, réalisèrent ce plan, auquel on força la Turquie elle-même de concourir. D'après M. Spencer, plus de cent Circassiens restèrent enfermés dans les prisons de la Porte, pour avoir refusé des passeports russes. Les six points les plus importants de la côte, ce que l'on appelle commercialement les échelles de Chapsigua, Toapse, Waya, Choubêche, Soûtcha et Ardler, occupés, de 1837 à 1839, par huit mille hommes de troupes russes, ont été couronnés par six forteresses russes

que défendaient vingt canons de gros calibre et une garnison de quatre cents hommes pour chaque forteresse.

Cette ligne de fortifications fut construite au commencement de 1839, et les Circassiens semblaient perdus. Il y avait peu d'apparence que des gens harassés par vingt années de résistance échapperaient à la nouvelle tactique de leurs ennemis, à ces forteresses échelonnées, à ces canons dominant à la fois la côte, la mer et les vallées profondes qui coupent à angle droit le rivage! Tout à coup on apprend que les six forteresses sont renversées, que les Circassiens ont taillé en pièces ou fait prisonnières les six garnisons; que cette multitude mal armée, sans artillerie et sans général, mais se battant pour la patrie, a détruit l'œuvre de la patience et de la tactique moscovite, le travail de trois années, l'espérance de la conquête impériale : il avait suffi des conseils d'un voyageur pour diriger leurs efforts. La Russie, comme Arachné, était forcée de recommencer sa trame.

C'est une histoire qui mérite d'être étudiée. La persévérance de la finesse, venant à bout de tous les obstacles, signale le progrès de la puissance russe. Elle a toujours le dessous; mais elle revient toujours à la charge. Elle a recours à l'artifice quand la force lui manque. Au lieu de la craindre comme un pouvoir violent et guerrier, on devrait s'étudier à détruire, à travers le monde, le grand et subtil réseau de sa diplomatie. Un autre fait qui n'a pas échappé à nos lecteurs dans la rapide analyse des événements relatifs à la Circassie, c'est la présence constante de ces voyageurs anglais qui sont toujours là, vers les régions du Caucase, pour con-

trarier les plans de la Russie et diriger ses ennemis. Transportez-vous à Ispahan ou à Hérat, vous y trouverez les envoyés russes occupés à faire mouvoir contre l'Angleterre précisément les mêmes intrigues. Ainsi le génie slave, à peine civilisé, est aux prises dans l'Orient avec le génie anglo-saxon, embarrassé de sa civilisation et de ses conquêtes. Ce dernier est le plus fort, mais le plus âgé ; l'autre est le moins honnête, mais le plus adroit. Ils font semblant de s'embrasser aujourd'hui. Si l'Angleterre ne perd pas quelque chose dans cette ridicule étreinte, je serai bien trompé.

La puissance qui commande à toute l'Asie du Nord, du Kamschatka au Caucase, se heurte donc sourdement contre la puissance maritime qui a graduellement absorbé toute la portion hindoustanique de l'Asie. Rien de plus intéressant que ce combat du génie slave et du génie anglo-saxon. Si le Slave triomphe, si l'Angleterre, aujourd'hui dupe, est battue demain, j'ai peur en vérité pour la civilisation du Vieux-Monde. Au moins le génie britannique avec sa rapacité, sa persévérance et sa ruse, a de la grandeur, de la solidité, de la fécondité, qualités inestimables. Sous sa nuance normande, au milieu de ses habitudes de négoce et de grands défauts assurément, il a conservé cette vénération du juste, ce développement de la liberté humaine, cette pitié pour le faible, cette horreur pour le lâche, cette adoration du vrai, qui suffisent pour excuser ou compenser mille fautes. Ce sont là des qualités *saxonnes;* par elles s'est formée et affermie la grandeur presque romaine de ce peuple énergique. Deux ou trois proverbes expliquent et concentrent la partie essentiellement bonne de son génie :

Never strike a man who is down; — fair field and no favour; — a true man; — « Ne pas frapper un homme à terre; le champ libre et pas de faveur; — un homme vrai, (c'est-à-dire *complet;* la *vérité* étant tout); » — ce sont les devises du blason teutonique; on les entend tous les jours dans tous les pays saxons. Tant qu'on y croira, la vie ne se sera pas retirée de l'organisation sociale de ces peuples; la vie des peuples, c'est leur moralité.

Le génie slave ne s'est pas encore élevé si haut. Il est artiste, délicat, spirituel, guerrier, de souplesse et d'intimidation. Sa timidité primitive, sa docilité pastorale, sa facilité de transformation et de changement, aujourd'hni modelées et pétries par la civilisation de ses maîtres, peuvent devenir très-puissantes, ou plutôt le sont déjà. Il y a dans cet esprit slave bravoure, audace secrète, finesse, prévoyance, frivolité, légèreté, adresse, versatilité, sagacité; — peu de profondeur, rien de véhément et de sauvage.

La poésie candide et transparente, la grâce naïve et contemplative des Slaves pasteurs ont disparu; et ces charmantes qualités qui signalèrent la vie obscure et douce des Lithuaniens, ne sont plus compatibles avec les aspirations conquérantes du peuple moscovite. On a brisé sur sa tige l'héroïsme polonais, fleur éclatante du même génie, échauffé et ennobli par le courage chevaleresque. Ce qui reste de l'esprit slave n'est plus naïf et n'est pas encore civilisé; tous les éléments ardents et vigoureux en ont été violemment bannis. Une aptitude inouïe à l'obéissance et à l'imitation; une extrême souplesse d'organes; le talent de simuler ce qui

n'est pas et de dissimuler ce qui est; le goût des voluptés, moins par passion que par mollesse; l'activité dans la finesse et la suite dans la ruse ; ce sont là des qualités que l'on s'étonne de trouver chez un peuple neuf. Mais c'est précisément parce qu'elles sont ce qu'elles sont, que ce spirituel peuple doit jouer bientôt un rôle important. L'adolescence de la civilisation russe coïncide avec notre époque, où les mâles qualités semblent redoutables; nous penchons vers les nuances affaissées et les teintes amollies. Si l'énergie teutonique ou saxonne fut bonne pour conquérir et fonder un monde nouveau, la flexibilité slave est merveilleuse pour exploiter un monde qui languit. Que ferions-nous aujourd'hui du puritanisme? Qu'en feraient les Anglais eux-mêmes? Expression définitive de l'ancien génie anglo-saxon, recherche idéale et obstinée du beau absolu, de la vérité, de la moralité complète, de l'énergie humaine à sa plus haute portée; le puritanisme, folie sincère et belle de la vertu pieuse et de la foi entière, a donné ses fruits, accompli sa tâche et fermé sa carrière. Il est père des États-Unis, c'est-à-dire d'une société toute nouvelle. Après avoir animé et bronzé les hommes de Cromwell, et renversé les Stuarts, ce puritanisme a préparé l'ère hanovrienne, l'indépendance de l'Amérique, et enfin notre révolution de 1789. Quant à 1688, ce n'est autre chose que le résultat modéré, la réalisation pacifique du puritanisme de 1640. Aujourd'hui son dernier mot est dit; il a donné au monde l'impulsion qu'il tenait de Luther, et qui s'est propagée à travers les révolutions anglaise, américaine et française. La foi puritaine est remplacée par l'examen populaire et le droit de raisonnement in-

dividuel, son fils; c'est-à-dire que ce mobile, essentiellement fanatique et absolu, a procréé une ère incrédule et équivoque. Toute croyance, toute autorité, toute idée centrale et absolue pâlissent, fuient et s'effacent à nos yeux. Tout flotte et vacille, tout devient vague et incertain. Maintenant, comme l'énergie serait un danger, la souplesse est une force. Si donc l'esprit slave, qu est merveilleuse de souplesse, arrive à une prépondérance future, ce n'est pas à sa vigueur, c'est à notre sympathie pour la faiblesse qu'il faudra s'en prendre ; avantmême qu'il domine (s'il domine jamais), nous serons un peu slaves à notre insu.

Cette lutte du génie slave et du génie saxon, du teutonisme et de la Russie, n'a pas tourné jusqu'ici, avouons-le, au profit de l'Angleterre : elle a toujours été dupe. Alors même qu'elle a obtenu des succès partiels, elle les a dus à quelque combinaison de circonstances fortuites. Ses grands armements pour arriver à de petits effets, ses traités pleins de ruses toutes perdues, aboutissant à la dépouiller et à la désemparer, ne prouvent pas en sa faveur. La Russie, au contraire, cachant son jeu, voilant ses pertes, grossissant ses victoires, élargissant son territoire, profitant de tout, même de ses faiblesses, a conquis dans l'Asie, à côté des possessions anglaises, un rang et une autorité factices qui agissent comme des réalités, puisqu'on en a peur.

Les récits des voyageurs offrent des traits fort curieux, signalant le progrès de cette puissance russe, qui est mystérieuse, et l'établissement de ce crédit moscovite qui, fondé sur une déception, menace aujourd'hui le Bosphore et le Gange. « Pour les Persans,

« dit un de ces voyageurs, le Moscovite est devenu « l'arbitre de la paix et de la guerre. Le roi de Perse « régnant ne jure que par les Russes ; il les regarde « comme les maîtres du monde, et se constitue leur « humble instrument. » — « Dans l'Asie centrale, dit le « capitaine Conolly, on pense que le Czar est roi des « rois européens, et l'on traduit ainsi le mot *autocrate* « (imperaturazoûm). J'ai entendu raconter à des habi- « tants d'Hérat les prétendues prouesses des *Orouss* « (Russes) qui sont pour eux des géants anthropopha- « ges, donnant la loi à tous les peuples d'Europe, et « destinés à envahir l'Orient. » — « Les généraux « des *Orouss*, disait un de ces Hératiens, nommé « Choumsoudîne-Khan, à quelques compatriotes qui « l'entouraient, ont coutume de combler, avec les « corps de leurs soldats vivants, les fossés des villes « qu'ils assiégent. Quand les vivres manquent, on « fait tuer quelques milliers d'hommes que l'on dé- « pèce, et que l'on sert en guise de rations à leurs ca- « marades ; aussi ces Orouss sont-ils invincibles ; rien « ne leur résiste, ni citadelles, ni royaumes. Ils sont « cannibales, vivent de chair humaine, et leur armée « est plus gigantesque que l'armée de Timoûr. » — Ces bruits absurdes, mais utiles au pouvoir moscovite, s'étendent bien au-delà de l'Afghanistan et du Népaul. L'effroi répandu par les Russes a pénétré jusqu'au Bengale, dont les timides indigènes partagent la vénération des Hératiens pour les Russes. Le nom russe plane déjà sur tout l'Hindoustan.

Grâce aux mêmes manœuvres, il étend aussi son ombre sur la Chine, la Perse, l'Arménie, l'Indo-Chine et l'Asie-Mineure ; partout une opinion exagérée de sa

grandeur prépare l'avénement de ce pouvoir. En Chine, la seule caravane étrangère qui franchisse les portes de Pékin est moscovite ; en Perse, les Russes dominent. Nous avons vu tout à l'heure ce que pensent de la Russie les populations de l'Asie centrale et les négociants du Bengale. Une énorme chimère, impalpable et invisible, cerne et sape son ennemi, n'offrant elle-même aucun côté vulnérable. S'agit-il de force militaire? les Anglais sont sûrs de l'avantage. Est-il question de dextérité? les Russes restent maîtres de tous les bénéfices. Toujours battus en Circassie, ils vont s'attribuer ce pays, au moyen d'un stratagème. Les Anglais ont battu le roi de Perse devant Hérat, et ont dicté des lois à l'Afghanistan, ce qui ne les avance pas beaucoup. En continuant à détruire sourdement la prépondérance britannique dans l'Inde, les Russes ne hasardent rien ; pour se conserver et se maintenir seulement, les Anglais dépensent des millions, remuent des armées et ne font point reculer d'un pas le colosse, qui est un fantôme, mais terrible.

III

L'esclavage à travers le monde. — Les âmes mortes. — Les serfs. — Ballades russes.

Entre 1830 et 1848, l'Ukranien Gogol écrivit dans le genre de Thackeray et de Dickens, un peu dans celui de Gil Blas, de Guzman d'Alfarache et de Laza-

rille de Tormes, l'ironique description des mœurs provinciales de son pays. Il y avait alors comme un courant d'audace et de liberté satirique qui entraînait le monde, pénétrait en Russie et en Ukraine, suscitait les plumes de Carlyle en Angleterre, de Walter Scott et de Jeffrey en Ecosse, de Balzac, de Mérimée, de Musset et de Stendhal en France, de Bœrne et de Heine en Allemagne. On raillait, on s'emportait, on n'était pas toujours sage, indulgent, ni juste. On faisait des contes à dormir debout, et l'on écrivait des tragédies et des romans fort osés. Les uns aspiraient à créer une seconde humanité bien meilleure que la première, les autres à tirer de nos plus mauvais penchants des avantages supérieurs ; il y avait des prédicateurs, des apôtres, des poètes, des saints et des dieux en quantité ; les plus modérés se laissaient aller à de hautes espérances ; les plus fous étaient persuadés de leur divinité. C'étaient les saturnales de l'intelligence. Et quel tapage ! Dans ce grand orchestre universel, l'accent lyrique dominait, le sifflet satirique traversait l'harmonie et corrigeait la fadeur des consonances trop uniformes. On passait à autrui bien des excès ; on se pardonnait, à soi-même, toutes les licences. On ne s'étonnait pas que Byron eût médit de celui-ci et que le bon Walter Scott eût calomnié celui-là. L'aristocratie anglaise ne bannissait point le romancier qui l'avait représentée sous une lumière dure et cruelle. Un ardent besoin de réformer, de vivre, de penser, d'agir, de juger, de jouir, de connaître, d'améliorer, de discuter, de fonder, d'élargir les vieux cadres, de renverser, de reconstruire, de faire, comme Horace s'exprime, *du rond le carré et du carré le rond* (*quadrata rotundis*), causait

dans le monde civilisé une fermentation et un bouillonnement extraordinaires. Presque personne n'échappait à cette ivresse. Les plus raisonnables marchaient raisonnablement vers l'impossible, et les plus écervelés couraient dans les nuages, comme éperdus.

La prétention de juger ce mouvement, qui fut général à travers le monde, et qui est épuisé, ne m'appartient pas; il y entrait une foule d'éléments bons et mauvais : là où les bons éléments ont pris le dessus, les choses ont bien tourné. En Russie, Gogol, le poète ukranien, admirateur, comme tout le monde alors, de la libre forme anglaise, de Swift le satirique, et de Sterne le vagabond, — trouva mauvais que certaines masses d'hommes dans son pays fussent passives et mortes ; et que, réduites à l'état de matières élémentaires, elles demeurassent anéanties sous la main violente d'autres hommes plus puissants. Mécontent du servage accrédité et établi dans son pays ; condamnant cette hiérarchie inflexible qui, au lieu d'âmes indépendantes, ne contenait que des cadavres enrégimentés, il se mit à écrire le terrible ouvrage intitulé *les Ames mortes*. Il avait connu la vraie civilisation d'Europe, celle qui développe au profit de tous l'activité personnelle. Son livre, roman ou poème, ne fut qu'un coup de sifflet prolongé contre le mode de société asiatique qui extermine l'activité de l'individu, l'empêche d'être maître de lui et le sacrifie, en l'honneur d'une certaine unité factice, moins réelle que rêvée, plutôt abstraite que vraie, plutôt mystique que possible.

Voilà ce que Gogol en Russie, au milieu des applaudissements, des réclamations et des clameurs, osa

tenter. Le pouvoir ne l'écrasa pas. La patience et la modération des gouvernements qui ont toléré ou encouragé de telles esquisses, sont fort louables.

Il faut dire que d'une part le pouvoir lui-même était las de son métier; que d'une autre le mal créé par des institutions trop absolues finissait par en fatiguer les maîtres; enfin que la pente sur laquelle était lancée toute l'Europe était trop rapide pour qu'un seul gouvernement pût s'arrêter en route. Déjà la civilisation, la philanthropie, la théurgie, si étrangement mêlées dans le slavisme d'Alexandre Ier et dans son caractère personnel, avaient préparé l'affranchissement des serfs russes; l'éducation philosophique inoculée par Hegel et Schelling à la Russie continua l'œuvre; et dès que le satirique Gogol eut dénoncé par la raillerie les côtés comiques de ces misères de la servitude, on s'empressa d'en chercher les remèdes. Par un oukase du 2 avril 1842, le servage dans son essence et sa réalité fut aboli. Le seigneur cessa de posséder le corps même de son esclave, qui resta seulement attaché à la glèbe, au sol, au village. C'est bien assez, et c'est encore trop. Mais quelle différence! Il n'est plus la chose de son semblable; il est assimilé et asservi à la terre, non au maître. Bientôt on essaya d'aller plus loin.

De grands obstacles surgirent et s'accumulèrent. Une commission gouvernementale a fonctionné, essayant de détruire ce vieux communisme patriarcal, qui confond l'être humain dans la famille, les familles dans la cité, les cités dans la nation, et place sous la main d'un seul khalife oriental ou septentrional l'Etat sous forme compacte, homogène, indissoluble et indivisible. Rendre la liberté, c'est détacher les anneaux de la grande chaîne,

c'est détacher aussi les éléments captifs. Comment détacher ce qui est impersonnel et délivrer ce qui n'a plus de corps? L'esclave russe n'en a plus, puisqu'il fait partie d'une masse et d'un bloc, comme la motte de terre et le grain de sable.

Les grandes masses brutes me plaisent peu. Les choses opérées par une multitude de petits agents matériels agglomérés me touchent moins qu'une seule œuvre née d'un grand esprit. L'*Iliade* est plus noble que la tour de Babel; une belle action est plus belle que les pyramides d'Egypte. Comme le castor, l'oie sauvage, le bison ou la fourmi; comme le polype qui est multiple et élémentaire, le paysan moscovite vit par troupes, ou plutôt il végète par branches affiliées et adhérentes. Il ne va pas seul. Il ne se détache pas encore. Il n'est pas spécialisé. N'ayant pas de valeur personnelle, il ne s'estime pas assez pour croire à sa propre opinion, pour aimer ce qu'il pense, penser ce qu'il aime, et agir d'après la double force de sa pensée et de son amour. Il attend l'avis général; il ne veut pas seulement que la majorité l'emporte: il lui faut l'unanimité. Celui qui résiste, il le noie, comme le dit M. le général de Ghcrebedtzoff. Voilà ce que je trouve excessif et ce que je ne puis approuver. On aura beau me dire que c'est une façon de réaliser l'unité abstraite, d'accomplir la volonté générale, celle de l'assemblée russe, du « *Mire* », du monde intellectuel russe; et que le *Mire* étant une assemblée unanime, sans dissentiment aucun, est la meilleure. Je n'y vois que tyrannie, et je me hâte de fuir.

L'œuvre de Gogol, que je ne puis regarder comme un chef-d'œuvre absolu, — la concentration lui man-

que, — n'en est pas moins très-digne d'admiration et d'étude, en ce qu'elle rend un compte presque scientifique et navrant de cette unité rudimentaire. Atténuation des âmes ; amollissement des esprits ; dessication du sens viril ; indigence de la pensée et de l'examen ; enfin appauvrissement de l'humanité, voilà ce qui apparaît dans cette longue galerie que Gogol a peuplée de mille personnages vivants. Ils se reflètent dans l'œuvre, ils s'y profilent, ils s'y détachent avec une délicatesse prodigieuse de détails. Ce sont les finesses microscopiques apparaissant sur la plaque de cuivre couverte de la vapeur iodée. Mais que cette humanité impersonnelle est triste à voir! Avec quelle facilité chacun s'abandonne ! M. de Gherebedtzoff nous donne pour modèle d'une assemblée politique le *Mire* slave, assemblée de hameau, où la majorité impose toujours l'unanimité aux membres dissidents, et sous peine de mort. « Les *Mires* slaves, dit-il, n'admettent que la « discussion vivante, spontanée et vraie, dont l'audi- « toire se pénètre et s'éclaire. Les raisons d'un ou de « plusieurs opinants finissent par prévaloir, et le parti « du *battu* diminue ; les auditeurs commencent à dire : « *Non, oncle Jacques ou Thérano, tu n'as pas raison ;* « *l'oncle Pierre dit mieux.* » Alors Jacques abandonne « le champ de bataille et se retire dans la foule. Ceux « qui restent continuent leurs débats jusqu'à ce que « l'opinion se soit définitivement prononcée pour « Pierre ou pour Paul; et celui qui est approuvé « adresse enfin au *Mire* la question sacramentelle : « — Ainsi, *Mire* de chrétiens, vous décidez de telle ou « telle manière? » — Des *oui* sont répétés de tous cô- « tés : on se découvre, on fait le signe de la croix, et

« la question est résolue ; après quoi l'assemblée « passe à une autre délibération, ou se sépare. »

C'est-à-dire qu'il n'est permis d'avoir que l'opinion des autres ; si l'oncle Pierre soutient son dire, le reste de l'assemblée le conduit à l'étang voisin, où on le noie. Tout cela est très-oriental ; et l'on voit bien que l'Asie, soumise à la force, non à la raison, a passé par là. Les féroces révolutions, autrefois si fréquentes et si sanglantes, du palais d'hiver ne sont que les catastrophes naturelles de la tragédie asiatique, qui s'est jouée perpétuellement dans les régions qui adorent la force. Cette assemblée politique, qui annule sa minorité, me répugne. Depuis longtemps ce *Mire* aurait amélioré le sort des serfs russes, si son *Vœ victis* possédait la vertu qu'on lui suppose.

Mais le *Vœ victis* ne produit que la mort.

Fatale dans ses résultats et mal inventée, la Diète polonaise n'est que le développement politique de l'organisation communale slave, qui se confond avec la commune hindoustanique des anciens temps. C'est toujours l'unité forcée ; c'est l'abstrait ; c'est l'hypothèse d'un consentement unanime : « La Diète (dit un « chroniqueur nommé Passek), la *Diète* commence à « émettre son opinion, et les sénateurs donnent leurs « votes. Tout à coup un gentilhomme crie du mi- « lieu de la foule : — « Messieurs, quiconque votera « pour le prince de Condé, qu'il sache bien que je ré- « pondrai à son vote par une balle ! » — Un sénateur « réplique avec aigreur ; ce gentilhomme décharge « tout simplement son pistolet sur lui. Il faut voir « alors le beau feu de file. Tout devient confusion ; les « sénateurs quittent leurs siéges, ils s'abritent derrière

« leurs chaises curules, quelques-uns se cachent des-
« sous ; on voit le primat et les évêques enjamber
« les balustrades. La noblesse crie de toutes parts :
« *Nous ne voulons pas de tous vos discours ; nous ne*
« *prononcerons que le nom de celui que Dieu mettra*
« *dans nos cœurs.* »

Le même principe que les paysans du *Mire* sanctifient par la noyade, les gentilshommes le soutiennent par le massacre. Cette unité abstraite, asiatique, primitive, que l'on ne peut réaliser qu'à coups de sabre et de pistolet, est mauvaise. Elle afflige le philosophe, l'épouvante et ne réussit que médiocrement. Il se révolte contre les Spartiates eux-mêmes, dont l'histoire admirable à lire d'ailleurs, ne lui présente qu'un exemple, à la fois monacal et guerrier, de la violence excessive que l'unité exagérée peut imposer à la volonté humaine. Il proteste contre ce Siméon stylite de l'histoire grecque, qui a exécuté le tour de force d'un ascétisme inutile. Le principe d'indépendance, la libre opinion, l'examen calme, le respect du faible et le droit des minorités religieusement maintenu font que l'avenir s'assure, que les institutions s'affermissent et les peuples prospèrent.

Le monde slave, et spécialement le génie moscovite d'autrefois, attaqué par Gogol, tiennent essentiellement à l'Orient et forment pour ainsi dire l'anneau brillant et souple qui relie notre zone occidentale à la zone asiatique. Dans le livre même de Gogol et dans celui de M. de Gherebedtzoff, dans le *Raskol* et les *Voyageurs russes*, le génie asiatique éclate; les proverbes, les apologues, et comme les éclairs orientaux abondent :

« L'orge disait au froment : Allons dans le pays où croît l'or, nous nous y trouverons bien. » Le froment lui répondit : « Orge, mon ami, ta moustache est longue, mais ton intelligence est courte ; pourquoi irions-nous chercher l'or? c'est lui qui arrivera chez nous. Travaille la terre et l'or te viendra. »

Voilà bien l'Orient, Bidpay, les Hindous et leurs apologues. Il n'y a pas d'histoire orientale plus dramatique, plus sanglante, plus merveilleuse que la vieille histoire de Russie. Il n'y a pas de poésies qui se rapprochent plus que les ballades populaires russes de la forme et de l'esprit des anciennes poésies arabes :

La croix de vie est plantée à sa tête (*du guerrier*).
A sa droite gît son glaive tranchant,
A sa gauche son fort carquois,
A ses pieds son fidèle coursier ;
En mourant il dit au coursier;
Quand je serai mort, mon bon coursier,
Enterre mon corps, mon corps tout pâle
Dans ce champ, dans ce champ désert ;
Puis cours vite dans la sainte Russie,
Salue de ma part mon père et ma mère,
Porte ma bénédiction à mes chers enfants,
Et dis à ma jeune veuve
Que je me suis marié avec une autre épouse,
Que pour dot j'ai reçu ce champ désert,
Que c'est la flèche acérée qui a fait ce mariage.
Que c'est le glaive tranchant qui m'a couché dans ce lit.
Que tous les frères, les amis m'ont quitté,
Que tous mes compagnons sont partis.
Que toi seul, mon brave coursier,
Tu m'as servi jusqu'à la mort.

La teinte orientale est ici devenue plus mélancolique; il semble que la confiance dans l'homme et dans le sort manquent à ce guerrier, même héroïque, qui a senti

le joug tatare et qui a plié le cou en frémissant. C'est une remarque de l'un des voyageurs dont j'ai parlé, que dans la musique nationale et les chants populaires russes l'intervalle le plus naturel et le plus facile à l'oreille et à la voix, la *tierce majeure,* n'est employé que comme liaison, tandis que le doux gémissement indiqué par le passage de la tonique à la sixte (mineure ou majeure) et le retour à la quinte sont d'un usage fréquent.

Ce caractère, non languissant, mais profond, héroïque et mélancolique, résigné et douloureux, asiatique et attendri, distingue toutes les ballades russes, serbes, tchèques, polonaises, recueillies par Schaffarik.

« Sur la haute montagne brillent des feux nombreux des feux sinistres. Dors, mon enfant.

« Autour de ces feux sinistres sont assis les méchants Tatars. Dors, mon enfant.

« Ils sont assis là, et partagent les dépouilles de ton père. Dors, mon enfant.

« Réveille-toi, lève-toi, mon enfant. Prends l'épée damasquinée suspendue à la muraille.

« Avec cette épée frappe, frappe les Tatars et leurs enfants, et déchire-les en morceaux. »

— Dans l'onde est le platane tristement incliné; dans le cœur du Cosaque est le chagrin qui le ronge.

— Ne tombe pas, petit platane : tu es encore vert et florissant; ne t'afflige pas, jeune Cosaque : tu es encore jeune et vigoureux.

— L'arbre voudrait résister, mais l'eau le déracine; le Cosaque voudrait se raviver, mais la douleur l'oppresse.

— Il est parti avec sa lance, son vêtement de guerre et son fier cheval à la crinière noire; il est parti pour une lointaine contrée.

— Dans cette contrée, il est resté pour y mourir, il ne reverra jamais son cher pays, jamais son toit ni ses parents.

— Prêt à rendre le dernier soupir, il murmure ces paroles : « Creusez-moi dans la terre une large fosse. Sur cette fosse plantez des arbustes qui portent des fruits.

— Les petits oiseaux des steppes viendront becqueter ces fruits et m'apporteront de douces nouvelles de ceux que j'aime! »

Intéressants et doux fragments; incomplètes créations de peuples incomplets. Tous ces enfants du communisme patriarcal, de l'unité abstraite, de l'individualité détruite, n'ont pas encore pris possession de leur être total. Ils n'entrent pas résolument dans le sanctuaire de la conscience et de la volonté; de l'état passif qui obéit, ils ne se sont pas élevés à l'état viril qui n'obéit ni ne commande, mais qui agit.

A titre de renseignement définitif sur l'état de la Russie sociale entre 1830 et 1848, l'œuvre de Gogol restera. Un Gil Blas achète des paysans morts comme s'ils étaient vivants, devient propriétaire de ces âmes mortes, se fait inscrire sur les registres de l'Etat, et bâtit sur une considération factice une fortune à venir.

De là tout le roman. Servitude et mensonge, crédulité et vanité, duperie et vol; toutes les fraudes, toutes les corruptions naissent de l'impersonnalité qui est l'esclavage. Mille hommages rendus à ce triomphateur millionnaire, qui n'a de son titre que le simulacre et l'apparence, et qui réussit.

L'œuvre est trop longue, souvent trop subtile, quelquefois trop simple; l'idée première, ingénieuse et féconde y est poursuivie à extinction et à outrance. Mais jamais l'invention du Dave antique et du Gil Blas moderne qui se promènent à travers le monde, observant leurs maîtres et les exploitant, n'a été mieux renouvelée.

Celui qui écrit ces lignes a-t-il étudié le russe? Sait-il un mot des langues slaves? Pas un, pas même une lettre. C'est un esprit curieux et ignorant. Rien n'est meilleur que l'ignorance, quand elle se reconnaît et veut se guérir; elle devient alors active, inquisitive, infatigable, cherche partout des renseignements et épuise les points de comparaison. J'ai voulu savoir ce que c'est que l'Ukraine; on m'a répondu que pour la Grande Russie c'est à peu près ce que l'Ecosse est pour l'Angleterre, une pointe sauvage, un symbole extrême qui résume le génie national. Le représentant de cette nationalité russe est-il, comme on l'affirme, le poète Poûschkine? Cela m'étonnerait extrêmement, à cause des analogies frappantes de ce Poûschkine avec Byron et Gœthe. On me répond que tout au contraire la littérature d'initiative vraiment moscovite date du satirique et pénétrant Gogol, singulier esprit, fin et diffus, subtil et élégiaque, sagace et exalté, une espèce de Sterne et de Lucien, de Jean-Paul et de Le Sage. Tout

le roman des *Ames mortes* est imprégné en effet de satire impatiente et de mélancolie orientale, plein de vapeurs ardentes et de finesses de touche très-déliées. M. Charrière a fait passer dans notre langue ce document douloureux et inexorable, auquel on aura peine à croire un jour, quand on voudra se rendre compte de l'abaissement profond et séculaire où une partie de la famille humaine languit encore.

On travaille à la délivrer; il y a beaucoup à faire. L'esclavage règne dans toute l'Asie. En Afrique se font toujours les grandes chasses dirigées par des rois nègres, et destinées à capturer des troupeaux humains dont on brûle les villages et que l'on chasse devant soi jusqu'aux plages de la mer; là, des capitaines américains, brésiliens et cubanais les attendent pour les empiler dans leurs entre-ponts. Constantinople, Bagdad et l'Orient tout entier regorgent d'esclaves. Mais l'œuvre commencée au milieu du dix-huitième siècle se continue; et elle ne s'arrêtera pas.

UNE POÉSIE POLONAISE

UNE POÉSIE POLONAISE

Dans quelle église de Pologne fut chantée vers 1740 l'ode que je vais transcrire et traduire, vrai chef-d'œuvre, né de l'instinct patriotique le plus profond et le plus douloureux; trésor ignoré que je viens de déterrer par hasard, ou plutôt qui est venu à moi parce que je l'ai très-amoureusement cherché ?

Je n'en sais rien.

Je n'en sais pas davantage sur la forme, l'intérieur, les ornements, l'architecture, l'aspect de ces églises catholiques polonaises si intéressantes pour l'histoire de nos civilisations. N'ayant jamais mis le pied dans ce pays d'épreuves héroïques, pays flagellé, comme cela est naturel, pour ses grandeurs mêmes; je ne le connais que par ceux de ses enfants que l'exil nous a envoyés, et que j'ai pu rencontrer parmi nous. Ignorant la langue ou plutôt toutes les langues slaves, je ne puis emprunter à aucun document qui me soit accessible les détails que je voudrais réunir. C'est une lacune que je regrette.

Je me servirais avec plaisir des petits détails d'une érudition bien appliquée, et de ce nuage ou de ce « nimbe » rayonnant, si l'on me passe l'ambition d'un

terme excessif, qui ferait mieux apparaître et resplendir dans sa beauté cette poésie sincère. Je regrette de n'avoir pas à ma disposition ces ressources. Je les regarde comme très-légitimes, bien qu'elles soient dangereuses. Les ignorants ou les paresseux les méprisent. Ils ne vont point aux origines; et ce qui les amuse ou les étonne leur semble toujours l'invention d'un faussaire. Ils n'ont ni la science qui scrute, ni la conscience qui évalue, ni le temps qui renseigne, ni la sagacité qu'il faut pour ne pas confondre avec le fard et le vernis les sobres lumières de la vérité ou les lueurs permises de la vraisemblance. Cependant ces apologistes de l'érudition sèche se disent exacts comme Tartufe se disait vertueux.

Je me figure seulement, en face de l'autel orné de fleurs, et devant la statue de l'Enfant Jésus aux bras de sa Mère, dans quelque église modeste et aux murailles blanches, cette foule que l'on y voit encore tous les jours en Pologne ; — paysans à genoux dans le costume de leur race, la blouse blanche descendant à peine aux genoux, le sabre courbe passé dans la ceinture; — enfants, soldats, jeunes filles; et ces belles personnes polonaises, à l'œil noir doublé d'une douceur mélancolique si particulière et si attrayante, brillant d'une résolution déterminée et courageuse. J'ignore si l'orgue servait de guide aux chants de ces églises, et si l'on y entendait les rhythmes slaves, étranges et charmants, dont M. Sowinsky signale un grand nombre dans son beau livre (1) sur les *Musiciens polonais*; rhythmes à 6/8 et à 3/8; mouvements com-

(1) *Albert Sowinsky*. Dictionnaire, etc.

plexes, capricieux, et doux; balancés entre la sévérité grave des oscillations égales et la fantasque inégalité des rhythmes ternaires. J'ignore tout cela, et je ne veux rien hasarder. Ce qui est certain, c'est que, vers le milieu ou la fin du dix-huitième siècle, à l'époque du grand Frédéric et de la grande Catherine, entre ces deux grands gouverneurs de gens, la foule dont je viens de rappeler le souvenir, mains jointes, les yeux levés vers Jésus, le libérateur enfant, chantait ce qui suit en langue latine :

Ad parvulum Christum contrà hostes Patriæ.

« Ecoute avec bonté ceux qui t'implorent et te « louent, ô tendre enfant! Et défends la patrie! seul « agneau! seul fort! seul grand! Exterminateur de « l'Ottoman traître!

« La patrie!
« La patrie!
« La patrie!
« Ah! défends la patrie! »

Benevolus audi
Quæ tuæ sunt laudi,
O parvule delicate!
Patriam defende!
Tu solus es agnus
Et fortis et magnus!
Qui perfidum Turcam
Compellis ad furcam!
Patriam! patriam! patriam
Defende!

Est-il plus bel exemple de poésie populaire et spontanée? Ici la forme est artificielle, elle est en même

temps barbare. Ce n'est point du Virgile ou du Lucrèce; ce sont de pauvres vers *léonins*, rimés, sans aucune mesure prosodique; la rime redoublée et véhémente suffit à tout. Eh bien ! il semble que cette barbarie savante, empruntée au septième siècle et à sa poésie en ruine, avive la flamme ardente et l'angoisse tragique qui s'y trouvent enfermées. Quel admirable cri, sorti des entrailles de ce peuple à genoux ! Cette victime enfantine et divine, invoquée dans sa faiblesse par les vaincus, dans sa nudité vagissante par les opprimés en larmes, — harmonie sublime ! Le dernier mot que je viens d'écrire est le seul qui convienne. Et le chantre ecclésiastique inconnu, — ce chant n'a pas d'auteur, — continue :

« O forfait ! ô sacrilége! Voici la mort qui s'avance!
« Cher, tendre enfantelet, ah ! défends la patrie ! Les
« victimes t'invoquent; si tu n'étends le bras, si tu ne
« saisis la foudre, nous ne sommes plus que poussière
« et fumée.

« La patrie !
« La patrie !
« Ah! défends la patrie ! »

O nefas! ô crimen!
Mors transiit limen!
O parvule delicate,
Patriam defende!
Jam victima sumus,
Et pulvis et fumus.
Patriam!
Patriam!
Patriam defende!

« Toi que je vois ici tout nu, tout froid et sans pa-
« role, ô pauvre enfantelet, défends la patrie ! Délicate

« est ta poitrine, dure est ta couche, et cependant du « haut du ciel tu vas combattre pour nous; défends

« La patrie!
« La patrie!
« Ah! défends la patrie! »

Tu nudus hìc jaces,
Et friges et taces!
O parvule delicate,
Patriam defende!
Minusculum pectus,
Duriusculus lectus!
Nihilominus telo
Pugnabis e cœlo.
Patriam,
Patriam,
Patriam defende!

Le poëte populaire et le latiniste recherché qui a écrit cette œuvre n'épargne point les diminutifs; *minusculum*, *duriusculus*. Il affecte curieusement la richesse des rimes; *turcam, furcam*; *lectus*, *pectus*; — *laudi*, *audi*, — *magnus*, *agnus*. Il a peur de son émotion; son mysticisme et son lyrisme l'effraient; comme tous les gens passionnés, il veut s'astreindre à des lois sévères. Chaque couplet ou chaque strophe se bâtit donc aussi rigoureusement que pourrait le faire le sonnet le mieux compassé.

Nous verrons tout à l'heure le motif de cette sévérité stricte de forme, imposée à la licence et au jet d'une poésie si rude et si véhémente. Je passe une ou deux strophes, cependant fort belles.

« Ils dévastent; ils pillent; ils égorgent; ils rui- « nent! O tendre enfantelet, défends la patrie. Rien « n'est plus en sûreté chez nous; rien ne peut les

« abattre; l'hérésie l'emporte; les traités sont sans « valeur. Défends

« La patrie!
« La patrie!
« Ah! défends la patrie! »

Grassantur,
Furantur,
Prædantur,
Bacchantur!
O parvule delicate,
Patriam defende!
Nil tutum,
Nil ausum,
Nil satis est clausum!
Nil fœdera valent,
Cum hæreses calent.
Patriam,
Patriam,
Patriam defende!

« La Pologne périt; elle est livrée en proie. O ten-« dre enfantelet, défends la patrie. C'en est fait d'elle, « si tu ne brises la force de l'ennemi odieux qui l'é-« crase, si tu ne nous donnes la paix, si tu n'éteins « l'incendie! Défends

« La patrie!
« La patrie!
« Ah! défends la patrie! »

Polonia perit
Et spolium erit.
O parvule delicate!
Patriam defende!
Tu fregeris nisi
Vim hostis invisi,
Oppresseris facem
Et dederis pacem!

Patriam,
Patriam,
Patriam defende!

. . . .

« Voici le temps, voici l'heure! Ah! je te supplie, « ne tarde plus.

« Cher enfantelet, défends la patrie! nos voisins « sont trop occupés et d'autre chose. Ce que veut l'en- « nemi perfide, ô Dieu suprême, tu le sais. Défends

« La patrie,
« La patrie!
« Ah! défends la patrie! »

Est tempus, est hora
Ne, quæso, sit mora!
O parvule delicate!
Patriam defende!
Vicini laborant.
Et aliud orant!
Quod perfidus hostis
Vos, superi, nostis!
Patriam,
Patriam,
Patriam defende!

J'aime et j'admire cette simplicité populaire qui se conserve ici. L'artifice de décadence qu'on appelle « vers *léonin* » ne la détruit pas. Ce murmure slave, cette enfantine délicatesse, cette grave mélodie, analogue au bruit léger des saules tremblants; cet écho des petites ballades lithuaniennes et tchèques trouvant enfin pour organe le grand idiome ecclésiastique romain; cette sincérité et cette tendresse, élaborant avec une finesse si recherchée et si ingénue une strophe difficile, me charment et me ravissent.

J'écarte d'ailleurs, et tout exprès, les souvenirs et les idées d'un autre ordre ; l'Europe égoïste et ingrate envers son vieil athlète slave et son chevaleresque défenseur; l'Angleterre sans pitié pour des catholiques; la France sans sympathie pour des croyants; Frédéric calomniant ceux qu'il veut piller; Catherine parant sa cupidité de maximes philosophiques.

Supprimons les considérations politiques. Tenons-nous-en à l'histoire littéraire. Elle peut tirer de cette singulière œuvre un bel enseignement. Du fond des passions vraies et des nobles souffrances jaillissent les renouvellements et les renaissances. C'est du vivant de Voltaire et de Chatham que la vieille prose des églises, s'animant d'un sang nouveau, opère et réalise cette métamorphose étrange et que personne n'a relevée ou constatée.

Je l'ai trouvée dans un tout petit bouquin ignoré, qui n'est indiqué, je crois, par aucun bibliographe et par aucun catalogue.

Ce petit volume noir, in-douze oblong de chétive et singulière figure, doré sur les tranches et gaufré sur ces mêmes tranches, imprimé à Wilna, fut déposé jadis et jouit encore d'un profond sommeil que rien ne trouble dans un de nos sanctuaires (1) de vieux livres oubliés. L'ode latine est imprimée, comme prière, dans ce petit livre de prières polonaises, espèce de paroissien sur très-mauvais papier.

On peut comparer cette *prose* ou cette ode au beau sonnet de M. Arnould, adressé à la Pologne, et qui finit ainsi :

(1) *La bibliothèque Mazarine.*

... Ton sol, abreuvé du sang pur de tes braves,
Ton sol aimé du ciel, qui maudit les bourreaux,
Ne peut plus désormais enfanter des esclaves !

A ces émotions jaillissantes et trop vives il faut la sévérité du rhythme, la prose d'Eglise, ou le sonnet avec l'enlacement rigoureux de ses rimes géométriquement alternées.

Les proses des églises, depuis le VIe siècle, ont exprimé le sentiment religieux dans une formule concrète et populaire. Le sonnet italien, contemporain de nos premières civilisations élégantes, a procédé par un mouvement analogue et contraire. Il a fait entrer des émotions vraies dans des formules d'un artifice merveilleux. C'est là ce qui donne à un grand nombre de *Sonnets*, forme rhythmique qui signale le passage du monde antique intellectuel au monde moderne, quelque chose de si étrange.

HISTOIRE DE LA CARICATURE
EN EUROPE

HISTOIRE DE LA CARICATURE

EN EUROPE

Un mot singulier exprime admirablement la gaucherie, la laideur, la disgrâce alliées à la roture, c'est *malotru*. Les uns veulent qu'il naisse de *male astrosus*, les autres de *male structus*, quelques-uns de *mal estru*, qui, en patois languedocien, veut dire *mal appris*.

Il est probable que ce mot vient de *male ortus*, mal né.

Quoi qu'il en soit, la Normandie possédait, vers le milieu du dix-septième siècle, une famille d'originaux qui s'appelait *Malotrio*. Un de ses membres, laid en cramoisi (comme on le disait alors), et le plus hétéroclite des hommes, portait six paires de bas, six culottes et six calottes. Un jour qu'il disait la messe, il crut apercevoir sur la figure de son seigneur, M. de Lasson, un sourire de mépris. La messe dite, il intente, un procès à M. de Lasson. Celui-ci se venge par une caricature parfaitement ressemblante et que les juges se passent de main en main. Ils conviennent qu'il est difficile de ne pas éclater de rire en voyant un pareil personnage dire la messe, et M. de Lasson est acquitté.

Sa défense peut être adoptée avec succès par tous les caricaturistes. « Quoi vous me défendrez la moque-« rie, lorsque tant d'objets moquables s'offrent à moi ! « N'est-ce pas un droit de ma nature, un privilége de « l'humanité ? Les animaux pleurent ; je n'en connais « pas un seul qui rie. Que veulent donc dire les philo-« sophes qui ont représenté l'Ironie comme une dégé-« nérescence de l'âme, comme une faiblesse et une « bassesse ? La risée que provoque l'aspect du laid et « de l'ignoble est encore un hommage rendu à la no-« blesse et à la beauté. »

La caricature n'est après tout qu'une ironie pour les yeux. Dans quelles limites doit se circonscrire le dessinateur satirique ? Précisément dans celles que l'écrivain satirique ne doit point franchir. J'aime cette parole de Fontenelle qui se vantait de n'avoir pas donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu. Hélas ! nous ne ferons pas ici l'histoire des innocents accusés, des qualités dépréciées, des talents ravalés par la malice d'un peintre ou d'un poète. Cette injustice est commune. Tant que l'espèce humaine n'aura pas atteint la perfection, vous verrez le même malheur se reproduire.

Le temple de la caricature est l'arrière-boutique du temple de la gloire ; on n'est pas un grand homme à moins d'avoir subi cette apothéose grotesque. Passant dans la rue, vous entendez un étranger dire : *C'est le grand poète.* Eh bien ! subissez l'ironie qui est la doublure de la gloire. Ce même admirateur de votre renommée s'arrêtera bientôt devant la caricature qui vous parodie, et rira de votre nez ou de votre chevelure, à deux pas de vous, en présence de vos amis.

Que la vanité se résigne. Ici le coup de fouet, là les délices de la réputation.

Il ne faut pas voir dans le peintre de caricatures un juge et un arbitre : c'est un rieur et un plaisant; ni un censeur : c'est un bouffon. Tout lui est permis ; il ne tire pas à conséquence. Vous pouvez avoir été traîné pendant vingt ans sur la claie de la caricature et ne pas perdre une ligne de votre valeur. Le roi des caricaturistes anglais, Gillray, dont nous reparlerons bientôt, aussi obscur aujourd'hui qu'il a été puissant, n'a pas cessé d'attaquer Napoléon Bonaparte, qui n'en a pas moins été un très-grand homme.

Il y a quarante ans, une excellente caricature anglaise renfermait toute la philosophie du genre. Au bas de la gravure coloriée on lisait : *Fonds de magasin d'un caricaturiste*. Là, rayonnaient toutes les figures célèbres de l'époque. La stupide et bienveillante face de George III y occupait le premier rang; moins exagérée que cette caricature française qui lui donnait pour symbole un angle de quarante-cinq degrés avec l'inscription : *Roi de l'île de Bouc;* mais plus ressemblante assurément que la statue équestre qui occupe le centre de Pall-Mall. Admirez, plus loin, les milliers de rides qui couvrent la petite figure roturière et les sourires éternels de la reine Charlotte. Ni le prince de Galles, ni mistriss Siddons sous le nom de *la reine des planches*, ni la célèbre madame Fitz-Herbert, sous celui de *la vice-reine*, n'y sont épargnés. Il suffit d'avoir touché le temple de la mode ou de la gloire, pour se trouver installé dans ce musée grotesque qui a pour grande-prêtresse l'envie populaire contre tout ce qui brille et domine. Au centre du tableau, le

vieux Fox, l'idole populaire, avec sa physionomie de sanglier et son air mécontent et sauvage, laisse apercevoir le nez pointu de Pitt, que le peintre n'a pas manqué d'aiguiser ; plus loin la belle duchesse de Devonshire est occupée à soigner une élection : opération qu'elle accomplissait, dit-on, en distribuant, pendant une semaine, ses baisers à tous les électeurs récalcitrants.

Accepter, envenimer les préjugés populaires, c'est le fait et le vice du caricaturiste. Par là même il offre le premier commentaire de l'histoire, en corrige la gravité, et perpétue ces passions toujours injustes, mais caractéristiques, dont la postérité perd le souvenir. Les pages les plus sérieuses n'ont pas cet avantage. Une bonne caricature contre Cicéron, César ou Marc-Antoine, si le hasard en faisait retrouver une dans les fouilles d'Herculanum, nous dirait pourquoi et comment on se moquait alors de ces grands personnages ; nous partagerions les émotions contemporaines ; nous pourrions nous remettre, si j'ose le dire, au niveau des intérêts, des folies et des passions d'autrefois. L'histoire, telle qu'on l'écrit ordinairement, n'est pas vivante. Dans la caricature non-seulement elle vit, mais elle prend cette existence intense, rude et mauvaise, que donnent les passions. L'impartialité ne convient au juge que lorsqu'il a pesé tous les intérêts, et par conséquent comparé toutes les injustices de ceux qui le prennent pour arbitre. Qu'il s'assimile d'abord aux injustices et aux partialités de chacun : qu'il les mette ensuite en équilibre ; et qu'il prononce.

Essentiellement injuste, la caricature outre les défauts tait les qualités. Ce que les Italiens entendent

par *caricato* et ce que les Français rendent par le mot *charge*, est loin d'exprimer complétement l'importance ironique et la tendance acérée de la caricature moderne. Il lui faut un but personnel, une activité venimeuse, une sorte de fureur digne d'Archiloque et d'Hogarth. Je ne sais si l'on peut nommer caricatures, ces charges d'atelier qui attaquent des ridicules généraux : par exemple *le Désespoir du musicien*, artiste infortuné, contre lequel conspirent tous ces bruits, tous ces vacarmes réunis, que peuvent produire la race animale et l'industrie du jour naissant dans une grande ville. Il y a là trop d'innocence pour une caricature; c'est une épigramme à la manière grecque, sans pointe, sans fiel et sans venin. On a publié deux excellentes charges du même genre : *l'Enthousiasme du peintre*, et *l'Amiral d'eau douce*. Le peintre portant lunettes, a établi sur le bord de la mer le quartier général de son génie : il peint : voici sa palette et son chevalet; mais la marée remonte; déjà son chapeau est la proie des vagues, déjà le flot vient battre le pied de l'artiste exalté, qui ne s'aperçoit de rien, et qui va toujours, saisissant au milieu du péril, les beaux aspects de la nature, et insensible aux dangers que lui annonce la forte voix d'un marin qui l'avertit de prendre la fuite. L'*Amiral en retraite* navigue paisiblement au milieu d'une mare dans laquelle les canards barbottent ; le navire qu'il monte est une espèce de coquille de noix qu'il remplit de sa rotondité ; il pointe avec une grande précision trois ou quatre petits canons qui vont attaquer et ruiner une forteresse en cartonnage, placée sur la rive droite de la mare. Le *Chasseur gouteux*, qui sert de pendant à l'*Amiral en retraite*, paraît

encore préférable; placé sur un fauteuil à roulettes, et voituré par un domestique nègre, il vise un pauvre oiseau qui fuit à tire-d'aile, pendant que le domestique placé derrière le maître se pâme de rire. Suppoposez que dans l'un de ces tableaux, le peintre ait reproduit la figure d'un général célèbre, et dans l'autre celui d'un amiral en disponibilité, la charge comique disparaît : la caricature existe.

Chez Hogarth, la peinture satirique s'est élevée quelquefois jusqu'au sublime ; mais son ironie s'est attaquée bien plus aux vices généraux qu'aux vices particuliers.

On ne peut contempler sans effroi cette terrible peinture d'une des sombres et tortueuses allées dans lesquelles la populace de Londres va s'enivrer de gin. Voici la boutique du prêteur sur gages, recevant les haillons en nantissement des liards qu'il prête ; les mains décharnées qui reçoivent la petite monnaie, trahissent toutes les souffrances de la faim. Le corps d'un ouvrier suicidé pendille à la fenêtre d'un grenier ; une mère, ivre de gin, ivre de la liqueur fatale, ne voit pas que son fils en bas âge échappe de ses mains et tombe de la fenêtre dans la rue; les officiers de la paroisse conduisent à la demeure dernière le cadavre d'une femme que suit son époux dans l'état d'ivresse le plus complet: un pauvre petit enfant, un verre de gin à la main, maigre, hâve, l'œil éteint par l'habitude de l'ivresse, s'endort sur la margelle d'un puits. Tout cela n'est plus de la caricature, c'est de la philosophie pittoresque appuyée sur le drame populaire. La caricature véritable a besoin d'être plus comique, et n'est pas nécessairement morale.

On a bâti une infinité de théories pour expliquer le rire et la gaîté. Une légion de philosophes, Aristote, Hobbes, Fontenelle, Montesquieu, Akenside, Addisson, Hutcheson, Miller, Campbell, Beattie, Thomas Brown ont essayé d'expliquer — chacun à sa manière — cette petite convulsion que nous éprouvons tous, et qui s'appelle le rire. Le capitaine Grose a aussi rédigé son système; et je ne sais pourquoi je ne ferais pas le mien à mon tour? Pourquoi le rire triomphe-t-il des circonstances les plus sérieuses et même les plus solennelles? Une pauvre femme avait volé des canards vivants; on les apporta dans un panier comme pièces de conviction. Le jury se retire pour délibérer : le président rapporte un verdict de mort, selon la rigueur de la loi anglaise. Au moment où cette parole terrible : *La mort* ! sort des lèvres du juge, les canards prisonniers laissent échapper un double cri : *Couac*, *couac*, et tous les auditeurs, y compris la vieille femme, se mettent à rire. Les alliances disparates seraient-elles donc, comme le prétend le capitaine Grose, les véritables sources du rire? Ce savant théoricien établit une liste fort longue d'incongruités risibles; par exemple, dans un de ses tableaux d'Hogarth, le spéculateur, qui, après avoir trouvé le moyen d'amortir la dette nationale, reste en prison pour une dette de trois shillings; le mécanicien qui a découvert le moyen de traverser l'air avec des ailes, et qui gémit dans un cachot; les amis du bonheur champêtre représentés par quatre gros et honnêtes bourgeois occupés à fumer dans la petite chambre d'une taverne, donnant sur une grande route poudreuse; ou de gros messieurs d'un certain âge apprenant à danser. Les

peintres flamands sont remplis d'admirables et involontaires disparates : Rembrandt ne s'en est pas fait faute; tous ses mages et tous ses grands prêtres ont la tournure, le costume et les ornements de braves bourgmestres de Leyde et d'Amsterdam. Ici vous voyez les manchettes et le jabot du roi Salomon ; plus loin la pendule et le clavecin de Cléopâtre mourante; les bottes à la chevalière de Titus, assiégé par des marins en pantalons et en culottes. Il n'y a pas longtemps que l'Europe pouvait se donner le plaisir de contempler sur son théâtre le grand Achille portant un corset, un bourrelet et des plumes; Hamlet en culotte courte de soie noire, avec un œil de poudre sur sa perruque ; Caton en robe de chambre de damas violet à ramages, se tuant dans un fauteuil à la Voltaire; et Macbeth en habit à la française brodé d'or et d'argent; Talma en France, Kemble en Angleterre ont corrigé ces folies. La vie réelle n'est pas moins féconde en alliances bizarres. L'autre jour, on a placé entre mes mains un prospectus surmonté du lion et de la licorne d'Angleterre, soutenant l'écusson royal, symbole imposant qui absorbait au moins les deux tiers de la page; il s'agissait d'un ramoneur de cheminée qui offrait ses services au public sous la protection allégorique de ces animaux fabuleux. Pendant un hiver rigoureux, lord Chatham, qui avait la goutte et ne pouvait souffrir le feu de la cheminée, fut obligé de se mettre au lit vers le milieu du jour, afin de se réchauffer; son collègue lord Carteret, ministre de la marine, ayant reçu des nouvelles importantes, vint en conférer avec lui ; mais, trouvant le froid rigoureux, il ne pensa pouvoir mieux faire que de se blottir dans

un autre lit vide qui était placé dans la même alcôve. L'un voulait qu'une flotte partît, l'autre voulait qu'elle restât. Chacun soutenait son opinion avec une grande énergie et sans rien céder à l'adversaire. Un troisième membre du conseil, qui venait annoncer à ses collègues que le cabinet était renversé, trouva ses deux confrères dans cette situation, gesticulant comme beaux diables, la tête enveloppée de bonnets de nuit, se démenant dans les draps et si parfaitement ridicules que, malgré la gravité de la circonstance, il ne put s'empêcher d'éclater de rire. Citons encore une disparate plaisante. Deux de ces pleureurs à gages, dont les services funèbres embellissent les convois des riches et simulent une solennelle douleur, se trouvaient porteurs de deux écussons magnifiques qui les cachaient des pieds à la tête. Pendant la marche funèbre, ces messieurs, qui s'étaient arrêtés trop longtemps le matin dans le cabaret du coin, se communiquaient mutuellement, toujours cachés par l'écusson, leurs observations plaisantes dont le contraste avec la gravité sépulcrale de la cérémonie produisait l'effet le plus burlesque.

Essayez de coiffer un homme mûr du bourrelet de l'enfance; montrez-nous un grave magistrat jouant à la fossette, une femme de détaillant singeant la duchesse, un révérend jouant le dandy; vous aurez des caricatures très-plaisantes. Je me souviens qu'aux bains publics de la ville de Bath, un ecclésiastique, auteur de sermons fort estimés, crut tirer le cordon d'une sonnette et fit tomber sur sa tête, par cette sollicitation maladroite, une douche d'eau glacée aussi inattendue que désagréable. Un officier général européen, qui a

donné au public l'analyse de l'état militaire de l'empire ottoman, s'est fait peindre sur le titre de cet ouvrage dans une vignette fort curieuse. Notre homme porte le costume ordinaire des généraux de Louis XV. Il est armé d'un grand tamis; à travers ce tamis passent une multitude de petits Turcs, de grands Turcs, de canons, d'obusiers et autres instruments de l'art guerrier. Rien n'est plus ridicule que cette allégorie.

Le caricaturiste qui a représenté les ministres de son temps sous la forme de petits ramoneurs dansant au son d'une cornemuse, dans laquelle soufflait Guillaume Pitt, a parfaitement atteint le double but de la caricature, celui de faire rire et celui de dénigrer. Il faut qu'elle nous égaie aux dépens de quelqu'un. C'est le dénigrement devenu art. Il n'y a pas de caricature innocente. Aristophane, montrant Socrate dans un panier, au milieu des nuages, parce que ce philosophe s'élevait jusqu'au monde des idées, est un grand caricaturiste en poésie. Si l'odieux se présentait seul, il manquerait son but; on fait agir de concert la gaîté, la malice, quelquefois le bon sens. Il ne suffit pas de souiller une réputation, de flétrir un nom propre, d'allier des images basses à des idées vénérées; il faut faire oublier la méchanceté du but, souvent la perversité de l'intention, sous la verve plaisante de l'attaque. Tel auteur de caricatures a donné, pendant le cours de sa vie, plus de preuves de génie que vingt peintres ordinaires du roi. Une caricature sans sel, comme une épigramme sans esprit, fait naître le dégoût, l'ennui et la colère.

Que les moralistes se rassurent : une caricature, quelque bonne qu'elle soit, n'a jamais décidé de rien.

Le tribut qu'elle demande à la gloire n'empêche pas cette dernière d'être légitime ou éclatante. Elle marche, comme l'esclave antique, derrière le triomphateur, et son principal rôle est de siffler.

Si l'on voulait écrire *ex professo* sur la caricature, on pourrait en faire trois classes : caricature des opinions, caricature des mœurs et caricature des personnes. Subdivision plus arbitraire que réelle. En face d'opinions sincères, qu'est-ce qu'une plaisanterie? que peut signifier la meilleure épigramme devant un argument logique? quelle sera la valeur d'une ironie? En général, c'est aux dépens de la vérité que le mensonge rit. Nous vivons dans un monde où les fous se moquent des sages, et où les doctrines les meilleures sont raillées par les préjugés et les sottises. La satire peinte n'a donc pas plus de valeur, en fait d'opinions et de doctrines, que la satire écrite; l'une et l'autre peuvent être brillantes, énergiques et ne rien prouver. Ne redoutons pas la caricature; l'homme qui en aurait peur ressemblerait à cette servante que l'on envoyait prévenir un convive qu'on l'attendait pour dîner. Elle trouva ce monsieur occupé à soigner, au moyen d'une brosse, la propreté de ses dents. — « Il ne tardera pas à venir, s'écria-t-elle, je l'ai vu occupé à s'aiguiser les dents. » — Il ne faut pas tomber dans cette erreur ni voir dans les expressions les plus vives de la caricature une intention hostile et dévorante, une attaque affamée.

Le grand caricaturiste anglais, Georges Cruikshank, a usé et même abusé de toutes les espèces de caricatures; souvent il l'a ravalée jusqu'à l'état de calembour. La frivolité superficielle de son épigramme

donne plus de prix à ses *leçons de phrénologie illustrée.* Ici l'organe de la *destructivité* a pour emblème un taureau furieux, dont l'entrée triomphale s'opère chez un marchand de porcelaines par un massacre général des tasses, cristaux et bocaux du pauvre commerçant. Comme symbole de l'*idéalité*, il a représenté un bourgeois dans son lit, le poil hérissé, l'œil attaché sur son pantalon et sa robe de chambre, qui, suspendus sur le dos d'une chaise et éclairés des rayons pâles de l'astre des nuits, semblent d'épouvantables fantômes. Ailleurs l'organe de la *vénération* est représenté par un alderman dont l'abdomen épais s'arrête en face de l'étal d'un boucher, et qui reste frappé de surprise en contemplant une éclanche. Comme type de la *conscience*, Cruikshank nous montre un vieux juif, marchand d'habits, plaçant la main sur son cœur, et offrant un shilling à la pauvre femme qui lui offre un énorme paquet d'habits, de linge et de débris de mobilier. Le symbole de l'*éloquence* est le combat parlementaire de deux vieilles marchandes de poisson de Billingsgate. Je préfère à cette parodie l'admirable tableau dans lequel le caricaturiste s'est plu à railler toutes les terreurs de la magie. Un honnête bourgeois et sa femme s'étant promenés trop tard dans les jardins de Kensington, se trouvent tout-à-coup enfermés dans le cercle magique du Freyschutz. Leur terreur est aussi profonde qu'elle est ridicule; l'excessive niaiserie de ce bon monsieur et de cette bonne dame commence à rendre la situation très-comique; mais ce qui augmente la bizarrerie grotesque de la caricature, ce sont les mille physionomies humaines dont le peintre a eu soin d'orner les serpents, crocodiles et démons de toute

nature qui voltigent autour des deux époux. Comme Burns dans son *Tam O Shanter*, Cruikshank a rendu la terreur ridicule; la lune même, cet astre sépulcral, est devenue burlesque, grâce à deux diablotins qui interceptent une partie des rayons de son disque, au moyen d'une poêle à frire percée de trous comme une écumoire. Jamais éclipse de lune ne fut plus comique, et je me souviens que dans cette gravure excellente il n'y a pas jusqu'au crâne dont le terrible sourire emprunte une physionomie ridicule.

Les auteurs de caricatures populaires se sont emparés de certains termes d'argot qui ont cours de distance à distance, et dont il est bien difficile de deviner la véritable source. Qui pourra nous dire avec certitude le berceau du *Nincompoop* anglais, du *Mayeux* français? Le hasard seul a donné à la France l'admirable création du *Robert-Macaire*; nul auteur ne peut en revendiquer la propriété; il est né tout seul, fruit d'une inspiration populaire, enfant sans père, *proles sine matracreata*. On a vu se succéder à Londres les plus étranges locutions. D'où venaient-elles? Pourquoi étaient-elles adoptées? Personne ne peut le dire. Il y a quarante ans, un enfant du peuple, ce que les parisiens appellent un *gamin*, répondait à toutes vos questions par l'unique monosyllabe *quoz*, lequel ne voulait absolument rien dire, si ce n'est : « Je me moque de vous. » Quelles sont vos intentions pour la soirée? *Quoz*. — Qu'avez-vous fait hier? *Quoz*. — Que ferez-vous demain? *Quoz*; toujours *quoz*. L'insignifiant monosyllable indiquait pour toute réponse l'intention de ne pas répondre. Je ne sais pas davantage pourquoi, une vingtaine d'années après, ces mots parasites furent

remplacés par : *Oh ! le vilain chapeau !* locution qui s'appliquait à tout dans la conversation vulgaire.

Chaque demi-génération apporte et remporte avec elle sa provision d'expressions créées par elle pour son usage personnel, et que ses fils ne comprennent plus. L'insignifiance, la nullité, disons mieux, la bêtise de ces expressions, ne nuisent pas à leur succès, et semblent au contraire les protéger. Souvent c'est un fragment de chanson, un refrain de ballade, un proverbe aiguisant la queue de quelque parodie chantée, qui passent de bouche en bouche, font une fortune extraordinaire et se métamorphosent en lieux communs de plaisanterie. *Bon voyage, cher Dumollet*, et mille autres refrains bachiques plus ou moins insignifiants ont eu cours sur la place; on ne pouvait faire un pas dans la bonne ville de Paris sans être assailli de la mélodie ou des paroles si gaîment transformées par le bon vouloir populaire (1).

L'Angleterre si attentive et si patiente dans l'analyse des nuances morales qui caractérisent et distinguent les hommes, a donné pour pendant à ses romans de mœurs les excellentes caricatures de Bunbury, Seymour, Alken, Rowlandson, Cruikshank. Oh! la charmante collection qui réunirait dans le même recueil les amusements de la populace et de la bourgeoisie anglaises, tels que Seymour les a décrits avec une verve si expressive; les charges piquantes dans lesquelles Bunbury a raillé les costumes nationaux; les chansons et proverbes ironiquement illustrés par Alken, enfin

(1) Par exemple en Allemagne l'expression parasite : *Ia kuchen!* — en France : *Et ta sœur!*

l'admirable épopée du docteur Syntaxe, fruit des veilles comiques de Rowlandson !

Une vieille caricature de mœurs, reproduite sous mille formes, est encore populaire : *Crédit est mort ; les mauvais payeurs l'ont tué*. C'est une tradition des temps gothiques, un reste de la vieille allégorie.

Une antique tapisserie de Dijon représente la naissance, le baptême, la mort et le convoi de *Banquet*. Ce personnage, qui, comme vous le pensez, aime à bien vivre, convie à sa table la Goutte, la Gravelle, la Pleurésie et l'Hydropisie, qui lui sont amenées par Gourmandise, maîtresse des cérémonies. En 1660 (et cette date est peu éloignée de nous) nos pères s'amusaient singulièrement d'une estampe intitulée : « Le combat de *Carême* et de *Carnaval*. » Elle est parfaite en son espèce. *Carême* et *Carnaval* sont deux chevaliers armés de toutes pièces, l'un pour la chair, l'autre pour le poisson. Le chevalier *Carême*, don Quichotte décharné, monté sur le cheval de l'Apocalypse, a pour casque un homard, pour bannière un filet de pêcheur. Son adversaire *Carnaval* chevauche un bœuf gras, brandit une broche, et porte suspendus à l'arçon de sa selle un gril, un paquet de saucisses, une écumoire, plus deux énormes chapons gras dans les fontes. L'attitude des deux personnages et les paroles qui leur sont prêtées correspondent fort bien avec le costume gastronomique dont on les pare, et l'invention drôlatique du poète qui s'est chargé de la rédaction des exergues coïncide parfaitement avec la création de ces deux types.

La caricature véritable, après s'être attaquée aux opinions et aux mœurs, aborde les masses ; elle sert

les antipathies mutuelles des nations. Je vous prends à témoin, innombrables lords Puff, dont les Français ont amusé leurs loisirs! et vous, marquis français, mangeurs de grenouilles et de soupes maigres, qui faites les délices du petit peuple de Londres depuis un temps illimité. Le ventre de l'Anglais, le jabot et les manchettes sans chemise du Français, véritables calomnies nationales, épigrammes qui ont pour sel le mensonge, n'ont rien perdu de leur puissance, et la première rue de Paris ou de Londres, le premier étalage de vitrier ou de marchand d'estampes vous offrira des exemples mémorables de cette satire de peuple à peuple. Vers la fin du dix-huitième siècle, les Ecossais et les Anglais, aigris par une longue guerre et une réunion forcée, se trouvaient dans un état d'hostilité amère. Déjà, sous les Stuarts, ce sentiment s'était manifesté et n'avait pas peu contribué à la révolution de 1620, à celle de 1688, à la mort de Marie Stuart, à celle de Charles Ier et à l'expulsion de Jacques II. Le gouvernement des princes de Hanovre trouvait son compte à favoriser les Ecossais, pour rallier au parti de la couronne les anciens jacobites, et éteindre ou amortir un vieux foyer de rébellion. Si vous ajoutez à cette disposition favorable des ministres et des gens d'état la persévérance, l'obstination, la patience, la cupidité, la prévoyance qui caractérisent en général les Ecossais, vous ne vous étonnerez pas de leur marche triomphale à travers toutes les intrigues du temps et de la fortune rapide réservée aux plus minces aventuriers venus d'Edimbourg ou de Glascow. Plus ils réussissaient, plus la foule des nouveaux venus augmentait. On ne voyait pas à Londres sans une es-

pèce de colère furieuse cette fourmilière de gens sans aveu qui tous atteignaient ou l'opulence, ou le crédit, ou l'autorité. Une caricature intitulée : *Origine des ministres et des meneurs écossais*, satisfit ce mécontentement général : deux sorcières écossaises, semblables à celles de Macbeth, versaient sur l'Angleterre une panerée de chenilles à têtes d'hommes, représentant guerriers, prêtres, médecins, avocats, et qui, tombant du haut des nuages, allaient s'accrocher à toutes les branches rampaient jusqu'au sommet, et pénétraient dans tous les replis de la société.

Une autre gravure de la même époque a pour exergue : *Moyen de voler d'Edimbourg à Londres, en une seule journée.* Le balai des sorcières est encore ici l'instrument de locomotion qui transporte, de la capitale de l'Ecosse à la capitale de l'Angleterre, deux fils de la Calédonie ; l'un vêtu de son plaid bariolé, les cheveux rouges flottant au vent, jouant de la cornemuse nationale et cherchant quelque monnaie dans le fond de sa poche vide ; l'autre, privé de bas et de souliers, tenant à bras-le-corps la magicienne écossaise qui l'entraîne, et fixant sur le paradis anglais qui s'ouvre à ses yeux un regard avide et affamé. Sur la droite du tableau un écriteau porte ces mots et cette indication : *D'Edimbourg à Londres,* 320 *milles.*

Le gouvernement représentatif, en donnant liberté entière aux hostilités des partis, a encouragé les peintres de caricatures. Cent volumes in-4° ne suffiraient pas à contenir la bibliothèque des caricatures nées depuis 1688, et fille du développement donné au gouvernement représentatif. C'est là que tous les person-

nages de l'histoire, parodiés par le crayon ou le pinceau, jouent tour à tour leur rôle.

Un artiste, obscur aujourd'hui, s'est distingué dans cette voie : roi de la caricature, poète plein d'imagination, de verve, de trait, de caprice : mais sans principes, sans âme, sans conscience ; entraîné par une sorte de caprice farouche, par un besoin de mordre ou de blesser ; doué d'un génie violent et incisif, qui exerça la plus forte action sur son siècle ; — enfin rudement châtié par le sort.

Gillray mourut fou ! Comme Swift, il sembla poussé vers l'insanité par cette bile amère qui ne laissait pas de repos à ses contemporains, et qui ne lui en laissait pas à lui-même. Pour dernier châtiment, il eut du génie et point de gloire. Les biographies anglaises lui consacrent à peine quelques lignes ; cet artiste vigoureux, cet Aristophane peintre, ce créateur de sobriquets, dont il affubla tous les grands hommes de son temps, Gillray n'est aujourd'hui qu'une ombre, un souvenir, rien. Jetez les yeux, en passant, sur l'encyclopédie satirique qui est tombée de son crayon, vous serez surpris de cette fécondité de charges, de ce nombre infini d'idées nouvelles, de ce bonheur infini de travestissements, et vous direz : *c'est là du génie.* Son histoire est curieuse et peut servir de leçon.

Écossais d'origine, il professa d'abord des opinions républicaines, et se fit redouter du gouvernement, qui s'aperçut bientôt qu'un nouvel et redoutable ennemi venait d'éclore pour lui. On lui dépêcha un ambassadeur secret, qui lui parla de prison, s'il continuait ses attaques, d'argent, s'il faisait volte-face. Un talent sans

conscience ne pouvait hésiter; sa violence et son esprit furent voués au service de qui le payait. Gifford, l'anti-jacobin, buvait avec lui; Canning lui fournissait des sujets de caricatures. L'une d'elles, sans doute, destinée à indemniser le ministre de quelque gratification un peu large, représente le parti des Tories, sous la forme d'un soleil qui parcourt l'espace, et Canning sous celle de Phaéton qui conduit en triomphe le char de Phébus, et qui échappe victorieusement aux dangers courus par son homonyme. Tory en public, Gillray, s'était réservé le droit et le plaisir d'être républicain dans son cabinet. Il se punissait lui-même de son apostasie par des larmes, des sanglots, et mille marques extérieures d'un repentir plus vif que touchant. Ivre, il ne manquait jamais de boire à la santé du peintre républicain David. On dit même qu'il conservait dans son oratoire secret un petit modèle d'une statue en plâtre de la Liberté, moulée d'après un dessin original de cet artiste. Il y a une analogie singulière entre cette situation équivoque, et celle d'un premier violon de l'Opéra-Français, qui avait accepté une pension de l'empereur Napoléon, et se vengeait en chantant dans le sanctuaire de son cabinet un hymne à la liberté, telle que Robespierre l'avait comprise. Cet artiste possédait aussi sa petite *Liberté*, reléguée, comme objet d'adoration, au fond d'une chambre dans laquelle personne ne pénétrait. Un jour que Bonaparte, satisfait d'une composition de l'artiste, l'avait récompensé par le don de quelques billets de mille francs, il revint chez lui joyeux, les étala sur le piédestal de la statue, et laissant éclater ses invectives contre lasourde divinité qu'il avait adorée : « Malheureuse, s'écria-t-il, as-tu

jamais rien fait de pareil pour moi ? » et d'un coup de poing, il la brisa en mille pièces.

Gillray fit en 1793 une tournée en Flandre, accompagné du peintre Loutherbourg. Georges III, quand les deux artistes furent de retour, voulut voir leurs dessins, loua ceux de Loutherbourg ; et, quant à ceux de Gillray, qui se composaient seulement de quelques ébauches au trait, il prétendit n'y rien comprendre. Gillray, que le gouvernement n'avait pas encore attiré à lui, employa son arme de vengeance ordinaire : il publia une gravure ayant pour titre : *Un connaisseur examinant une miniature.* Ce connaisseur était Georges III, tenant à la main un brûle-tout, par allusion à son avarice, et fixant le regard le plus triste et l'œil le plus hagard sur un petit portrait de Cromwell; — épigramme allégorique contre la parcimonie de la cour et la terreur que lui causaient les théories républicaines. Peu de temps après, ses attaques devinrent si amères, que le gouvernement pensa sérieusement à l'acheter, ce qui ne fut pas difficile. La conscience de sa dégradation morale le conduisit à la folie ; on fut obligé de le retenir en prison dans sa chambre à coucher, où il resta six années entières en proie à une aliénation mentale. En 1815, il mourut dans cette chambre ; ceux qui se trouvaient assis au café White, en face de la boutique, furent surpris de voir un homme nu passer sa tête entre les barreaux de fer dont cette chambre était garnie, et là, expirer en poussant de grands cris. C'était Gillray. Il avait vécu, non marié, avec une femme du peuple; et plusieurs fois, cédant à ses instances, il s'était acheminé vers l'église dans l'intention de l'épouser ; mais il avait bientôt rebroussé chemin : « A quoi

cela nous servirait-il? disait-il à ce propos, assez indécemment, nous avons tout ce qu'il nous faut sans cela. »

Sa physionomie exprimait la violence et la verve dont la nature l'avait doué : énergie, imagination, fougue irrésistible, fantaisie, ardeur, irrégularité; voilà ce qu'exprimaient ces grandes prunelles grises, dans lesquelles brillait la flamme d'une observation inexorable; ces sourcils arqués et mobiles, ces narines distendues, et dont l'irritabilité, exprimée par la courbe mobile des lignes, contrastait avec la forme droite et sévère du nez; cette large bouche, ces lèvres bien dessinées, symboles d'un goût délicat et d'une sensibilité vive; ces joues anguleuses avec deux petites touffes de favoris qui ne descendaient pas plus bas que les oreilles; enfin cette tête massive et forte par le sommet, couronnée de quelques rares cheveux gris et s'appuyant sur un double menton de forme carrée et compacte. On ne pouvait le rencontrer dans la rue, avec ses gros boutons de cuivre, son habit bleu, son gilet blanc à raies rouges, sa cravate blanche et ses manchettes, sans reconnaître en lui l'homme destiné à souffrir et à faire souffrir ses semblables, à trouver dans les ridicules et les folies de l'humanité un fond immense de jouissance et de colère.

Pas une figure d'homme à la mode, pas un ridicule contemporain qui ne lui payassent tribut. Observateur attentif, il passait des journées entières à la fenêtre de son éditeur, les bras croisés; et faisant subir aux passants la revue la plus sévère. Tout ce qu'il y avait de formes absurdes et de physionomies comiques se gravaient dans sa mémoire et grossissaient son magasin.

Classée dans son imagination, la figure qu'il avait saisie au vol revenait à point nommé tenir sa place dans quelque composition future. La société de 1780 à 1800, la rue, Saint-James, l'aristocratie de cette époque, les fats, les dandys, les acteurs, les actrices, les courtisans, revivent dans les gravures de Gillray. Examinez *l'ombre d'un duc!* C'était ce pauvre colonel qui, heureux d'une analogie fortuite entre ses traits et ceux du duc de Hamilton, se plaisait à augmenter la ressemblance en portant les mêmes habits, le même chapeau et marchant du même pas que le duc lui-même; charmé d'être rencontré dans la rue par des gens que cette analogie trompait, et qui disaient tout haut : « C'est le duc de Hamilton. » Au-dessous de cette autre caricature, qui offre le portrait d'un ministre en retraite (le duc de Sandwich), vous lisez ces mots : *Belles carottes de Sandwich, excellentes carottes de Sandwich.* Vous reconnaissez le vieux duc prenant, avec les jolies bouquetières, des libertés innocentes et offrant une guinée pour chaque liberté. Jadis on ne pouvait être noble sans rivaliser avec Automédon; tout homme de race était cocher, et Tommy Onslow passait pour le premier cocher de l'Angleterre, par conséquent pour le meilleur gentilhomme. Au bas d'une caricature du même Gillray, on lit : « Que sait faire Tommy Onslow? Mener un phaéton à deux chevaux. — Et encore? Mener un phaéton à quatre chevaux. » La gravure représente Tommy Onslow dans toute sa gloire.

Gillray n'épargnait pas même les femmes. *Diane à la chasse* représente la célèbre comtesse de Salisbury, chasseresse infatigable. Crottée jusqu'à l'échine, éche-

velée, tenant à la main une queue de renard, la robe déchirée jusqu'aux genoux, elle sourit aux chasseurs de son escorte qui galopent pour l'atteindre. Ces esquisses ont conservé les fragments d'une biographie maintenant perdue, d'une société détruite.

Voici le fat à la Skeffington, race évanouie, mais qui a eu son règne dans les salons et les foyers des théâtres. Vous ne l'avez pas connu, ce bienheureux Skeffington, à qui l'on demandait où il avait pris son rhume, et qui répondait : « C'est ce monsieur qui était à l'autre bout de la table, et qui est arrivé si mouillé... si mouillé!!... » Gillray nous a conservé la tradition de Monsey, le roi des médecins, celui qui s'appuyait sur votre épaule d'un air bienveillant, mordillant sa canne à pomme d'or et à bec de corbin, en disant : « Bonne figure, bon teint, le pouls normal; ce qui n'empêche pas que je vous enterrerai, mon cher Monsieur. » — Sept autres médecins sollicitèrent en effet la réversibilité de sa place de médecin des invalides de Chelsea. Il survécut à tous ces prétendus successeurs, et dépassa la centième année. Il avait quatre-vingts ans lorsqu'il aperçut un de ces candidats monté sur un arbre dont le feuillage dépassait le mur de clôture qui environnait son jardin. « Ah! ah! lui cria Monsey, vous examinez les propriétés qui seront bientôt les vôtres, n'est-ce pas? cela vous convient-il? trouvez-vous la maison et le jardin en bon état? pas mal, n'est-ce pas? Mon bon ami, je vous en préviens, votre candidature porte malheur. Ils sont déjà six qui ont voulu me succéder et à qui je succède. Je vous enterrerai, je vous enterrerai! » — Et le vieillard s'en allait, ricanant. — *Les trois Magots,* par le même artiste,

représentent un triumvirat de patriciens parfaitement méprisés; l'un joueur, l'autre ivrogne et le troisième quelque chose de pis. — Ce personnage debout, si gros, si gras, si lourd, secouant à la fois son index et son pouce avec un geste si vulgaire, c'est Tyrrel Jones, dont l'éloquence triviale amusait la chambre des communes. Au-dessous du portrait, on lit ces mots : *Le membre indépendant*. Voici les paroles que le peintre prête à son héros : « Je suis un citoyen indépendant de la vieille Angleterre; je n'aime ni les sabots, ni les grenouilles, ni les Français. L'indépendance e l'Angleterre ! De tout le reste je ne donnerais pas une prise de tabac ! » Il accompagne cette éloquente apostrophe du mouvement vulgaire et expressif que les Anglais appellent *Snapping of fingers*.

Gillray faisait collection des originaux de son siècle, comme un curieux fait collection de papillons et de chenilles. Il disait de Georges III : *S'il ne me trouve pas un des meilleurs sujets de son royaume, moi je le trouve un excellent sujet de caricature*. Le prince de la maison de Hanovre, doué de la bonhomie de sa nation et de sa race, trouvait grand plaisir à s'acheter lui-même, tel que Gillray le représentait, et il riait aux éclats lorsqu'il se voyait affreux et ridicule. Plus sensible un jour aux attaques dirigées contre son fils qu'à celles dont il était victime, Georges, au moyen d'un peu d'or, obtint de Gillray que la figure du prince de Galles et celle de sa maîtresse fussent remplacées dans une caricature par une figure de Derby et de la dame qui remplissait auprès de ce dernier le même emploi. Mais cette faveur une fois obtenue de Gillray, celui-ci continua la guerre avec achar-

nement. Une série de gravures transformèrent en vices chacune des qualités attribuées au couple royal. Dans l'une, destinée à railler sa frugalité, on voyait Georges, à genoux, devant le foyer, préparant les muffins, pendant que la reine faisait frire des goujons dans une poêle. Autour de la jarretière défaite, qui ne maintenait pas un bas mal roulé, on lisait : *Honni soit, qui mal y pense.* La suite de cette caricature, sous le titre de *l'antisucre*, représentait la famille royale, attablée autour d'une table à thé, et savourant avec délices le breuvage que notre peintre appelle plaisamment *thé antisucré.* — « Vraiment, s'écrie la reine, c'est un breuvage délicieux, plus rafraîchissant qu'avec du sucre, et que tout le monde devrait adopter ! » — L'affabilité du pauvre roi est ridiculisée même dans la gravure qui le représente rencontrant un porteur d'eau, près du parc, et le saluant d'un déluge de questions successives : « Eh ! eh ! comment allez-vous ? qui êtes-vous? où demeurez-vous ? » — Effrayé de cette série d'interrogations qui tombent du ciel, le manant reste la bouche béante, roulant son vieux chapeau entre ses doigts.

Le sobriquet sous lequel Napoléon est encore connu en Angleterre (*Little Boney*), c'est à Gillray qu'il le doit. La curieuse série de peintures grotesques dans lesquelles le peintre a fait éclater sa haine et son ironie contre Bonaparte, commence par une caricature fort plaisante, où Bonaparte, sous la forme de Gulliver, dégaîne l'épée contre Georges III qui le soutient dans la paume de sa main. En 1802, lorsque le conquérant menaça l'Angleterre d'une invasion, Gillray ressaisit son crayon, et, donnant encore à Bonaparte le costume

et les proportions de Gulliver devant le roi de Brobdingnag, le fit voir manœuvrant une escadre dans un bol de punch pour l'amusement de Leurs Majestés. Ces Majestés gigantesques éclatent de rire, pendant que des petits polissons des rues soufflent dans les voiles de la flotte. Un fou rire s'empare de tous les assistants, y compris les gardes du roi qui retiennent leur haleine pour ne pas faire chavirer les embarcations.

Souvent Gillray remplace cette raillerie innocente par des satires trempées dans le fiel. Telle est la caricature contre la souscription ouverte en faveur de Fox par les libéraux du temps. Patriarche du clergé grec, comme il le nomme, il a pour acolytes Horne-Took, Sheridan, Taylor, Hall, le duc de Stanhope et le docteur Priestley. Des haillons couvrent le défenseur de la liberté publique dont la poche percée laisse échapper un paquet de cartes salies par un long usage. Un personnage mystérieux, dont on n'aperçoit que les mains noires et les griffes crochues, fait tomber, dans la bourse ouverte du mendiant politique, des faux billets de banque, des lettres de change protestées, des cartes biseautées et des dés plombés. — « Monsieur, lui dit ce personnage important qui s'environne de tant de ténèbres, c'est avec la satisfaction la plus vive que je vous remets le produit de ma quête, et que je vous apporte les hommages et les souhaits du comité central. Continuez à servir par vos efforts notre cause commune, ma griffe vous appartiendra toujours. »

Lorsque le célèbre naturaliste sir Joseph Banks fut décoré de l'ordre du Bain, cette transformation du philosophe en courtisan suggéra au peintre impitoyable l'une de ses plus heureuses idées. Une immense

chenille de couleur grise se pare tout à coup des chatoyantes couleurs de l'ordre chevaleresque et monarchique, dont les deux ailes diaprées contrastent avec la simplicité primitive de *la grande chenille de la mer du Sud* (tel est le nom de cette estampe). Gillray, dans *la belle assemblée*, groupe toutes les ci-devant beautés de l'époque, toutes ces infortunées qui luttent contre l'âge et ne veulent point vieillir. L'une, lady Mount Edgecumbe, présente deux tourterelles en offrande sur le piédestal de la statue de Vénus. L'autre, la joyeuse lady Archer, si connue par ses goûts virils, conduit un agneau et porte une houlette. Mistress Fitz-Herbert est chargée de guirlandes de roses qu'elle suspend aux colonnes du temple. La duchesse de Gordon brûle de l'encens aux pieds de la déesse, et lady Cécilia Johnson, vestale de quatre-vingt-treize ans, une lyre entre les bras, fait jaillir des cordes vibrantes une amoureuse mélodie.

Lorsque Pitt mit en mouvement la grande affaire du papier-monnaie, Gillray montra John Bull, symbole du peuple anglais, flanqué de Fox d'une part, et de Sheridan de l'autre, ses deux conseillers et ses amis. Pitt lui offre un paquet de billets de banque, depuis cinq guinées jusqu'à un shilling. — « Des billets, s'écrie Sheridan, personne n'en reçoit plus. Je ne trouverais pas un liard sur ma signature. — Mon garçon, reprend Fox, prends de l'or, si tu m'en crois; quand viendront les Français, il t'en faudra pour faire ta paix avec eux. — Ma foi, s'écrie John Bull, je prendrai les billets du bourgeois ; il lui faudra des espèces pour me défendre contre la France, et j'aime encore mieux qu'il les garde. »

Dans ces esquisses à peine ébauchées, on s'étonne de découvrir quelquefois des intentions tragiques. Lorsque l'aliénation mentale de Georges III fit espérer aux Tories la régence de la reine, il donna aux trois hommes d'Etat, Thurlow, Pitt et Dundas, la figure des trois sorcières de Macbeth, planant au milieu des nuages obscurs, voltigeant au-dessus de la lune, dont ils contemplent les variations, et tenant sur leurs lèvres leurs doigts décharnés. L'orbe de l'astre est divisé en deux parties, dont l'une éclipsée représente la figure du roi, et dont l'autre lumineuse représente celle de la reine. Au bas, on lit : « Trois ministres des ténèbres; femmes, à ce que l'on dit; hommes, à ce que l'on croit, mais dont la barbe seule trahit le sexe. » La foule s'attroupait devant ces triomphantes railleries, et presque tous les coups portés par le crayon de Gillray allaient frapper leur but. Un jour, il peignit Pitt au zénith de sa puissance, sous les traits du *géant Fatum* faisant ses goguettes. Au-dessus du fauteuil du roi, vous voyez le trône du ministre, dont Canning baise dévotement l'orteil gauche, et dont Pitt soutient la jambe droite sur son épaule. Erskine, Wyndham, Fox, Sheridan, infiniment petits, sont écrasés par le talon du tout-puissant. Il a dans la main un bilboquet : et la boule de ce bilboquet, c'est le Monde. Voici le *Diable boiteux* ou John Bull voyageant vers la terre promise. Sur un nuage satanique, fantôme au poil hérissé, à l'œil flamboyant, Fox à cheval, coiffé du bonnet de liberté, appuyé sur deux béquilles qui ont pour têtes les figures de Grenville et de Sydmonth, emporte derrière lui le pauvre John Bull qui ne tombe pas, grâce à son manteau d'indépendance et de loyauté, et qui, dans une perspective éloignée, aperçoit, sous le

soleil d'une constitution nouvelle, cette terre promise, habitée par trois races différentes, celle des hommes libres (un groupe de joueurs), celle de la pudeur (un groupe de femmes nues) et celle de la tempérance (une orgie effrénée).

La meilleure de ces caricatures nous semble être *Tiddy ;* c'est le nom du pâtissier fabricant de pain d'épice que Gillray charge de parodier l'empereur Napoléon. La gueule du *four impérial* est ouverte et laisse passer, avec des torrents de flamme, une nouvelle fournée de rois ; en effet, les potentats de la Bavière, du Wurtemberg et de Bade, avec leur cour, leur pourpre, leur couronne, leur sceptre et leurs armoiries, apparaissent sur la grande pelle du boulanger, et l'or qui les couvre reluit sous l'éclat du feu que le patron attise. A terre, près d'un panier rempli de petits rois corses en pain d'épice, que l'on va porter à la pratique, on voit épars une foule de principautés fragiles, duchés et comtés sans consistance. Les boulets de canon servent à entretenir le feu. M. de Talleyrand, manches retroussées et bras nus, pétrit la pâte dont on va faire des rois de Pologne, de Hongrie, de Turquie et de Hanovre. Un gros balai corse fait rouler dans le trou aux ordures les fragments de pain d'épice brisés qui se composent d'un vieux crâne fêlé et couronné (c'est l'Espagne), d'un vaisseau en débris (c'est Venise), d'une masse de petits morceaux sans cohésion (ce sont les Pays-Bas), et d'une tête de poupée endommagée (c'est la Suisse). On y voit aussi un bonnet de liberté souillé, une Hollande fort malade, une Autriche boiteuse et un drapeau tricolore en lambeaux. Sur un des côtés de la scène, un casier muni de ces cartons offre

pour étiquettes successives ces mots : *Rois et reines; Sceptres et couronnes; Lunes et étoiles.* Enfin un carton ouvert contient les *petits vice-rois en pâte anglaise*, partisans anglais, vrais ou supposés, de l'empereur Napoléon.

En 1826, les whigs entrèrent au pouvoir; on mit en réquisition la verve et le talent de Gillray. Dans sa toilette des whigs, il satisfit complétement ses maîtres aux dépens de ses amis. La plupart des nouveaux chefs du pouvoir étaient pauvres, et c'est à cette indigence, prête à s'engraisser dans le trésor public, que le satirique fait allusion. Fox, la chemise toute déchirée, se fait la barbe devant un miroir surmonté d'une couronne royale; lord Grey, qui prétendait à l'éloquence, mais que l'on accusait de manger ses paroles, se nettoie les dents devant la même glace. Ajoutez à ces occupations de toilette les bains de pieds de Wyndham, la chemise blanche de Sheridan, la culotte d'emprunt de lord Grenville, les bottes neuves de lord Temple et du duc de Bedfort, la magnifique perruque de lord Erskine, la queue traînante du chancelier Henry Petty, enfin les inutiles efforts de Vansittart pour avoir les mains nettes. Il est difficile de réduire plus complétement à l'état de symbole populaire les idées courantes sur la vanité, l'égoïsme, la frivolité ou l'intérêt personnel de ces hommes politiques. Puissant par l'imagination, opérant sans aucune difficulté le mélange de l'horrible et de la force, jetant à pleines mains dans ses vigoureuses esquisses le sel grossier et les idées fines, Gillray, dont l'obscurité est aujourd'hui complète, doit prendre rang parmi les peintres les plus énergiques de son époque. Dans une de ses caricatures, *le Rêve sorti*

d'un pot de bière, il a dépensé plus d'imagination qu'il n'en fallait pour un poème. Le docteur Parr, fameux par sa bibliothèque de perruques et la verdeur de ses sentiments démocratiques, avait choisi un nouvel impôt auquel Pitt venait de soumettre la bière pour texte de quelques-unes de ces déclamations qu'il entremêlait de citations grecques et latines. « Quoi ! s'écrie le docteur (que Gillray fait parler au bas de sa caricature), quatre pences pour un pot de bière ! Ruine et désolation ! Le voilà bien ce ministre démoralisateur qui a détruit vos moissons, frappé le houblon de stérilité et ruiné l'Angleterre ! N'est-ce pas lui qui cause ce déluge de pluie qui nous menace de disette ? n'est-ce pas lui qui a corrompu le soleil et qui l'a empêché de luire afin de nous spolier dans les ténèbres ? » Un pot de bière couronné d'une colonne d'épaisses vapeurs occupe le centre du tableau ; à droite et à gauche, s'étend une vaste perspective de houblon desséché, de blés coupés en herbe, de plaines dévastées. Parmi la vapeur de la bière, le coursier blanc de Pitt le soutient dans une fière attitude ; ce dernier étend la main ; et, de son élévation sublime, il invoque et évoque toutes les puissances de la nature :

— « Chenilles, insectes, vermisseaux, dévorez les moissons. » — Les insectes accourent par légions et obéissent à sa voix.

— « Vents, qui portez la peste, flétrissez les fruits de la terre ! » — Les arbres plient, les moissons courbent la tête. Graines, fruits et semences volent dans les airs.

— « Grêle et pluie, faites votre office. » — L'eau tombe à torrent du sein des nuages sombres.

— « Soleil, va te coucher; je veux suffire à l'éclairage du monde. » — L'obéissant soleil ferme sa paupière, et des traces visibles de somnolence apparaissent sur son disque obscurci.

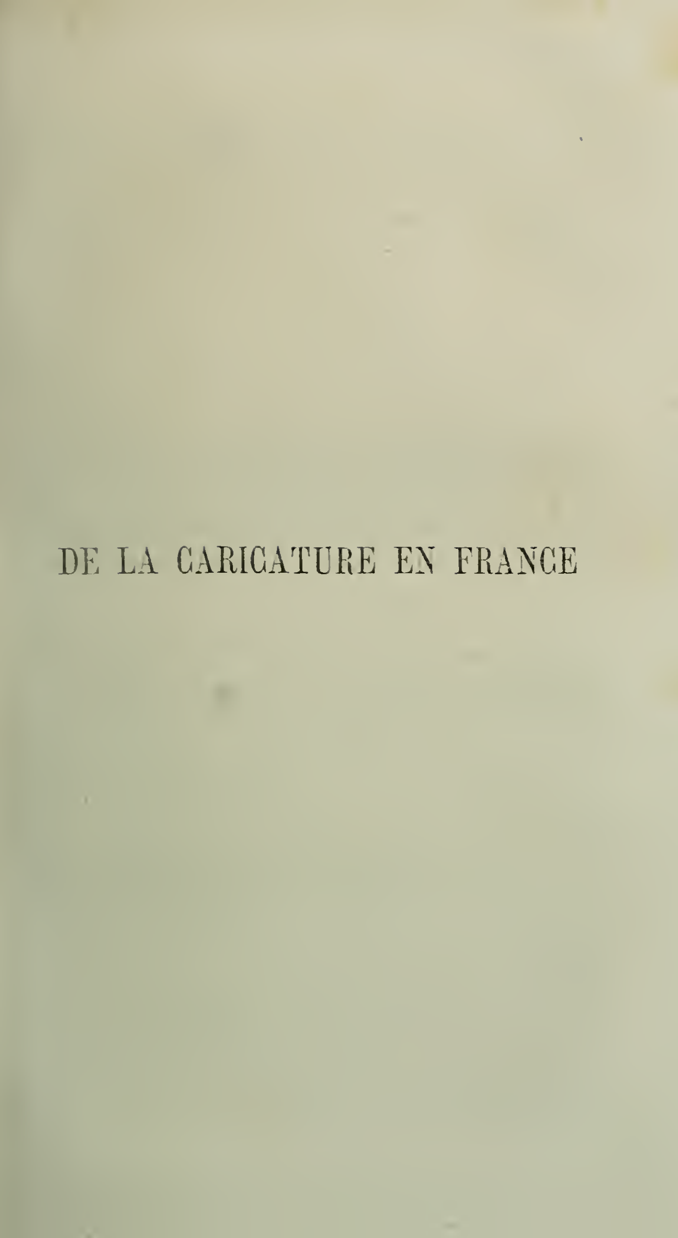
Après Gillray, on vit briller successivement Rowlandson, Alken et Cruikshank. Nous avons déjà parlé de ces trois héros de la charge ; l'année 1828 donna naissance à un nouveau candidat, connu seulement sous les initiales de H. B... Nous ne soulèverons pas le voile qui le cachait; qu'il nous suffise de faire valoir quelques-unes des qualités spéciales par lesquelles il se distingue.

Des ressemblances exactes, malgré l'exagération des traits, des allusions piquantes et faciles à saisir, constituent son mérite. Originalité dans les combinaisons burlesques, vigueur d'imagination, richesse et abondance de créations comiques, ne manquaient pas absolument à l'artiste dont il est question ; mais on vit surtout briller en lui l'exactitude de la ressemblance et la naïveté de la parodie : qualités excellentes d'ailleurs pour la vente, et qui rapportent un bénéfice considérable. Chez ce dernier, la vieille rudesse anglaise s'est considérablement adoucie ; on voit qu'il appartient à une nouvelle époque. Il n'a plus cette verdeur, cette âpreté, cette raideur de haine et de vengeance qui inspira l'ancienne caricature ; c'est quelque chose de plus stérile comme invention, de plus mesquin, de plus mince, mais aussi de plus délicat et de plus doux. Gillray et Bunbury frappaient plus fort, craignaient moins l'immoralité et l'indécence, ne reculaient devant aucune nudité, exprimaient grossièrement leur pensée aristophanique. Ils faisaient jaillir de leur cerveau des idées plus neuves ; H. B... emprunte la pensée

d'autrui, exploite le mot populaire, féconde l'image jetée au vent par un poète ou un orateur, s'empare avec bonheur des facéties qui ont eu leur succès; bon metteur en œuvre, inventeur assez pauvre, plagiaire de Gillray, il lui est souvent arrivé de prendre à ce dernier toute une caricature, d'en changer les noms et les personnages, et de se l'attribuer. Ainsi le mendiant Pitt est devenu le mendiant O'Connell; Icare-Fox est devenu Icare-Brougham. Toutes les fois qu'une plaisanterie bonne ou mauvaise se fait jour au milieu des sérieuses discussions de la chambre des communes, H. B... en tire avantage, lui prête une couleur pittoresque. C'est sans doute un talent, mais non le premier des talents. Facilité, variété, souplesse, l'art de comprendre ce qui anime la foule, de s'électriser de l'électricité générale, de recevoir pour ainsi dire le mot d'ordre au lieu de le donner: voilà toute la gloire de H. B... Lorsque Gillray exposait, pour la première fois, ses caricatures dans la boutique de la rue Saint-James, n° 27, une foule considérable se pressait devant la boutique; les derniers venus étaient obligés d'attendre plus d'un quart d'heure; lorsque la caricature était bonne, des cris de joie sortaient de cette foule enthousiaste qui se laissait aller aux impressions de la satire, au plaisir d'une raillerie ardente et inexorable. Jamais H. B... ne put s'élever plus haut qu'à une demi popularité de salon.

La caricature, née en Angleterre du gouvernement représentatif, a surtout obtenu de grands succès aux époques d'orageuses discussions. Aujourd'hui que les questions deviennent beaucoup plus hautes, qu'il s'agit non d'altérations et de modifications accessoires, pourquoi cette parodie pittoresque des événements et des hommes, au lieu de s'envenimer comme elle semblerait devoir le faire, s'adoucit et s'affaiblit-elle progressivement?

Ne serait-ce pas que le gouvernement représentatif lui-même commence à faiblir, et que la grande époque de 1688 a donné la plupart de ses résultats?



DE LA CARICATURE EN FRANCE

DE LA CARICATURE EN FRANCE

Vous qui avez eu le bonheur ou le malheur de vivre plus que nous autres, plus que les fils du XIXe siècle, vous vous rappelez le Directoire. Dites-nous un peu à quoi ce sens ressemblait. Je l'ignore. Historiens, journalistes, dramaturges, philosophes, auteurs de Mémoires, parlent d'un temps bigarré, de mœurs bariolées, d'un luxe effréné, d'une fanfaronnade extravagante, d'une impuissance réelle, de je ne sais quelle parodie bizarre de Venise et d'Athènes. Tout cela ne nous apprend rien. Ces couleurs confuses et entassées ne peignent rien à l'esprit. Quand le vague des mots et le fracas des antithèses sont à bout, il ne reste pas au lecteur une seule idée nette; sa pensée ne conserve pas une image précise.

En vérité, je n'avais point compris le Directoire, et les longues explications des contemporains ne faisaient qu'embrouiller pour moi l'énigme de ce temps de transition, quand je m'avisai de parcourir quelques caricatures de l'époque, enfouies dans les vieux cartons d'un de mes amis. C'étaient des barbouillages informes et des pochades mêlées de quelques dessins excellents de Carle Vernet et de Boilly. Ces caricatures étaient

spirituelles, stupides, haineuses, grossières, élégantes; il y en avait d'obscènes, de morales, d'insignifiantes, de cyniques et d'immorales. Jacobins et royalistes, muscadins et clubistes, porteurs de cadenettes et directeurs drapés à l'italienne, Laïs crottées du palais Egalité et grandes dames de la république directoriale, oh ! je commençai à vous connaître! Tantôt l'artiste était poète et résumait son époque sous un symbole; tantôt sa lourde ou naïve exactitude me léguait, sans y rien changer, des mœurs, des costumes, des attitudes disparues. Tout cela, c'était l'époque, c'était l'histoire ou plutôt le commentaire de l'histoire, sa partie plastique, matérielle, colorée. Plus de réflexions froides, d'hypothèses fausses, de raisonnements à perte de vue. Voici les passions, les violences, les exaltations, les haines, les préjugés, les costumes, tout un monde vivant, avec son mouvement dramatique. Remarquez ce muscadin à cadenettes, dont les oreilles de chien pendent sur sa cravate gigantesque; un gourdin énorme arme son bras; il vient d'engager la lutte avec un gaillard vigoureux et râblé, qui n'a, lui, qu'un mauvais pantalon, de vieilles savates et un bonnet rouge. L'un des athlètes a saisi la queue muscaline et tressée de son adversaire; l'autre s'est emparé du bonnet phrygien. *Prends garde à ton bonnet! — Et toi, défends ta queue!* dit la légende! N'est-ce pas là 1797 tout entier, ce moment de crise et de combat entre deux partis extrêmes qui devaient s'annuler l'un l'autre au profit d'un guerrier triomphateur? N'est-ce pas un commentaire parfait non-seulement de la vie parisienne d'alors, mais de notre situation politique?

Une autre caricature de la même date, meilleure

encore, offre un symbole plus vif, plus saisissable, plus complet, plus mordant; la voici :

« Le Directoire, gouvernement de bascule, suspendu, on ne sait comment, dans les nuages, coiffé à la Henri IV, cuirassé à la romaine, drapé à la vénitienne, se trouve assis fort peu commodément sur un balancier en mouvement dont l'instabilité compromet sa sûreté personnelle et trouble son repos. Le pauvre monstre aux cinq têtes empanachées, comment va-t-il se maintenir en équilibre sur ce gouffre béant, entre la République qui le menace et la Monarchie ardente à reconquérir ses droits? L'équilibriste comprend que cela ne peut pas durer longtemps encore : il rassemble ses forces; il s'arme de tout ce qu'il a de courage et d'adresse. Cependant un mortel effroi le saisit : ses cinq visages comiques expriment une terreur profonde; il lève le bras vers le ciel; la solive chancelante va bientôt céder sous son poids. »

Y a-t-il une page d'histoire qui exprime mieux que cette épigramme d'artiste, épigramme excellente, la position étrange du Directoire avant le consulat et l'usurpation de Bonaparte ?

Rien n'est à négliger pour l'étude des hommes et du monde.

Les œuvres de l'art, même les plus passagères, les plus frivoles, même dictées par le caprice et la passion, servent de commentaire perpétuel et nécessaire à l'histoire grave, à l'histoire écrite, souvent détournée de son but et faussée dans ses détails. Ces chétives caricatures, que l'orage emporte comme les feuilles sybillines, dessins de circonstance, œuvres de haine et de colère, esquisses grossières que la fureur jette au

vent, ne les négligez pas ; elles ouvrent plus d'une porte historique ; elles dérobent plus d'une vérité inconnue ; elles expliquent plus d'un logogriphe obscur ; elles servent d'organes à des violences éphémères ; elles fixent et reproduisent la passion qui s'envole, qui s'évanouit, qui change de génération en génération, qui fait place à d'autres passions et à de nouvelles fureurs.

Non qu'il faille croire la caricature sur parole. Je ne dirai pas, avec ces gens amoureux de toute tyrannie, soit populaire, soit royale, que la caricature soit excellente de sa nature, parfaitement juste, parfaitement véridique, digne de foi et de respect. Non, elle est souvent comme la passion, comme la rage et l'envie, comme le mépris et la haine, comme la colère et la vengeance, comme le besoin de nuire et de calomnier, inique, sanglante, envenimée, haïssable, sans égard pour le malheur, sans respect pour la vertu, sans cœur, sans scrupule, odieuse ; dans ses meilleurs moments, elle est maligne et gaie ; dans ses accès de frénésie, meurtrière et impitoyable. Mettre les vices et les défauts en relief, s'emparer des travers de l'humanité, voilà tout son art. Elle ne crée pas Apollon Musagète ou Vénus de Médicis, mais Polichinelle ou Mayeux. Elle sert les mauvais penchants, les éternels penchants de l'homme. Polichinelle est vieux comme le monde : il y a des caricatures sous les ogives des églises, il y en a dans les ruines d'Herculanum et dans les pagodes indiennes. Un acteur athénien faisait grimacer le masque et parodiait la voix grêle de Socrate, peu de temps avant que le martyr philosophe bût le poison. Pendant que le vent agitait le cadavre de Coligny, ce tronc informe pendu au gibet de Montfaucon, les bourgeois de Paris

admiraient son image burlesque exposée aux carreaux des imagiers de la Cité.

Ainsi est faite l'espèce humaine. La changerez-vous? Ne vaut-il pas mieux l'étudier, la plaindre, et, si l'on peut, lui apprendre combien les émotions des masses sont aveugles, combien les jugements contemporains sont absurdes, avec quelle légèreté, avec quelle iniquité le peuple aime, hait, adopte, abandonne, idolâtre, maudit, assassine, se repent, adore et oublie?

Mais, toute moralité à part, il sera fort amusant de considérer toute l'histoire ainsi travestie, bariolée, barbouillée et enluminée par les passions contemporaines; de descendre tout le cours du fleuve historique; de passer en revue toute cette plaisante lanterne magique, et de s'associer aux préjugés de nos pères et de nos aïeux. La caricature ancienne, en faisant reverdir et refleurir des haines éteintes, des folies en cendres depuis longtemps, a tout l'intérêt d'un chapitre de Walter Scott. La caricature moderne nous fait honte à nous-mêmes, en nous indiquant la longue odyssée d'extravagances que nos pères ont parcourue et que nous continuons sans nous en douter. Ouvrez ce recueil de caricatures relatives à la révolution française, et la révolution française en a produit une belle moisson, que de révélations! quel répertoire! que de douleurs sous ces ébauches burlesques! que de sens dans ces pochades informes!

Quelle traduction ardente et vive des passions de chaque jour! Cet homme qui, pourvu de six jambes, prend la fuite tout effaré, frappé de la foudre républicaine, c'est le général Clairfait. Ailleurs, contemplez avec effroi cette main qui tient une tête coupée. De la

tête dégoutte du sang. Au-dessus du symbole horrible, on lit : *Ecce Custine*, et au-dessous : *Son sang impur abreuve nos sillons*. Il n'y a plus de caricature ici.

Aimez-vous mieux la caricature que voici : une représentation philanthropique de la nouvelle guillotine, telle que ce bon M. Guillotin venait de l'inventer, ou croyait l'avoir inventée?

Un air d'églogue, une touchante atmosphère d'Idylle sont répandus sur cette gravure ; on y voit des fleurs et des arbres, des enfants et des nourrices, de bons paysans et un bon bourreau. Ce bourreau est vêtu comme M. d'Alembert ou M. de Florian, vêtu de noir avec des manchettes ; il se détourne et pleure en coupant la corde. Les assistants sont calmes et attendris, philosophes et paisibles, méditatifs et sensibles comme le Bélisaire de Marmontel. Le dessinateur a écouté le génie de son époque, et il a cru faire un chef-d'œuvre. Au-dessous de sa sérieuse, lugubre, mélancolique et philanthropique estampe, il a placé le nom honoré et immortel de Guillotin. Pourquoi Guillotin a-t-il donné son nom à la machine fatale? Quel caprice baroque? Non-seulement cette machine se retrouve tout entière dans les gravures de Lucas Kranach, peintre allemand du commencement du XVIe siècle, mais le Romain Titus Manlius fut décapité par elle. Les inventions pour tuer les hommes sont vieilles comme le monde. La vaccine qui les sauve est toute moderne.

Ici, dans une grande salle de mairie, en face d'un administrateur qui sourit aux pauvres et rudoie les riches, on voit les charbonniers et les chevaliers de saint Louis déposer à la fois sur le bureau leurs croix de chevaliers et leurs médailles d'honneur, offrandes

patriotiques. La plupart des aristocrates font une horrible moue; les charbonniers, vêtus de leurs plus beaux atours, rient au nez des nobles; et, dans un coin (ce dont nous savons gré à l'artiste), un vieillard qui paraît avoir blanchi dans les camps, appuyé sur un vieux sabre, l'air grave et triste, attend sans colère le moment de déposer sa croix sur le bureau de l'*égalité*. Il semble ne partager aucune des passions qui l'environnent. Je vous ai bien annoncé que tout cela formait un excellent commentaire de l'histoire. Et l'Intérieur d'un Comité ! et le Député dans son Ménage ! et la Patrouille républicaine! et la Jeune Athénienne de 1795, se coiffant à la grecque dans son taudis, et quittant le sabot héréditaire pour les sandales agrafées de Leontium !

Il faut voir tout cela ; il faut passer en revue ces estampes pour comprendre la république française !

La plupart des caricatures relatives à cette crise de la révolution sont lugubres, je le sais bien ; mais quelles caricatures voulez-vous donc pour 1793 ? *Le Calculateur patriote* fait peine à voir. C'est un honnête bourgeois, en robe de chambre et en pantoufles, qui achève dans son cabinet un petit calcul républicain. Il a devant lui, sur sa table, cinq têtes coupées : le crayon en main, il opère la soustraction que lui dicte Marat : *Qui de* 20 *paye* 5, *reste* 15. Encore 15 têtes à couper ! — C'est ce qu'on lisait tous les jours dans les feuilles qui se criaient à Paris. — Une autre gravure représente la Mort, dont les os de squelette tressaillent, et qui danse la farandole avec l'Égalité, la Liberté et l'Indivisibilité; ailleurs, le Diable a une belle indigestion de Brutus, de Manlius et de Scévola ; c'est à grand'peine qu'il se débarrasse de ses malheureux hôtes. La

caricature date du 9 thermidor. Plus loin, le Prétendant (Louis XVIII), grossièrement représenté par un pourceau, essaye de déraciner avec son groin l'arbre de la liberté.

En voici une plus spirituelle et plus maligne, qui est née dans un temps moins orageux ; elle se rapporte aux premiers exploits de Bonaparte. Un fort joli coq, à la physionomie grave et douce, aux ergots redoutables, est en face d'un vénérable matou. Ce dernier est coiffé d'une mitre ; le coq est armé d'une verge. Le matou fait une mine assez longue ; sa belle queue bigarrée, immobile entre ses pattes, semble témoigner son secret ressentiment ; ses moustaches félines se dressent ; mais le pauvre matou sent la nécessité d'obéir et de faire bonne contenance. « Baisez ça, papa, dit le coq, et faites patte de velours. » Le coq, c'est Bonaparte qui vient d'envahir l'Italie ; Raminagrobis, c'est Pie VII, contraint de signer le traité de paix qui l'humilie.

Je n'ai parlé que des caricatures de notre révolution ; mais celles du temps de Maurepas et de Turgot, celles de Louis XIV ! Les deux siècles précédents ne sont pas moins féconds. On y voit grimacer tour à tour la caricature du moyen âge et celle de la Ligue, Louis XIV et le système de Law, 1793 et le milieu du XVIIIe siècle.

On ne s'est pas assez servi de ce moyen d'éclairer l'histoire. Sans les médailles, sans les sculptures, sans les gravures, l'histoire est aveugle ou louche. Combien de fois arrive-t-il que la dissertation philosophique sur les événements et les hommes en dissimule ou en altère les traits généraux? Qui se flattera de connaître le moyen âge et l'esprit d'opposition qui contre-balançait le pouvoir de la foi catholique, s'il ne l'a étudié

dans ses vieilles statues, dans ses mascarons, dans ses grotesques, dans ses arabesques, dans les caricatures sculptées de ses cathédrales ?

Allez à la Bibliothèque, feuilletez ce magnifique dépôt du cabinet des estampes, vous verrez combien de particularités précieuses sont ensevelies dans ces vieilles images folles, ébauchées, baroques ou niaises ; à l'histoire des faits, elles joignent l'histoire des mœurs.

Pour certaines époques et certains pays mal décrits, mal connus, peu littéraires, et cependant remplis de vitalité et de puissance, quel précieux secours ! Par exemple, l'Allemagne, jusqu'au xvie siècle, est une terre australe de l'histoire. On la cherche, cette Allemagne des xive et xve siècles, avec ses chantres mystiques et ses chantres de métiers, avec ses gros bourgeois et ses lourds chevaliers. Les déclamations éloquentes de Luther ne nous la donnent pas. Cherchez-la dans les vieux dessins de Van Eyck, de Martin Schœn et de Lucas Kranach. La première fois que les gravures sur bois de Lucas Kranach se présentent à vous, c'est une révélation.

Toutes ces figures, c'est l'Allemagne vivante de 1480. Le bon Lucas avait cru dessiner l'histoire de saint Étienne et de saint Jean-Baptiste : il avait reproduit les plus atroces supplices; sans le savoir, il avait écrit merveilleusement les annales de son propre temps. Ces chevaliers sur leurs palefrois, ces bourgmestres épais et docteurs à bonnets fourrés, que Kranach fait contemporains des apôtres, c'est la population de la vieille Allemagne d'avant Luher.

Tournez autour de la nef de Notre-Dame, et regardez bien tous ces petits personnages burlesques qui sont là

postés depuis quatre siècles. Sans vous en tenir aux grandes paroles des érudits qui souvent se trompent, voulez-vous savoir comment le génie comique, inhérent à l'humanité, s'insurgeait alors en secret contre l'idéalisme pur, et infiltrait sa séve dans les plus nobles branches de l'arbre catholique ? Ces petites figures bouffonnes vous l'apprendront. Sous Richelieu, la caricature semble étouffée ; elle est morte avec le pamphlet. La grande robe rouge a tout couvert. Eh bien, il arrive un homme, un artiste de province, qui, sans faire précisément de la caricature, saisit toute cette époque, non-seulement sous le point de vue grotesque, mais sous le point de vue caractéristique. C'est Callot, un très-grand homme. On ne connaît en général que ses caprices, ses démons, ses boutades et ses folies.

Ce qu'il faut admirer dans son œuvre, c'est le mouvement populaire du temps de Louis XIII. Oh ! quel curieux mélange du génie espagnol, allemand et français ! Voyez ces vieilles villes tortues, rampantes et chenues ; et ces grandes places, et ces bataillons, et ces armées, et ces supplices, et ces pauvres, et ces matamores, et ces bourgeois, et ces grandes dames, et ces beaux mendiants, et ces admirables gueux ! Tout cela est accentué, comme Shakspeare lui-même savait accuser les personnages de ses drames. Admirez ces beaux messieurs qui tendent le jarret : malins paysans lorrains, piquiers à la pose théâtrale ; ces groupes populaires serpentant autour des échafauds et des estrapades : c'est du Walter Scott dessiné. Mme de Motteville, Mlle de Montpensier, et même le cardinal de Retz dans leurs mémoires, ne disent rien de tout cela.

Descendez deux siècles. Si vous n'avez pas vu 1790,

quelle idée vous faire de ce chaos d'idées qui signala le commencement de la révolution? Comment tracer un tableau net de cette tour de Babel? Deux bonnes gravures de Debucourt représentent le Palais-Royal à cette époque. C'est le miroir complet des mœurs du temps; rien n'y manque.

On remplirait plus de trente cartons des seules caricatures de la révolution française; souvent elles sont sérieuses quand elles veulent être burlesques, burlesques lorsqu'elles veulent être sérieuses. En voici un exemple assez curieux: lorsque Delaunay, Flesselles, Berthier et Foulon eurent été massacrés, et que l'on eut promené à travers Paris leurs têtes plantées au bout de piques, il parut sur cet événement plusieurs caricatures. L'une d'elles, qui mêle d'une manière très-agréable les souvenirs de collége à l'atrocité du sujet, et la mythologie aux événements réels, représente les malheureux qui, descendus aux Champs-Élysées après leur mort, supplient le nautonier Caron de leur donner accès dans sa barque. Ils portent tous leur propre tête au bout d'une pique comme un ostensoir, ce qui est très-touchant; le vieux batelier des morts, qui sans doute est affidé à la société des jacobins, refuse de laisser passer tous ces corps sans tête, et ne reçoit dans sa barque, dit la légende, qu'un boulanger nommé Remy, lequel tient aussi sa tête au bout d'un bâton. Remy avait été tué par des soldats dans une des échauffourées qui commencèrent la révolution. Caricature burlesque et hideuse.

Plus loin, le roi de Sardaigne gravit ses montagnes et fuit devant le drapeau tricolore; une boîte à marmotte est sur son dos, et il faut voir toutes ses petites

marmottes les unes portant le sceptre de Sa Majesté, les autres l'arme au bras et grimpant sur les rochers de la Savoie pendant que les soldats républicains poursuivent les troupes sardes la baïonnette dans les reins. Le costume italien du roi, sa marmotte confidentielle appuyée sur son épaule, sa grimace de terreur, et la risée des Savoyards qui, du bas de la plaine, le poursuivent de leur ironie, et se parent déjà de la cocarde tricolore : tout cela compose une caricature fort piquante , digne et rivale des meilleures caricatures anglaises. On n'était pas oisif à Londres pendant notre révolution : quelques-unes des plus grossières attaques dirigées contre nos émigrés furent publiées à Piccadilly. Lorsque le marquis de Bièvre, Mme de Lamotte , la duchesse de Luxembourg, le duc de Luxembourg, le marquis de Breteuil et la duchesse de Polignac quittèrent la France, livrant Louis XVI à tous les dangers d'une situation qui devait le conduire à la mort, on les représenta traversant le détroit, et l'on plaça au-dessous de la gravure cet insolent exergue : *La France se purge petit à petit.*

Je ne dirai pas de quelle manière cette purgation opère sur les acteurs de ce drame semi-nautique. La caricature est assez immonde par elle-même et n'offre qu'un trait spirituel : le duc de Montmorency, dont un tel outrage ne pouvait altérer la réputation d'honneur et de vertu, va mettre le pied dans le bateau qui le conduit à l'autre rive. « Ne salissez pas mon bateau! lui crie le nautonnier; Dieu aide au premier baron chrétien à passer l'eau ! » Le dessinateur a effacé chrétien et a écrit au-dessus : *fuyard.*

C'était une bien dure punition pour cette pauvre noblesse qui, nous l'avouons, ne gardait pas le poste qu'elle aurait dû garder près du roi, mais qui devait trouver bien amer de se voir ainsi parodiée et honnie dans les rues de la ville qui lui offrait un refuge.

Une autre gravure révolutionnaire, quoique publiée à Londres, représente Louis XVI forcé de retourner à Paris par les femmes des faubourgs. On voit là de quelle manière l'histoire contemporaine se travestit en pays étranger. Il était cruel d'être à la fois persécuté dans son pays et bafoué à travers l'Europe. Peu de temps avant la révolution, on vit paraître de petites gravures exécutées, je crois, par un Espagnol réfugié, et qui ne manquait pas d'esprit. Dans l'une, la Folie à cheval conduisait un char sur lequel une femme était assise. Cette dernière représentait la royauté; à la place de son cœur, on lisait : *Déficit ;* un petit démon, le démon de la luxure puisait sans se gêner dans son giron l'or qui s'y trouvait, et le versait à pleines mains sous formes de pensions, de brevets, de gratifications.

Un nommé Boyer a recueilli dans un volume, aujourd'hui très-rare, et qui je crois a été détruit, une vingtaine de caricatures révolutionnaires qu'il explique dans le sens de ses opinions royalistes. Je pense que ce volume a été détruit par ordre supérieur; il en reste peu d'exemplaires, et sa réimpression serait aujourd'hui fort curieuse. On peut y suivre à la trace tout le progrès du mépris dans lequel tomba par degrés la puissance royale. Rien n'est plus plaisant qu'une discussion des ministres d'alors, tout graves, siégeant avec majesté, en manteau, en habit noir, et présidés par Louis XVI. L'exergue fera connaître le sens de la

caricature : « Le roi au milieu de son conseil s'aperçoit qu'il n'a plus sa tabatière. Après avoir fouillé inutilement, il dit — — Le premier ministre dit — — Un autre ajoute — — Et le soldat de garde à la porte dit — —. »

Une autre gravure représente la balance de Thémis que tient la main de la Justice. D'une part, des hommes à figure de loup jettent dans un plateau les crimes des rois et des reines ; mais, malgré les efforts de Condorcet et de quelques autres qui essayent de soulever le plateau opposé dans lequel se trouvent les crimes commis depuis 1789, ces derniers emportent la balance. Il est incroyable quels frais d'esprit et d'imagination ont faits les passions et les partis pendant les années révolutionnaires. On construirait avec cela un immense poème satirique. Mais, je l'ai dit, ce n'est l'œuvre de personne, c'est l'œuvre de tout le monde.

Il y en a encore une fort singulière : ici, un gros prélat qui représente le clergé, bien nourri, bien vêtu ; à côté de lui, un homme nu, l'épée au côté, un chapeau à plumes sur la tête et tenant une marotte à la main, c'est la noblesse que ses folies ont réduite à la besace. Enfin, un squelette, la bêche à la main, représente le tiers-état qui n'a plus que des ossements décharnés et qui s'écrie : « Ma foi, il est impossible que je vous en donne davantage ! » Je vois ailleurs un pauvre citoyen que la garde nationale, ou, comme on l'appelait alors, la milice citoyenne, force de donner à un chien une accolade fraternelle que nous nous garderons bien d'indiquer plus clairement, tant elle exciterait le dégoût du lecteur. Le crime du citoyen était, disait-on, d'avoir insulté la cocarde tricolore. O liberté, liberté !

Quand les ordres religieux essayèrent de résister au mouvement qui allait les abattre, on les représenta sous la forme de cruches présidées par une cruche à rabat. Vers la fin de 1789, quand Louis XVI était au pouvoir de son peuple, on vit paraître la cage royale, caricature qui le représentait dans une cage, gardée d'un côté par un soldat aux gardes, et d'un autre par un paysan. *Encore eût-il mieux valu plier que rompre*, dit une caricature représentant la noblesse et le clergé qui se brisent sous l'effort de la vérité populaire. Hélas! on ne pouvait ni plier ni rompre, la puissante nécessité était là; il fallait suivre la fatalité plus forte que les hommes, dont la volonté impérieuse dominait l'Europe entière.

Peut-être est-il consolant pour l'humanité de voir combien peu sont fondées les accusations haineuses des partis, peut-être aussi est-il douloureux de penser que le sang n'en a pas moins coulé avec les larmes, et que toujours la même injustice se renouvellera à travers les siècles, malgré les clameurs des philosophes. Allons donc, s'écrie un maître de singes savants, qui fait danser ses acteurs au son du tambourin et du fifre, allons donc, l'abbé Cochon, en mesure! En effet, le gentilhomme représenté par un chien en habit de marquis ne danse pas trop mal et se soumet d'assez bonne grâce à la nécessité et à la mesure. Mais un gros porc à rabat danse fort mal et s'expose à la réprimande du maître. Pauvre clergé! depuis la réforme, qu'il a payé chèrement ses fredaines passées! Dans le nombre de ces caricatures, il y en a d'horribles, que l'on ne peut voir sans frémir.

Voici des têtes d'aristocrates exposées aux immondes

outrages des passants; un ménétrier jouant du violon, et qui fait danser une foule de décapités. Cette fureur et cette gaîté, à propos de sang, représentent trop bien le paroxysme qui conduisit à 1793 et qui l'explique. Les chimères bienveillantes et philanthropiques ont aussi leur part dans cette galerie. La grande folie du temps, c'était l'égalité. Un dessinateur a représenté les trois Ordres sous le niveau; un autre, qui croyait être profond et qui était ridicule, a personnifié le peuple français tel qu'on l'espérait alors, sous la triple forme d'un soldat-laboureur-prêtre; le ridicule de l'image prouve l'absurdité de l'idée. Ce monsieur tient un drapeau d'une main et une bêche de l'autre; il a un bonnet de chanoine par-dessus un chapeau d'officier, et des guêtres de paysan avec le rabat du jeune abbé. Confusion d'idées qui paraissait admirable.

Transformé en confesseur, le peuple prête l'oreille aux aveux de la noblesse et du clergé. Le tiers-état avait bien aussi ses peccadilles; ce n'était pas la mode d'y penser. « Allez-en paix, dit-il, et ne péchez plus. » Toutes les figures d'animaux, toutes les formes ridicules sont prêtées à ces pauvres aristocrates qui, dans leur temps, il est vrai, n'avaient pas ménagé le manant. Triste et cruelle rétribution! Vers 1790, à l'époque où le commerce de France se trouvait presque entièrement suspendu et anéanti par les troubles publics, on le personnifia sous la forme d'un pauvre homme qui a la hart au cou. Au loin, la foule grelotte et meurt de faim. On lit au-dessus de la caricature : « Le commerce soutenu par la France, » et la France c'est le gibet.

Haller avait raison, le plus fécond des hommes de génie, c'est le peuple.

A lui toutes les inventions. A lui toutes les idées qu'exploitent les grands écrivains ou les grands artistes. Un homme que l'on ne cite aujourd'hui que pour la finesse incisive de son style disait un mot profond, quand il avouait qu'il « rendait au public ce que le public lui avait prêté. » Je veux parler de Labruyère.

Après tout, l'individu qui a le plus de génie doit ce génie à l'humanité. Dante et Shakspeare ont emprunté plus d'idées qu'ils n'en ont répandu. Les génies se placent au milieu de leur siècle comme les conducteurs électriques de toute grande pensée en circulation. Ce qu'il y a de clartés vagues et de germes obscurs dans le monde, ils le développent et le fécondent. Ils concentrent les rayons lumineux.

DES LIVRES ET DES MANUSCRITS

AVANT ET APRÈS L'INVENTION DE L'IMPRIMERIE

DES LIVRES & DES MANUSCRITS

AVANT ET APRÈS L'INVENTION DE L'IMPRIMERIE

L'héritage des productions intellectuelles, la transmission non interrompue des conquêtes de l'humanité : voilà le grand mobile du progrès social. Comment s'estopérée cette transmission?

Par quel prodige rien de nécessaire ne s'est-il perdu ? On le conçoit à peine. Les acquisitions de l'esprit humain ne sont immortelles que depuis trois siècles; elles sont alors tombées sous une tutelle conservatrice et sublime, celle de la Presse. Mais avant cette époque, quel miracle a protégé, au milieu des bouleversements des empires, parmi les guerres, les incendies, les désastres, malgré l'incurie de la multitude, le précieux dépôt des traditions savantes et historiques, les fuites du génie humain dans son premier déploiement, les annales des peuples, des industries et des arts? Les monuments qui nous restent sont-ils authentiques ? Qui nous assure que de hardis imposteurs n'ont pas fabriqué toute l'histoire, toute la poésie, toutes les religions des anciens temps; que le prétendu trésor de nos connaissances n'est pas une vaste illusion, un roman bibliographique dont on nous a bercés sans pudeur et qui a fait passer sous nos yeux

déçus je ne sais quelle fantasmagorie de faux Tite-Live, de faux Virgile et de faux Homère, masques de théâtre empruntés par quelques moines laborieux qui, dans leurs loisirs cénobitiques, ont voulu se moquer de l'avenir?

La question est grave. Elle s'étend bien au-delà du cercle littéraire; elle attaque tous nos intérêts de croyance, d'hérédité, d'existence sociale. Elle va beaucoup plus loin que l'on ne peut le penser d'abord. Tous les titres des maisons régnantes sont-ils sans valeur; les descendances des familles, sans certitude; les études admises comme indispensables dans l'Europe civilisée deviendront-elles une moquerie? S'il est vrai que des apocryphes aient pu duper le monde si longtemps et usurper une autorité frauduleuse, les preuves de la religion chrétienne sont nulles; toutes les religions européennes croulent. A moins d'un critérium nécessaire pour apprécier la transmission sincère des manuscrits dans les âges anciens et l'âge des livres dans les temps nouveaux, on ne peut affirmer aucun fait, on renonce à toute certitude historique. Personne ne peut jurer que l'Homère dont nous faisons un objet de culte n'ait pas été quelque rustre de basse Normandie, né au XIIe siècle, élevé dans un monastère et devenu abbé par l'élection de ses confrères. Un oisif du VIIe ou VIIIe siècle a peut-être écrit l'*Énéide* : toute la bibliothèque des classiques serait une mystification téméraire et heureuse. C'est ce que le jésuite Hardouin, homme d'esprit et d'audace, n'a pas craint de soutenir.

Pourquoi en effet l'antiquité n'aurait-elle pas eu ses faussaires comme les temps modernes? Chatterton a bien

emprunté le costume de Rowley; Macphersou, celui d'Ossian; Ireland, celui de Shakspeare. Ireland, chargé de l'exécration de ses compatriotes, irrités d'un tel sacrilége envers leur Dieu, est mort dans un grenier. Chatterton, convaincu de fraude, s'est suicidé par désespoir. Macpherson, le plus impudent des trois, a été récompensé par des titres et de la fortune. Il a fondé une école, trompé les hommes de génie, métamorphosé un barde sauvage en imitateur de Milton, de Shakspeare, d'Young et de la Bible; et précipité plus d'un demi-siècle dans l'admiration stupide d'une des plus complètes niaiseries qui aient déçu la critique. L'adresse de son charlatanisme et l'heureuse manipulation employée par lui assurèrent une vogue si complète au *pseudo-Ossian*, qu'un homme d'esprit en Italie, Césarotti; un homme de génie en Allemagne, Gœthe; un conquérant en France, Bonaparte, se prosternèrent follement devant l'idole. Quel sujet d'ironie intérieure ce devait être pour Macpherson! Il savait que tout ce style et toutes ces idées, empruntées à la rhétorique la plus redondante, à l'imitation biblique la plus ridicule, à un calque lointain d'Homère et des Scaldes lui appartenaient exclusivement. Il savait de quoi se composaient les fragments barbares du véritable Ossian, fragments que l'on a retrouvés et publiés après lui. Là, dans ces fragments, au lieu du sublime de pacotille et des exclamations lancées aux nuages que Napoléon faisait semblant d'admirer, le véritable Ossian parle et respire. Il dit à saint Patrice : *Cher saint, vous êtes un grand âne!* Là, Fingal dérobe à Gaul, fils de Morven, un bifsteck que ce dernier avait accommodé avec des ognons : larcin qui occasionne

une grande querelle entre ces héros, et ne passe point sans accompagnement de formidables injures.

Si des fraudes aussi évidentes ont eu cours et succès dans les temps modernes; si quelques-uns des plus illustres critiques ont été trompés par un peu d'artifice et beaucoup d'audace : quelle difficulté ne trouvera-t-on pas à prouver l'authenticité des productions antiques, témoins de tant de catastrophes, prodiges de conservation, survivant aux empires et maintenant leur sainte jeunesse sur les débris des royaumes écoulés!

La *paléographie* d'une part, et d'une autre la *diplomatique*, deux sciences inconnues ou méprisées du public frivole, ont porté la lumière dans ces ténèbres. L'une éclaire la transmission des livres, révèle leurs époques d'apparition et de renaissance, et fixe la date de tous ces dépôts successifs où la pensée humaine s'est maintenue intacte. L'autre, plus difficile et plus abstruse, s'est appliquée à la connaissance des manuscrits, dont elle a fixé avec sagacité les dates précises et les auteurs probables. Cette dernière étude, dont les données reposent sur une foule d'investigations délicates, de résultats patiemment obtenus et de supputations habiles, est sortie tout armée de ces mêmes monastères, injustement dédaignés, et qui pendant le moyen âge ont couvert de leurs ombres protectrices le débris des antiques lumières. Le père Mabillon et le père Montfaucon, remarquables tous deux par leur érudition et par la lucidité de leur esprit, ont donné sur la *paléographie* et la *diplomatique* des ouvrages admirables, que l'on pourra compléter et étendre sous beaucoup de rapports, mais qui ont posé les grandes

bases, et qui resteront modèles. Dans ces derniers temps, un membre de la Société royale et de la Société des antiquaires de Londres, M. Thomas Astle, gardien des archives de cette capitale, a publié un excellent traité systématique sur l'origine de l'*écriture* et de l'*imprimerie*. Enfin, M. Isaac Taylor s'est principalement occupé des moyens de constater l'authenticité des manuscrits anciens et d'expliquer le miracle qui a sauvé tant de productions du génie humain. Tel est le sujet de sa remarquable *Histoire de la transmission des livres anciens jusqu'aux temps modernes*, et d'un second traité, beaucoup plus concis, mais non moins curieux, sur *la manière d'établir la certitude historique*.

Ainsi s'est avancée à travers les temps une science qui paraît d'abord chimérique et dont on avait à peine l'idée avant la fin du XVIIe siècle. En 1681, Mabillon, écrivant sa préface à Colbert, se vantait d'avoir créé l'étude à laquelle il se livrait, « étude qui avant lui n'avait d'autres règles et d'autres limites que celles dont chacun inventait le caprice arbitraire. » En 1708, Montfaucon publiait sa *Paléographie*, ouvrage qui, dit-il (dans son style naïf), doit captiver le lecteur, moins peut-être encore par l'utilité que par l'agrément et la nouveauté : *jucunditate et novitate!*

Avant d'arriver aux derniers résultats d'une science si nouvelle et qui a déjà cessé d'être hypothétique et conjecturale, rapportons brièvement au moyen de quels instruments matériels l'homme est parvenu d'abord à peindre sa pensée et à la fixer, puis à la rendre immobile et impérissable. Etudions la double histoire des manuscrits et des livres, les caractères et les va-

riations de l'écriture et de la presse pendant les phases que l'une et l'autre ont traversées. Laissons en dehors d'une analyse tout européenne l'histoire des écritures symboliques, à l'usage des civilisations incomplètes. Jamais nation n'est parvenue à un développement social, grandiose et vrai, sans décomposer les sons qui forment les mots, sans transformer ces mêmes sons en caractère, sans recomposer la parole qui vole et fuit (Επεα πτεροεντα), sans l'immobiliser à jamais sur une substance solide, au moyen de lettres juxtaposées : immense et incroyable travail. La peinture avec laquelle les Egyptiens, Mexicains, Chinois suppléent à l'absence de l'écriture proprement dite, est une simplification, mais une simplification barbare et destructrice. Elle entrave les forces de la pensée et le progrès civilisateur. En prévenant les modifications de la langue, elle la fixe et la pétrifie à jamais ; elle produit une matérialisation intellectuelle qui pèse pour toujours sur un peuple. Il n'y a qu'une création dont l'esprit humain doive être fier : l'*alphabet*.

Sans lui, la société ne serait, comme en Chine, qu'une association de castors à deux pieds, plus ou moins industrieux. Sans lui, les hommes les plus sagaces et les plus habiles végèteraient dans une éternelle enfance. Le père des sociétés, le seul moteur de tout perfectionnement : c'est l'*alphabet*.

Les plus antiques vestiges qui nous restent de l'écriture sont ceux que leurs auteurs ont confiés à des matériaux solides, au fer, au marbre, à l'airain. La plupart des lois et des statuts ont été perpétués par des inscriptions de ce genre. L'incendie qui a dévoré le Capitole sous Vespasien détruisit plus de trois mille

tables d'airain. Grecs, Orientaux, Septentrionaux ont suivi le même usage. Quand Voltaire tourne en ridicule le verset du Pentateuque où se trouve l'ordre de graver les paroles de la loi sur la pierre, il fait preuve de son habituelle légèreté. Les rochers de l'Hindostan, de la Suède et du Danemark sont couverts d'inscriptions runiques et de caractères sanscrits. On employait aussi le bois à cet usage, dans les temps les plus anciens. Le mot *codex*, consacré spécialement aux recueils de lois et de décisions judiciaires, n'a pas d'autre origine ; huits cents ans avant l'ère chrétienne, Salomon recommandait à son fils de graver soigneusement les paroles paternelles sur *les tablettes de son cœur*. Les Romains se servaient de petits morceaux de bois polis et débités en plaques très-minces, qu'ils employèrent d'abord sans préparation, mais sur lesquels ils étendaient vers les derniers temps une couche de cire. Ils les nommaient ordinairement *pugillaires : vitelliens* quand il s'agissait *d'intrigues amoureuses* et *de billets doux* à inscrire. Ils connaissaient aussi les tablettes d'ivoire, qu'ils disposaient par feuilles comme font les modernes, et sur lesquelles ils écrivaient avec des crayons de plomb. Lorsque nos dames, au bal, s'arment de tablettes semblables pour y tracer la liste de leurs danseurs, elles ne se doutent guère qu'elles portent à leur ceinture un lointain héritage des mœurs romaines. On disposait de la même manière de minces feuilles de plomb sur lesquelles on traçait les caractères avec un poinçon de métal. Montfaucon a vu l'un de ces petits livrets composés de papier de plomb (*charta plombea*, comme dit Suétone). Il avait huit feuillets, dont six seulement servaient à écrire ; le

premier et le dernier tenaient lieu de couvertures.

De tous ces matériaux, aucun ne remonte à une antiquité plus reculée que la *peau de chèvre* ou *de veau*, que l'on tannait de manière à la rendre douce, flexible, durable. Teinte ordinairement en rouge ou en jaune, on en formait un *volume*, c'est-à-dire un *rouleau* (*volvendum*), en attachant bout à bout un assez grand nombre de peaux pour renfermer la matière du volume. Il couvrait quelquefois un espace de cent pieds. Les Orientaux et surtout les Hébreux pratiquèrent spécialement ce mode d'écriture qu'Hérodote attribue aux Soniens, Diodore de Sicile aux Persans et l'Exode aux Hébreux. Il est probable que l'autographe de la loi mosaïque fut tracé par son auteur sur des peaux ainsi préparées et teintes. Le voyageur Buchanan obtint des juifs nègres du Malabar (race curieuse et qui, selon Wotfins, a pour premiers auteurs quatre-vingts juifs échappés à la persécution de Titus) le plus curieux de tous les manuscrits du Pentateuque. Cet exemplaire, connu des savants sous le nom de *Malabarique* ou *Indien*, aujourd'hui déposé à Cambridge, se composait originairement d'un rouleau de quatre-vingt-dix pieds anglais. Le *Lévitique* et une partie du *Deutéronome* lui manquent ; et les trente-sept peaux de chèvre, teintes en rouge, dont il est formé, couvrent seulement quarante-huit pieds de long sur vingt-deux pouces de large. Les colonnes, au nombre de cent dix-sept, parfaitement claires et lisibles, mais sans points-voyelles, contiennent de quarante à cinquante lignes et ont quatre pouces de large. C'est un des plus antiques et des plus curieux manuscrits que possède le monde entier : l'étrange voyage que ce monument de

la législation juive a fait de Jérusalem à la côte du Malabar, justifie le prix que les savants y attachent et le détail avec lequel nous en avons parlé. La bibliothèque de Vienne contient un manuscrit mexicain couvert d'hiéroglyphes inexplicables et inexpliqués : Fernand-Cortès l'envoya à Charles-Quint, son maître; tracé sur peau de chevreau et recouvert d'un enduit blanchâtre, il prouve, par sa ressemblance avec les manuscrits hébreux et orientaux de l'époque primitive, l'aptitude des hommes de tous les pays et de tous les temps à suivre les mêmes procédés dans la création des industries.

On doit placer en seconde ligne le *parchemin*, que les Romains nommaient *pergamena* (Pergame était le centre de ce commerce), et qu'ils appelaient aussi *membrana*. Le parchemin n'est pas abandonné par les modernes. Les premiers historiens grecs en rapportent l'usage à une époque très-reculée. L'écriture sur parchemin exige l'emploi d'une plume trempée dans une matière colorante. « Bonne méthode (dit Quintilien) « pour ceux qui ont la vue faible. Mais quant aux « autres, je leur conseille d'employer les tablettes de « cire : les caractères y paraissent moins nettement « sans doute, et fatiguent la vue; mais l'élan de l'es- « prit n'est pas brisé à chaque instant et interrompu « par la nécessité de noircir sa plume : on n'inter- « rompt pas de moment en moment le travail ardent « de la pensée. » Ceux qui ignorent la difficulté immense de la composition originale, les obstacles qui s'opposent à la reproduction fidèle de l'idéal formé dans l'esprit, liront peut-être avec dédain la minutieuse recommandation du critique, ainsi que la note sui-

vante de Gœthe contenue dans ses mémoires. Cette note nous semble trop analogue au passage de Quintilien pour que nous ne la reproduisions pas. « Lorsque « je sens l'inspiration naître, dit-il, je prends le « crayon et je quitte la plume. La plume a des ca- « prices; elle bruit et crache sous la main qui la « conduit. Le crayon rapide obéit sans résistance. »

La plupart des manuscrits antérieurs au VIe siècle sont sur parchemin et sur vélin, matériaux extrêmement durables. L'humidité, la chaleur, le laps du temps ne les anéantissent pas. Les Romains préféraient en général le parchemin le plus mince. S'agissait-il de manuscrits précieux; on les teignait en pourpre, en bleu foncé, en violet. Souvent on mêlait à la teinture une liqueur extraite du bois de cèdre et destinée à conserver le manuscrit. Les titres en encre rouge appartenaient aux œuvres de luxe. Parmi les plus curieux manuscrits que possède la Grande-Bretagne, citons le *Codex Cottonianus* de la version grecque du Vieux Testament, écrit sur parchemin en lettres onciales. Aucun manuscrit de cette version ne peut se glorifier d'une antiquité plus reculée. Henri VIII le reçut de deux évêques grecs qui l'apportèrent de Philippes; il passa ensuite des mains de la reine Elisabeth dans celles de sir John Fortescue, son maître de grec. On croit qu'il remonte à la fin du IVe ou au commencement du Ve siècle; la même date est attribuée à un autre manuscrit de la même bibliothèque, contenant une partie du Nouveau Testament, en grec, et écrit en caractères d'argent sur un fond de pourpre dont les siècles ont pâli l'incarnat.

S'est-on jamais servi, en guise de papier (comme le

prétend Montfaucon), de peaux de poissons préparées? Cette assertion nous semble au moins douteuse. Quant aux feuilles d'arbre, surtout à celles du palmier et du bananier parmi les Orientaux, rien de plus irrécusable. On employait surtout l'écorce intérieure de certains arbres (*liber*, βιβλος), spécialement celle du tilleul. De là le mot *livre* (*liber*) et le mot *bible*, livre par excellence (βιβλος).

Ces matériaux étaient fragiles. On leur préférait le parchemin et le vélin pour les ouvrages importants, ou les tablettes de bois enduites de cire colorée, pour la composition littéraire et les besoins ordinaires de la vie. Les écrits des anciens sont remplis d'allusions à ces tablettes sur lesquelles un *stylet* d'airain ou de fer (*stylus*) labourait les caractères qu'il s'agissait de former. L'une des extrémités de ce stylet (*graphius*, γραφειον) était aplatie de manière à détruire le sillon que l'on venait de creuser avec la pointe. Telle est l'origine du mot moderne *style* et celle du mot *effacer*. Les modernes effacent rarement, excepté dans les transcriptions très-soignées; ils se contentent de barbouiller d'encre l'écriture qu'ils veulent rendre illisible. Le *style* et les *tablettes* des anciens étaient des instruments dangereux. Lorsque les meurtriers de César l'entourèrent pour le frapper, il tenait ses tablettes à la main; pour se défendre, il se servit de son *stylet* d'airain, dont il perça le bras de Cassius. Les élèves d'un nommé Cassianus, maître de rhétorique, ne trouvant pas que leur précepteur fût complétement orthodoxe, l'assassinèrent à coups de plume; malheureusement leurs plumes étaient d'airain. On fut obligé de défendre aux avocats plaidants d'apporter des *stylets*

avec eux; dans la véhémence de leurs débats, ils appelaient cette arme au secours de leur éloquence et se blessaient mutuellement. Enfin, on voit dans Plaute un écolier révolté contre son maître lui jeter à la tête son cahier, c'est-à-dire ses tablettes de bois et le mettre en fuite. Le bois et la pierre, même la cire sur laquelle on gravait les mots demandaient une force incisive que l'on ne pouvait attendre que du bois, du fer, de l'acier ou de l'ivoire. A mesure que l'on employa un papier plus doux, il fallut changer aussi la nature des plumes dont on se servait. Ce furent des morceaux de jonc, de canne, de bambou. Les pinceaux étaient réservés aux lettres initiales. Les plumes d'oie, de cygne et d'autres oiseaux datent du commencement du VIIe siècle. C'était, selon toute apparence, chose nouvelle qu'une plume pour Isidore de Séville, qui mourut en 636 ; aussi, nous apprend-il avec une gravité d'historien que « le bec d'une plume se fait en taillant « en pointe sa plume, arrachée à une aile d'oiseau, « et en divisant cette pointe en deux parties. »

Les Egyptiens introduisirent dans l'empire romain et dans la Grèce le *papyrus* qui ne tarda pas à remplacer tous les autres matériaux et dont la consommation devint considérable : ce fut pendant longtemps une des principales branches de commerce de la Méditerranée. Le papyrus est une de ces productions naturelles que Dieu a douées de tant de propriétés merveilleuses, qu'elles semblent devoir suffire seules à la richesse de tout un peuple. La partie inférieure de la tige de cette plante aquatique servait à faire des vases, des coupes et des ustensiles de ménage. La partie supérieure formait la carène des barques ; on mangeait

la pulpe intérieure; on tissait et l'on tressait la partie fibreuse qui se changeait en paniers, en nattes, en cordes, en toile, en drap, en mèches de lampes, etc., etc.

Sur la tige, haute de dix coudées et qui avait un pied et demi de circonférence ou à peu près, on enlevait des feuilles minces que l'on plaçait transversalement sur une table, de manière à former une espèce de tissu auquel il ne manquait plus que la cohérence. Pour obtenir ce dernier résultat, on avait recours à l'eau du Nil qui, troublée et mêlée de limon, formait un gluten épais et comblait tous les interstices. Les bandes de papier, ainsi humectées et croisées les unes sur les autres, ne composaient bientôt plus qu'une seule masse agglutinée, dont les points de suture disparaissaient sous une forte pression. On coupait ensuite le papyrus, auquel on donnait diverses longueurs, depuis deux doigts jusqu'à deux pieds. Le meilleur et le plus grand papyrus se nommait *papyrus impérial*. La seconde espèce prenait le titre de *papyrus de Livie. Le papyrus sacerdotal*, le plus petit de tous, formait la troisième et dernière espèce. Pline prétend que les Egyptiens découvrirent ce procédé trois siècles avant le règne d'Alexandre : Varron n'en fait remonter l'emploi qu'à l'époque même de ce conquérant. Jusqu'au VII[e] siècle, le papyrus fut d'un usage à peu près général : à cette époque, le parchemin le remplaça presque entièrement. Ce ne fut qu'au XII[e] siècle qu'il tomba tout à fait dans le discrédit. Un acte écrit sur papyrus, et daté du XIII[e] siècle, est nécessairement faux, et l'on trouve très-peu de manuscrits de ce genre postérieurs au VIII[e] siècle. Il

paraît prouvé qu'en Angleterre et en Allemagne, on ne s'en est jamais servi, bien que nous employions, en Angleterre et en Allemagne, les mots *paper*, *papier*, qui dérivent évidemment de papyrus et les mots *charte*, *card*, dérivés de *charta*, mot latin qui désignait le papyrus. Nous passerons rapidement sur le papier que les Chinois fabriquent avec l'écorce de l'arbre nommé *hou-chi*, papier qu'ils n'emploient que pour les manuscrits qu'ils ne veulent pas conserver longtemps.

On s'accorde à regarder comme une invention orientale le papier de coton, nommé mal à propos *charta bombycina, papier de soie.* La soie n'est pas propre à fournir la pâte adhérente du papier. La découverte du papier coton remonte au IXe siècle et peut-être plus haut : mais l'Europe occidentale n'en a fait usage qu'au Xe siècle, et cet usage n'est devenu général que vers le XIIIe. Une charte latine écrite sur papier coton, et datée du Xe siècle, est suspecte de fausseté : au contraire, une charte grecque appartenant à la même époque, et écrite sur le même papier, est probablement authentique. On commença par se servir du coton brut pour fabriquer le papier : on en améliora beaucoup la qualité, tout en diminuant le prix, lorsqu'on substitua le vieux linge et les débris de tissus de coton au coton lui-même. C'est là le papier dont nous nous servons, plus commode, moins coûteux, sinon plus durable que toutes les matières dont nous venons de parler.

Il est facile de tirer de ces détails historiques plusieurs inductions relatives à l'âge et à l'authenticité des manuscrits. Un manuscrit hébraïque sur papyrus, un

manuscrit oriental écrit avec le stylet des Romains, ne pourraient manquer de passer pour apocryphes. La nature de l'encre et sa couleur doivent entrer aussi en ligne de compte. Il est évident que l'encre des anciens valait mieux que la nôtre, et que leur recette ne ressemblait nullement à celle dont nous faisons usage. Pour la couleur, la beauté, la durée, il n'y a aucune comparaison à faire entre l'encre des manuscrits du ve au xive siècle et celle dont on a fait usage du xve au xviie. A force d'expériences, les érudits paléographes acquièrent une sûreté extraordinaire de tact, qui leur permet de distinguer, sans jamais commettre d'erreur, l'encre des diverses époques. On employait des substances très-diverses pour se procurer des encres de toutes les couleurs, et quelques-unes qui s'appliquaient chaudes par le procédé encaustique. La suie, l'ivoire brûlé, le mercure, l'argent, l'or, les pierres, les pyrites servaient à cet usage. L'encaustique sacrée était une encre pourpre dont les empereurs se servaient : dans les temps postérieurs, on imita fort bien cette encre, avec laquelle les copistes grecs écrivaient à la fin de leurs manuscrits leurs noms, l'année, le mois, le jour et l'heure où l'œuvre avait été terminée. On conserve un exemplaire des quatre évangiles, écrits en lettres d'or sur parchemin pourpre : c'est peut-être le plus splendide monument de l'art des copistes.

Tous les trente ans, ou à peu près, la forme des caractères employés, soit dans l'écriture, soit dans l'impression, change assez régulièrement : de là, une nouvelle et facile induction propre à déterminer l'âge des manuscrits. Depuis le iie siècle jusqu'au xve, on ne manque pas de médailles, de monnaies, de statues et

de monuments qui contiennent des inscriptions : il est facile de les comparer aux manuscrits et de fixer ainsi l'âge de ces derniers. Avant le milieu du VI[e] siècle, on employait rarement les petits caractères ou minuscules. L'usage en fut adopté, dans certains cas, avant le VIII[e] siècle; il devint beaucoup plus général au IX[e]; et au X[e], ils remplacèrent entièrement les lettres capitales et onciales. Les plus anciens manuscrits sont, comme les inscriptions monumentales, en grandes capitales ou majuscules : c'était le caractère qu'on employait pour les documents importants, les titres, etc. On les retrouve aux époques les plus éloignées et jusqu'à la fin du V[e] siècle. Les petits caractères n'étaient usités que dans les correspondances privées.

Les lettres capitales *carrées*, qui se rencontrent souvent dans les inscriptions monumentales, caractérisent particulièrement les cachets et sceaux jusqu'aux XI[e] et XII[e] siècles. Au XIII[e], on préféra les lettres capitales rondes. Les lettres *pointues*, formées de lignes anguleuses et obliques; les lettres *cubiques* remarquables par leur longueur, et dont on s'est souvent servi comme d'initiales; et les lettres *rustiques*, qui se distinguaient par leur irrégularité, se conservèrent jusqu'aux X[e] et XI[e] siècles dans leur forme originaire. Vers le milieu du V[e] siècle, les moines inventèrent les lettres *onciales* (altération du mot *initiale*), qui se distinguent par leur forme arrondie et par leur grandeur, et que l'on employa jusqu'au milieu du VIII[e] siècle (1). Un manuscrit en lettres onciales est anté-

(1) D'autres étymologistes, avec plus de raison, font dériver l'adjectif *onciales* du mot *uncia* (pouce, mesure), parce qu'il indique la grosseur de cette espèce de caractère.

rieur au XIe siècle ; et, sans ornement, il remonte à une antiquité bien plus reculée. Les demi-onciales, qui ressemblent un peu aux minuscules, commencent au VIe et s'arrêtent au IXe siècle ; la singulière méthode d'écrire que les Grecs nommaient *boustrophédon*, et qui consistait, dans les temps les plus anciens, à écrire une première ligne de droite à gauche, et une seconde de gauche à droite, puis dans des temps plus modernes à renverser cet ordre, tomba en désuétude cinq cents ans avant Jésus-Christ.

Dans les anciens manuscrits grecs que nous possédons, tous les mots se suivent sans intervalle, sans ponctuation, sans esprit, sans accent. Eutholicus, évêque d'Afrique, inventa les accents en 458, selon Nichaëlis et Wetstein : saint Jérôme, cent ans après, plaça le colom et le comma dans sa version latine des Ecritures. Au IXe siècle, on commença à employer le point d'interrogation grec (;). L'iota souscrit n'est d'aucune autorité ; la division des mots, des versets et des chapitres était arbitraire ; on ne doit attacher aucune importance aux accents ; la réclame au bas des pages date du XIIe siècle. Après l'invention de l'imprimerie, les éditeurs placèrent des points, espacèrent les mots et distribuèrent les alinéas selon les caprices de leur imagination ou de leur savoir ; Robert Étienne, pendant un voyage qu'il fit à cheval, de Lyon à Paris, s'occupa de la division des versets de la Bible. On voit quelle est l'importance de ces détails : c'est d'après eux qu'il faut apprécier les travaux immenses qui usèrent les talents des érudits aux XVe et XVIe siècles. Chacune des circonstances dont nous venons de parler peut servir à déterminer l'antiquité des manuscrits et

le degré de confiance que l'on doit attacher aux éditions modernes.

Avant la chute de l'empire romain, on adopta généralement les caractères cursifs, qui se rapprochent assez de nos caractères *petits romains* et que l'on nommait *demi-onciales ;* ils servaient à la correspondance. Dès le IXe siècle, la plupart des peuples d'Europe s'en emparèrent et ils subirent plusieurs changements de forme, qui servent à fixer les époques. L'alphabet grec donna naissance aux alphabets gaulois, gothique ancien, runique, sclavon, coptique, servien, russe, bulgare, arménien. L'alphabet romain donna naissance à ceux des Lombards, des Saxons, des Wisigoths, des Normands, des Écossais et des Irlandais. Il faut étudier les spécialités de tous ces caractères et les comparer à l'époque et aux peuples auxquels on les attribue pour s'assurer de l'authenticité des manuscrits.

Dans le cours des VIIIe et IXe siècles, les copistes adoptèrent les abréviations employées par les secrétaires et tachygraphes romains. Pour ne pas interrompre les mouvements de la plume, un seul trait, un signe, indiquaient les mots qui se représentaient le plus souvent ; aussi, depuis le IXe siècle, les manuscrits sont-ils pleins d'abréviations, de contractions, d'hiéroglyphes, qui en rendent la lecture fort pénible, et qui devinrent, avec le temps, encore plus compliqués et plus étranges. Les premiers imprimeurs adoptèrent quelques-unes de ces abréviations dont l'emploi a tant de fois embarrassé les lecteurs de l'évangile grec et qui n'avaient pas encore disparu à la fin du XVIIIe siècle. On peut aussi tirer des inductions utiles des miniatures ou *illuminations* (comme l'on disait au moyen âge).

dont on avait coutume d'orner les ouvrages précieux : c'est précisément ce qu'on nomme aujourd'hui *illustrations*, en France et en Angleterre. Les artistes chargés de cette espèce d'ornement se servaient du minium, dont la couleur rouge leur avait valu le nom de *miniatores* ou *illuminatores*. Il existe encore d'admirables monuments de cet art qui a conservé vivantes les traces des mœurs et des coutumes anciennes. Un manuscrit du VIIIe siècle qui se trouve au musée britannique est l'ouvrage de quatre grands théologiens : d'Eufrid, évêque de Durham, qui écrivit le texte ; d'Ethelwood, son successeur, qui *illustra* le volume ; de Wilfrid, ermite, qui se chargea de la reliure en or, en argent et en pierres précieuses ; et d'Alfred, qui ajouta les gloses. A ces jalons historiques, qui tous peuvent guider le connaisseur et déjouer l'imposture de l'imitation, joignons les *monogrammes*, les *sigles*, les *sigilles* et les *chiffres*, dont les variations jettent beaucoup de lumière sur la même étude. A une époque très-reculée, les souverains pontifes et les hommes puissants inventèrent les *monogrammes* ou caractères qui groupaient sur un petit espace toutes les lettres d'un nom. Les *sigles* ou signes littéraires sont des contractions syllabiques, soumises, non au caprice des tachygraphes, mais à un système régulier. Souvent une lettre représentait un mot : rien de plus fréquent dans la copie des actes judiciaires et dans la correspondance antique. Cicéron terminait ainsi l'une de ses épîtres : S. T. E. T. L. N. V., E. E. S. C. V., ce qui signifie : *Si tu et Tullia lux nostra valetis, ego et suavissimus Cicero Valemus*. Ces abréviations étaient si nombreuses qu'elles composèrent une

espèce de dictionnaire. Pour représenter une série de mots, de noms convenus et quelquefois plusieurs lignes, on employait le *monocondilion;* c'est-à-dire qu'un seul trait de plume, mêlé de plusieurs indentations et de nœuds bizarres, tenait lieu des mots sous-entendus : véritable hiéroglyphe où l'on ne reconnaît absolument rien et où la forme d'aucune lettre n'est conservée. Les *sigilles* étaient des cachets ou sceaux appliqués non-seulement aux lettres, mais aux urnes, aux amphores, aux lacrymatoires et aux monuments funèbres. Il est évident qu'en comparant la forme des caractères, et en suivant leurs variations, on obtient, pour ainsi dire, l'histoire complète de l'écriture pendant une vingtaine de siècles : histoire dont on appréciera facilement l'utilité et sur laquelle nous reviendrons bientôt. Il est impossible de confondre avec un manuscrit du ve siècle celui qui se trouve chargé des *monocondilia* du XIIIe.

De toutes les espèces de manuscrits, les plus curieux sont les manuscrits *Doubles* ou Palimpsestes qui portent aussi les noms de *Codices Erasi* ou *Prescripti.* Ce sont, à proprement parler, de vieux manuscrits à lignes effacées et que l'on a remplacées par le texte d'une nouvelle écriture, à l'époque où le papyrus était cher et où le *papier coton* n'était pas inventé. Alors on estimait beaucoup plus les légendes et les traditions monacales que les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique; possesseurs de nombreux parchemins, les moines s'empressaient de gratter, de laver ou de couvrir d'un enduit les fragments de Tite-Live ou de Platon qu'ils possédaient et dont ils se servaient ensuite comme de parchemin neuf. Malgré eux, ces efforts étaient inutiles;

la première écriture, grâce aux propriétés de l'encre caustique qu'employaient les anciens, ne disparaissait pas tout entière, et dans les temps modernes on est parvenu à reconquérir ces vieux débris dont l'ignorance des moines avait presque enseveli les vestiges. Ces manuscrits portent le témoignage de deux antiquités diverses : l'antiquité des secondes écritures, dont la plupart remontent déjà fort loin et quelquefois jusqu'au IX[e] siècle, et l'antiquité des manuscrits primitifs, nécessairement très-éloignée; car il est probable que les moines ne sacrifiaient ainsi que les parchemins les plus vieux, les plus flétris, les plus usés. Un seul homme, le célèbre Angelo Maïo, a autant contribué, par ses découvertes palimpsestes, au progrès archéologique de notre époque que tous les érudits des siècles précédents. C'est lui qui a retrouvé les Institutes de Gaïus et les curieux fragments de la Bible traduite par Ulphilas. La presse pontificale a favorisé avec une rare munificence la publication de ces découvertes : elle aurait été plus rapide encore si les types grecs n'avaient pas manqué aux imprimeries de la Ville éternelle.

D'autres documents précieux, qui servent de témoignage aux vicissitudes subies par l'art de l'écriture, sont encore sortis des ruines d'Herculanum et de Pompéia, et se sont offerts aux regards étonnés, témoignages incontestables des progrès suivis par les arts anciens. Le I[er] siècle de l'ère chrétienne a surgi tout à coup avec ses instruments, sa méthode, son style, ses mœurs et la forme même de ses lettres. Chaque caractère de l'alphabet se trouve avoir une date dont personne ne peut douter.

Dans les principales cités de la Grèce et des colonies grecques, une foule de copistes nommés calligraphes devaient leur subsistance à l'habileté et aux soins avec lesquels ils transcrivaient les manuscrits. Quinze pages in-folio du grand ouvrage de Montfaucon sont exclusivement consacrées au catalogue de ces calligraphes : Atticus en nourrissait plus de cent dans sa maison ; il faisait même, de leurs travaux qu'il revendait, une spéculation profitable. On en comptait un grand nombre chez Cicéron. Les *notarii* ou sténographes étaient distincts des *librarii* ou secrétaires ; les premiers s'occupaient à recueillir, au moyen de signes abréviatifs, les débats des procès, les harangues des avocats, etc. On appelait *notarii domestici* les teneurs de livres ou de comptes, chargés de tenir note des affaires de famille ; et *notarii ecclesiastici*, les greffiers qui transcrivaient les actes des conciles, les nominations ecclésiastiques, etc. Les progrès de la religion chrétienne prêtèrent bientôt de l'importance et de la considération à la profession de copiste. Les hommes riches, puissants et distingués créèrent leur propre bibliothèque : la transcription occupa les plus nobles loisirs. Lorsqu'ils en voulaient faire un objet de gain, ce gain devenait considérable : l'absence de l'imprimerie rendait les manuscrits fort coûteux. Officiers de l'Église et de l'État, princes, grands dignitaires, aimaient à propager les principes d'une foi ardente et nouvelle en copiant les ouvrages qui leur servaient de témoignage et d'appui. Dans les IIIe et IVe siècles, les couvents se multiplièrent et les moines s'emparèrent du monopole de cet art : oisifs par vœu et par métier, souvent condamnés par une folle interprétation du christianisme

à l'inertie intellectuelle, quelquefois doués d'adresse et de capacité, fatigués de la monotone série de formalités mortes et de pratiques superstitieuses auxquelles leur profession les obligeait, ils trouvaient précisément dans l'exercice de la transcription cette espèce d'oisiveté occupée et d'assiduité léthargique que leur permettait la vie monacale.

Les couvents multiplièrent prodigieusement les manuscrits et activèrent d'autant plus ce travail qu'une bonne copie rapportait des sommes considérables. Jusqu'au commencement du XVII[e] siècle, cette valeur s'est soutenue, et les manuscrits de la bibliothèque de Heidelberg donnés par Maximilien, duc de Bavière, au pape Grégoire XV, furent estimés 80,000 couronnes. L'exemplaire soigné d'un ouvrage pieux était considéré non-seulement comme un travail utile, mais comme une bonne œuvre religieuse. Souvent le copiste terminait son travail par les lignes suivantes : *J'ai achevé cette copie pour le salut de mon âme ; que tous ceux qui lisent et comprennent prient pour l'écrivain et lui souhaitent le bonheur dans ce monde et dans l'autre.*

Une vive rivalité s'établissait entre les couvents ; c'était à qui aurait les meilleurs et les plus habiles écrivains. Depuis le moyen âge, ce talent s'est évanoui. Peu à peu l'art du copiste a perdu sa valeur et même ses traditions. Les œuvres des modernes ne peuvent se comparer pour le soin, le goût, la grâce, l'exactitude du texte et la beauté des ornements, aux travaux dont nous venons de parler. Le moine le plus ignorant était souvent un admirable scribe : et si la transcription entraînait nécessairement un assez grand nombre

de fautes, elles se corrigeaient mutuellement par leur diversité ; une comparaison attentive obtenait sans peine un manuscrit pur, au moyen de toutes ces variantes.

Quant aux copistes hébraïques de la Bible, ils se sont volontairement imposé des entraves extraordinaires : c'est quelque chose d'étrange que le grand nombre de conditions rigoureuses qu'a à subir celui qui transcrit, même de nos jours, les vieux documents hébraïques. Tout exemplaire dont le texte est considéré comme corrompu doit être brûlé. Mais savez-vous ce qu'il faut pour décider de la corruption du texte ? Une seule lettre de moins, une seule lettre de plus ; une lettre altérée ou effacée ; l'emploi d'une encre impure, d'une peau d'animal immonde ; d'un parchemin qui n'a pas été préparé spécialement et exclusivement pour cet objet ; d'un parchemin tanné par un étranger, ou relié et rattaché avec des substances considérées comme immondes ! Voici les règles sacramentelles dont il faut accepter la loi. — Qu'une ligne soit tirée au préalable et serve de guide au copiste ; qu'il commence par prononcer, non de mémoire, mais les yeux sur le texte, les mots qu'il va transcrire ; avant d'écrire le mot *Dieu*, qu'il s'arrête pour faire une prière avec respect, et qu'il essuie sa plume ; que toutes les lettres soient détachées et séparées par un intervalle égal, ainsi que les mots et les phrases ; que chaque feuille occupe le même espace et que, dans l'intervalle de trente jours, après l'achèvement du manuscrit, on le relise et l'examine, pour le faire passer ensuite sous les yeux de la synagogue, chargée de l'admettre ou de le rejeter : — sans cela un manuscrit est impur : il faut le détruire.

Toutes ces règles sont en vigueur aujourd'hui même.

La vigilance et l'opiniâtre attention avec lesquelles les Hébreux conservaient la pureté de leur texte sacré paraîtraient incroyables aux peuples modernes : c'était une vraie superstition grammaticale et philologique. Peu de temps après l'ère chrétienne, quelques littérateurs hébreux, animés d'une profonde vénération pour la Bible, s'avisèrent de lui consacrer le monument du travail le plus minutieux, le plus énorme, le plus ridicule et le plus niais dont toute l'histoire des lettres fasse mention. Leurs remarques, critiques, consacrées à chaque verset, à chaque mot, à chaque lettre, à chaque point-voyelle du texte hébreu, ne laissèrent point échapper une seule particularité, même inutile ou absurde. Ils comptèrent toutes les lettres des vingt-quatre livres du Vieux Testament; marquèrent également le nombre de lettres contenues dans chaque section, dans chaque subdivision, dans chaque verset; notèrent les versets où quelque mot peut se trouver oublié, les mots à changer, les lettres considérées comme apocryphes, les répétitions des mêmes versets, les variantes, les différentes significations d'un même mot, les diverses manières dont un mot s'accorde et s'allie avec un autre; ils prirent même la peine d'additionner le nombre de fois qu'un mot se trouve au commencement, au milieu ou à la fin d'une phrase, le nombre des caractères imprimés au-dessus des lignes, celui des lettres qu'on prononce, des lettres qu'on ne prononce pas, des lettres retournées et des lettres perpendiculaires. Ainsi ils firent l'importante découverte, que le point central du Pentateuque est précisément la lettre *Noun*, dans le mot *Gehen;* qu'il y a dans la

Genèse, 12 *parascioths* ou grandes sections; 43 *sédarims* ou petites sections; 1,534 versets; 20,713 mots; 78,100 lettres; importantes curiosités! Telle est l'origine de la *Massore*, tels sont ses résultats!

Les siècles de ténèbres et de barbarie, comme on les appelle ordinairement, n'ont pas été stériles pour l'humanité, malgré les enfantillages que nous venons de citer. Entre la mort de Justinien et le commencement du XVe siècle, on s'occupa courageusement de faire surnager, au milieu du naufrage universel, les débris de l'antiquité savante.

Il suffit de citer Procope l'historien; Hesiychius le lexicographe; le grammairien Pricien; le philosophe Gœthe; le vénérable Bède; Alcuin, précepteur de Charlemagne; Raban Maur; le roi Alfred; enfin Photius, patriarche de Constantinople, à qui l'empereur Michel III fit franchir en une semaine tous les degrés qui conduisaient au patriarchat. Il fut moine, lecteur, sous-diacre, diacre, prêtre et patriarche, en l'espace de six jours. Son *Myriobilion* est le premier exemple de ces Revues critiques, si souvent reproduites dans les temps modernes. Les XIe, XIIe et XIIIe siècles donnent Avicenne, Psellus, Lanfranc, Anselme, Suidas, Anne Comnène, Roger Bacon, Tzetzès de Constantinople. Enfin Dante, Pétrarque, Chaucer, Gower, constellations brillantes, versent des flots de lumière sur les siècles suivants. Qui donc osera dire que la chaîne de transmission intellectuelle ait été jamais interrompue? ou que les couvents aient été hostiles au développement de la pensée? Lorsque toute espèce de penchant intellectuel était banni des camps et des palais, lorsque bourgeois et artisans méprisaient

le mouvement de la pensée, les seuls asiles qui le protégent contre la barbarie générale, c'étaient les couvents.

Le caractère religieux et presque sacré que l'on attachait à l'art de la transcription ; le grand nombre de points sur lesquels les manuscrits étaient disséminés et qui, en les éparpillant, les conservait; le respect des guerriers et des conquérants eux-mêmes pour ces lieux de retraite et leurs habitants, tout concourait à favoriser la transmission du dépôt littéraire. Alexandrie, avant d'être incendiée par les Sarrasins, contenait sept cent mille volumes; Pergame en renfermait deux cent mille. Constantinople était plus riche encore : on copiait jour et nuit les trésors de l'antiquité et les traditions chrétiennes dans les îles de la mer Egée, dans les couvents de l'Asie Mineure et dans les environs de Byzance. Montfaucon cite plus de cinquante de ces sanctuaires de la science, situés dans la seule Calabre et aux environs de Naples ; tout son chapitre intitulé : *Des Endroits et des Pays où l'écriture grecque fut en usage*, donne les renseignements les plus curieux sur les copistes de cette nation. Sur le promontoire du mont Athos, dont la pointe s'avance du sein de la Macédoine dans la mer Egée, s'élève un monastère célèbre par les travaux des moines dont l'art du copiste était l'occupation exclusive. Les palais des rois de France, leurs *villæ* ou maison de campagne, formaient encore d'autres foyers lumineux où se trouvaient les dernières traces du savoir humain. Mabillon cite soixante-trois palais et maisons de campagne où étaient établis des scribes et d'où émanaient des chartes royales. La comparaison de ces chartes, de la forme de leur écriture et du style employé dans leurs ornements, offre un excellent guide

à ceux qui s'occupent des travaux dont nous parlons et qui veulent reconnaître plus spécialement l'authenticité des manuscrits latins. On ne peut trop s'étonner de l'erreur de Voltaire et de ceux qui, à son exemple, ont prétendu que le genre humain a croupi dans la barbarie pendant des siècles entiers : quand l'Asie presque entière était semée de monastères et de copistes, quand l'Europe occidentale et même les Iles-Britanniques, dernière limite de l'Europe, encourageaient cet art et payaient un manuscrit 7,000 fr. de notre monnaie; lorsque chaque église avait sa bibliothèque et ses bibliothécaires, avec un *scriptorium*, salle uniquement destinée à la transcription dont les moines étaient chargés; lorsque tous les couvents étaient autant d'arches saintes, au milieu du déluge de la guerre et de la barbarie! les seules forteresses contre lesquelles le pouvoir des rois vint échouer, les seuls temples de la civilisation attaquée de toutes parts!

Voilà les documents principaux qui peuvent nous guider dans l'histoire des manuscrits et de leur transmission; cherchons maintenant les déductions que nous devons en tirer. Toutes les fois qu'on ne peut soupçonner aucun motif plausible de fraude et de satisfaction, les probabilités sont en faveur du manuscrit. Y rencontrons-nous des faits, des dates, des noms qui se retrouvent dans d'autres œuvres de la même époque et spécialement dans les correspondances contemporaines, la probabilité augmente. Nous pouvons recevoir de la teneur même du manuscrit une impression semblable à celle que nous laisse la conversation des personnes dont la véracité et la candeur respirent sur leurs physionomies et dans leurs discours.

Existe-t-il plusieurs copies, plusieurs exemplaires du même manuscrit, transcrit à la même époque, mais dans différents lieux? c'est encore une nouvelle vraisemblance : elle s'accroît lorsque les faits rapportés semblent bizarres ou monstrueux au premier coup d'œil et que leur authenticité, fondée sur la croyance populaire, se trouve ensuite prouvée par les récits d'autres écrivains. L'extrême minutie des détails relatifs aux choses et aux personnes de la même époque n'est pas toujours suffisante ; mais lorsque ce témoignage se joint à ceux que nous venons de citer et que, comme dans les Evangiles, les indications sont très-exactes, les dates très-précises, les noms d'hommes très-multipliés, conformes à la tradition et à l'histoire, il résulte de ce concours une immense probabilité en faveur de l'œuvre antique. La chronologie est-elle altérée ou conservée? La succession des événements est-elle naturelle, la coïncidence des faits historiques et des règnes sur divers points du globe est-elle exactement marquée; tous les contemporains s'accordent-ils à reconnaître l'auteur comme ayant écrit l'œuvre qu'on lui attribue? Son style est-il parfaitement d'accord, non-seulement avec son temps, mais avec le lieu de sa naissance, sa situation personnelle et ses habitudes; ses phrases ont-elles bien la physionomie asiatique ou romaine du Ier ou du Xe siècle; enfin, existe-t-il chez les autres écrivains des traces de celui dont on veut établir l'authenticité; en a-t-on conservé les vestiges au moyen de citations; et ces citations se trouvent-elles dans le manuscrit même qui se donne pour authentique?

Lorsqu'un auteur se trouve cité à la fois par plusieurs écrivains de son temps, qui n'ont aucun intérêt

à supposer une authenticité mensongère; que ces citations se rapportent exactement au texte de l'écrivain; que des allusions nombreuses éparses chez d'autres contemporains concourent au même but; lorsque la distance des lieux et celle des temps préviennent toute possibilité de collusion et de fraude; le sceptique le plus déterminé sera forcé d'abdiquer ses doutes. Il conviendra que le Virgile ou le Sénèque dont nous possédons les écrits, sont bien les compatriotes d'Auguste et de Néron. Peu de livres sont tout à fait dénués de citations; elles sont semées avec abondance et prodigalité dans la plupart des écrits anciens. Tantôt le citateur copie textuellement un passage entier; tantôt sa citation n'est qu'incidente; il lui arrive quelquefois de se servir d'un mot, d'une forme de phrase, d'une épithète, d'une image qu'il rend à leur véritable père. Les fragments des tragiques grecs sont disséminés dans les œuvres de tous les philosophes latins. On trouve çà et là des critiques détaillées, des analyses circonstanciées, des commentaires philologiques ou historiques, consacrés à certains ouvrages. Toutes ces preuves doivent être portées en ligne de compte; et beaucoup de soupçons s'élèvent contre l'œuvre qui prétend à une antiquité reculée, et qui ne s'avance escortée d'aucune de ces preuves corrélatives. Mais a-t-il éveillé la discussion, retrouve-t-on les traces de cette controverse, l'a-t-on traduit dans des langages différents? Plus ces traductions se rapportent avec fidélité au texte original, plus ce texte acquiert de poids.

Avant d'ajouter foi à la date et au nom de l'auteur, sachez donc l'examiner sous les divers points de vue que nous venons de signaler. Observez surtout le lan-

gage qu'il affectionne, les formes grammaticales qu'il emploie, la phraséologie dont il se sert, les images qu'il prodigue ou qu'il économise, tout ce qui constitue sa manière, le dialecte de sa pensée et pour ainsi dire le vêtement de son intelligence. Ce vêtement très-variable ne dépend pas du caprice de l'écrivain ni même de son caractère propre. Il le reçoit tout fait de ses contemporains et de ses habitudes : il n'est pas le maître de le changer. Son premier désir, c'est d'être compris. Il n'a pas dépendu de saint Augustin de parler comme Sénèque ; ni ne saint Jérôme de s'exprimer comme Cicéron. Le style reçoit l'impression d'une époque et la rend, pour ainsi dire, en relief. On ne peut s'y méprendre. Mabillon s'irrite à juste titre contre ceux qui repoussent le latin barbare de certains temps. « C'est une empreinte, dit-il avec raison ; ce n'est pas « un modèle. Chaque terrain porte ses fruits et ses « fleurs : un temps sauvage produit un style sauvage ; « et ce serait folie de demander à un désert inculte les « tubéreuses et les jonquilles, les narcisses et les ro- « ses que nos jardiniers placent dans leurs vases de « bronze et de porcelaine. » Examinez encore si l'atmosphère de l'époque spéciale à laquelle l'ouvrage prétend appartenir est conforme à l'histoire ; cherchez-y les particularités du climat, les produits de l'art, les traces de la vie domestique, les opinions religieuses, la couleur locale du pays, toutes les modifications que telle ou telle époque ont fait subir à la pensée. On a dit avec une admirable justesse que les variations du langage contenaient l'*histoire secrète* des nations. Jamais pastiche n'est complétement vrai ; c'est une imitation factice qui ne réussit jamais. Les

plus habiles en ce genre sont des menteurs adroits; Walter Scott lui-même prête à tous ses héros des VIIe et VIIIe siècle, un dialecte qui n'appartient qu'à Walter Scott, dont la base se trouve dans Shakspeare et dont le patois d'Écosse et les vieux poètes anglais ont fourni des ornements. Miroir éternel des idées et des mœurs populaires, le langage reflète, dans ses perpétuelles évolutions, non-seulement les changements et les crises que l'histoire signale, mais les nuances dont elle ne rend pas compte. Je ne sais pas qu'une seule imitation complète d'un style perdu ou arriéré ait jamais réussi à tromper un homme de goût.

Les différentes allusions contenues dans un ouvrage offrent encore une série de preuves intrinsèques qui portent l'évidence au plus haut degré. Qui pourrait croire aujourd'hui à la date d'un livre composé au VIe siècle et où il serait question, directement ou indirectement, de la puissance de la vapeur, des maximes nouvelles de l'économie politique, des discussions su le droit d'intervention, des lois règlementaires sur les tarifs, de l'abolition de l'esclavage, de l'anéantissement de la Pologne, des Pénitentiaires; de ces Publications à bon marché, qui disséminent, peut-être pour la perdre, la science autrefois contenue dans de volumineux in-folios? Certes, toute espèce d'ouvrage dont l'auteur aura reçu l'influence de ces progrès, de ces inventions, de ces idées, appartiendra nécessairement au premier tiers du xe siècle. Des nuances beaucoup plus fines encore demandent pour être appréciées une rare délicatesse de jugement. Sous Auguste, la civilisation romaine, qui s'amolis-

sait, commençait à créer une espèce de littérature en harmonie avec la naissance du christianisme et avec le luxe des patriciens et de la cour. Jamais Hésiode, ou même un contemporain de Caïus Gracchus n'eût inventé la Didon de Virgile, femme sentimentale et à demi moderne, que l'on ne peut comparer ni à la Phèdre d'Euripide, ni aux héroïnes de Sophocle.

Le paradoxe pouvait seule attribuer cette poésie ravissante à un moine barbare du ve siècle!

Toutes les créations de l'esprit portent leur date; il s'agit de la trouver. Joignez à ces preuves littéraires et intellectuelles les preuves matérielles dont l'histoire nous a occupés plus haut, preuves relatives à la copie des manuscrits, à la forme des lettres, aux instruments et aux substances dont on faisait usage, vous verrez se combler l'abîme qui sépare la civilisation moderne de la civilisation antique. Nous saurons à travers quelles vicissitudes chacun de ces trésors intellectuels est arrivé jusqu'à nous et nous possèderons son histoire, depuis l'époque de sa création jusqu'à nos jours. Quant aux différences d'opinion qui se sont établies sur la manière de comprendre certains mots, certains passages, ce malheur était fort naturel; on ne devait pas s'en plaindre; on devait s'y attendre. Je sais que l'on compte plus de cent mille variantes dans le texte du Nouveau Testament, et que cette diversité, à laquelle la presse seule pouvait apporter remède, ouvre la porte à une infinité d'interprétations contradictoires. Mais nos jugements sur les caractères historiques ne sont-ils pas très-dissemblables? et qui s'étonnerait de cette variété de phrases et d'épithètes? Je me défie de l'ouvrage qui

n'a pas de variantes : cette stérilité prouve que les manuscrits originaux étaient rares et que des erreurs, pour ainsi dire héréditaires, ont dû se transmettre, sans correction, d'un copiste à une autre copiste.

Étonnant phénomène! Plus nous avançons dans les siècles, plus, au lieu de nous éloigner de l'antiquité, nous nous rapprochons d'elle. Chacune des années qui s'écoulent, au lieu de réduire en poudre les derniers débris de ces monuments vénérables, les reconstruit et les relève. L'imprimerie, en multipliant les exemplaires, ne permet plus aux moindres travaux de l'esprit de se perdre et de s'évanouir.

Autrefois l'homme de talent qui rétablissait un texte, qui le corrigeait et l'épurait, qui le commentait et l'expliquait, ne pouvait produire qu'une seule copie dont la destruction fortuite mettait à néant tous ses travaux. Maintenant le philologue commentateur peut compter sur une existence aussi durable que celle de l'auteur qu'il élucide : sa gloire (s'il la mérite) est permanente. Le temps, de ses doigts redoutables, efface tour à tour les chefs-d'œuvre de l'architecture, de la peinture et de la statuaire; mais la pensée si légère, si mobile, se fixe et ne périt pas; c'est le plus grand des prodiges. Après avoir éternisé les inventions nouvelles, les résultats du présent, cette découverte sublime a fini par reconstituer le passé pour le léguer à l'avenir.

LES VIEILLES LETTRES

LES VIEILLES LETTRES

Vous est-il arrivé quelquefois de vous asseoir au coin de votre feu, à la campagne, le grillon criant au loin dans la cheminée, le vent psalmodiant sa cantilène de mort dans les fentes des boiseries, une goutte de pluie battant de sa flaque irrégulière le vitrage de votre chambre, et le ciel gris se couvrant par degrés de nuages sombres, jusqu'à ce que vous regardiez votre montre, tout inquiet de savoir s'il est midi ou minuit, jour ou ténèbres, matin ou crépuscule ? Supposez que la chambre soit isolée, que le frère cadet soit à la chasse, suivi de son chien à jambes torses, *Bas-Rouge ;* que le vieux père s'ennuie du plus profond de son cœur en siégeant, votant, bâillant, jugeant, amendant et pestant à la chambre des députés; enfin, admettez un de ces grands moments de solitude où il se fait autour de nous un silence et un vide profonds, où le monde nous permet de nous regarder nous-mêmes et de savoir qui nous sommes, où nous profitons de ce rare et bizarre intervalle de paix pour faire le triste inventaire de notre vie et descendre en tremblant dans la caverne dont parle Bacon :

— Dans *l'âme de l'homme.* —

L'heure où je vous place, qui a sonné pour vous, comme pour moi, comme pour tous, est triste et solennelle. Vous n'auriez que joie dans votre famille, dans votre pensée, dans votre avenir; le silence et la solitude sont deux puissances graves; elles mettent en regard l'homme physique et l'homme intellectuel; elles soumettent l'un à l'autre, elles asservissent la force brutale qui nous appartient à la force divine qui est en nous. Elles assiégent l'intelligence sur son trône, d'où elle juge sévèrement et durement son pauvre vassal, le corps. Elles arrachent l'homme à toutes les influences extérieures, le contraignent à se poser arbitre de ses passions, critique de ses sottises et bourreau de ses fautes passées. Il est vrai que plusieurs heureux échappent à ce supplice : les âmes qui ne portent rien et les esprits qui oublient de penser. Dieu, dans sa clémence, a fait beaucoup de ces âmes choisies et de ces esprits d'élite.

Ces plates et heureuses âmes et ces adorables esprits peuvent très-bien se dispenser de lire les pages suivantes. Ils seront beaucoup mieux occupés ailleurs. Je leur conseille la fabrication d'un drame ou d'un vaudeville, sur le patron des six cent mille huit cent quatre-vingt-dix-neuf de l'année dernière.

Le peu que j'ai à dire est d'une si naïve simplicité, que je ne sais vraiment à quel saint de rhétorique ancienne et moderne me vouer pour ne pas être maudit du peu bienveillant lecteur. Je ne sais non plus comment un esprit oxydé et suroxydé par les travers du temps actuel acceptera cette simplicité sans effort?

Mais vous autres, qui estimez peu la rhétorique; vous, dont je rétrécis volontairement le cercle, lecteurs, les

seuls que je veux, vous qui sentez et pensez à l'unisson de votre ami, dites, ne vous est-il pas arrivé, dans une des heures solitaires où nous nous parlons à nous-mêmes, où nous nous grondons nous-mêmes, où l'âme fait de sourds reproches à l'esprit, où l'esprit se révolte et plaide à huis clos contre l'âme; ne vous est-il pas arrivé, dans ce silence et cette solennité presque lugubres, d'avoir la même fantaisie que moi, d'ouvrir quelque vieux tiroir oublié, quelque malle privée de la moitié de ses clous, quelque portefeuille de cuir jadis noir et qui aura bruni et rougi dans un coin du secrétaire en marqueterie que vous a légué votre aïeul? Avec quel sentiment de terreur, dites-moi, aurez-vous éparpillé sur la table en face du feu qui pétillait, pendant que la pluie tombait au dehors, les vieilles lettres contenues dans ce réceptacle de vos antiquités personnelles, de vos péchés antérieurs?

Ce sentiment doux et funèbre, naturel et étrange, dont je vous parle, l'avez-vous éprouvé en feuilletant vos vieilles lettres?

Les voilà donc, ces pauvres lettres! Combien d'entre elles ont été reçues avec émotion, avec bonheur, avec angoisse! Il y a des larmes sur celle-ci, larmes séchées qui n'ont plus de source dans mon cœur. Quelle est cette écriture? Celle d'un des mille rivaux qui traversent notre sphère et qui nous disent en bourdonnant autour de nous : *Je suis votre ami;* puis ils passent, oublient et bourdonnent toujours. Quand je recevais cette autre lettre, dont la petite écriture est si tremblée, le sang circulait plus vite dans mes veines, et mon front se serrait d'un bandeau de fer, et mes yeux s'obscurcissaient sous les larmes. Il y a maintenant

des océans entre moi et celle qui l'a tracée. Elle est vieille et obscure, ainsi que sa jeune et douce fille que j'ai vue si brillante et si adorée, et qui végète plus morte que vivante dans un petit village du Languedoc, avec six enfants et un honorable ministre protestant, son mari.

Les vieilles lettres sont les jalons qui marquent les phases, les cantonnements, les stations — souvent douloureuses de notre pauvre vie.

Quand je recevais cette vieille lettre, j'aurais voulu être officier, c'était mon ambition; quand je recevais cette autre vieille lettre, je n'aspirais pas à un plus noble sort, à un plus sublime degré de réputation littéraire et de crédit sur la place intellectuelle, que de faire accepter au libraire Ladvocat, alors tout-puissant, ma traduction de *la Fiancée d'Abydos*, poème de Byron, qui venait de paraître à Londres. J'aurais été heureux, en face de la littérature impériale, pendant que la tragédie d'*Omasis* brillait comme la lune dans son plein, pendant que *Misanthropie et Repentir* épuisait la séve lacrymale de tous les yeux bourgeois; j'aurais été heureux de faire savoir au monde qu'on pouvait écrire comme Byron énergiquement, puissamment, avec une verve concentrée, et un éclat de diction qui ferait pâlir nos sublimes de tous les ordres. Hélas! je ne trouvai pas d'éditeur, j'avais quinze ans. Les superbes réponses de mes éditeurs espérés sont là, gisantes parmi mes vieilles lettres, — ainsi que ma traduction de *la Fiancée d'Abydos!*

O vieilles lettres! Le bon Pasquier n'avait-il pas raison de dire : *Combien de changements, depuis que je suis au monde! Et ce n'est qu'un point de temps?*

Voilà ce que j'apprends de vous, oh! mes vieilles lettres! feuilles absurdes, chaos oublié! comptes et écrits indéchiffrables ; l'amour ici, la haine là-bas, souvent la folie, de temps en temps de bonnes pensées, et toujours douleur pour le vice comme pour la vertu; car le sort, quand il a oublié de punir le mal, s'amuse à punir le bien, — il nous châtie de nos qualités comme de nos sottises!

Oh! mes vieilles lettres! cadavres d'amours et d'amitiés! croyances fragiles, illusions détruites, rayons évanouis!

Les vieilles lettres sont un grand dossier contre le genre humain ! Qui pourrait relire les lettres autrefois écrites par nous-même, sans y retrouver les traces désolantes d'une naïveté perdue, d'une bonté effacée, d'une confiance éteinte, d'une bienveillance évanouie, d'une espérance dans les hommes et Dieu, espérance que le temps et le monde ont pénétrée d'amertume!

Qu'il est triste et bizarre de revoir aussi confondues les ruines de sa vie, tous ces cadavres de nos champs de bataille et tous ces informes débris de nos passions les plus chères. Cette année j'étais fat, et cette autre, érudit; voici trois mois de folie musicale, et six ans de folie amoureuse; un hiver d'ardente passion pour Gœthe et Frédéric Richter, autrement dit Jean-Paul, le plus allemand des allemands. Voici des douleurs et des joies, des espérances et des déceptions; des romans qui tous commencent si bien, qui tous finissent si mal! hélas !

On voit se développer dans les vieilles lettres, non-seulement les vieux amis et les vieilles amitiés, mais les vieux ennemis et les vieilles inimitiés. On les voit sourdre, poindre, grossir, se cacher, se voiler, se

replier, reparaître, attendre le moment favorable, se dérober sous l'*humble serviteur*, se draper sous le *dévouement* de la signature, quelquefois chercher un refuge dans la brusquerie ou l'exigence du texte, dans une querelle d'Allemand ou une taquinerie à propos de bottes. Puis, quand l'heure est venue, que l'ennemi de vieille date, embusqué depuis longtemps, vous croit battu du sort, oublié des uns, attaqué par les autres, qu'il aperçoit bien à découvert tous les défauts de votre cuirasse, oh! alors il se montre; sa lettre est insolente; la troisième personne du verbe vous y insulte hautement; la négative et le refus vous battent en brèche. Quelquefois (ce qui est plus habile) l'ennemi prend l'offensive. Vous êtes accablé, étonné, étourdi de la multitude de ses griefs; vous lui avez fait ceci et cela et encore cela; vous ne l'avez pas salué, tel jour, au foyer de l'Opéra; vous avez négligé de lui renvoyer ce qu'il désirait; vous êtes un monstre; vous avez payé d'ingratitude cette tendre et profonde amitié; il rompt malgré lui, il vous déclare la guerre; en effet, vous êtes pauvre, il est riche; — que faire d'un ami pauvre?

Oh! les vieilles lettres! les vieilles lettres! Je vous le répète, toutes les leçons de la vie sont là!

Quand mon cousin le notaire constitutionnel était second clerc d'huissier, il m'écrivait avec une tendresse si délicate, si épanouie, que jamais ses vieilles lettres ne sortiront ni de mon bureau, ni de ma pensée. Depuis cette époque, — *rien.*

Mais, je le répète, que faire d'un parent poète, quand on n'est plus clerc d'huissier! Mon cousin — vertueux et exact — ne m'écrit plus du tout. Il pense à ce sujet comme Charles Lamb.

Écoutez ce que dit Charles Lamb : « Oh ! la triste et redoutable chose qu'un cousin ingénu ! avec quelle impertinente sympathie il s'approche de vous ! N'avez-vous pas tremblé toutes les fois que vous avez fait la malheureuse découverte d'un nouveau parent poète qui n'existait pas encore pour vous ? Comme vous maudissez la nature qui s'est cependant mise en frais pour augmenter votre famille !

« Le cousin qui n'est ni pair de France ni banquier vous persécute avec l'acharnement d'une conscience bourrelée ; c'est le ver rongeur qui s'attache au fruit ; c'est le lierre parasite qui dévore la substance du chêne ; c'est une ombre triste et funèbre qui s'étend et se prolonge dans la carrière lumineuse de votre fortune. Un tel cousin vous rappelle que vous l'avez été ou que vous pouvez le devenir. Mortification permanente ! humiliation dont vous ne pouvez vous défaire ! tache sur votre écusson ! impôt perpétuel sur votre orgueil blessé, souvent sur votre bourse épuisée. J'aurais vainement recours à toutes les similitudes de la rhétorique et de la poésie, elles ne m'offriraient rien qui donnât une idée exacte de l'horreur qu'inspire un cousin ingénu. Imaginez une telle demande au milieu d'un festin joyeux et splendide ; le pauvre Mordekaï à la porte du riche ; Lazare à votre porte ; un loup affamé qui vous barre le passage ; un dîner réchauffé ; la grêle au milieu de la moisson ; enfin, tout ce qui met à l'épreuve l'irritabilité humaine, tout ce qui achève votre éducation par la patience, la plus triste et la plus nécessaire des vertus.

« Ecoutez, on frappe à la porte ; on sonne : pourquoi frémissez-vous ? Vous avez reconnu le coup de son-

nette du visiteur... C'est la main du parent. Votre cœur vous le dit : il frappe à la fois familièrement et respectueusement. Il sent qu'il a des droits à être bien reçu, et qu'il serait absurde et impertinent à lui de les faire valoir. Il a des prétentions secrètes, un orgueil souffrant, un œil honnête, un sourire triste et embarrassé. C'est le cousin sans ministère! fuyez-le, comme on fuit la peste! »

Ainsi parle le bon *Lamb*, le roi des écrivains qui pensent, qui pleurent et qui rient.

Charles Lamb aurait dû écrire ces pages-ci, celles que je griffonne sur les vieilles lettres; Charles Lamb, le plus original des écrivains de l'Angleterre moderne; qui n'a pas un seul frère, pas un seul cousin germain en France, dans notre beau pays, où tout, vertu et vice, est de parade et de théâtre; Charles Lamb, l'esprit le plus sensible et le cœur le plus subtil qui ait oncques transformé en articles de journaux et de revues, et en phrases monnayées, le battement de son cœur et la circulation de ses veines. Il a écrit des pages enchanteresses sur la *Vieille Porcelaine*, et je les ai traduites, sans me soucier des cris de mes amis, qui me trouvaient bien plat et bien impudent d'oser traduire et m'avilir ainsi, dans un siècle où tout le monde invente.

Car mon temps est celui des génies créateurs!

Oui, mes contemporains, vous avez créé la tragédie espagnole qui existait en 1600, sous Lope de Vega.

Vous avez créé le roman psychologique, lequel existait fort proprement, en la même année 1600, quand votre très-humble serviteur, Miguel Cervantes Saavedra

écrivait l'histoire de l'*Ame quixotienne*, et celle de l'*Ane sanchovien*.

Vous avez créé les mémoires biographiques et esthétiques, lesquels vivaient très-vertement sous la plume de messire Hiéronime Cardan, — dès le milieu du XVIe siècle.

Et vous avez créé le drame historique, rudement ébauché jadis par ce troubadour du XIIe siècle, qui fit les annales de Jehanne d'Arc, coupées par scène. *William Shakspeare* et le susdit *Miguel Cervantes* avaient déjà passablement historié le drame.

Revenons aux vieilles lettres et à leurs multiples enseignements. Que je fus vertement tancé, en l'an 1816, lorsque le romantisme, pauvre petit géant, bégayant à peine, levait modestement une faible petite tête innocente et royaliste; que je fus vertement tancé, lorsque, faisant mes premières armes littéraires, et croyant travailler pour un journal éminemment libre, journal d'opposition et d'indépendance, j'osai louer Mme de Staël et annoncer (dans *la Renommée*) une rénovation littéraire. Personne n'y pensait encore. Je me le rappelle bien. Mon pauvre article commençait par ces paroles emphatiques; on est toujours emphatique a ses débuts :

Le siècle change de peau comme le serpent. La société se renouvelle et la littérature sera renouvelée.

Je le prouvais ou je croyais le prouver.

Tonnerres et éclairs! foudres et orages! j'aurais mieux fait de nier Dieu que de nier l'immortalité de la littérature alors régnante. Voici la lettre que je reçus le lendemain du jour où mon naïf article avait paru :

MONSIEUR,

« Je regrette d'avoir une mauvaise nouvelle à vous apprendre. Vous ne pouvez continuer d'être collaborateur de *la Renommée;* ce journal, dont les opinions politiques sont fort en avant du siècle, se doit à lui-même de guider sûrement l'opinion dans les voies littéraires, comme dans les voies d'amélioration sociale. Plusieurs membres de l'Académie française (section de l'Institut) font partie de la collaboration du journal. Ils ont été, je dois vous le dire, blessés du ton de hardiesse néologique et du romantisme qui respirait dans votre article sur le *Mouvement intellectuel de l'Europe,* et dans votre *Revue critique* des ouvrages de madame de Staël. Vous annoncez tout simplement une rénovation littéraire, et vous prêchez les doctrines de l'Allemand Schlegel et de sa pupille, deux personnages barbares, qui nous ont fait rire, il y a quelques années, en préférant Shakspeare à Molière. Vous parlez aussi très-lestement de la stérilité du génie actuel, et en général de la littérature de l'empire, qui s'honore cependant des noms de Millevoie, Esmenard, Aignan, etc., que vous oubliez si injustement. Les rédacteur du journal auquel votre talent prêtait son secours sont décidés à maintenir de toutes leurs forces la pureté du goût et l'inviolable sainteté des doctrines françaises.

« J'ai l'honneur, etc., etc.. »

Ainsi je revois dans les vieilles lettres les mille ornières où mon fragile char a versé : voici encore la marque des roues et quelques débris de pièces d'or et

d'argent qui restent mêlés à la boue du chemin.

Tel brimborion de papier jaune me rappelle le temps où *Tubero*, aujourd'hui millionnaire, m'écrivait :

« Mon cher ami,

« Prêtez-moi votre secours pour mes *pilules* qui se vendent chez ***. Un petit mot de vous dans votre journal me fera un bien infini. »

Précieux petit morceau de papier jaune, griffonné de la main de l'homme qui a représenté son siècle, de l'homme-annonces, de l'homme-affiches, de l'homme-ventre, de l'homme dont l'écriture est aujourd'hui plus estimée sur la place que celle de Walter Scott et de Lamartine !

Oh ! que le Turcaret moderne était doux, humble, poli, à l'époque où ce papier jaune était un peu moins jaune ! Que son insolente parole était alors oléagineuse et accommodante ! Que son excroissance abdominale se courbait et rentrait honnêtement pour obéir à la révérence intéressée. Quel petit portrait bien caractéristique, quelle ravissante silhouette ne lèguerait pas à l'avenir un Labruyère qui voudrait découper ce profil camus, grossier comme l'intérêt et madré comme l'usure ?

Et voici une autre lettre bien terrible. Mon Dieu ! une lettre signée d'un nom révolutionnaire, d'un nom inscrit aux plus sanglantes pages de notre Révolution.

O bourgeois de Paris, vous croyez connaître votre histoire de la révolution. Ce poème épique de terreur

et de grandeur vous est familier. Vous croyez posséder les images distinctes de vos pères conscrits de la république, depuis le noble Desmoulins jusqu'au monomane Clootz; guenille et drapeau d'or, tout ce qui a servi de bannière dans ce temps vous flotte dans l'imagination et vous exalte la pensée. Vous vous enivrez de ces images, et vous vous vous croyez des héros!

Quand vous avez achevé votre partie de dominos, acheté un parapluie, commenté le discours de M. Berrier, quand vous sortez de l'élection prosaïque, ou que vous avez marchandé avec votre propriétaire (si vous êtes locataire), avec votre locataire (quand vous êtes propriétaire), vous relisez les annales révolutionnaires; — vous contemplez ce vaste océan lumineux et orageux, cette toile de John Martin, cette révolution qui commence avec les ténèbres de la féodalité d'une part, pour se perdre dans un avenir républicain, de l'autre.

C'est là votre temps héroïque; vous vous imaginez avoir fait l'orgie avec Danton, et Gorsas, et Barnave, et Mirabeau : voilà vos demi-dieux; c'est votre mythologie !

Vous êtes heureux, fils d'un temps peu héroïque, heureux de rêver à ces noms pour vous idéaliser, quand vous avez monté votre garde; ou que, séant au conseil de discipline, comme de petits rois postiches, vous avez infligé l'incarcération au réfractaire. « Wielding the thunder of Jove! » — O petits Jupiters d'une sphère basse, tout fiers d'abord et tout honteux ensuite de cette fragile, démocratique, insolente et passagère autorité, vous adoptez comme poésie la révolution et Bonaparte!

Le bourgeois vit là-dessus depuis vingt ans. Il n'ignore aucune des célébrités révolutionnaires. Choisissez parmi ces figures la plus célèbre, la plus sanglante, la plus maudite!

Voulez-vous connaître l'auteur de ma lettre? — Je ne nommerai pas; je la laisserai supposer à mon lecteur; elle est réelle; elle a vécu; je l'ai connue.

Je crois la voir encore, avec ses beaux cheveux blancs, tout ondoyants et tout vénérables, et son grand nez d'apôtre, et sa douce physionomie pleine de mansuétude, et son œil d'un bleu pâle, et son sourire évangélique.

Celui qu'on a nommé le tigre révolutionnaire était fait ainsi. Voici la lettre de ce tigre :

« Mon jeune ami, je vous donnerai ce soir, si vous venez à neuf heures, pendant que ma femme sera à l'Opéra, l'explication des premiers livres de Swedenborg, que je vous ai promise. N'oubliez pas de passer chez le vieux Du..., homme fort respectable, et de lui porter tous les secours nécessaires dans sa situation. »

***.

Voilà ce que m'écrivait, à moi presque enfant, un des personnages de la révolution réputés les plus sanguinaires! Oui, cet homme a versé du sang. Il l'a répandu par torrents et par système, sans remords et sans crainte. Oui, cet homme était féroce et doux. Oui, il a fatigué le bourreau ; et son âme était féminin, chrétienne, féconde en pardon, en pitié, en dévouement!

Mais c'était un fanatique!

Un de mes proches fut aussi un des plus imprudents et des plus exaltés de ces hommes qui retrempèrent la société française; un des plus aveugles, mais aussi l'un des plus purs. Si vous n'avez lu la révolution de France que dans les pages des trois ordres, dans les pages blanches des monarchistes, dans les pages rouges des Jacobins, dans les pages noires des philosophes, vous n'avez rien connu. Il fallait voir de près ces caractères, ces figures, ces hommes, ces Pym, ces Hampden, ces Barebone du XVIII[e] siècle mourant. Je les ai connus, moi ; leurs gestes et leurs allures ont été les premiers textes de mon observation. La première étude de ma jeunesse, ce n'a pas été Cicéron que j'expliquais, ni Térence que je traduisais. Non, non, il y a d'autres pensées, même dans le jeune âge ; et, grâce à Dieu, l'*ablatif absolu* n'occupa jamais chez moi qu'une place secondaire; je comparais ces noms et ces êtres; je tirais des inductions de leurs paroles; je mettais en présence leur renommée et leur réalité ; leur ombre historique projetée par eux et l'ombre qu'ils jetaient sur moi, quand ils marchaient dans le jardin de mon père ou s'asseyaient à son foyer. C'est par eux, en les observant, que j'en sais plus long sur la révolution française que ceux qui croyent la savoir.

J'ai vu un homme pendu pour avoir conservé ses vieilles lettres. Une malle qui le suivait toujours en était remplie : c'étaient ses trophées. Frédéric Dalton, il se faisait appeler ainsi, Frédéric Dalton, escroc de bonne compagnie, avait des épouses à travers toute l'Angleterre. Son plan était simple. Avec de la figure, des manières, de l'audace, il épousait partout où il se présentait, plaçait la dot dans sa poche, et disparais-

sait. Ce polygame systématique était de temps à autre retrouvé par quelque épouse abandonnée, qui ne manquait pas d'adresser d'adorables épîtres à son infidèle. Dalton rangeait toutes ces lettres, les enveloppait de papiers gris, formait de chaque paquet un petit dossier séparé, les nouait avec des faveurs de couleurs différentes et plaçait le trophée dans sa malle.

Cette classification devait lui jouer un mauvais tour.

Une pauvre jeune fille, grasse et blonde, fraîche et riante, du comté de Northumberland, fut sa dernière victime. Il osa paraître dans le pays sous le costume et dans l'équipage d'un pair d'Angleterre. Il menait grand train, faisait grand bruit, et toutes ses lettres partaient et arrivaient franches de port, comme c'est le privilége de la caste à laquelle il s'affiliait de son autorité privée. Comment Marguerite Bodley aurait-elle résisté à tant de séductions. Elle épousa le prétendu fils du pair d'Angleterre, et la famille de l'honnête forgeron Bodley ouvrait de grands yeux, en contemplant la fortune inattendue de Marguerite, le laquais de son mari, ses gants jaunes et sa livrée ponceau.

J'ai visité l'église dans laquelle le sacrilége fut consommé. Une église si petite, si pittoresque, si bien située, si solitaire, si bien ensevelie dans la profondeur des bois qui couvraient la montagne! Oh! quel cœur atroce et quel esprit dépravé pouvaient flétir ce sanctuaire! tout était pur autour de l'église et dans l'église!

La petite chapelle, mélancolique et sauvage, aurait dû inspirer de meilleures pensées à Frédéric

Dalton; mais notre homme était bronzé, il se maria.

Trois semaines s'écoulèrent. Sa jeune femme et lui épuisèrent tous les plaisirs de ce lieu de féerie romantique; on les voyait en bateau, à cheval, en calèche, chassant ensemble les perdrix et les outardes, accueillis par la bourgeoisie du canton, fière de donner à dîner à un aristocrate de si haut rang. Mais l'administration de la poste veillait; Dalton, pour assurer à ses lettres la franchise de port, était obligé de commettre chaque jour un faux matériel; ce fut là ce qui le perdit. On alla aux renseignements; le masque fut arraché au pauvre fripon que le *posse-comitatus* conduisit à la prison de la ville voisine. On lui portait intérêt ; et je ne doute pas que le jury n'eût épargné sa tête, sans la découverte d'une malheureuse malle révélatrice, qui prouva que Dalton en était à sa vingt-sixième femme, ni plus ni moins. Cette malle était remplie de vieilles lettres qui furent lues en plein tribunal. Des gémissements de femmes, des cris de douleur, de tendresse, si touchants, si déchirants, si cruels!

Dalton fut pendu !

Oui, les vieux papiers donnent la carte géographique de la vie humaine; — voici tous les écueils contre lesquels nous avons donné; les plages sur lesquels nous échouâmes; quelques îles riantes où nous avons fait halte.

Voulez-vous revivre votre vie entière et la bien comprendre? relisez vos vieilles lettres.

. . . .

Mais, qui que tu sois, si tu retrouves, dans le fatras de tes lettres antiques, les mots tracés jadis par un

ami fidèle, les derniers vestiges d'une âme qui t'aimait, baise religieusement les sillons que cette plume a creusés.

Va, c'est là ce que le monde renferme de plus sacré, de plus religieux et de plus doux. Prends-les près de toi, et place-les sur ta table, sur ton lit, sur ton cœur, quand tu mourras. Au milieu de ce grand bruit calomnieux qu'on appelle monde, cette âme-là t'a défendu ; au milieu des mensonges flatteurs dont toutes les puissances t'ont carressé, elle t'a blâmé sans crainte. Baise ces lettres ; l'étincelle divine y brille ; l'amitié, c'est Dieu ; l'amour, c'est Dieu ; la vérité, c'est Dieu.

Brûle (tu le peux) tes lettres qui te rappellent tes voluptés vives, ou tes spéculations heureuses, ou tes ambitions satisfaites ; celles qui exhalent encore l'ambre et le musc ; rejette tous ces grains de poussière soulevés par la roue de ton char, emporté sur sa route brûlante de plaisirs et de labeurs. Ce pli de vélin et d'or appartient à la femme coquette ; ces armes et cette devise sont à la femme dont tu flattais la vanité ; Ces pattes de mouche insouciantes te disaient les progrès, la décadence et la mort d'un caprice éphémère ; celle-ci cherchait une sympathie antidote à son ennui ; celle-là était belle ; et les trois lignes que son esprit indolent avait peine à dicter ont semblé divines, comme si elles eussent dû t'ouvrir les portes du ciel ; — bien ; — ne maudis jamais ce que tu as béni ; ne brise point tes idoles ; n'insulte pas au passé ; ne sois ni ingrat ni lâche.

LES

EXPLOITATEURS LITTÉRAIRES

LES

EXPLOITATEURS LITTÉRAIRES

LE FAUX WALTER SCOTT

En l'an de grâce 18.., un brave négociant allemand fait fortune, se dépite de n'avoir plus à la faire, et, dans cet assoupissement de son loisir et cette abondance de ses capitaux, imagine de se donner une bibliothèque. C'est bien la plus innocente et la plus honnête des inclinations humaines. « Oh ! les livres ! » (dit l'aimable érudit Urbain Chevreau, dont personne ne se souvient plus, tant il a vécu modeste et sage), « ils font que je ne m'ennuie point dans ma solitude, « où j'ai une bibliothèque assez nombreuse pour un « ermite et admirable par le choix des livres. J'y ai « des tableaux, des estampes, un grand parterre tout « rempli de fleurs, des arbres fruitiers, et dans mon « salon des musiciens domestiques qui par leur ramage « ne manquent jamais de m'éveiller ou de me divertir « pendant mes repas ! La maison est neuve et bien « bâtie ; l'air en est sain, et, pour m'acquitter de mon « devoir, j'ai trois églises à côté de mes deux portes « cochères... » La citation d'Urbain Chevreau et le souvenir vague de ce brave et aimable homme qui

mourut à quatre-vingts ans, chanté seulement par ses oiseaux, entre les fleurs et ses livres ; — inconnu de toutes les sociétés savantes, et sans avoir pris d'arrhes sur la postérité, — m'a fourvoyé hors du droit chemin que doit suivre dans l'ornière de l'analyse exacte tout valet de pied de la critique. J'en demande pardon à chacun et à tous, et je reprends le fil et la suite de ma narration.

Ce bibliomane allemand « type » qui semble se détacher d'un cadre de Walter Scott lui-même (*type* est un des mots favorisés des beaux esprits de mon temps); cet ouvrier de la dernière minute; ce millionnaire devenu littérateur sur le couchant de ses années, — personnage rare, hors ligne, bien moins doux à imaginer ou à connaître que cet Urbain Chevreau, qui vient de me séduire tout à l'heure, — constitua sa bibliothèque d'une façon assez particulière.

Soyons tendres et indulgents aux fantaisies de cette race charmante. Un bibliomane est toujours un homme honnêtement passionné pour une certaine subdivision et une certaine forme de la science des livres. Celui-ci récolte les Aldes, cet autre adopte les *incunables;* tel se consacre aux Elzevirs de la bonne époque. Il y en a de superstitieux pour les grandes marges et de fanatiques pour les notules autographes. — Je les aime tous; le goût d'Urbain Chevreau pour les auteurs d'élite et les livres de bon choix me séduit et me « duit » plus que tout autre. Quant à cet Allemand dont M. Cabany nous fait l'histoire, loin de se montrer facile, accessible et libéral dans ses penchants littéraires, il est rébarbatif, il admet peu de choses, il exclut presque tout. (Je devrais bien employer ici le

mot *exclusivisme*, qui est si gros, si gourmé et si superbe !) Notre homme trace autour de sa bibliothèque un cercle de Popilius très-étroit ; il ne veut que deux auteurs, Gœthe et Walter Scott, toutes les éditions, toutes les traductions de ces deux écrivains. Montaigne est banni ; Cervantès, forclos ; Thucydide, et Fénelon, et Shakspeare, et Molière, et Machiavel, il les met à la porte sans rémission, sans pitié, avec joie même, et voici ce qu'il écrit à M. Cabany père :

Catalogue des ouvrages à acheter à Paris ou à l'étranger, et qui devront composer la bibliothèque de M. X...

« Œuvres complètes de Walter Scott et de Jean Wol-
« fgang Gœthe, c'est-à-dire tous les ouvrages de ces
« deux auteurs parus (*sic*) jusqu'à ce jour ; un exem-
« plaire de chacune des éditions qui ont été publiées
« dans chaque langue *sans exception*.

« Cette collection sera tenue au courant de la publi-
« cation des nouveaux ouvrages desdits auteurs. Elle
« devra toujours être complète et sans aucune lacune.

« Tous les exemplaires seront reliés avec luxe. »

« Mon cher ami,

« Veuillez avoir la bonté de vous occuper de rassem-
« bler ces livres sans aucun retard ; je vous accorde six
« mois pour faire la livraison *bien complète :* c'est cer-
« tainement beaucoup plus de temps qu'il ne vous en
« faut. Vous me désobligeriez en n'étant pas exact. Les
« casiers de la bibliothèque seront prêts pour l'époque

« indiquée, quoique les sculptures en bois de chêne « soient fort compliquées, vous ne l'ignorez pas. Je « me réjouis d'avance de l'installation de mon sanc- « tuaire ; ne faites pas manquer le plaisir que je me « promets.

« Tout à vous de cœur,

« X... »

Vous savez à présent, lecteur, à qui nous avons affaire. Nous connaissons notre monomane. Il avait sa petite église à lui, son cercle, sa forteresse armée de deux pièces d'artillerie qui étaient Gœthe et Walter Scott. Il se croyait fort, en se faisant étroit. Je suis même tenté de penser que ce rétrécissement bizarre de ses goûts ne l'étonnait pas, parce que l'esprit humain concilie toutes choses; je parierais qu'il s'estimait très-libéral, qu'il se complaisait dans sa manie et se croyait en possession de la plus vaste et de la plus indépendante intelligence que Dieu puisse accorder à un homme. L'innocente folie que la sienne d'ailleurs! et qu'elle causait peu de dommage à l'espèce humaine! L'inquisiteur, qui vers 1410 faisait brûler cinquante juifs à la fois, avait aussi le cerveau étroit; mais cette mauvaise architecture de son crâne entraînait des suites plus dangereuses. Manie pour manie, je préfère celui qui s'amuse naïvement à collectionner tous les papillons jaunes ; ou l'amateur exclusif des coquilles *bivalves;* ou même cet Anglais qui recueillait toutes les cordes de pendus ; ou tel autre qui vivait en France il n'y a pas dix ans, et qui, ne pouvant plus se livrer à des goûts bachiques que prohibait sa santé, s'était replié sur un accessoire et se plaisait à réunir

toutes les espèces de bouchons qu'il avait pu trouver sur sa route.

Pour satisfaire cet amateur exclusif qui ne voulait dans sa bibliothèque que du Gœthe et du Walter Scott; — M. Cabany père, celui dont le fils publie ces documens, essaya de se procurer un manuscrit de Walter Scott. Il fut longtemps sans y réussir, et cela m'ébahit un peu, les manuscrits de Walter Scott (qui a prodigieusement écrit) n'étant pas fort rares; et plusieurs éditeurs, entre autres MM. Ballantyne, ayant dû garder une quantité considérable de cette « copie » si nette, tracée de la main rapide et de la fine plume de Walter Scott en caractères minuscules. Quoi qu'il en soit, la passion du négociant étranger ne fut pas assouvie, et il tomba malade. Cette ardeur à posséder, cette fièvre, cette soif, je ne les discute pas; M. Cabany fils nous a fait sans doute un récit très-véridique. Je ne lui impute aucune fraude et aucune fourbe. Je ne le soupçonne point d'une de ces gaillardises d'invention, si communes depuis que l'on veut du nouveau; suppositions et supercheries familières à nos industries plumitives et à nos avidités commerciales. J'accepte son récit comme de bon aloi, et je continue la narration de cette Iliade. Walter Scott vient à Paris pour y chercher les matériaux de sa méchante histoire de Napoléon. Les amis de M. Cabany s'abouchent avec un M. William Spencer, très-apprécié du poète, et qui lui représente que s'il ne fait pas don d'un de ses manuscrits quelconques à un honnête homme qui va mourir de chagrin, le pauvre négociant succombera bientôt à cette nostalgie particulière, cas médical assez curieux.

La fille du poète, miss Anna, s'intéresse à l'affaire. Son père lui avait donné depuis longtemps une narration manuscrite intitulée *Moredun*, et que ni lui ni elle n'avaient publiée. Elle demanda la permission à Walter Scott de céder ce trésor à William Spencer, qui le vendit au monomane. Une fois en possession de ce qu'il a rêvé, notre homme guérit comme par enchantement, renferme l'objet de ses ardents désirs dans un coffret d'ébène, le lègue à M. Cabany fils, puis meurt. C'est « l'histoire de toutes les conquêtes de ce monde, » comme dit Shakspeare dans ce beau sonnet sur la folie de nos vœux : une fois accomplis, ils nous laissent parfaitement mécontents. — « On veut conquérir, on verse son sang, on dépense son âme. Rien ne nous coûte ; puis l'indifférence nous prend et le mépris suit la jouissance. O déraisonnable chasse! ô déraisonnable dégoût! » Je passe les aventures du coffret, ses voyages, les détours qu'il a suivis et l'heureuse conquête que M. Cabany fils se vante d'avoir faite de cette toison des Argonautes. S'il y a quelque chose qui me trouble dans ce récit auquel je donne les mains comme il voudra, c'est le soin extrême et la grande minutie des accessoires et des détails. Ainsi procèdent ordinairement les romanciers. Il me semble qu'à travers cette agréable narration je vois poindre par-ci par-là, comme l'on disait jadis bourgeoisement, une nuance de roman. D'autre part, quand il s'agit de documents (encore une rage de notre époque! Où s'arrêteront les documents, je vous prie?), je réclame à toute force les textes. La lettre de Walter Scott, que voici traduite en français, ne me suffit et ne me satisfait pas :

« Mon cher W... S...,

« Je suis contrarié d'être obligé de faire de ce billet une lettre d'initiales ; mais je n'ai pas entièrement ma propre approbation en l'écrivant, et j'ignore d'ailleurs en quelles mains elle peut tomber.

« L'affaire dont Anna m'a informé et qui est relative à l'étranger monomane, présente elle-même toutes les apparences de la folie la mieux caractérisée ; mais, comme il me semble que ma fille l'a prise vivement à cœur, j'ai fini par donner mon consentement à un arrangement dont elle n'a pas osé vous instruire elle-même avant que je ne lui en eusse accordé l'autorisation.

« Il y a déjà quelque temps qu'elle possède le manuscrit d'une narration (*raconte*) dont j'avais autrefois l'intention de faire la première partie d'une série de récits puisés dans l'histoire d'Ecosse, idée que j'ai depuis abandonnée complétement. Pour Anna, toutefois, ce récit a toujours eu un grand charme, et je lui avais permis de le conserver, parce que j'ai constamment pensé qu'une narration qui n'offre à la curiosité du lecteur que le mérite d'événements et d'une intrigue ne pouvait être publiée convenablement à la suite d'ouvrages dont le but est de peindre des caractères. Ce serait faire un pas en arrière, et je ne dois plus rétrograder.

« D'ailleurs, autant que je puis m'en souvenir, j'ai commis des anachronismes dans ce travail, et j'y ai usé, envers les personnages comme envers les localités, d'une liberté qui est incompatible avec la qualité d'historien sous laquelle je me suis fait connaître.

« Je considère donc qu'en autorisant ma fille à vous donner cette œuvre comme panacée contre les maux imaginaires d'un étranger monomane, je ne fais que le transmettre à un nouveau propriétaire ; mais, tout en permettant qu'Anna vous fasse cadeau d'une chose qui, sous certains rapports, peut être considérée comme une bagatelle, je dois cependant établir une stipulation formelle, car je vous avoue franchement que je crois que c'est W... S... lui-même qui est le malade imaginaire.

« Cette stipulation est que si, à l'avenir, vous voulez pour quelque raison que ce soit publier cette narration, vous ne la ferez imprimer qu'avec les *initiales* seulement, et que vous emploierez tous vos moyens, comme les *initiales* de nos noms sont absolument identiques, pour faire croire au public que cet ouvrage est sorti (*sic*) de ma plume.

« Je désirerais pouvoir faire, pour votre avantage personnel, quelque chose de plus que de condescendre par ce don au caprice d'un ami atteint de folie, mais vous n'ignorez pas quelle est aujourd'hui ma positton ; croyez néanmoins que vous ne possédez pas un meilleur ami que.

« W... S... »

Que de mystères accumulés ! et quels prodigieux détours ! Ces initiales identiques, cette terreur de Walter Scott, cette obscurité de sa donation, je m'abstiens de les commenter, je ne prétends pas démêler un écheveau si complexe. Je regrette seulement, je le répète, le texte de Walter Scott, dont le style anglais était nécessaire pour établir l'argument. Ce style se distin-

guait par des marques particulières que personne n'aurait imitées ; une fluidité diffuse et agréable, le ton du gentilhomme et du plaideur joint à une certaine sagacité et finesse écossaise. Nous serions curieux de savoir quels sont les mots anglais que Walter Scott emploie pour dire *un étranger monomane* et pour exprimer ces autres mots : *je suis contrarié.* Ce ne sont là ni des formes anglaises ni des formes écossaises. Néanmoins, je ne veux pas déplaire à M. Cabany, et je lui accorde tout ce qu'il voudra me demander.

Voici une dernière petite question, une mièvrerie d'insupportable critique et une absurde chicane que je lui soumets de la façon la plus humble. Ce manuscrit, condamné par Walter Scott, relégué par lui au dernier rang de ses œuvres, à quoi sert ou servira-t-il? Quel peut en être la valeur? Quoi! ce ne sont pas les œuvres achevées, exquises, mais les œuvres « complètes » dont vous faites estime? Le choix, le jugement ne compteront pour rien ? On empilera dans le bûcher, dans le réceptacle aveugle des choses littéraires, tout ce que l'esprit a créé ou adopté ; toute l'œuvre de Lesage qui a écrit tant de pauvretés, tout le fatras sorti de la plume besoigneuse de l'abbé Prévost, gens de talent, il est vrai, mais à leurs moments et à leurs heures? On s'obstinera donc, pour la ruine de l'intelligence , à la confondre avec ce qui se jauge, se pèse, se mesure, s'additionne et se calcule?

Non-seulement les hommes les plus distingués de tous les pays n'écrivent pas toujours excellemment ; mais la vraie beauté du style, la formule complète de l'art, sa dignité, sa force ou sa grâce, — ce que la Grèce savante, *Græcia mendax,* ne négligeait guère, — ap-

paraît plus rarement, il faut en convenir, dans les œuvres teutoniques, allemandes, anglaises que dans la zone latine. Vous admirez cette perfection dans le *Faust* de Gœthe, dans ses ballades, dans plusieurs fictions, dans certains récits du grand écrivain ; vous la cherchez vainement dans *Kunst und Alterthum* (*l'Art et l'Antiquité*), dans le *Pèlerinage de Guillaume Meister* et dans dix autres volumes de ce maître, si puissant et si fécond d'ailleurs, si éminent par la variété et l'étendue, l'éclat et la portée de l'esprit. La « forme concrète du beau, » comme s'expriment les philosophes, manque fréquemment aux peuples du Nord, aux races teutoniques. Ils aiment et cherchent la vérité; ils s'y adonnent, ils s'y plongent, ils la demandent à tout, à l'idéal même, à la passion; ils dédaignent le reste. C'est aussi ce qui est arrivé aux premiers jansénistes, Pascal et Nicole exceptés, comme le remarque finement M. Sainte-Beuve. Le malin Bœrne assure que les Allemands sont « trop honnêtes gens pour bien écrire et pour employer l'artifice. » Dans l'œuvre de Walter Scott, qui, pour réparer les brèches de sa fortune, s'était imposé la tâche littéraire la plus lourde, les deux tiers au moins, — il y a des articles de journaux semés au hasard, plusieurs romans que raniment à peine les dernières et pâles lueurs d'un esprit qui s'éteint, un drame médiocre, beaucoup d'essais poétiques assez ternes, quelques traités d'érudition superficielle ou peu réglée, — qui offrent aujourd'hui un médiocre intérêt. Si « Moredun, » cet enfant trouvé si chéri de M. Cabany de Saint-Maurice, est de la même valeur et du même ordre, cette découverte « inattendue » ne me causera ni joie ni émotion.

La postérité se soucie peu des œuvres complètes; elle ne s'inquiète point de Pertharite et de Suréna. Peu lui importe le « docteur Barbouillé » ou le « Médecin volant » de Poquelin de Molière. « Je possède *Tartufe*, s'écrie-t-elle, et vive Molière! » *Old Mortality* me suffit! De « Moredun » je n'ai que faire! — *Manon Lescaut* survit; oublions trois mille pages sorties de l'encrier de son auteur. Jouissons de la fleur éclose sur les broussailles et de la pure étoile dans les nuées : celles-ci disparaissent, l'étoile brille et persiste.

Résurrections, destructions, reconstructions de renommées; un nouveau manuscrit de Walter Scott; trouvailles controuvées; découvertes apocryphes; Bossuet renversé; les vieux grands hommes abolis; de nouveaux grands hommes installés; la Saint-Barthélemy lavée et blanchie; l'apothéose de celui-ci qui est l'ami de nos amis; la calomnie de celui-là qui déplaît, pour cette cause ou pour cette autre; — tous ces symptômes, — fluidité d'opinions ennuyées d'elles-mêmes et s'amusant à tout bouleverser, n'empêchent pas le temps de marcher. — *Il galantuomo*, « ce galant homme » — toujours juste — achève son œuvre et classe les gens. Le satirique et le moraliste s'arrêtent en passant et contemplent un moment ce spectacle, qui est enfantin et comique. Mais des satiriques! il n'y en a plus, et j'en suis marri. C'est le sel de la terre. Despréaux était un satirique; et comme Horace, son maître, comme La Fontaine qui n'était pas si bon que le croient les marmots, — comme Molière le terrible, — c'était un fort honnête cœur et un fort honnête homme. Quelles gorges chaudes ils auraient fai-

les à Auteuil, à propos de nos renversements de réputations, découvertes, restitutions, trouvailles, documents et manuscrits de Walter Scott! Quand les satiriques, les Pascal et les Molière n'osent plus tenir la plume; lorsque cette admirable médecine de l'ironie morale est repoussée, une race nouvelle se montre et les remplace; — celle des diffamateurs secrets, les seuls (dit je ne sais quel historien du Bas-Empire) qui eussent du succès sous les Paléologue. Une anecdote des *Annales de l'Académie française*, racontée par le grave Camusat dans un bouquin que personne ne lit plus et qui mériterait d'être lu, l'*Histoire des Journaux,* oppose et met en scène avec beaucoup de relief et une vivacité dramatique ces deux personnages contradictoires et qui sont de naturels ennemis : — le satirique honnête homme et le diffamateur caché. Despréaux avait lu devant ses collègues l'une de ses meilleures satires; l'abbé Tallemant, surnommé « Son Inquiétude, » — un de ces polis et courtois, un de ces cajoleurs et finauds qui n'aiment pas la satire, — se sentit blessé. Le lendemain, Despréaux étant absent, voici mon abbé qui tire doucettement de sa pochette un petit papier et le lit aux collègues; c'était une lettre particulière où l'on racontait comment Despréaux, « trouvé la veille dans un mauvais endroit, avait été « rossé d'importance et ramassé par le guet. »

Hélas! il faut avouer que l'Académie naissante écouta patiemment ces belles choses. Elle est aujourd'hui bien éloignée de ces temps d'enfance ou d'adolescence écervelée! Composée comme elle est des hommes les plus estimés et du meilleur monde, — se révolterait-elle si rien de tel lui était apporté? Je ne sais.

La preuve de la découverte de M. Cabany reposant exclusivement sur une lettre originale et inédite, nous avons réclamé la production de ce document dans la langue de l'auteur, et tel que Walter Scott l'a écrit. Rien dans la traduction ne nous rappelait l'écrivain écossais. Notre insistance, à laquelle M. Cabany a cédé de bonne grâce, a mis le public en possession d'un fragment utile et singulièrement curieux. On trouvera dans la lettre même de M. Cabany ce texte, qui non-seulement prouve l'inexactitude de la traduction qu'on nous offrait et la justesse de nos prévisions quant aux expressions écossaises et aux particularités du style, mais dissipe les obscurités dont se voilait l'anecdote rapportée par M. Cabany et initie le lecteur à quelques amusants détails de caractère, à certains traits de vie intime, à des particularités, ou mal expliquées ou difficiles à démêler et à comprendre.

Walter Scott, prudent et avisé de sa nature, avait cependant permis à ses passions de déranger sa fortune.... — passions innocentes, à ne point mentir; et ce sont bien celles qui pardonnent le moins; — goûts d'antiquaire, charité, amour « du jardinage et du pâturage, » bibliomanie, désir de se créer une solitude élégante, seigneuriale, hospitalière, visitée. En s'alliant à des hommes d'industrie, gens honorables d'ailleurs, il lui était arrivé ce malheur que subissent fréquemment les esprits qui suivent la muse *(dulces ante omnia musæ)*, non pas d'être dupe, mais de rester victime. Sa dette était considérable. Lié par des traités qui le contraignaient à ne disposer en faveur de qui que ce fût d'un manuscrit quelconque; lié entre autres par son traité relatif à l'*Histoire de Napoléon*

(dont il vint recueillir les matériaux à Paris), il se mit bravement à ce labeur qui lui promettait le salut de son honneur et de sa fortune, et qui lui coûta une partie de son talent, peut-être la vie. Ces martyres de la probité et du génie me vont au cœur, et, loin de leur imputer leurs souffrances à reproche, nous les honorons profondément.

Il était dans cette triste position, quand sa fille fut avertie par un ami de la maison, M. William Spencer, qu'il se trouvait à Paris un certain maniaque (*daft man,* dit-on en Ecosse) tellement énamouré des Manuscrits de Walter Scott, qu'il en perdait le boire et le manger; que cette maladie de l'âme, ce *sehnsucht* se manifestait chez un Allemand, race idéale, sujette aux nostalgies esthétiques; que le pauvre homme, d'obèse qu'il avait été, devenait fort maigre, et qu'il n'y avait pas de temps à perdre si l'on voulait le sauver. Les femmes sont toujours émues quand on leur parle de passions qui font mourir. La fille du poète ayant mis autrefois la main sur je ne sais quel manuscrit paternel, et se sentant miséricordieuse à l'endroit du mourant, pria Walter Scott de ne pas s'opposer à une intention charitable, à la donation du vieux manuscrit qu'elle voulait essayer comme remède héroïque, et appliquer sur cet esprit malade.

Or, dans la situation de Walter Scott, la charité de miss Anne Scott n'était pas dépourvue de danger. Les gens du Palais ont, je crois, un proverbe qui dit que les avocats ne plaident guère pour eux-mêmes et qu'ils n'ont point de procès de leur cru; ils en savent trop long pour cela. Walter Scott, jadis greffier, esprit perçant, homme expérimenté, versé dans la jurispru-

dence, vit toute l'enfilade de procès où le jetteraient ses éditeurs, usant de leur droit, de vraie souche écossaise, Normands et demi. A propos de cet ancien manuscrit oublié, œuvre dont il faisait peu de compte (*a trifle*, une misère, un rien, un néant), s'exposer à cette Charibde et à cette Scylla des procès aboyants! Ce n'était pas possible. Il concilia tout, avec une assez fine politique, par des restrictions et des réticences; et, dans sa lettre adressée à l'intermédiaire officieux de cette affaire qui n'était pas une transaction, mais une œuvre pie, il eut soin d'indiquer qu'il ne transmettait pas personnellement le manuscrit (première précaution); — que, seulement à titre de père et comme conseiller domestique, il ne s'opposait pas à cette mutation d'une propriété qui n'était pas la sienne (seconde précaution); — et, qu'enfin, s'il prenait jamais envie à quelqu'un de publier le manuscrit, il exigeait formellement que ce fût sous les initiales (W. S.), communes à W. Scott et à W. Spencer; — et que, de plus, il voulait que l'on prît toutes sortes de peines pour détourner l'attention, changer la piste et en attribuer la composition, — non à son véritable auteur (troisième précaution), — mais bien à M. William Spencer.

Ainsi se démêle, dans le texte original, cette fusée, qui, dans la traduction incomplète, infidèle et mutilée de M. Cabany, présentait un problème insoluble. Pour ne pas s'avouer auteur du manuscrit, Walter Scott avait encore deux motifs, l'un assez raisonnable, l'autre qui l'était moins. Il aspirait à devenir l'historien du siècle. Le génie ne se connaît guère lui-même et ne se reconnaît pas toujours; Cervantès s'estimait plus honoré d'a-

voir écrit *Persilès et Sigismonde* que d'avoir créé Don Quichotte et Sancho, — types de l'humanité en partie double. Possesseur par cette sagacité que Dieu lui avait donnée et cette merveilleuse aptitude à faire vivre dans leur profondeur et leur saillie les caractères humains, Walter Scott aspirait à la gloire d'un Thucydide ou d'un Tacite. C'est un but qu'il a complétement manqué. Quant à l'autre motif, il n'en fait pas mystère ; le vieux manuscrit dont sa fille s'est emparée *(possess'd herself)* n'a pas de valeur (*particular merits*) ; on n'y trouve que des incidents et une intrigue (*events and a plot*) ; il figurerait mal parmi (*amongst*) ses autres œuvres ; enfin, de l'aveu du poète, il est clair qu'il a déjà tiré parti de tous ses bons manuscrits ; que celui-ci est ce que dans les régions de l'argot dramatique on appelle, je crois, un *ours ;* un petit *ours* dont mademoiselle Scott a fait sa propriété, sans que le grand écrivain, qui d'ailleurs aspirait (*I now aspire*) au titre d'historien du siècle, s'en soit inquiété le moins du monde, si ce n'est quand le susdit ours s'est dressé sur ses pattes et l'a menacé d'un procès.

Nous voici au cœur et dans le vrai de la situation. Elle intéresse les amis de Walter Scott, les studieux de son œuvre, les amateurs de l'histoire littéraire. Pourquoi ces lumière ne nous sont-elles pas arrivées plus tôt ? C'est que le texte de Walter Scott nous manquait ; M. Cabany, dont la traduction (comme on va le voir) n'a qu'une analogie vague et éloignée avec le texte même, nous a enfin livré le document que nous demandions. Voici le calque *littéral* de ce texte, et en face la traduction de M. Cabany ; elle commence par un bien gros contre-sens, *constrained*, rendu par *con-*

trarié! Ah! monsieur Cabany! — *Amongst*, traduit par *à la suite!* — *Ridiculously*, par *vivement*. Et le reste! Dans une note qui précède sa lettre, M. Cabany désavoue la paternité de cette imitation, « qu'il a trouvée « annexée au manuscrit, et à laquelle il n'a pas cru « convenable de rien changer. » Il a eu grand tort. Il devait tout changer et ne pas compromettre sa cause dès l'abord. Ces contre-sens, ces extrasens, ces lignes ajoutées, ces expresssions transformées nous *contraignent* (constrain) à une prodigieuse dépense d'italiques, qui *contrarieront* assurément (*giging trouble*) nos compositeurs :

Traduction littérale.	*Traduction de M. Cabany.*
Paris, 4 novembre 1826.	
Mon cher W... S..., je suis contraint à faire de ce billet une lettre à initiales, car je ne suis pas absolument satisfait de moi-même en consentant à l'écrire, et l'on ne peut pas dire en quelles mains elle peut tomber.	Mon cher W...S..., je suis *contrarié* (*!!*) d'être obligé de faire de ce billet une lettre d'initiales, *mais* je n'ai pas entièrement ma propre *approbation* en l'écrivant ; et *j'ignore d'ailleurs* en quelles mains elle peut tomber.
L'histoire qu'Anne m'a racontée relativement à votre ami le *toqué* (1), le monomane étranger, est aussi clairement le cas d'un homme qui a besoin de la surveillance médicale (2) que j'en aie jamais rencontré ; mais, comme je vois qu'elle l'a prise très-ridiculement à cœur, nous avons amené notre discussion	L'*affaire* dont Anna m'a *informé*, et qui est relative à votre ami, *l'étranger monomane*, *présente* elle-même toutes les *apparences de la folie la mieux caractérisée ;* mais, comme il me semble que ma fille l'a prise *vivement* à cœur, j'ai fini par donner mon consentement *à un*

(1) *Daft*, mot écossais qui n'indique précisément ni l'idiotisme ni la folie, mais une manie persévérante.

(2) *Cognosced*, terme judiciaire indiquant la nécessité d'une enquête et d'un rapport médical.

là-dessus à une conclusion qui est celle-ci ; j'ai consenti à ce qu'elle fît ce dont vous ne pouviez être instruit avant d'avoir reçu la permission de papa.

Elle s'est mise en possession depuis très longtemps d'un récit dont, à une certaine époque, j'avais l'intention de faire le premier d'une série de pareilles choses tirées de l'histoire d'Ecosse ; idée que j'ai ensuite mise de côté. Pour Anne cependant, cette histoire a toujours eu un grand charme ; et j'ai consenti à ce qu'elle la gardât, parce que j'étais sous l'impression de l'idée qu'une pure et simple narration qui n'offre aucuns mérites particuliers, si ce n'est des incidents et une intrigue, ne paraîtrait pas avec avantage parmi des œuvres ayant le but plus élevé de peindre des caractères. Ce serait là faire un pas en arrière, et cela ne doit pas être. D'ailleurs, d'aussi loin que je puis me le rappeler, il y a une grande quantité d'anachronismes et de licences quant aux personnes et aux localités, ce qui ne s'accorde pas avec le caractère d'historien auquel j'aspire.

Je considère donc qu'en autorisant ma fille à vous donner cet ouvrage comme une panacée pour les mots imaginaires d'un monomane étranger, je permets seulement une mutation de propriété. En même temps, en souffrant qu'Anne vous fasse présent de ce qui après tout n'est qu'un rien (1), je dois faire à cet égard

arrangement dont *elle n'a pas osé* vous instruire elle-même, avant que je ne lui en eusse *accordé l'autorisation.*

Il y a déjà quelques temps qu'*elle possède* le manuscrit d'une narration (*raconte?*) — (qu'est-ce?) dont j'avais intention de faire *autrefois* la première partie d'une série *de récits* puisés dans l'histoire d'Ecosse, idée que j'ai depuis *abandonnée complétement.* Pour Anna, toutefois, ce récit a toujours eu un grand charme, et je lui avais permis de le *conserver*, parce que j'ai *constamment pensé* qu'une narration qui n'offre à la *curiosité du lecteur* que le mérite d'événements et d'une intrigue ne pourrait être publiée *convenablement à la suite* d'ouvrages dont *le but* (higher) est de peindre des caractères. Ce serait faire un pas en arrière, et *je ne dois plus* rétrograder. D'ailleurs, autant que je puis m'en souvenir, *j'ai commis* des anachronismes dans *ce travail*, et j'y ai usé envers les personnages comme envers les localités d'une liberté qui est incompatible avec la qualité d'historien, sous laquelle *je me suis fait connaître.*

Je considère donc qu'en autorisant ma fille à vous donner cette œuvre comme panacée contre les mots imaginaires d'un étranger monomane, *je ne fais que la transmettre* à un nouveau propriétaire ; mais, tout en *permettant* qu'Anna vous fasse cadeau d'une chose qui, *sous certains rapports, peut être con-*

(1) *Trifle*, mot qui indique quelque chose de plus léger et de plus nul qu'une bagatelle, une misère.

une stipulation très-sérieuse, car je vous dis naïvement que je crois que W...S... lui-même est le *malade imaginaire* réel. Cette stipulation est que, si en aucun temps il vous prend fantaisie de publier ce conte, vous le ferez avec les *initiales* seulement, et que vous ferez tout ce que vous pourrez faire honorablement pour accréditer l'idée que c'est « un petit de votre cru (1). »

Je désirerais pouvoir faire quelque chose pour vous personnellement, d'un caractère moins équivoque que de flatter l'humeur et le caprice d'un homme *toqué* (2), mais vous savez comme je suis placé maintenant ; croyez cependant que vous n'avez pas de plus sincère ami que

W... S...

sidérée comme une bagatelle, je dois cependant établir une stipulation formelle, car je vous avoue *franchement* que je crois que c'est W...S... lui-même qui est le malade imaginaire.—Cette stipulation est que, si *à l'avenir* vous *voulez*, *pour quelque raison que ce soit*, publier cette narration, vous ne la ferez *imprimer* qu'avec les *initiales* seulement, et que vous emploierez *tous vos moyens, comme les initiales de nos noms sont absolument identiques* (?), pour *faire croire* au public que cet ouvrage *est sorti de votre plume.*

Je désirerais pouvoir faire, pour votre avantage personnel, quelque chose *de plus* que *de condescendre* par ce don au caprice d'un ami atteint de folie, mais vous n'ignorez pas quelle est aujourd'hui ma position ; croyez néanmoins que vous ne *possédez pas* un meilleur ami que

W... S...

Supposons notre spirituel et madré conteur revenant pour quelques minutes du grand domaine dont parle Shakspeare, de celui d'où l'on ne revient guère, et rendant visite à son traducteur. Je le vois d'ici, la tête grisonnante et appuyée sur cette canne qui servait volontiers de support à son menton, passant ses doigts dans les longs poils soyeux de son chien favori des montagnes. Je l'entends s'adresser à M. Saint-Maurice Cabany : « Pourquoi donc, mon cher Monsieur, me

(1) *Bairn of your ain*, expressions écossaises, *ain* pour *own*, et *bairn* dérivé de *puer*, enfant.

(2) *Daft*, voyez plus haut, note 1 de la page 179.

faites-vous dire dans votre français, ce que je n'ai jamais voulu dire? Pourquoi supprimez-vous ces que j'ai eu l'intention d'exprimer? Pourquoi n'avoir pas fait corriger votre traduction par un expert dans la langue anglaise? Vous atténuez ce que j'ai mis en relief: vous grossissez ce que j'atténue. Vos contre-sens sont bien nombreux, et je ne les relève que parce qu'ils me nuisent.

« *Amongst* ne veut pas dire *à la suite*, mais *au milieu*. *Constrained* n'a jamais signifié *contrarié*, mais *contraint*, ce qui est fort différent. *N'être pas satisfait* n'est pas équivalent à *n'avoir pas sa propre approbation*. Lorsque je raconte que ma fille s'est mise en possession et malgré moi d'un manuscrit, pourquoi dites-vous que je le lui ai *donné?* Je ne parle dans ma lettre anglaise ni d'un *arrangement* consenti par moi, ni de ce que ma fille *ose ou n'ose pas*. Quand j'avoue positivement que je regarde *Moredun* comme une misère, un rien; lorsque j'en avoue l'infériorité (*mere story*), lorsque je conviens que ce récit est plein (*great many*) d'anachronismes et de licences, et que cette publication nuirait à ma réputation future d'historien pourquoi affaiblissez-vous ces aveux? Pourquoi altérer mon sens, en adoucir ou en outrer l'expression? Pourquoi dire, par exemple, que *sous certains rapports cette chose peut être considérée comme une bagatelle*, ce que je n'ai jamais écrit? Pourquoi introduire les mots d'*autorisation* et d'*arrangement?* Pourquoi renverser l'économie de ma prudence et de mes précautions circonspectes? Je n'ai jamais « transmis de propriété, » comme vous me le faites dire; j'ai permis comme père une mutation de la propriété

qui n'était pas mienne. Vous n'êtes pas homme de loi, Monsieur, on le voit bien ; et j'ai été greffier. Vous me faites *condescendre*, j'ai seulement consenti à ce que l'on se prêtât (*humouring*) aux *humeurs* d'un maniaque (*daft man*). Enfin, Monsieur, si j'étais vivant, comme vous m'avez exposé par votre traduction aux désagréments d'un procès que je voulais éviter, je pourrais bien vous en faire un autre. »

Le lecteur jugera si Walter Scott aurait raison de parler ainsi. Nous lui soumettons les pièces du dossier. Il nous reste à remercier M. Cabany, dont le document justifie notre insistance et nos assertions, en même temps qu'il semble établir l'authenticité probable du manuscrit. La lettre de Walter Scott est bien, nous l'avions deviné, celle de l'homme du monde qui soigne très-peu sa phrase et beaucoup les convenances ; celle du greffier prudent qui se met toujours en garde ; celle de l'Ecossais qui ne peut se défaire de ses expressions locales et qui sème avec une grâce charmante les naïvetés vigoureuses de son dialecte natal (*bairn*, *daft*, etc.). Ainsi faisait le bon Montaigne ; « quand le français ne suffisait pas, le gascon y arrivait. »

Deux choses restent prouvées : — la traduction, qui nous avait inquiétés et rendus perplexes, est tout à fait infidèle et inexacte ; — la seconde, et nous le disons le plus haut possible, c'est que M. Cabany n'a pas voulu décevoir le public en lui offrant une lettre et un ouvrage apocryphes. Il n'y a point tromperie dans la marchandise vendue ou à vendre. Il ne nous reste qu'à donner ici sans commentaires la lettre de M. Cabany, et à rectifier deux erreurs qu'il a raison de signaler ; l'une, de typographie, le mot *ma* pour le mo

votre; — l'autre, d'ébénisterie. Le coffret dans lequel le manuscrit fut déposé n'était pas en *ébène*, mais en acajou ; et, pour que le lecteur soit édifié à cet égard, c'était, nous devons le dire , « une boîte formant pupitre et qui ferme à clé. » Voici la lettre de M. Cabany :

« MONSIEUR ,

« Pendant que, recueilli dans le silence du cabinet, je poursuis laborieusement la tâche que je me suis imposée, dans l'intérêt général, et que je me ris des envieux, des jaloux et des méchants qui paraissent avoir organisé contre moi et mon manuscrit la conspiration du silence, dans le charitable et vain espoir d'entraver la publication de *Moredun*, un de mes amis m'apporte le Numéro du *Journal des Débats* du 15 décembre, et dans lequel, à mon grand *ébahissement*, je vois que vous avez eu la bonté de me consasacrer un article magistral de trois colonnes et demie à propos du manuscrit du roman posthume de sir Walter Scott, dont je suis propriétaire. J'étais certes loin de m'attendre à tant d'honneur, et surtout à ce que votre plume élégante se serait chargée de mettre ma modeste personnalité en jeu à propos de l'œuvre dont il s'agit. Merci donc tout d'abord, Monsieur, de cette galanterie, dont je vous suis d'autant plus reconnaissant qu'elle était plus *inattendue.*

« Glissant légèrement sur une petite chicane d'adjectif superflu, établie dès votre début, chicane que je ne réfute pas, parce que vous avez grammaticalement raison (croyez que je ne l'ignorais pas), je vous demanderai la permission de répondre seulement aux

points principaux que vous énoncez. Vous admettez, d'ailleurs, « la véracité de mon récit ; vous ne m'imputez aucune fraude et aucune fourbe ; vous ne me soupçonnez point d'une de ces gaillardises d'invention si communes depuis que l'on veut du nouveau ; suppositions et supercheries famatières à nos industries plumitives et à nos avidités commerciales, vous acceptez mon récit comme de bon aloi. » Je n'aborderai donc pas des points que vous n'attaquez pas.

« La lettre de Walter Scott, dont vous reproduisez ma traduction en français, *en en altérant complétement un des plus importants passages* (il s'agit du mot *ma* pour *votre*), « ne vous suffit ni ne vous satisfait ; vous réclamez à toute force les textes. » Je m'empresse de vous satisfaire en vous donnant ce texte original que j'extrais de l'un des journaux anglais publiés à Londres qui, *eux*, l'ont inséré, il y a plus de vingt jours, sans ma participation et à mon insu. »

« Paris, 4 th november 1826.

« My dear W ... S ... I am *constrained* to make of this note a letter of initials, fort I am mot quite satisfied with myself in agreeing to write it, and there is no saying into whose hands it may fall.

« The story which Anne has told me about your daft friend, the foreign monomaniac, is as clearly the case of a man who requires to be cognosced as I ever met with ; but as it appears to me that she has taken it most ridiculously to heart, we have brought our discussion of it to a conclusion, by my consenting to her doing what you could not be told of until she had received the permission of papa.

« She has possessed herself, for a long time past; of a tale which I had at one time the intention of making the first of a series of such things, drawn form the history of Scotland a notion which I afterwards gave up. For Anne, however, that story has ever possessed a great charm; and I allowed her to keep it, because I was under the impression that a mere story, wich offers no particular merits but those of events and a plot, would not appear advantageously amongst works which had the higher object of painting character. That would be to take a steb backwards, which would never do. Besides, as far I can recollect, there are a great many anachronisms and freedoms used with persons and places which are not in keeping with the character of historian, to which I now aspire.

« I considerer, then, that in authorising my daughter to give you that work as a panacea for the imaginary ills of a foreign monomaniac, I only permit a change of proprietorship. At the same time, in allowiug Anne to make a present to you of what if but a trifle afterall. I must make a most serious stibulation regarding it; for I tell you candidly that I believe W — S — himself to be the real *malade imaginaire.* That stipulation is, that if at any time you take the fancy of publishing that tale you will do so with the *initials* only, and that you will do all that you can in fairness do to countenance the idea that it is a bairn of your ain.

« I wish I could do something for you nersonally of some less doubtful character than of humoring the caprice of a daft man; but you know how I am placed

at present. Believe, however thot you have no more sincere friend than.

« W... S... »

« Remarquez tout d'abord, Monsieur, et veuillez rectifier, je vous prie, l'erreur certainement *involontaire* que vous avez commise. W... S... dit *positivement* à la fin de l'avant-dernier paragraphe « de votre plume » et non pas « de ma plume, » comme vous l'énoncez dans votre citation inexacte de cette même lettre en français. Dans ma brochure, je n'ai pas commis cette faute. *Ma* ou *votre* offrent un sens diamétralement opposé, convenez-en.

« Passons sur les « mystères accumulés » et les « prodigieux détours, » ainsi que sur « l'écheveau si complexe, » dites-vous, que « vous vous abstenez de débrouiller. » Vous avez raison, Monsieur, il sera plus simple de lire et d'apprécier l'ouvrage lors de sa prochaine publication. Les artistes s'inquiètent-ils à cette heure en quel endroit a été trouvé le magnifique marbre de la Vénus de Milo ? — Il eût été plus court peut-être de donner ma brochure *in extenso* que de parler « d'Urbain Chevreau, dont personne ne se souvient plus, et de Pertharite et de Suréna, dont la postérité se soucie peu, » et cela à propos surtout « d'une nouvelle charmante, merveilleuse, intéressante, » et du « nom justement accrédité de Walter Scott, » qui lui, vous en conviendrez toujours volontiers, j'imagine, ne peut encore être classé parmi les momies littéraires que vous exhumez avec tant de talent, les gens dont la postérité se soucie peu, ou ceux dont personne ne se souvient plus. Mais les nombreux lecteurs du *Journal*

des Débats, auxquels vous « annoncez et apportez, » un peu tardivement, la grande nouvelle qui met en émoi l'Europe littéraire, sont friands et difficiles, et je conçois que vous n'ayez pas voulu leur ravir l'occasion, toujours trop rare pour eux et pour vous, de semer les paillettes scintillantes de votre charmant esprit, en même temps que votre prodigieuse faconde laissait couler, sous votre plume facile, le flot d'une érudition encyclopédique qui, veuillez en convenir derechef, n'a qu'un rapport assez éloigné avec la découverte du manuscrit de *Moredun* au fond de son coffret en acajou.

« (Vous avez lu *ébène ;* dans ma brochure, j'ai dit *acajou ;* nouvelle erreur !)

« Mais vous voici en présence du texte original de la lettre de Walter Scott, dans sa langue propre texte, que vous « regrettiez, et dont le style anglais était nécessaire, » disiez-vous, « pour établir l'argument. » *Ce style se distingue-t-il par des marques particulières que personne n'aurait pu imiter? par une manière diffuse et agréable, le ton du gentilhomme et du plaideur joint à une certaine sagacité et finesse écossaises ?*

« Où avez-vous rencontré, dans les paragraphes de la lettre, que Walter Scott *condamne* **Moredun** *comme une œuvre mouvaise et la relègue au dernier rang de ses productians ?*

« En définitive, les premiers chapitres de *Moredun* ont été lus, en original, à plusieurs Anglais compétents; tous ont jugé l'ouvrage *authentique intéressant au plus haut degré et infiniment* plus *dramatique qu'aucun des romans publiés du vivant de Walter Scott. Moredun* formera trois volumes, divisés en vingt-cinq chapitres (7 — 9 — 9). C'est donc un travail de longue haleine.

« A quoi sert ou servira-t-il? » demandez-vous, et « quel peut en être le prix? » Il servira à distraire dans leurs loisirs les nombreux lecteurs qui attendent *sa* publication avec impatience, et le public sera lui-même juge de sa valeur. Croyez-moi, Monsieur, il est plus sage que vous attendiez le suffrage du public, comme moi qui n'ai pas eu l'intention de l'influencer lorsque je terminais ma brochure par cette phrase que vous auriez pu citer :

« Je dois déclarer, en terminant ce trop long exposé, « qui forme l'introduction nécessaire de l'ouvrage, que « si quelque doute avait pu rester dans mon esprit « touchant l'authenticité de la paternité de *Moredun*, « ce doute se serait entièrement évanoui à mesure que « j'avançais dans mon travail de traducteur, car cette « œuvre intéressante porte au plus haut degré tous les « signes du talent ordinaire de l'illustre conteur, qui « l'a seulement signée des lettres initiales de son nom, « et j'espère que les lecteurs porteront sur elle un ju- « gement semblable au mien. »

« A moins que les personnes qui ont entendu la lecture de chapitres originaux ou traduits ne se soient toutes sans exception grossièrement trompées, j'ose croire, Monsieur, que *Moredun* sera d'une autre « valeur » et d'un autre « ordre » que les « dernières et pâles lueurs de l'esprit qui s'éteignait » et vous « causera joie et émotion. »

« Sans pouvoir fixer autrement que d'une manière approximative la date de la composition de ce roman, il est certain qu'il a dû être écrit longtemps avant la mort de son auteur, un an avant la composition d'*Ivanhoë*, probablement. Ce n'est donc pas un chétif

avorton, issu d'une veine épuisée, et cette date, qui ne manque pas d'éloquence, Monsieur, me donne lieu d'espérer que vous saurez « que faire » de cette œuvre après la lecture des premières pages.

« Je suis loin de trouver que vous ayez « excédé votre droit en discutant ma brochure, » mais je suis, moi aussi, en droit de vous prier de ne pas me faire dire que « je l'ai imprimée et répandue, non pour qu'on la critique, mais pour qu'on la répète. »

« La note placée au bas de la première page, disait :

« J'accorde à MM. les rédacteurs en chef de jour-
« naux, revues, en France et à l'étranger, l'autorisation
« de publier, soit en français, soit en toute autre lan-
« gue, *in extenso*, et sans en élaguer aucun passage, le
« présent récit de la découverte du manuscrit de *Mo-*
« *redun.* »

« Or, en *accordant cette autorisation* et la limitant, j'avais eu raison et me montrais prévoyant, puisque vous-même, Monsieur, vous vous êtes rendu coupable *involontairement* de plusieurs graves inexactitudes (le mot *ma* et le *coffret*). Quant à l'idée que vous me prêtez d'avoir « défendu » à la critique littéraire de s'occuper de ma brochure et d'en « avoir voulu supprimer l'analyse ou la discussion, » vous êtes encore dans l'erreur.

« Si, avant d'écrire votre article, Monsieur, à l'exemple de bien d'autres personnes qui doutaient *franchement* de ma véracité, vous m'eussiez favorisé d'une visite, j'aurais placé avec empressement devant vous les pièces du procès que vous avez eu le tort de prétendre juger sans l'instruire et par contumace. — Toute critique est respectable sans doute lorsqu'elle est de

bonne foi, et je veux croire à la probité de la vôtre; mais encore, pour qu'elle pût s'exercer *judicieusement* et *équitablement*, n'eût-il pas été nécessaire, indispensable même, qu'elle daignât citer l'ouvrage à sa barre et lui permît de plaider sa propre cause avant de le condamner sans appel et de le frapper de vos foudres ?

« J'ai l'honneur, etc.

« E. DE SAINT-MAURICE CABANY,

« Propriétaire du manuscrit du roman de *Moredun*,
91, boulevard Beaumarchais.

« Paris, le 17 décembre 1854. »

Que répondre à M. Cabany auquel nous venons de laisser la parole? Rien absolument. Il a eu tort de supprimer d'avance le seul document qui appuyât ses prétentions, de ne pas donner dès l'abord le texte même de Walter Scott et d'y suppléer par une traduction qui n'en était pas une. C'est là ce qui nous a forcé de faire ces frais de critique et de découverte qui l'ont contrarié et qui se trouvent avoir dérangé ses plans et infirmé l'authenticité du manuscrit. C'est sa faute et non la nôtre.

Peut-être, raillerie et même critique à part (sans offenser M. Cabany et sans faire allusion à lui le moins du monde), y aurait-il lieu à quelques observations morales sur ce terrible développement de la personnalité dans la littérature. C'est assez et trop d'un si long discours; que M. Cabany soit bien persuadé que nous ne lui voulons aucun mal, que le roman de Walter Scott, s'il est bon, nous fera grand plaisir, et que nous serions peu surpris qu'il fût excellent. La vivacité de

sa réclamation ne nous surprend pas, et nous respectons les intérêts matériels et personnels; qu'il accorde quelque indulgence à une curiosité littéraire très-vive, à l'attrait intellectuel le plus sincère et à l'amour de la vérité (1).

(1) Ajoutons ici en note que le roman vrai ou prétendu de Walter Scott, depuis que cette analyse très-sobre et très-peu amère eut paru dans les *Débats*, a complétement disparu de la scène. J'ai reproduit le tout, comme document important et singulier, de notre histoire littéraire.

LE PERRAULT SCANDINAVE

ET

LES PETITS ENFANTS

LE PERRAULT SCANDINAVE

ET

LES PETITS ENFANTS

(HANS CHRISTIAN ANDERSEN, D'ODENSÉE)

Les chers petits enfants, à travers toute l'Allemagne et même plus loin, jusqu'à Stralsund et au Groenland, jusqu'à la lumière rose qui couronne le pôle, jusqu'aux confins de la triste Laponie, — *où l'on ne chante plus* (1), — connaissent et aiment leur précepteur qui se nomme Andersen, et qui avec ses contes a plus fait pour la civilisation populaire de ces pays et de ces races que s'il y avait conduit de redoutables cohortes avec de belles aiguilles à tuer les hommes et des fusils Chassepot.

Ses contes ont « fait merveille » à leur façon.

Andersen est notre contemporain; je l'ai vu l'autre jour : — un grand vieillard doux, aux cheveux bruns encore, à la figure attentive. Il n'est pas ministre, général, professeur, évêque ou monarque. Il n'est rien qu'un parleur. Il n'a pas de budget; il n'a pas même le tout petit budget dont jouit notre ministre de l'ins-

(1) Proverbe suédois.

truction publique. Il est né sans aucun budget personnel, étant fils d'un pauvre artisan. Il n'a pas d'éloquence et ne distribue point la leçon aux pères, comme ce bon M. Legouvé, sur la nécessité de subir le régime constitutionnel de leurs fils. Il n'a pas d'armées non plus, et ne commande qu'aux elfes, gnomes, lutins et autres personnages semblables d'un autre monde. Il n'a reçu dans celui-ci, à ce que je crois, aucune récompense et aucune grande médaille. Mais il a fait un bien infini dans sa région et dans son monde, qui est vaste et qui de Coblentz et du Zuyderzée s'étend jusqu'à Helsingfors et à l'Islande. Les enfants le bénissent parce qu'il est aussi enfant qu'eux, et parce qu'ils se sont amusés comme des dieux en apprenant de lui à aimer et à vivre. Les mères le bénissent parce que les enfants, en épelant ses contes, ont été bien sages, et que leurs petits baisers et leurs petits cœurs prêts à éclore n'en ont été que plus tendres. Les vieux le bénissent parce qu'il est vieux comme la patrie et les légendes, comme les traditions et les souvenirs, et que, très-peu savant, il est érudit en antiquités nationales; — que, peu noble de race, il est honnête de cœur; et qu'enfin, très-simple de mœurs et de style, il est très-poète sans y penser.

Je dînais l'autre jour à côté de ce sage et aimable homme, qui voyage beaucoup et qui a souvent visité Paris; l'auteur de tant de légendes me racontait la sienne d'un ton doux et joyeux; car le bonheur de vivre se lit et rayonne sur ce vieux front poétique.

« Je me nomme Hans Christian Andersen, me dit-il. Ma patrie est le Danemark, un pays plein de poésie et de légendes populaires, de vieilles chansons, et maître d'une riche histoire étroitement liée à celle de la

Suède et de la Norwége. Sur une île verte de la mer du Nord, île couronnée de forêts de chênes et de hêtres, avec des prairies parfumées de trèfle et de menthe, s'élève la petite ville d'*Odensée*, ainsi nommée d'après *Odin*, notre vieux dieu scandinave. A Odensée, en 1805, un jeune couple qui s'aimait de toute la force de ses deux âmes habitait une pauvre chambre fort propre. L'homme avait à peine vingt-deux ans; c'était une forte, honnête et poétique nature; sa femme, de quelques années plus âgée que lui, ne savait rien de la vie et du monde; elle ne savait que son amour.

« Le jeune ouvrier avait fait son établi et son lit conjugal lui-même. Faute d'autre bois, il avait employé à cela la charpente d'une chapelle ardente qui venait d'abriter les restes mortels d'un noble, le comte de Trampe. Il n'ôta pas même le drap noir qui recouvrait le bois; et ce fut là, sous ces planches illustres, naguère enveloppées de tant de crêpes et de candélabres, que naquit et pleura un petit enfant le 2 avril 1805: *Hans Christian Andersen.* — La pauvre chambre, habitation de mon enfance, contenait les outils et l'établi du cordonnier, le lit et mon berceau. Les murs étaient couverts d'images; au-dessus de l'établi une petite bibliothèque; la petite cuisine pleine d'assiettes brillantes et luisantes, et dans la grande gouttière, touchant à la maison voisine, une énorme caisse remplie de terre et de plantes vertes; cette caisse représentait le potager de ma mère. »

Un triste commencement de vie!

Voilà, certes, un mortel qui devrait gémir sur les inégalités sociales, sur le sort de ses parents et sa propre misère!

Pas du tout, il est joyeux comme il l'a toujours été, comme un pinson. Tel je l'ai vu à table l'autre jour, lorsqu'il se proclamait comblé de félicités depuis sa naissance, lorsqu'il nous déduisait toutes les variétés et les chances de son bonheur; tel il apparaît dans ses singuliers Mémoires, les seuls peut-être où jamais homme ait déclaré qu'il ne voudrait pas effacer une seule minute de son existence. Mémoires qu'il intitule *le Conte bleu de ma vie* (1).

« Ma biographie apprendra aux hommes, une fois de plus, qu'il y a un Dieu qui nous garde et mène nos affaires à bonne fin. Si dans ma pauvre enfance abandonnée j'avais rencontré une fée puissante qui m'eût laissé le choix des événements de ma vie, je ne les aurais jamais disposés d'une manière plus conforme à mes goûts et à mes penchants; je n'aurais pas pu être plus heureux. C'est une vraie légende tissue de bonheur, que mon existence entière. »

Educateur de tous les petits enfants du Nord depuis soixante ans, Andersen n'est pas né, il vient de nous le dire, sous les myrtes de la mer Egée ou sous les orangers de la Sicile. Les premières harmonies qui ont bercé son petit lit d'enfant pauvre étaient celles d'une terrible mer, cette mer du Cattégat, dont la vague furibonde mord incessamment les rivages, et de temps à autre arrache un lambeau de l'île.

Là son premier bain lui fut donné.

En face de ces roches noires comme des fantômes, qui surplombent un sol blanc de craie et une mer d'un vert profond, il joua de bonne heure avec les mouettes

(1) *Das Mærchen meines Lebens.*

de l'orage. Par les gros temps il revenait se blottir sous l'établi du père, pendant que deux reines, la mer et la glace, étendaient leur farouche sceptre et appesantissaient leur colère sur la *Fionie*, habitée par cette forte race. Tantôt les pommiers d'un coin de l'île, tantôt les petits rosiers nains plantés par les jeunes filles, tantôt le champ de blé cultivé avec tant de peine sur un autre point de la côte disparaissaient pendant la nuit. On les avait vus le jour; ils n'existaient plus le matin. La mer les avait pris. Éducation sévère et qui apprend à prévoir, à résister, à s'armer et à se défendre.

Les lois du pays imitent la nature et sont austères.

Le plus pauvre enfant ne peut faire sa première communion s'il ne sait lire, écrire, les quatre règles, la géographie et l'histoire générale. On ne l'admet pas à communier avant quatorze ans; alors son organisme est affermi, son corps est développé. Les deux tuteurs de sa faiblesse, le ministre et le précepteur, ne l'ont pas quitté. Ni l'un ni l'autre n'ont porté atteinte à la sainteté de la famille. Et il entre ainsi dans la vie, riche ou indigent, intelligent ou peu doué, sans beaucoup de science, mais armé de principes et sachant qu'il y a un bien et un mal, ce qui suffit.

Combien de fois le rhythme iambique de la ballade danoise vint-il retentir à l'oreille de l'enfant Andersen; — ballade plus accentuée que les vieux chants de la Suède, moins âpre que les chants de l'Ecosse! Combien de fois entendit-il les pêcheurs de la côte ou les filles des ministres protestants assises sur le seuil de leur maison blanche répéter la belle légende de *la Marâtre* ou le conte attristé des *Trois Voyageurs?* Ce qui est certain, c'est qu'il faisait des vers à douze ans.

Dans ces langues scandées où retentit encore le marteau d'Odin, où la consonne joue un rôle puissant et où l'assonance remplace la rime, la versification offre peu d'obstacles à l'expression qui veut se faire jour. Voilà donc notre homme, ou plutôt notre enfant devenu poète sans précepteur, comme il sera précepteur sans le vouloir. Burns, le poète des *Lowlands* en Ecosse; Hebel, le poète de la Forêt-Noire, lui ressemblent.

Cependant il grandissait, trouvait moyen, quand une troupe venait jouer à Odensée, d'aller au théâtre, et, tour à tour placé dans une fabrique, puis chez un tailleur, il ne réussissait à rien. Il ne rêvait qu'à sa chère poésie. Un beau jour il dit à sa mère qu'il veut aller à Copenhague, et qu'il s'engagera comme acteur. La pauvre ouvrière n'y connaissait pas grand'chose. Se fiant à Dieu, elle laissa partir son fils après sa confirmation.

Il avait su se faire donner une lettre de recommandation pour une danseuse célèbre alors, et qui se nommait Mlle Shall.

Ce petit être fait ses premières escapades, pieux, ignorant de tout et ne doutant de rien. Il avait mis son plus beau costume et portait de grosses bottes de voyage. « Avant de sonner, dit-il, je m'agenouillai à la porte pour prier Dieu de m'accorder secours et protection. Une servante montait l'escalier avec son panier; elle me sourit doucement, puis me jeta un skilling et monta. Je regardais tout étonné la femme et le skilling. N'avais-je pas mis mes habits de première communion? Ne devais-je pas avoir l'air d'un monsieur? Et pouvait-elle me prendre pour un mendiant? J'étais humilié. Je l'appelai; mais elle me cria

d'en haut : « Gardez cela ! » Enfin on m'introduisit près de la danseuse, qui me reçut et m'écouta d'un air très-étonné, ne sachant pas du tout qui avait pu m'adresser à elle, et trouvant fort extraordinaires ma personne et ma démarche. Elle me demanda, lorsque je lui eus dit que j'adorais le théâtre et que je voulais débuter, « quel rôle je croyais pouvoir remplir. » Et je lui répondis : « *Cendrillon.* » Les acteurs de Sa Majesté avaient joué cette pièce à Odensée ; elle m'avait si fort charmé que je la savais par cœur. Je pouvais la jouer d'impromptu. Puis, comme mes grosses bottes me paraissaient un peu trop lourdes pour le rôle, je lui demandai la permission de les ôter ; elle me l'accorda. Je pris mon grand chapeau entre mes mains ; il me servit de tambourin, et je me mis à danser et à chanter :

Les soucis et la tristesse
N'épargnent ni rang ni richesse. »

L'Ingénu de Voltaire n'est pas plus ingénu. Mlle Shall lui dit qu'il est trop maigre, mais que sa voix n'est pas mauvaise, et qu'elle lui conseille de prendre des leçons de chant. Le pauvre garçon, accueilli ensuite avec une bonhomie touchante par quelques artistes peintres et musiciens, s'exerce dans l'art du chant, y fait assez de progrès, tombe malade, perd sa voix et se rejette à corps perdu dans la poésie. La muse vient alors à son secours, comme elle est venue à l'aide de Burns l'Ecossais. Notre ouvrier danois, qui n'a d'autre éducation que celle de sa première communion, fait imprimer une petite pièce de vers qui a pour titre : *l'Enfant mourant.* Cette inspiration naïve, bien rhythmée et bien comprise, plaît aux deux poètes *Œhlenschlæger* et *Inge-*

mann, puis au conseiller Collin, qui reconnaissent la marque vive du génie : sensibilité, simplicité, accent vrai, verve facile. Ils s'entendent pour parler de l'enfant au roi, lui disent qu'il a dans son domaine un prodige ; — bref, ils obtiennent pour Andersen une bourse dans un bon collége. Jugez de sa joie. Apprendre! c'est ce qu'il a désiré le plus.

« A vingt-trois ans j'entrai, avec la pension du roi, au collége de Slagelsee (île de Seeland). Je me logeai chez une veuve de classe supérieure qui s'engagea à me nourrir et me donna une petite chambre avec la jouissance d'un jardin ouvrant sur les champs. A l'école on me plaça dans l'avant-dernière classe ; et, il faut en convenir, j'étais bien ignorant.

« J'étais comme un oiseau des bois qu'on aurait mis en cage. J'avais la meilleure volonté du monde de m'instruire. Mais, bon Dieu! comme je pataugeais! C'était comme si l'on m'avait jeté à la mer. Une vague d'érudition suivait l'autre : grammaire, géographie, mathématiques. Je me sentais comme submergé. J'avais peur de ne pouvoir jamais m'assimiler tout cela. Notre recteur, qui aimait à se moquer, ne fit en ma faveur, bien entendu, aucune exception. Je le voyais toujours en face de moi, debout ; — comme un dieu immortel. Toutes ses paroles étaient pour moi parole d'Evangile.

« Comme, certain jour, j'avais répondu de travers à une question du recteur :

« — Sot que vous êtes ! s'écria-t-il.

« Aussitôt je me mets à écrire à mon protecteur Collin ce que je viens d'apprendre, ajoutant que je crains bien de ne pas mériter ce que l'on fait pour

moi. Cependant quelques-unes de mes notes commençaient à être bonnes; mes professeurs me traitaient bien. »

Enfin Andersen a des succès. Il est ravi. Tout triomphant, il revient visiter « sa capitale, » Odensée. Détails charmants, qui de la littérature falsifiée et du fond de nos mœurs si avancées et si peu naïves font ressortir un si curieux contraste.

. . . .

« Je traversai le *Belt* (le *Petit Belt*) et j'allai à pied jusqu'à Odensée. Quand je fus très-près et que je vis le vieux et grand clocher de l'église, mon cœur s'attendrit; je sentis profondément le soin paternel que Dieu avait pris pour moi, et je fondis en larmes. Ma mère, en me voyant, était heureuse. J'étais reçu par les familles avec cordialité. Dans les petites rues je voyais les fenêtres s'ouvrir et les habitants me sourire des yeux. Personne n'ignorait ma bonne fortune. Un des plus riches propriétaires de la ville me fit même monter avec lui sur une tour construite au-dessus de sa maison; de là je découvris la ville, les environs, et jusqu'à ces vieilles pauvresses de l'hôpital qui m'avaient connu enfant, et qui, levant la tête, me montraient du doigt. Oh! je me sentais alors au sommet de toutes les félicités! »

Ces félicités sont bien simples! La première assise de ce bonheur est une profonde humilité, sur laquelle s'appuie le sentiment religieux le plus sincère. On peut dire qu'Andersen a été heureux de tout ce qui lui a manqué : du savoir qu'il a conquis à vingt-trois ans, de l'ignorance qu'il a dissipée, du soleil qu'il a cherché dans d'autres pays, de l'obscurité sociale contre

laquelle il a lutté, de l'établi paternel, qu'il n'a jamais oublié ou renié, de la beauté, à laquelle il n'a jamais prétendu, du travail assidu qui lui a été nécessaire pour vaincre les obstacles.

C'est ainsi qu'il est devenu le charmant et humble conteur, le missionnaire laïque de toutes ces contrées. Il garde un paganisme instinctif et involontaire qui lui fait adorer encore les choses inanimées; — c'est le vrai descendant de *Winfred* et de saint *Lewin*. Même candeur, même absence de combinaisons rusées et de raffinements, même synthèse primitive, même impuissance à démêler la légende de l'histoire, la nature physique de la nature morale et la fantaisie de la réalité. Il prend le ciel pour un écrin, les bouquets d'arbres pour des bijoux, le scintillement des étoiles pour de petits sourires d'anges, et la nappe de la mer pour un grand animal qui s'apaise ou se courrouce. Imaginez un La Fontaine plus naïf. La métaphore n'existe pas pour lui. Quand il a fait parler le tire-botte et l'aiguille et causer l'érable avec le chêne, il est fort tenté de croire que c'est vrai.

Tel est le Jean La Fontaine, le Walter Scott, ou, si vous le voulez, le Voltaire de toute cette région boréale. Depuis 1830 il n'a fait que marcher de succès en succès. Son *Voyage à pied à Anack*, satire humoristique ; ses premières *Poésies* et ses *Fantaisies* furent signalés aux connaisseurs par Tieck et Chamisso, qu'il connut à Berlin. La lecture de ses *Esquisses de voyage* lui valut la protection du roi ; — à l'aide de la cassette royale, il voyagea en Suisse, en France, en Italie et dans l'Orient. Ces voyages lui ont fourni beaucoup de charmants livres, tous coulés dans le même moule enfantin, reli-

gieux et ingénu; fils de la même veine blanche et radieuse, teints de la même mélancolie gaie; assez semblables à la petite feuille de ces saules du Nord, d'un vert si pâle et d'une blancheur si mate, qui tremblent sous le vent du soir au bord des ruisseaux. *L'Improvisateur, le Bazar d'Orient, Ce n'est qu'un joueur de violon, le Conte bleu de ma vie, la Maison de réclusion d'Odensée,* lui valurent de véritables ovations en Allemagne. Il vit Naples, Rome, Trieste, et laissa partout la même trace, ou plutôt le même sillon — ou le même murmure de douce approbation pour ses œuvres et pour lui-même. Personne n'aime moins le bruit et ne tient moins de place que lui. Jamais de cris; toujours l'idylle. Quand cette idylle du Nord s'abat mollement, ailes reployées, sous le soleil, l'effet est délicieux! Voici sa description de l'Escurial :

« Le silence de la mort règne dans ce château royal, qui sert de mausolée aux rois d'Espagne. Dans ces salles sépulcrales la vie ne se réveille que lorsqu'on ouvre une nouvelle tombe; alors le tambour bat, la fanfare sonne, et pour réconforter les gens de la suite qui amènent le cadavre royal on allume les réchauds de la cuisine. Puis tout redevient tranquille. De tous ces personnages un seul reste, le mort, — les autres se rejettent dans la vie.

« C'est Philippe II qui a bâti pour lui-même l'Escurial. Le vent passe avec fureur dans les grandes cours du château; il descend, gémit et siffle, comme un fantôme des monts Guadarrama. Les vrais fantômes sont dans l'histoire de Philippe; là ils gémissent et pleurent. C'est là qu'ils nous disent ce qu'a fait Philippe II. La source de sang jaillit de toute sa vie. La postérité

voit encore la flamme infernale de ses bûchers. « Monsieur (me disait le moine), il y aura des messes pour « le repos de son âme jusqu'à la *consommation* des siè- « cles ! »

Andersen est peintre à sa façon ; avec des teintes bleues et comme attristées :

« Près de la *Plaza de Toros* est le cimetière de la ville, à quelques pas seulement du bord de la mer. Cette ville des morts, où ne se trouvent vivants que le concierge et sa famille, est entourée de grands aloès comme d'une muraille. Grandes rues uniformes, bordées de maisons de cinq ou six étages. Chaque cellule renferme le mort dans son cercueil ; une plaque noire avec inscription ferme l'ouverture de chaque cellule. On dirait de grands docks, à voir toutes ces lucarnes noires. Une vaste chapelle ardente, avec des autels funéraires, sert de cathédrale à la ville des morts. Une pelouse entourée de mornes cyprès et quelques monuments isolés jettent un peu de variété dans ces rues que traversent les habitants de Barcelone lorsque, locataires silencieux, ils viennent, de génération en génération, prendre possession de leur dernier domicile.

« Le soleil dardait ses rayons entre ces murs de marbre. Solitude et silence. On éprouve le besoin de sortir, de se replonger dans la vie. Le voilà, le signal de notre vie présente ; la locomotive siffle sous le grand portail, et les wagons du chemin de fer glissent sur la voie. Au loin le clapotement de la mer houleuse. Je marchai vers la plage. Quelques pêcheurs attiraient à eux le fruit de leur pêche ; drôles de poissons ! il y en avait de rouges, de bleus et de vert bleu qui jouaient

dans le filet. Des enfants nus et noir-brun sautillaient dans le sable ; des femmes sales, qui me semblaient des Zingares, raccommodaient de vieux habits. Leurs cheveux étaient gras et noirs, leurs yeux encore plus noirs ; la plus jeune portait une rose rouge dans les cheveux, ses dents luisaient comme celles du nègre. C'était un tableau tout fait qui n'attendait que son peintre. La cité des morts attend, et le photographe peut s'en charger. »

C'est simple sans être nu ; avec un fond de sentiment délicat, que recouvre un glacis de méditation passé sur les objets et les couleurs ; — forme de l'art, particulière aux zones septentrionales. Quand finira-t-on par comprendre que les formes de l'art sont innombrables, aussi légitimes qu'inégales et variées ; — et que les formes de métamorphose et de palingénésie que subit la nature elle-même régissent non-seulement la vie, mais la poésie et l'art ?

Plusieurs drames, entre autres *le Mulâtre*, — *l'Album sans dessins*; *la Fleur du bonheur, Ahasvérus* — et un roman excellent, *les Deux Baronnes*, ont signalé la fécondité du conteur.

Enfin maître et sûr de sa réputation, ayant le pied ferme et la plume habile, il rentra dans son vrai domaine, celui de la demi-féerie, de l'apologue enfantin, — de la légende nationale. Ses *Contes*, ses *Légendes danoises*, ses récits pour les enfants, originairement écrits en danois, traduits en anglais, quelques-uns en français, portent son empreinte définitive. C'est là le véritable Andersen, celui que toutes les mères font lire à leurs petits sur les bords de la Baltique. Pas un mot exotique. Pas une idée qui ne soit du cru, pas un sou-

venir qui n'appartienne à ce terrible et doux pays.

Le Perrault scandinave se moque quelquefois de la Prusse militaire ; mais avec quelle enfantine apparence de niaiserie ! Il a un conte : LE TRÈS-COURAGEUX SOLDAT DE PLOMB ! lequel est un chef-d'œuvre de malice puérile et que je donnerai peut-être quelque jour à mon lecteur. A peine, tant c'est léger et fin d'ironie, peut-on se douter qu'il raille la régularité prussienne. A peine entend-on un petit rire, comme lorsque l'enfant voit son grand-père fumer le *meershawm*, ou se traîner sur sa béquille. Ainsi fait Andersen. Les esprits vifs du Midi, si ardents et si bien doués, ne comprendraient point ces ironies ; pour le Nord tout entier, vers la Baltique, elles sont claires et importantes.

Là (je l'ai dit) Andersen y est un apôtre. Il se rattache au grand mouvement teutonique des temps nouveaux : renonçant à toute civilisation exotique et méridionale, Andersen a recueilli en gerbe les traditions et toutes les légendes populaires de ses concitoyens du Nord.

S'il était moins enfant, moins légendaire, moins naïf, moins doux, moins religieux, il ne serait plus l'Andersen d'Odensée, le fils d'Odin christianisé ; — ce skalde véritable, de vénération pour la mer et les rochers, d'amour pour la famille, pour le travail, de résignation plus que républicaine et de tendre reconnaissance envers Dieu, protecteur de tant de faiblesse au milieu d'une nature si sauvage.

Toute la vie de ce doux Scandinave est, comme son œuvre, une prière innocente et un hymne qui s'exhale vers Dieu ; c'est l'aveu ému, absolu, lyrique à la fois

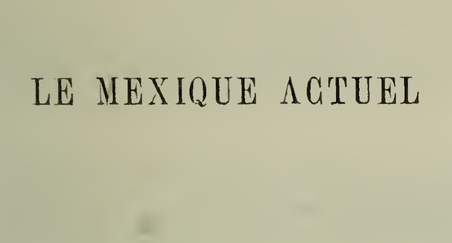
et mystique de sa propre faiblesse et de l'impuissance humaine.

Cette pieuse naïveté ne l'a point quitté; il l'a conservée dans nos salons et dans nos villes.

« J'ai prié (me disait-il) dans les coulisses du Théâtre-Français, demandant à Dieu qu'il me fît bien comprendre Mlle Rachel ! » A cette adorable ingénuité, qui rappelle celle de Goldsmith, se rapporte tout un côté de son talent. Il est primitif. Il est odinique, sans la barbarie. Il est fils des skaldes originels. Comme eux, il cause avec toute la nature. Il prie avec les arbres et s'avoue frère du chêne et du hêtre. Il touche à Swedenborg, qui disait d'une manière si sublime : « Le plus petit se voit dans le plus grand, et le plus grand dans le plus petit. » Le moineau qui vole et l'aiguille qui coud sont aussi intéressants pour Andersen que le tonnerre qui gronde et la cataracte qui tombe.

C'est ce caractère particulier d'humanité et de bienveillance presque brahmanique qui distingue parmi tous les écrivains de son temps le fils du cordonnier de la Fionie. C'est là ce qui lui donne tant de prise sur les races du monde qui sont à la fois les plus rapprochées de la nature et les plus studieuses d'elles-mêmes, les plus curieuses de leur dignité. C'est ce qui fait qu'il est si difficile au critique civilisé, romain ou français, de le caractériser et de le comprendre ; — et que tant d'yeux de petits enfants brillent là-bas, quand on prononce le nom de leur vieux poète.





LE MEXIQUE ACTUEL

LE MEXIQUE

VU PAR DEUX VOYAGEURS

(1865)

---

§ 1er.

Prédiction du comte d'Aranda. — Envahissement progressif des États-Unis. — Le Mexique perd trois provinces. — Avenir des deux continents. — Voyages de M. Biart au Mexique. — Le clergé et l'armée. — Le Mexique actuel. — Les Indiens.

Au moment où Louis XVI et Charles III d'Espagne protégaient, favorisaient, consacraient l'indépendance nouvelle des États-Unis américains, voici ce que le comte d'Aranda écrivait à son maître :

« Ce que nous faisons aura de très-lointaines conséquences. La république des États-Unis n'est qu'un pygmée; mais ce pygmée d'aujourd'hui sera bientôt un géant, puis un colosse. Cette république fédérale, qui nous doit son indépendance, ne manquera pas d'oublier l'immense service que la France et l'Espagne lui rendent. La république des États-Unis s'occupera bientôt de son propre agrandissement. On verra cette confédération attirer à elle de toutes les parties du monde les hommes intelligents et laborieux qui viendront y chercher en foule la liberté de conscience, la récom-

pense de leurs labeurs, enfin le bien-être que leur promettent les institutions proclamées et établies par ces républicains. Nous aurons la mortification de voir les Américains du Nord rester maîtres absolus du Nouveau-Monde. Ils ne se contenteront pas de leur puissance acquise. Ils attaqueront et entameront l'Amérique espagnole. Ils s'empareront d'abord de la Floride ; prendront ensuite le golfe du Mexique et finiront par envahir le magnifique royaume de la Nouvelle-Espagne. Tel est l'avenir que nous réserve cette petite république, que nous concourons à établir. »

A quoi servent les prophéties? La cour de Versailles, qui voulait se venger de l'Angleterre, favorisa la création de la nouvelle République.

On n'écouta point ce politique sagace, trop oublié aujourd'hui, — d'Aranda, qui avait calculé la courbe que devaient suivre les destinées. Ses paroles se perdirent dans le tumulte des événements et des passions. Dure condition, que de gouverner un pays faible, et de nager contre le courant des décadences!

Opposer à ces vagues folles qui montent toujours l'impuissante force d'un génie clairvoyant et isolé est la tâche la plus difficile. La France et l'Espagne n'auraient pu alors reprendre l'ascendant et faire reculer l'Angleterre qu'en abolissant l'inquisition, en constituant les Parlements et en organisant la liberté des deux pays. Les honnêtes gens — d'Aranda, Jovellanos et Turgot — le disaient, mais un peu timidement. L'intérêt, la tradition et la passion couvraient leurs voix.

On se contenta de créer en Amérique un nouveau centre de forces qui favorisa l'Angleterre, c'est-à-dire les idées et la civilisation anglo-saxonnes. Aussitôt,

comme d'Aranda l'avait prédit, on vit même Franklin, même Washington et Jefferson, se détacher, sinon de la France, du moins de nos systèmes et de notre monarchie ; l'Espagne inquisitoriale resta seule à l'arrière-garde ; l'Amérique du Nord prit l'avant-garde ; la France resta ballottée et suspendue entre le passé et l'avenir, sur les flots et sous l'orage de sa Révolution.

D'Aranda, que l'on n'avait pas écouté, avait signé le traité de 1783. Toutes ses prédictions devinrent des faits et s'accomplirent successivement. L'Angleterre respira plus libre, une fois dégagée de sa colonie, qui désormais fut sa tributaire. Les Américains du Nord, constitués en fédération, achetèrent d'abord la Floride, puis ils s'emparèrent des trois fractions les plus riches du Mexique : du Texas, de la Californie et du Nouveau-Mexique.

Commercialement et politiquement, c'était pour l'Amérique du Nord un gain énorme. Elle avançait toujours. De même que, dans une forêt, la séve supérieure du chêne et du sapin étouffe sur son passage la faible essence des lianes et des arbustes secondaires, de même on voit depuis 1783 l'anglo-saxonisme américain marcher à pas de géant vainqueur ; frayant ou plutôt forçant sa route à travers les populations de toutes nuances, sauvages, indigènes ou de sang mêlé ; tantôt par la violence, tantôt par la ruse, toujours avec un succès triomphal. Les métaux précieux et les cultures abondaient dans les trois provinces mexicaines « annexées ; » ce mot commode et heureux nous vient de l'Amérique. La République mexicaine, qui au moment de sa fondation avait compté 216,012 lieues carrées,

n'en compta plus que 106,067 (1). Aujourd'hui, elle a perdu plus de la moitié de son territoire (109,945 lieues carrées), absorbée par ses redoutables voisins.

Le grand rôle dans les destinées humaines est certainement réservé à l'Amérique; la raison en est simple: c'est la jeunesse devant la vieillesse. Il n'y a pas quatre siècles que les deux hémisphères étaient étrangers l'un à l'autre. Humboldt prétend que cela est merveilleux. Pourquoi merveilleux? La vieille Europe, victorieuse de la vieille Asie, ayant pu se procurer les ressources et les instruments nécessaires, se mit en quête de la jeune Amérique, qu'elle voulut peupler et civiliser. Pline l'Ancien et surtout Sénèque le Tragique l'avaient prédit; ce dernier dans des vers fort beaux et très-connus (2). L'éducation du double continent américain, depuis le cap Horn jusqu'à Terre-Neuve, s'est opérée sous deux influences : celle de l'Espagne catholique néo-latine, qui a conquis et civilisé le Sud, le Mexique, le Pérou et les contrées que baigne le Pacifique; celle de l'anglo-saxonisme septentrional et puritain, qui s'est emparé des côtes nord de l'Atlantique.

Ainsi, par une singulière loi de l'histoire, le vieux catholicisme méridional ibérique a présidé au développement du Sud ; tandis que le nouveau christianisme du Nord européen dominait, régularisait et opprimait le Nord de l'Amérique. Les Espagnols méridionaux avaient rencontré dans le Midi américain un mode antique de civilisation indigène assez florissante, sur laquelle ils usèrent barbarement du droit de conquête romaine. Les Anglais puritains, professant une religion

(1) 11,030, selon quelques statisticiens et géographes.
(2) *Venient annis sæcula seris*, etc., etc.

plus tolérante, se trouvèrent en face de tribus nomades et de chasseurs sauvages, qu'ils affectèrent de respecter et de ménager.

On ferait un très-beau livre du double effet produit, d'un côté par la vigoureuse civilisation des Germains anglo-saxons sur l'Amérique du Nord, d'un autre par les races espagnoles et portugaises, brillantes et guerrières, sur l'Amérique du Sud. Il y a là matière à beaucoup de réflexions. Les guerriers, les aventureux, les catholiques, ont d'abord tiré du pays conquis tout l'argent et tout l'or qu'ils ont pu. Après avoir massacré et pillé indignement les populations, selon les nobles lois de la guerre, et les avoir forcées de communier et d'aller à la messe, ils ont bâti des villes, joui du soleil, pris des maîtresses, et se sont endormis dans le plaisir, sans trop s'embarrasser du reste. Les villes sont tombées en ruine; les races indigènes ont végété dans la détresse et la servitude. Les *Parrocos* ou curés n'ont point inoculé d'éducation morale à leurs ouailles; et toutes les barbaries de l'Incivilisation, épousant les corruptions du vieux Monde, ont composé une masse inouïe de mœurs hétérogènes, chrétiennes-sauvages, chevaleresques-vicieuses, sans analogie avec rien d'antérieur et sans exemple.

Cependant les générations succédaient aux générations; les massacres de la conquête se réparaient; les multitudes indigènes allait croissant. Les *sangs-mêlés* de toute espèce eurent bientôt envahi la scène. Le sang conquérant, faible goutte perdue dans le torrent de toutes ces races confondues, gardait sa domination, grâce à l'ignorance et à la faiblesse des indigènes, à leur mauvaise éducation et à leur patience.

Mais le moment est venu ou va venir où ces millions d'hommes asservis se relèveront.

Déjà les créoles, sinon les Indiens, sont maîtres de la place; déjà Juarez est à la tête des affaires; et l'on peut prévoir le jour où la majorité, composée de métis, de Mistèques, d'Aztèques, d'Indiens et de demi-Indiens, panachés de nuances européennes, conduits par quelque nouveau messie, décidera des choses.

Ainsi la civilisation catholique espagnole, tout en s'affaiblissant au Mexique et au Pérou, a sauvegardé et conservé les vaincus. L'Amérique du Nord, au contraire, celle des puritains anglo-saxons, créant des sociétés très-énergiques, a refoulé, éteint ou plutôt étouffé les peaux-rouges, tué les tribus sauvages, et écrasé leurs sociétés rudimentaires.

Ces puritains prêchaient la tolérance. Sans doute; mais leur ruse et leur force, les intrigues et les manœuvres de l'Europe; l'eau-de-vie, qui décimait, brûlait et dépravait les sauvages, les anéantissaient en définitive.

Double situation extraordinaire. Dans l'Amérique puritaine, toute pacifique et philanthropique, un petit nombre d'indigènes exténués diparaissent devant des millions d'Européens maîtres du sol; et dans l'Amérique du Sud les descendants de Cortès et de Pizarre sont aujourd'hui près de disparaître devant des millions de ces pauvres indigènes dont ils ont égorgé les ancêtres doux et pacifiques.

Cherchons aujourd'hui à nous rendre compte de la situation vraie de cette seconde Amérique, à peine peuplée relativement à son territoire, et dont l'opulence naturelle est pour sa voisine du Nord une tenta-

tion si séduisante. Pourquoi les prédictions et les menaces du diplomate espagnol d'Aranda ont-elles été si exactement justifiées? Quelles sont les causes qui, dans l'*Amérique du Sud*, ont offert de si invincibles obstacles à la stratégie de nos généraux et à la bravoure de nos soldats? Les renseignements à cet égard sont nombreux.

Les traits caractéristiques du Mexique actuel ressortent avec vivacité des récits de *Lucien Biart*, — esprit juste, plume délicate et incisive.

Il est resté dix-huit années entières au Mexique, dont il a parcouru toutes les solitudes et dont il connaît les villes, les villages, les *ranchos* et les grandes forêts. Il n'y a guère de style plus finement coloré ou plus vif que le sien. On voyage avec lui, on le suit dans la savane, dans les fermes et dans les déserts.

Il a eu le bon esprit de ne point transformer ses romans, en histoires, ses voyages en romans ses histoires en pamphlets. Il met chaque chose à sa place. Dans un temps de prétentions infinies et de *pose* universelle, ce bon goût est chose rare, ce bon sens est louable. Après avoir lu son drame du *Bizco*, qui est plein d'intérêt, lisez sa brochure politique, écrite avant le retour de notre armée; vous y trouverez tout le Mexique d'hier, qui est redevenu le Mexique d'aujourd'hui, et que les aimables Yankies vont probablement relever du péché de paresse, selon la vieille prophétie du comte d'Aranda. Bientôt peut-être ces *Roughs du Far West* apprendront aux populations mexicaines, longtemps opprimées, et tout avachies par la servitude, comment une ville de quinze mille âmes se défend contre une armée de trois cents bandits en

haillons. Peut-être aussi cette nouvelle éducation protestante et puritaine parviendra-t-elle à leur enseigner l'art de vivre sans *pronunciamientos;* peut-être apprendront-ils à se passer de glorieux pillards, — de trois colonels menant un soldat, — et de six généraux commandant un colonel.

Voici comment ces colonels et ces généraux recrutent leurs armées.

« Quatre ou cinq mules chargées de lances et de fusils nous suivaient ; je devais bientôt apprendre pourquoi. Le *padre Beltran*, un gros cigare à la bouche, nous contait de joyeuses histoires. Natif de Puebla, il avait la parole facile et la politesse obséquieuse de ses compatriotes. Frère Jean des Entommeures, à la science près, eût trouvé un digne camarade dans la personne de ce moine, qui n'avait d'austère que l'aspect.

« Tandis que nous causions, un homme monté sur un vieux cheval, poussant devant lui deux ânes chargés de poteries, se rangea afin de laisser défiler la colonne.

« — Ce garçon me plaît, dit tout à coup le colonel en s'arrêtant en face du potier. Holà! sergent, qu'on lui donne une lance!

« Cinq ou six soldats se précipitèrent aussitôt sur le muletier; on lui enleva sa monture, ses habits, son bagage et la petite somme qu'il portait dans une ceinture de cuir : le plus mal monté de la troupe s'empara du cheval de la nouvelle recrue et lui céda le sien; on arma d'une lance le pauvre diable, qui sembla frappé de stupeur — et on le plaça dans nos rangs.

« — Si cette canaille cherche à s'échapper, dit le colonel, feu sur son corps — tous à la fois!

« Et il me rejoignit... en fredonnant. Hélas! je connaissais de réputation ces façons d'agir ; mais ce que je venais de voir me faisait trembler de colère et d'indignation. Ces abus se renouvelèrent plusieurs fois : tantôt les fantassins enrôlaient un Indien, tantôt les cavaliers saisissaient un fermier et sa monture. Ces malheureux suivaient mornes et silencieux leurs futurs compagnons d'armes, qui les insultaient.

« Une dernière scène surtout m'impressionna vivement : un Indien Mystèque, chargé d'une petite fille, suivi de sa femme qui traînait deux autres enfants, tressait, tout en cheminant, de menus objets de jonc. Les infortunés se rangèrent à notre passage, nous regardant bouche béante, comme surpris de voir à la fois tant d'hommes et de fusils. Soudain quelques soldats se jetèrent sur le piéton ; l'enfant qu'il portait roula dans la poussière, tandis que la mère, qui s'était instinctivement élancée au secours de son mari, s'affaissait sous un coup de plat de sabre si formidable que le sang en jaillit. Si j'eusse été doué d'une force suffisante, j'aurais, je crois, tenté d'exterminer les misérables qui abusaient ainsi de leur pouvoir.

— « Grâce au moins pour celui-là, dis-je au colonel!

« Le jeune colonel se tourna vers moi et m'examina avec curiosité, comme s'il cherchait à s'expliquer la cause de mon émotion.

— « Ce ne sont pas mes hommes qui l'ont pris, répliqua-t-il ; je n'ai aucun droit sur lui.

« La pauvre Indienne, restée en arrière, se leva, essuya le sang qui coulait de sa blessure et courut vers nous. Avant qu'on eût pu deviner son intention, elle se cramponna à l'étrier du moine, qui retint sa mule :

« — C'est mon mari! cria-t-elle, il nous faut un mois pour regagner notre hutte, la faim nous prendra moi et mes enfants, s'il part avec vous!

« — Je ne puis rien aux choses de la terre, répondit le moine, en secouant la tête; mais tu es chrétienne et une chrétienne doit suivre son mari. Lâche-moi et suis-nous!

« Et, se dégageant par un effort, il jeta à la suppliante une pièce de monnaie qu'elle n'aperçut même pas.

« — J'ai voyagé avec des bandits! m'écriai-je emporté par la colère; mais ils eussent rougi de commettre les violences par lesquelles vous vous signalez!

« Le colonel et le prêtre se tournèrent vers moi.

« — A quoi bon, repris-je amèrement, vous cacher plus longtemps mon indignation? Vous qui portez un uniforme qui vous oblige à protéger vos concitoyens! c'est vous qui les traitez ainsi

« — Mon fils, interrompit le moine, comment voulez-vous qu'on recrute l'armée?

« Je me mordis les lèvres et restai silencieux, afin de retrouver mon sang-froid : ce qui me semblait monstrueux n'avait rien que de naturel aux yeux de gens habitués dès l'enfance à ces procédés. Devenu plus calme, j'expliquai de quelle façon j'entendais le recrutement. Mes compagnons secouaient le tête, faisaient par pure politesse des signes d'assentiment, mais notre système de conscription leur paraissait une utopie irréalisable; ils ne purent s'empêcher de rire aux éclats quand je leur déclarai que, dans mon pays, j'aurais porté le fusil si le sort ou ma vocation m'eût lancé dans la carrière des armes.

« — Allons, allons! répliqua le franciscain, vous avez beau dire, nous voyons bien que vous êtes un homme *décent!* Vous abusez trop de notre crédulité.

« — Pensez-vous donc, repris-je, que ce soit en ramassant au hasard, en rassemblant malgré eux des gens de tout âge, de toute condition que l'on forme une armée sérieuse?

« — Les soldats de votre pays, riposta le colonel, passent pour de bons soldats ; mais je voudrais les voir en face des nôtres !

« Engagée sur ce ton, la conversation ne pouvait que dégénérer en dispute : je fus assez sage pour me contenter de sourire. »

Le fonds terrible, le fonds inique, c'est « la guerre, » c'est le recrutement qui l'alimente.

Notre voyageur se demande comment il peut se faire que ces soldats malgré eux ne désertent pas en masse. C'est que l'espèce humaine, — devenue sans conscience, — réduite, comme elle l'est dans ces pays, à l'état de « pâte » obéissante, souffre tout, s'arrange de tout et ne résiste à rien. Elle est alors incroyablement ductile. On la jette dans tous les moules ; on la rompt à toutes les misères. Pourvu que la brutalité du bâton lui impose, elle est capable de tout subir. Avant que le caractère personnel ait pris de la consistance, et que le jugement de chacun soit éclos, vous pouvez impunément fouler, pétrir, contourner, altérer, détruire, mettre en poussière ou en boue liquide cette misérable âme humaine, logée dans un corps que l'intelligence n'éclaire plus. Non-seulement cela se passe au Mexique, mais il a tel degré plus infime encore de civilisation, où vingt mille hommes vont, sans mot dire, sur un signe

et un geste représentant la force, se faire patiemment égorger.

Les nations les plus éclairées et les plus braves, dès qu'elles restent asservies quelque temps, perdent leur lumière intérieure.

« Avec qui voterez-vous? demandait le conventionnel Billaud-Varennes à un député du centre. Avec nous? — Oui, si vous êtes les plus forts! »

Lorsque sous les portiques de l'Abbaye, à Paris, on massacra tant de victimes, il suffit aux meurtriers de se légaliser par une écharpe, d'ouvrir un grand registre officiel et de s'inaugurer juges. « Obéissons aux magistrats, s'écriait la population bien élevée ; » et personne ne songeait à réclamer. La Force — le legs malheureux non-seulement de l'ancienne monarchie française, mais du monde ancien — l'emportait.

Par la féodalité et la conquête, même le *meurtre* prenait force de *loi*. Le symbole suffisait. « Ne bougeons pas s'écriaient les honnêtes ; » et la révolution s'enfonçait sanglante dans les voies despotiques, qu'elle aurait dû combler par la charité et la liberté.

Suivre le plus fort, c'est l'axiome de Machiavel, — axiome ironique chez lui, — sincère chez Guichardin, qui est le clair de lune de Machiavel. Guichardin, en une phrase, résume et systématise cette idiosyncrasie des nations délabrées : *Fate ogni cosa per star da chi vince ; fate ogni cosa per non star da chi perde* (1).

On aurait donc tort de faire un crime spécial aux Mexicains de cette nécessité qu'ils subissent, de cette éducation qu'ils ont reçue, de cette dissolution au fond

(1) Faites tout pour être du côté des gagnants ; faites tout pour ne pas être du côté des perdants.

de laquelle ils trouvent encore moyen de subsister, de cette maladie générale.

Cinquante ou soixante mille civilisés, à demi civilisés — « décents » (c'est le mot du pays) — sont superposés à six ou sept millions d'âmes barbares, Mistèques, Aztèques, Indigènes et métis, résumés et résultats de toutes les races tropicales et européennes. *Décents* et *indécents* ne croient qu'à la Force et n'adorent qu'elle. L'homme, pour eux, n'est jamais une raison, une âme. C'est une force ou une faiblesse. Dans ce pays où le volcan est moins volcan que l'homme, et où le soleil au ciel est un tyran terrible, la faiblesse de l'ancien sujet de Montezuma (Moctezouauma) descend jusqu'à la dernière débilité ; l'âpreté de l'Ibère conquérant n'a ni bornes ni nuances. Il n'y a que bourreaux et victimes. Le soupir de la pauvre Indienne qui met un enfant au monde est un cri de vengeance impuissante, que le fils répète sans espoir et médite jusqu'à sa mort. Bandits ou *leperos*, chasseurs ou bergers, vivent ainsi. On demande l'aumône à ses bourreaux. On hait, on rampe, on se venge ; on joue sa dernière piastre ; on tue; la vie s'écoule.

Le christianisme avait là une belle guérison à opérer. Mais aux religions il faut des prêtres, c'est-à-dire des hommes.

Le clergé mexicain fut dès l'origine quelque chose de peu semblable au clergé français, si instruit, si doux, si charitable, — sensé, attaché à la morale dans ses actes et ses paroles, — très-préoccupé de la question romaine, tolérant au fond, aimant le bien et ses aises, et ne s'armant que d'une intolérance de circonstance, de passage et d'occasion.

« Quiconque, dit notre voyageur, a parcouru le Mexique, a pu rencontrer dans les rues de Peubla, ville épiscopale, des moines noirs, roux et gris, se promenant, le pistolet à la ceinture, un cigare à la bouche, une fille au bras, bénissant de leur bras libre les braves gens qui s'agenouillent sur leur passage. Ce sont là péchés mignons sur lesquels je ne veux pas trop m'appesantir; car, après tout, les bons pères ne sont que des hommes. Mais ces hommes sont d'une ignorance crasse; ils abrutissent le peuple; ils font communier des enfants de sept ans, dépourvus de toute instruction religieuse; ils prêchent en latin des sermons sur la Trinité, comme s'il ne suffisait pas à des théologiens de leur force de traiter ce sujet en langue vulgaire pour n'être pas compris. Ils s'emparent d'un moribond et lui parlent du diable, afin qu'il lègue ses biens à telle ou telle communauté, quand il aurait été si simple de lui parler de Dieu, sans déshériter des orphelins. Ils forcent les pauvres à vivre en concubinage parce qu'ils leur refusent la bénédiction nuptiale, à moins d'une somme qu'un artisan mexicain, vu la modicité des salaires, ne peut jamais réunir, même après cinquante ans de stricte économie. Ils obligent le fils à voir pourrir chez lui le cadavre de sa mère, si la malheureuse femme meurt avant que sa famille ait amassé de quoi acheter une place en terre bénite.

« Le clergé mexicain se recrute dans la basse classe. Quelques mois passés au séminaire, où les élèves apprennent à décliner et à conjuguer dans une grammaire latine en vers, suffit, je ne sais d'après quelle recette, pour les transformer en théologiens; puis on

les ordonne. Comme ils sont destinés à vivre dans un village indien, où ils doivent prêcher en langue *aztèque*, on songe beaucoup plus à leur enseigner cette langue qu'à s'inquiéter de leur savoir ou de leur moralité. Or, au Mexique, nul homme de bonne société ne parle aztèque. Ce serait presque avouer une origine indienne, ce dont on se défend à cor et à cris, attendu que l'arrogance castillane regarde le nom d'Indien comme une injure. »

Voilà l'étrange clergé qui devait moraliser l'Indien.

Et lorsque la culture du coton eut été supprimée par l'opposition politique des derniers temps; — lorsque l'indigène ne put ni se vêtir ni se livrer à cette occupation lucrative et pacifique, sa régénération devint impossible. L'Indien n'eut plus qu'à s'enrôler dans les guérillas ou à s'enfuir dans les savanes. Un seul point de contact le relia désormais soit au *ranchero*, soit au créole, ou au demi-nègre, ou aux fils des Castillans de *sangre azul;* le sentiment le plus profond : — l'horreur de l'*étranger*. Moine quêteur, cavalier de Miramon et de Juarez, chasseur de tigre, jusqu'à la *china* et à la *senorita*, s'entendaient là-dessus; ils étaient unanimes à cet égard : *Caracho! los estranjeros!*

C'est le cri de toutes les races ou barbares ou incomplétement civilisées. Pratiquant l'hospitalité, souvent plus généreuses et plus charitables que nous, elles reculent devant l'amélioration qui les humilie et les épouvante. Inaccessibles au perfectionnement, incapables de comparer les mœurs, les idiomes, les religions et

les coutumes, elles ne connaissent pas de plus grand criminel que celui qui vient déranger leur quiétude et déraciner leurs vices comme leurs vertus.

C'était donc un projet d'une difficulté considérable que d'exposer à cette lave incivilisée quelques milliers d'*ultra-civilisés*, gens du Nord, que ces flots ardents allaient submerger. Ces mille fractions de barbarie accoutumées à la force auraient cédé à la force. Mais quelle force! Il s'agissait d'occuper 2,213 lieues de côtes, en tout 111,500 lieues carrées, sans aucun appui solide dans le pays. L'œuvre, pour s'accomplir, exigeait de bons soldats, de bons capitaines, de bons ingénieurs, de l'argent, des munitions, des plans habiles, de l'esprit, de l'activité, du génie.

Il fallait encore d'autres provisions.

Il eût fallu connaître les obstacles, les difficultés, les chances possibles.

De même que, dans la période qui précède la nôtre, on s'est fié aveuglément à la Parole et au Système, on se fie trop aujourd'hui à la Géométrie et au Calcul. L'homme est une intelligence; il faut qu'elle s'éclaire sur les variétés et sur les exceptions, sur les diversités et sur les nuances, non-seulement sur l'*Absolu*, qui est l'*Algèbre*, — mais sur le *Relatif*, qui est la *Vie*.

---

§ 2.

NOTES DE VOYAGE D'UN OFFICIER AUTRICHIEN (1).

(GUERRE DU MEXIQUE).

Quelques mots sur un Officier autrichien, — sur les Modes littéraires, — sur le Roman historique et sur les Autographes. — Véron et Malitourne. — La Contemporaine. — Les Ateliers littéraires. — Maximilien au Mexique. — Mensonge d'un titre.

Le besoin de solennité, qui est une des faiblesses de notre temps, a imposé à ce livre un bien gros titre.

Ce malheureux prince, dont il est question sur la première page, ne se montre même pas dans la suite des chapitres. Ce sont les notes un peu vagues et trop ornées qu'un officier autrichien, engagé dans les troupes impériales du Mexique, a jetées au hasard, et qu'une main étrangère a sans doute pris la peine de polir, d'arranger, d'enjoliver, de mettre en ordre, de revoir. Ce beau fatras du vieux roman historique, cette mise en scène insupportable, temporaire, — demeures souterraines, ruines, incendies, élégances romanesques — ce vernis général de majesté pittoresque et de faux

(1) With Maximilian in Mexico, from the Note-Book of a Mexican Officer, by Max. Baron von Alvensleben, late lieutenant in the imperial Mexican army. — (London Longmans, Green and Co.)

Avec Maximilien au Mexique ; Extrait des Notes d'un Officier mexicain, par Max. Baron d'Alvensleben, ci-devant lieutenant dans l'armée impériale mexicaine. (En anglais Londres.)

sentiment, — ce glacis de mélodrame et de mélancolie répugnent aux amateurs de la vérité.

Aussi me garderais-je bien de m'arrêter longtemps sur la critique et l'analyse de ce livre, si le fonds n'en était pas réel et solide.

L'auteur lui-même est un personnage vrai, d'une famille excellente et fort célèbre; brave, jeune encore, et qui a fait très-vaillamment ses preuves. Il appartient à cette espèce d'hommes qui aiment la guerre pour la guerre, que l'épée et le plumet ravissent, qui frémissent au bruit du tambour et qui se baignent avec délices dans les hasards de la vie d'aventures.

Après avoir servi comme volontaire dans les troupes américaines de l'Union anti esclavagiste, le baron Max a voulu continuer sa carrière et s'est engagé sous le drapeau impérial de Maximilien. Il adore le mouvement et le bruit, l'étendard qui se déploie, le galop du cheval, le clairon qui sonne, le combat pour le combat. J'aurais voulu que cette âme et cet esprit, au lieu d'accepter les formules de style que « l'ornemaniste » leur a imposées, se fussent ouverts et révélés naïvement, simplement. Aujourd'hui la phrase nous inonde, et tout le monde, depuis la chanteuse des concerts publics jusqu'aux plus grands diplomates, tout le monde, hélas! — fait du style! — et du style grandiose, ironique, pompeux, satirique, métaphysique, — du style gamin, — du style féroce, — du style coloré; avec des circonlocutions excessives et de superbes subtilités.

Une seule goutte de vérité, une étincelle de vie, un atome de réalité pratique! Ah! cela devient rare dans les époques très-avancées, qui, à force de vivre, ont

remplacé le fait par la phrase, et le corps par la draperie.

Comment a été élevé, comment a grandi, de quelles pensées a été nourri, quelles aventures a traversées ce baron autrichien et catholique, qui s'en va d'abord guerroyer parmi les protestants, et qui finit par offrir son épée au malheureux frère de son souverain, fourvoyé dans cette périlleuse aventure? S'il a vu de près les États-Unis et combattu sous les drapeaux de ces républicains anglo-saxons, comment n'a-t-il pas d'un seul coup d'œil aperçu et deviné l'impossibilité du succès pour Maximilien? L'antagonisme des éléments que l'on prétendait assimiler n'a pu lui échapper. Quelle antipathie ou plutôt quelle *antinomie* de race! Comment les fils des vieilles familles teutoniques osent-ils s'égarer dans ces latitudes méridionales et parmi ces peuples catholiques? C'est se vouer au poison, au poignard, à la haine, à la trahison, à la ruine.

Le livre ne me dit rien de tout cela; et j'en éprouve un regret. On ne pouvait guère demander à un homme de guerre d'être philosophe; on aimerait seulement à le voir plus homme de guerre, à le connaître un peu plus à fond. Je le voudrais moins convenable, moins arrangé, moins cadencé, moins beau, moins confit en rhétorique.

Ainsi Benvenuto Cellini et vingt autres des anciens temps nous introduisent dans leur for intérieur.

Ce sont des hommes réels, non des scribes : Cellini, Saint-Simon; quelques-uns écrivent à la diable, et on les lit. La vérité suffit.

Pourquoi tout intérêt historique cesse-t-il quand les

écrivains de Byzance prennent la plume? C'est que la solennité du rhéteur, la majesté du sophiste, le cadencé, le convenable, l'empesé, le gourmé du costume et la fadeur de l'étiquette obstruent le souffle de vie, le souffle humain, qui n'arrivent plus jusqu'à nous. Sous des laminoirs identiques, « Zonaras » et « Théophylacte » aplatissent et lustrent leurs souvenirs. Que nous importe cette élégance? Soyez barbare et ne mentez pas. A l'époque où ils écrivaient si proprement les fadaises qui nous répugnent, les sauvages skaldes chantaient de mauvais vers, dont certains fragments seulement nous sont arrivés, et comptent parmi les plus précieux débris de l'histoire.

Quelques vapeurs romanesques et un mélange de descriptions et de coloris, qui rappellent les romanciers, me font peine dans les notes du baron allemand. J'y sens non pas la falsification, mais l'ornement. Je voudrais être parfaitement sûr que la fiction n'a pas mis la main à ces récits, qui ont souvent trop de régularité et d'emphase. Les mœurs mexicaines sont vraies, les événements réels; les récits de combats indubitables; mais l'auteur pénètre dans trop de cavernes; j'assiste, caché derrière une roche, aux conciliabules de trop de généraux mexicains. Le baron autrichien se trouve à portée d'entendre et de me faire connaître trop d'arcanes. Ici je ne suis plus à mon aise et je me défie. Un fond de vérité se trahit certainement sous ces ambages de paroles; j'aimerais mieux néanmoins un récit plus nu, plus simple et moins assaisonné.

A peine arrivé au Mexique, le baron est fait prisonnier par les bandes de Juarez; il trouve moyen de s'échapper, repasse le Rio-Grande, se trouve en sûreté

sur a terre des États-Unis, repasse une seconde fois le grand cours d'eau pour aller sauver quelques compatriotes prisonniers des Mexicains, et finit par se retrouver sain et sauf à la Nouvelle-Orléans.

Son personnage en lui-même intéresse.

On voit en outre que la guerre nous a été livrée non-seulement par les républicains de Mexico, mais par les États-Unis, par leurs guérillas noires et leurs Yankees aventuriers, aussi bien que par les créoles et les *sangs-mêlés*. Tout est hostile. Point d'asile, excepté chez quelques charitables femmes.

Les aventures de notre jeune homme étant toujours suspendues sur les terres limitrophes des États-Unis et du Mexique, la peinture de ces mœurs est curieuse au dernier degré. Quelles mœurs! Sur aucun point du globe il n'y a plus de crimes journaliers, étranges, excessifs, inouïs; nulle part plus de langages confondus, plus de bandits hétérogènes, plus d'assassins de toutes les races; enfin un plus singulier travail de toutes les écumes bouillonnantes et de toutes les scories atroces.

Si de la Nouvelle-Orléans vous tracez, en diagonale, une ligne qui aboutisse à la pointe de la Californie, et que de l'autre côté une seconde ligne, partant du golfe de la Californie, atteigne les grands lacs du Canada supérieur, vous enfermez dans un carré des régions formidables, quelque chose d'infernal. Elle aboutit au Mexique proprement dit par l'une de ses extrémités, et c'est là que nous mène le baron d'Alvensleben. Les noms de lieux et de races indiqués sur la carte de l'Allemand Berghaus (excellente carte) dénotent les limites que chacune des civilisations européennes a pu tou-

cher dans ce monde des brigands. Les noms français sont rares : *Sainte-Croix, l'île Royale, les Moines, la Prairie du Chien*, *la Belle-Fourche*, voilà tout. Quelques localités canadiennes seulement rappellent le passage des Français.

Les dénominations indiennes et sauvages sont nombreuses. Elles inondent la Californie.

Ce sont les noms des vieux indigènes : *Arrapahoes, Cheyennes, Shawnies.* En descendant vers l'Atlantique et le Pacifique, des deux côtés, tout est espagnol : Rio-Colorado, Rio-Grande. On voit que les Castillans se sont arrêtés au pied des monts infranchissables. Les Mormons polygames occupent à peu près le centre. Ils représentent une civilisation grossière et nouvelle. La bande qui court le long du Pacifique est livrée aux chercheurs d'or qui, à coups de *revolvers* et de grands couteaux, s'entendent très-bien avec les héros mexicains ou sauvages. En remontant vers Saint-Louis on trouve la vieille Angleterre, les colons qui ont pris le Texas ; les *roughs* de l'Ouest ; Fort-Franklin, Brownsville. C'est avec sagacité que les hommes d'État américains ont tracé de Leavensworth à Sacramento, en passant par Utah, la ligne de chemin de fer qui va couper en deux le carré dans sa largeur, rejeter l'incivilisation vers le pôle et relier le Pacifique à l'Atlantique.

Dans la région inférieure de cet espace, entre le golfe de Californie et le Texas, tous les réfugiés, bandits, émigrés, désespérés des races castillane, anglaise, peaux-rouges, se livrent à une continuelle orgie. Les Français n'y sont presque pour rien. Le Canada, où ils subsistent encore, occupe la pointe de l'extrémité supérieure ; et les combats auxquels il a été donné à

l'officier autrichien d'assister ont lieu entre les populations inégalement féroces, diversement immorales et sauvages des *roughs* de la Californie, des *peaux-rouges* de l'Orégon et des *métis* mexicains; la trahison, le meurtre, le brigandage les font vivre. Les Allemands n'y apparaissent pas. Que l'on ait aventuré dans ce monde barbare — incompatible avec toutes les idées de l'Europe civilisée — les belles troupes autrichiennes et françaises, — voilà l'étonnant.

Alors même que certains coups de pinceau hasardés par M. d'Alvensleben passeraient pour un peu foncés en couleur, — quand même on leur ferait subir ce procédé de réduction auquel il faut soumettre le récit des voyageurs, — les portraits qu'il a tracés n'en resteraient pas moins frappants et caractéristiques. La trahison, la perfidie, le trafic du sang humain le pressent. On ne se fait scrupule de rien. On n'a pas de vrai parti, mais on abhorre les étrangers. On les massacre, on les vend, on les trompe, on les traque comme des bêtes fauves. On leur tend des piéges. Les noirs émancipés prennent une part active à la lutte et se rangent avec les juaristes. Le premier engagement que notre lieutenant doit soutenir a lieu contre une troupe de noirs et de guérillas en nombre formidable, et contre laquelle un petit nombre de Français et d'Autrichiens défendaient le poste de la douane, dans la petite ville mexicaine qui s'intitule Bagdad.

« — Voyez donc! s'écria un cavalier français, à l'aspect de la troupe grotesque des Mexicains, voyez donc un peu les beaux soldats de plomb!

« En effet, c'était l'armée la plus baroque du monde. Perchés sur des animaux maigres, qui n'avaient que la peau et les os, assis sur des selles d'une hauteur gigantesque, une multitude de personnages noirs aux cheveux crépus retombant en gros flocons sur leurs épaules s'avançaient en poussant de grands cris ; d'immenses chapeaux de paille ombrageaient leurs faces bronzées ; ils brandissaient d'énormes sabres, et des revolvers ornaient leur ceinture. La carabine suspendue à leur cou battait les flancs du cheval ; ils étaient à peu près cent contre un, et ils hurlaient comme des diables : *Vencer o morir por la republica di Mejico !* La vue de nos canons de fusil, assez peu nombreux, mais rangés en ordre et formant une superbe ligne, sembla inquiéter d'abord ces beaux messieurs, qui reculèrent d'une vingtaine de pas, puis, ralliés par leur chef, se précipitèrent furieux et reçurent notre décharge en pleine poitrine. Notre major, bon stratégiste et calculateur habile, nous avait formés en coin, baïonnette au bout du fusil, de manière à offrir aux assaillants un triangle de pointes acérées peu commode à renverser.

« En effet, lorsque, remis de leur première déroute, nos coquins se décidèrent à reprendre leur course et à se précipiter sur nous, le feu croisé, dont cette disposition nous assurait les avantages, les mit dans un désordre complet. L'ordre fut donné aux hommes qui formaient la pointe du triangle de se replier lentement du côté de la porte, le canon du fusil toujours dirigé vers le centre ; il n'y avait pas à résister à une défense si bien entendue. Aussi les flots successifs de cette masse furieuse vinrent-ils se briser contre la porte du

bâtiment, qui se referma brusquement sur eux. Alors, dans leur fureur, les noirs et les Mexicains se mirent à tirer sur notre petite troupe par les interstices des jalousies et des fenêtres ; et ils tirèrent si mal que nous ne perdîmes pas un seul homme.

« Le capitaine de la corvette française qui était en rade fut averti. Bientôt il nous envoya du renfort. Au moment où les noirs et les Mexicains, qui montaient à quelques milliers d'hommes, battaient en brèche notre frêle asile, qui retentissait sous les coups redoublés des pioches et des marteaux, deux ou trois bombes parties du bord de la corvette vinrent tomber au milieu des bandits; et au même instant un corps de soldats de la marine, assez peu considérable, il est vrai, mais très-suffisant pour les épouvanter, vint prendre par derrière les ennemis. Ce fut une panique générale. Nous ouvrions les portes pour leur apprendre à vivre, quand ils se mirent en fuite dans toutes les directions : les uns se noyèrent dans le Rio-Grande; les autres, poursuivis, la baïonnette dans les reins, jonchèrent de leurs cadavres les environs de la ville. »

Je recommande au lecteur la peinture des champs de bataille, celle de l'intérieur des prisons ; — enfin le feu croisé de complots, d'intrigues et de contre-intrigues que le baron nous raconte. Maximilien, comme je l'ai dit, ne paraît même pas; et son nom sur le titre n'est qu'un hameçon jeté au chaland.

Il faut convenir que messieurs les Anglais ont poussé trop loin les artifices et la mise en scène de l'éditeur. La falsification des titres, l'arrangement des manuscrits, — tout ce qui leur donne une apparence faite pour saisir le lecteur et le captiver, — tout cela est

devenu une vraie science. L'irruption du commerce dans la vie littéraire pourrait détruire la littérature. Quelquefois cela va jusqu'à la fraude, comme dans plusieurs procès récents, où il était question de vieux romans publiés sous des titres nouveaux. Ailleurs des voyages dont la matière première et brute a été livrée à un artiste de style, qui les étire, les accomode et les confectionne selon les règles de son état, se chargent de faits contraires et de fausses dates.

Où commence la vérité? où finit le mensonge?

Tantôt un roman suédois est publié par le traducteur comme sien; tantôt un vieux conte d'Hoffmann apparaît sous un titre français. Quant à la manufacture d'anecdotes et de Mémoires contemporains, elle est immense; mais c'est de la France qu'elle procède. Je l'ai vue commencer en France vers 1830, dans la grande ardeur de créations folles et magnifiques qui signala cette époque.

On peut dire, sans crainte de se tromper, que presque tous les Mémoires publiés entre 1825 et 1845 sont ou falsifiés, ou faux, ou altérés ou interpolés. Le roman historique envahissait tout. Aucune attache à la vérité; un besoin ironique de jouer avec les faits, de leur prêter mille couleurs; de les présenter sous mille lumières; un vif amour de l'effet dramatique étouffant la probité littéraire, mais non l'esprit.

Il y avait sur le quai Malaquais, dans un des plus beaux hôtels qui font face au Louvre, entre 1820 et 1835, un magasin de confection de Mémoires. Un homme d'esprit le dirigeait, ce pauvre et charmant Malitourne, un Rivarol manqué, l'ami intime de ce Fermier général des temps modernes, Véron, qu'on a

nommé bien mal à propos *le docteur*. Cet homme singulier, auquel on n'a pas rendu sa vraie justice, Véron, a fait fortune et le méritait par l'à-propos de ses caprices et la variété de ses dons. Malitourne, bien autrement brillant, n'a pas fait fortune, tant s'en faut. Personne ne causait comme Malitourne, qui avait la tradition du XVIIIe siècle. Quel éclat! quelle verve! et quelle finesse! Il frappait la médaille d'esprit d'un seul coup, en toute petite monnaie. Sceptique, prenant la vie comme un jeu, et la politique comme une plaisanterie, il avait institué le bizarre emploi de *conseiller pensionné* des ministres, et le remplissait exactement, sans accroître son capital; car il était joueur. Son ami Véron ne cessa pas de le soutenir jusqu'au lit de mort, cet ingénieux inventeur; une des victimes du temps où il parut, et qui expira dans l'idiotisme après une effroyable dépense d'esprit pratique et de scepticisme brillant.

Il dirigea, après l'avoir fondé, l'étrange et vaste atelier de faux monnayeurs littéraires, d'où sont sortis au moins cinq cents volumes attribués tour à tour aux personnages les plus célèbres; et si le public, rassasié de Mémoires, n'avait point donné contre-ordre, on aurait, je crois, imprimé un jour les Mémoires de Moïse et du Père éternel. Je n'ai pas sur la conscience une seule de ces fausses médailles; mais je vois d'ici l'atelier. La table était toujours servie; le libraire, un des élégants de l'époque, pimpant, goguenard, rose à la bouche, descendant de cheval, libraire antédiluvien, — se promenait dans la vaste salle dont le centre était occupé par les fruits, les mets et le vin de Champagne : — puis les livres découpés incessamment,

et les lexiques, et les dictionnaires, et les feuilles imprimées. Que d'épigrammes ils dépensaient entre eux! et que de joie! Et que cela était triste, après tout, cette falsification de l'histoire, qui nous menait droit au néant de l'histoire!

C'est précisément ce mouvement même, cet énorme mensonge historique, qui a déterminé le mouvement contraire, — la vérification par les autographes; réaction positive, nouvelle, excessive.

Le fanatisme du roman historique a cessé, la superstition de l'autographe commence ou plutôt continue.

Tout livre qui n'a pas son petit bagage d'autographes ou de documents secs appartient à une époque antérieure, à l'enseignement spécial de cette autre époque et à ses procédés surannés; — époque de succès et de triomphe pour le roman historique, cultivé en Angleterre par Ainsworth, en Allemagne par Spindler, en France par mille grands hommes; tout cela bien profondément enseveli dans les vieux nuages peints du théâtre et dans les coulisses du passé. Cette sorte de mensonge littéraire, dont la France et l'Europe ont un moment joui avec enivrement, nous a tellement rassasiés et blasés, que nous avons soupiré pour d'autres plaisirs. On demande à cor et à cris maintenant le fait brut, la charpente de l'histoire, la réalité absolue.

Nouvelle manie et nouvelle mode. Fanatisme des vieux papiers qui va jusqu'à l'adoration stupide d'un M tracé par Shakspeare ou d'un V sorti de la plume de Henri IV. C'est là aujourd'hui que nous en sommes.

Non que je blâme ou méprise les collections curieuses, surtout quand elles sont rassemblées et mises en ordre par des hommes tels que Feuillet de Conches,

par exemple. Je ne blâme pas davantage le poétique et puissant drame de l'histoire, le coloris et l'intérêt du récit ; est-il un drame plus profond et plus beau que celui de Tacite? est-il un plaisir plus vrai que le plaisir causé par les caractères que Saint-Simon ou Racine, Milton ou Dante ont tracés? Mais j'aime et veux la mesure. Elle est la loi française. Je blâme ce culte de fétiche qui vous prosterne aujourd'hui devant une paperasse tombée du panier aux lettres, demain devant la ridicule invention du romancier; c'est ce tempérament fou et enfantin qui vous a fait adorer Marat hier, et demain qui va vous faire adorer Barras.

Quant aux autographes, dont le règne est aujourd'hui avéré et universel, sont-ils toujours vrais? Les plus habiles y sont trompés. M. de Talleyrand avait eu longtemps pour secrétaire intime un jeune roué qui se brouilla plus tard avec son maître, et qui, sachant imiter parfaitement l'écriture du diplomate, répandit dans le monde toute une bibliothèque de notes et de correspondances qu'il attribua faussement à celui qu'il se plaisait à dénigrer. Il y a des ateliers de fabrication pour toutes choses, même pour la beauté des femmes, ainsi que pour le génie et la vertu. Il y en a pour la calomnie et l'anecdote. C'est le résultat des anciennes civilisations de tout fabriquer avec talent, de tromper sur toutes choses; les tableaux de Raphaël se font à Florence, les vieilles médailles à Venise, les jeunes visages à Paris. les réputations un peu partout. Je sais, dans une grande cité qu'il ne me plaît ni de nommer ni d'indiquer, un antre, un magasin, une étude, si vous voulez, où se trouvent classés avec la régularité administrative qui nous distingue et la clarté d'intelligence qui préside à

tous nos actes, les anecdotes et les dossiers, les faits et les lettres, les souvenirs et les notes qui peuvent nuire à presque toutes les familles du pays. Arsenal magnifique. Cela se paye, bien entendu, et fort cher. On en fabriquera même, si vous voulez.

Le jour où vous acheterez de ces mitrailleuses sociales, si ingénieuses et si bien disposées pour le service militaire de la vengeance personnelle, on inscrira sur un registre, avec votre nom, la date de la transaction (que je ne subirai jamais et ne vous conseille pas). Cette date sera elle-même numérotée et enregistrée comme les arbres de Fontainebleau ; et vous deviendrez un nouveau bénéfice pour le commerçant philanthrope qui a colligé ces documents et activé ainsi le mouvement de guerre sociale, si ardente aux vieilles époques.

Personne ne pense plus aujourd'hui ni aux faux Mémoires du cardinal Dubois, ni aux faux Mémoires de la Contemporaine; cette veuve ou d'un militaire ou d'un régiment qui, n'ayant plus de quoi vivre, griffonna ses souvenirs en une vingtaine de pages sans français et sans orthographe. J'ai entrevu cette vieille dame ; et j'ai tenu ses vingt pages, que je recommandai au prône. Le personnage d'une femme accompagnant toutes nos armées et assistant à nos campagnes parut curieux; et ce joyeux Malitourne, passant au laminoir de l'atelier littéraire les quelques feuilles de l'œuvre, en fit une quinzaine de gros volumes que l'on peut trouver dans tous les cabinets de lecture et dont le succès fut prodigieux. Qu'est devenu tout ce mensonge ? — Ainsworth ! James ! Mme Muhlbach ! Stahr ! où êtes-vous?

Notre bon contemporain, M. Amédée Pichot, s'est

heureusement garanti de l'oubli qui menace les romans historiques et les brochures politiques. Il a eu soin de se faire contester les dernières, comme appartenant à plusieurs auteurs, et de se rappeler aux passants du dimanche par la peinture de ses propres romans, reproduits en azur et en vermillon sur la devanture de sa villa. On peut, si l'on remonte le doux coteau de Bellevue, s'assurer de cette singularité contemporaine. Tout un roman de l'auteur est peint sur cette devanture éclatante et exposé au grand soleil. C'est dommage que le soleil et le peintre aient nui tous deux au génie de M. Amédée Pichot!

Le *Lion* d'Arles, excellente bête, ressemblant trop à un chat bien nourri, fait rêver le zouave à son dîner du soir, et l'étudiant qui passe trouve la *Vierge* d'Arles trop analogue à la Mædchen qui, dans les auberges allemandes, sert complaisamment le voyageur français. Néanmoins je n'ai pas reconnu sans intérêt sur cette muraille littéraire le vestige curieux des modes d'autrefois; — le dernier soupir, ou plutôt la dernière trace, je ne veux pas dire de M. Amédée Pichot, — qui évidemment vivra toujours, — mais du pauvre roman historique.

LES ÉMANCIPÉES

LES ÉMANCIPÉES

On fait trop de bruit autour des *Emancipées* de mon temps, *las Amancebadas*, comme on les nommait vers 1550 en Espagne.

Y a-t-il là quelque chose de neuf ou d'étonnant?

C'est une dépravation, certes. Mais n'est-ce pas la situation la plus simple et la plus antique? Toutes les femmes sauvages se vendent pour un collier. Pendant que les maris et les pères sauvages tuent, massacrent, dérobent tout ce qu'ils trouvent et sont assassins et voleurs par essence et nature, leurs femmes et leurs sœurs marchent dans la voie parallèle. Elles ne reçoivent la chasteté que de la civilisation. A l'origine des sociétés le vol règne avec la prostitution. Je ne vois donc pas qu'il faille être surpris de ce qui se passe; ce qu'on nomme *demi-monde*, les femmes de plaisir, ou plutôt « de peine » qui se vantent d'être vénales, ne doivent pas nous émerveiller. Nous revenons à l'état sauvage, voilà tout.

Mais on a récemment donné à la courtisane une sorte de rang, d'autorité et de puissance, ou du moins de suprématie. Voilà le vrai danger. La barbarie est ainsi couronnée; et la société qui fait arborer la barbarie par la femme porte une double infamie. Il y a eu, sous Marozia, une époque où Rome papale vivait

ainsi; c'était la plus dépravée des époques. Non-seulement le vice représenté par la femme déshonore une société, mais toute société qui permet aux femmes de prendre le pas sur les hommes est flétrie; elle s'effémine; c'est pis qu'un suicide. « L'homme, dit à ce « propos un étrange Allemand, est une valeur numé-« rique qui a besoin de la femme pour se décupler; la « force de la femme ne consiste que dans cette faculté « d'amplification et d'accroissement qui développe « l'homme et la famille; si l'homme est seul, il n'est « que 1; joignez-le à la femme, vous avez la famille; « il devient comme 10. Il se décuple. Mais ne vous « avisez pas de placer la femme plus haut que l'homme. « En renversant l'ordre des deux valeurs, l'une qui « existe par elle-même (*l'homme*), l'autre qui ne « vit que pour multiplier (*la femme*), vous les dimi-« nuez l'un par l'autre. Alors, au lieu de DIX — 10, — « vous aurez un *dixième*, — 0,1. » Le raffinement faux qui diminue la société produit des *dixièmes* de mâles. La civilisation vraie, au contraire, créant la famille, décuple le *mâle*.

Toutes les femmes de Rome déchue et de Byzance amoindrie valent au moins dix fois plus que les hommes qui les entourent. Mais combien la société elle-même y perd! Lorsque les robustes et molles Romaines couvertes de draperies pourpres, brodées d'or et semées de pierreries, se faisaient porter par leurs eunuques dans les rues de Rome (1), quelle triste et misérable humanité virile les environnait! Qu'était-ce que Bélisaire auprès des Eudoxie, des Pulchérie et de leurs

(1) *Saint Jérôme*, Epître XXVI (*Ad Pammachum*).

contemporaines, qui appellaient et attiraient les barbares et les invitaient à détruire la vieille civilisation! Il y a deux sources de désordre : l'empire désordonné de la femme sur l'homme et l'empire désordonné de l'homme sur la femme. Le commencement des sociétés est signalé par le second de ces abus, et la fin par le premier. Les sociétés débutent par l'esclavage du faible, qui alors est « la femme ; » elles finissent par la subordination du mâle qui, étant devenu le plus faible, tombe en servitude et obéit à la femme. Car c'est au milieu seulement de l'existence des peuples que se produit un beau et rare phénomène, la solution partielle du problème, le gouvernement avec moins de servitude, la liberté avec moins de licence, le mariage avec plus d'amour, l'amour avec moins d'égarements. Et c'est là tout ce que l'on peut espérer de mieux ou de moins mal pour notre pauvre race humaine.

Aussi, que de sottises n'a-t-on pas débitées sur les femmes ! et à propos des femmes ! Quel amas de folies s'est accumulé sur cette matière ! Les théologiens n'ont pas tort de dire que l'on déraisonne toujours à ce propos. Le XVIIIe siècle a raffolé d'érotisme à leur sujet ; nous avons déraisonné en leur attribuant le rôle des hommes.

« Faites-vous donc tout de suite *capitaines de vaisseau !* » leur disait en se moquant Marguerite Fuller.

C'est précisément ce qu'elles ne doivent et ne peuvent pas être.

Elles sont magnétiques, électriques, toutes-puissantes par reflet et réfraction ; ce qui ne veut pas dire que pour cela elles soient inférieures. Mais l'homme n'a aucun droit de les blâmer quand elles se dépravent ; car c'est

lui qui les déprave. C'est lui qui, multipliant les maîtresses, leur dit : « *Je compare.* — Ah ! répond sa compagne, vous *comparez !* je vous imite ! » — Dans bien des familles (même en province), l'exemple donné par le père et la mère instruit étrangement les jeunes filles ; les journaux, la musique, les confesseurs, les conversations, achèvent l'œuvre ; dès le plus tendre germe, l'innocence est desséchée par les lectures, les récits, les anecdotes, les observations secrètes. Croyez-vous que la femme ne soit faite ni pour voir ni pour entendre ? Croyez-vous que cette âme féminine, si souple et si perméable, si électrique et si vive, va s'élever d'un bond au-dessus de toutes les vertus, qui vous manquent à vous autres hommes, et dont, sous ses yeux même, vous vous passez très-bien. Dans sa nature propre et essentielle, elle est imitatrice. Il lui faut un modèle, un amour, une attache, un appui, un tuteur. La plante à séve abondante et amoureuse du soleil n'est pas moins vivace ou moins belle parce qu'il lui faut enlacer autour du chêne ou de l'orme ses longues tresses ondoyantes, ses vrilles tenaces et captives, et les enroulements de ses grappes transparentes. Dès que son appui est ruineux, elle tombe. Si elle en manque, elle rampe à terre et ne produit point de bons fruits. Si elle veut elle-même fournir un appui au lieu de le recevoir, elle devient l'affreuse matrone peinte du XIX[e] siècle, — celle que saint Jérôme a déjà connue au V[e], — le faux mâle, hermaphrodite épouvantable. Incapable de se soutenir, elle prétend soutenir l'homme déchu et dégradé. Ce sont deux faiblesses contre nature et deux dépravations qui s'entre-détruisent, au lieu de deux puissances qui devraient se prêter appui.

Ceux qui émancipent la femme, comme ceux qui émancipent les peuples, ont raison, pourvu que la femme et le peuple soient de force à être libres. Que la femme se délivre des servitudes de l'âme, du corps, de l'esprit. Que ces peuples vivent physiquement, moralement, intellectuellement, dans la liberté; rien de mieux. D'abord faites les *majeurs.* Le fou, l'enfant, le criminel, abusent de la liberté. La femme dépravée et la masse, en dépravant leurs maîtres, se vengent de la servitude subie. On parle des femmes vénales; si elles avaient le temps ou l'esprit de répondre, elles diraient : « Je me « venge. La société féminine, l'armée féminine à la-« quelle j'appartiens est misérablement traitée. Il n'y « a ni mariage, ni honneur, ni avenir, ni espoir, ni « bons métiers pour qui n'a pas d'argent. Celle même « qui en a reçu de sa famille, étant une sorte d'esclave, « est exposée à bien des dangers. Nous sommes en « France à peu près cent mille femmes en surplus des « hommes. Les idiotes et les sottes tombent dans l'a-« bîme que vous avez nommé *prostitution.* Les moins « stupides font comme les bandits et livrent à l'état « social une guerre à mort. Nous dupons le vieillard; « nous saignons l'étranger. Nous mettons des lisières « aux petits jeunes gens. Nous leur faisons aliéner leurs « biens, et nous leur confisquons les propriétés de « leurs ancêtres. Ah ! vous nous refusez du pain ! Ah ! « vous nous refusez l'honneur! Eh bien, nous vous « volerons vos millions, mes bons petits ! »

Telle est la réelle et cruelle position de la femme dans les pays mal civilisés. Comme le peuple, à force d'être opprimée, elle devient inexorable; il y a donc entre l'émancipation des femmes et la révolution fran-

çaise une affinité considérable et profonde. Le fort écrasera-t-il le faible? telle est la question. Pourquoi si peu de métiers pour la femme ? pourquoi des mariages si tardifs, si peu satisfaisants et tout à fait voués à l'argent ? Pourquoi un si grand nombre de célibataires, que l'armée, la cupidité, le vice, le plaisir, l'habitude, l'état ecclésiastique même, arrachent à la famille ? Vous parlez de la vie de la famille ? Mais c'est vous-même qui l'anéantissez. Il n'y a pas de famille pour ce colonel, ce lieutenant, ce marin, ce curé, ce vicaire, ce moine, même pour ce banquier de vingt à quarante ans, qui ne songera, quand l'âge sera venu, qu'à épauler d'un nouveau milliard ou d'un million nouveau le million ou le milliard conquis pendant son célibat.

Ce sont tous de très-honnêtes gens ; mais ils nuisent à la société ; ils détruisent la famille.

Je vous répète que vous la détruisez, la famille. Déclamez contre les courtisanes tant que vous voudrez ; c'est vous qui fabriquez leurs vices. Elles font avec préméditation et volontairement ce que la société très-involontairement leur ordonne. Au lieu de subir la vénalité et d'être vendues, elles se vendent elles-mêmes. C'est très-mal sans doute et très-honteux. Mais vous, Messieurs, vous qui les blâmez, vous qui leur riez au nez, êtes-vous vendus ou à vendre ?

Le commerce des femmes est abominable. Transformant l'être moral en un corps qui s'achète et dont on trafique, il se pratique dans toute l'Asie. C'est le plus fort qui tient ce marché, marché de brebis ou de moutons. Comme l'habitude de l'oppression détruit le progrès, comme tout État où l'être fort écrase l'être

faible marche à sa perte, il en résulte pour l'Orient une diminution effroyable de ses forces morales, c'est-à-dire de sa grandeur et de son autorité. Plus de famille. La polygamie restreint l'influence des mères. La valeur virile diminue au lieu de grandir; elle ne peut augmenter que par l'adjonction des puissances féminines. Une partie de la décadence méridionale est due à ces causes. Le commerce des femmes esclaves, vendues par les Levantins, a fourni longtemps toute la domesticité de Marseille, de Toulouse et de la Provence. Sur cent esclaves que l'Europe chrétienne achetait dans les bazars musulmans, on comptait *soixante-quinze* femmes.

Il y a dans Molière des traces de ces mœurs.

Si l'intelligence et les arts ont fait peu de progrès chez les Orientaux, il faut attribuer en grande partie cet effet déplorable à l'influence servile des femmes achetées et esclaves. Quelle action utile peut exercer la Circassienne ou la Mongole, la femme noire d'Éthiopie ou la bayadère de l'Inde qui, vendue à dix ans, sans éducation morale, sans conscience propre, sans personnalité, sans responsabilité, vient nicher et couver dans la cage d'or d'un sultan ou d'un effendi?

Dès qu'une individualité humaine est sacrifiée, elle punit l'humanité tout entière. C'est la société qui souffre de la diminution de l'individu. La femme devenue vénale, perdant l'amour, s'empare de la haine et s'en sert. Elle redevient un bandit féminin, qui en haine de la société se venge.

Instruisez donc, élevez, ennoblissez; faites des familles, faites des ouvriers honnêtes. Le bandit et la courtisane deviendront rares ou disparaîtront.

MŒURS ÉCOSSAISES

L'ORAGE DE TAMANTOUL

MŒURS ÉCOSSAISES

L'ORAGE DE TAMANTOUL

Un orage de neige est le plus terrible des orages; et, de toutes les villes du monde, aucune n'est plus exposée aux effets destructeurs de ces tempêtes glacées que Tamantoul dans les High-Lands (1). Elle est comme encaissée et perdue entre de hautes montagnes, d'où les torrents se précipitent et s'entassent sur ses fragiles édifices, cent fois détruits par la violence des avalanches, toujours reconstruits par leurs habitants obstinés. Les régions méridionales, avec leurs tonnerres et leurs volcans, ne peuvent donner l'idée de ce que la nature réunit de terreurs sublimes et funèbres, quand des régions froides, hérissées de monts et voisines de la mer, sont le théâtre que ses convulsions ébranlent. C'est, au sein de la nuit, une neige éblouissante qui, tombant en masses épaisses et obliques, menace de tout engloutir; c'est le vent qui, arrêté dans sa course par les immenses forêts de *Head O'Dee*, les pics aigus de *Grantown* et les anfractuosités de *Glen-Avon*, siffle et hurle comme si toutes les légions infernales avaient

(1) *Terres hautes*, montagnes, par opposition aux *low-lands*, terres basses.

rompu leur ban. Les bruits qui accompagnent ce déluge de neige et cette révolte des vents ne sont pas moins épouvantables. La foudre qui gronderait sur votre tête, vous ne l'entendriez pas, tant les mille cataractes qui vous entourent, les collines dont tous les échos mugissent à la fois, l'Océan lointain qui bruit, les arbres qui se brisent, les rocs qui se détachent et se fracassent en tombant, se mêlent dans un horrible tumulte. Tamantoul n'est accessible que par des sentiers ou gorges étroites, tombeaux des voyageurs qui s'y engagent par un mauvais temps. En 1812 on trouva deux courriers de la poste étendus morts dans une de ces avenues, que la neige comble et obstrue en peu de temps. A vingt pas de la ville vous péririez sans secours. La neige vous aveugle, votre langue se glace, vos pieds s'arrêtent; quelques minutes suffisent pour engloutir le malheureux que son imprudence ou son inexpérience a porté à braver cette guerre acharnée que les éléments livrent à la vie de l'homme.

Par un caprice qui caractérise assez bien la bizarrerie humaine, cette bourgade, qui s'honore du nom de ville, est, pendant les mois d'hiver, un lieu de fête perpétuelle. Vous êtes sûr d'y trouver les montagnards des clans les plus sauvages, les jeunes laboureurs des basses terres, les jeunes *lassies* (1) qu'un tendre engagement amène à ce rendez-vous. On y boit, on y fume, on y danse, on s'y querelle; c'est un bal de chaque jour, une bacchanale dont toutes les scènes sont loin d'offrir un spectacle élégant et classique. Les plus mauvais sujets de l'Ecosse affluent dans ce petit endroit :

(1) *Lass*, *lassie*, jeune fille : c'est un diminutif écossais.

vieux soldats, fermiers ruinés, maquignons qui cherchent fortune, ministres de l'Evangile chassés de leur presbytère par décision des anciens, buveurs, joueurs, chasseurs, contrebandiers, banqueroutiers, gens sans aveu, population pittoresque et dangereuse, qui recule devant une civilisation perfectionnée, et se plaît à venir trouver dans la prison joyeuse de Tamantoul la liberté, qu'elle pousse jusqu'à la licence, et de faciles plaisirs, qu'elle achète à bas prix. De jeunes couples se retrouvent souvent à ces fêtes, qui sont, il est vrai, en assez mauvaise réputation auprès des gens pieux et graves, et que l'honnête fermier calviniste recommande bien à son fils d'éviter soigneusement.

Au mois de février 1820, une tempête si violente vint surprendre les habitants de Tamantoul et leurs hôtes, que les cris des buveurs, les sons du *bag-pipe* écossais (1) et les sauts cadencés du *strathspey* (2) s'interrompirent tout à coup. Peu s'en fallut que toute la nation irrégulière que renfermait cette enceinte de rochers ne demeurât engloutie sous cent pieds de neige. Une tournée dans les *High-Lands*, voyage qui pour les cockneys de Londres est aussi nécessaire que le voyage d'Ermenonville pour les Parisiens, m'avait conduit à Tamantoul, d'où je comptais partir avant la nuit, mais où cet orage me força de m'arrêter.

Quelle que fût l'horreur du spectacle, et malgré le péril réel que nous courions, ce qui a surtout fixé dans ma mémoire le souvenir de cette nuit orageuse, c'est un événement tragique auquel la fête de Tamantoul

(1) Cornemuse.

(2) Contredanse dont les figures sont très-compliquées.

servit de prélude, et dont toutes les scènes sont encore présentes à mon esprit.

Lewis Mackenzie, soldat de l'armée écossaise, le plus bel homme peut-être qui ait foulé la bruyère de son pays, faisait partie de cette assemblée joyeuse et turbulente. C'était, m'a-t-on dit, un fort brave soldat; mais la renommée, qui lui attribuait plus d'une intrigue amoureuse, le rendait redoutable aux maris et aux mères. De Dumfries à Edimbourg, Lewis Mackenzie n'était connu que sous le nom de *Glibby Gledger* (1), sobriquet singulier qui, dans le patois d'Ecosse, a une signification très-ironique et très-expressive.

Lewis valait apparemment beaucoup mieux que sa réputation : une jeune fille des montagnes, Mary Craddock, lui avait inspiré un attachement ardent et sincère dont les dernières circonstances de la vie du soldat prouvèrent toute la violence. Mary, que j'ai vue dans ce bal rustique, n'était pas régulièrement belle : il y avait de l'âme dans ses traits, de la grâce dans sa démarche, de la langueur dans son regard. Le capitaine du régiment où servait Lewis l'aimait aussi : mais Mary Craddock préférait Mackenzie : et la rivalité entre les deux militaires avait éclaté plus d'une fois avec une vivacité que la discipline et la régularité du service n'avaient pu étouffer.

La jeune fille, qui demeurait à deux lieues de Tamantoul, dans les montagnes, était venue au bal de cette ville avec sa grand'mère, dans l'espérance d'y trouver Lewis : en effet, elle avait dansé plusieurs

(1) Ces paroles ne peuvent se traduire; et celles qui pourraient leur correspondre en français (*la longueur oblique*) n'offrent qu'un sens ridicule.

strathspeys avec lui, quand le capitaine lui offrit d'être son partenaire pour la danse prochaine, et, sur le refus de Mary, laissa échapper quelques paroles aussi injurieuses pour elle que pour son amant. Une querelle violente commença; et bientôt le capitaine, armé de son autorité militaire, ordonna au soldat de quitter la salle et de garder les arrêts. Lewis se retira, la rage dans le cœur; après cette scène, Mary toute en pleurs et sa grand'mère effrayée reprirent la route de leur habitation.

La tempête n'avait pas commencé quand elles quittèrent Tamantoul; mais un quart d'heure après leur départ, les premiers flocons de neige tourbillonnèrent dans l'air; bientôt tout en fut assiégé et rempli. Qu'on imagine la situation de ces deux malheureuses femmes, surprises par le torrent glacé qui les écrasait et les étouffait, saisies par cette invincible étreinte, s'endormant sous ce froid manteau pour ne s'éveiller jamais et incapables de lutter contre la mort qui les pressait de toutes parts et les envahissait lentement. Le lendemain ce fut un spectacle horrible et touchant, quand une partie de la neige fut fondue, et que l'on déblaya les sentiers qui conduisent à Tamantoul, de voir la pauvre jeune fille enveloppée dans le *plaid* (1) de sa grand'mère qui la pressait fortement sur son sein, et qui avait inutilement essayé de la garantir dans les larges draperies du manteau. La jeune fille, toute pâle, belle encore, étincelait gelée sous les rayons de soleil, et sans autre indice de mort que son im-

(1) Manteau bariolé que l'on porte en Écosse et dont l'usage s'est introduit en France

mobilité effrayante et cet éclat funeste. Vous eussiez dit une fleur de printemps, dont une nuit froide a glacé la séve sans flétrir sa beauté.

La fureur de Lewis Mackenzie, lorsque cela lui fut connu, approcha de la démence. Le capitaine était un meurtrier aux yeux du soldat; il avait, par son acte arbitraire et par la querelle qu'il avait suscitée, causé la mort de Mary et de sa grand-mère, et privé Lewis de tout ce qu'il aimait dans le monde.

Il s'absorba dans le sentiment de sa douleur et dans le désir de sa vengeance. Un mois après, je me trouvais à Edimbourg, quand les soldats se mutinèrent au sujet de leur paye, et personne ne fut étonné d'apprendre que Lewis était à la tête de la révolte, et que le capitaine O'Brien (c'était le nom de son rival) avait péri dans une émeute, de la main même du soldat. Mackenzie, accusé de meurtre sur la personne de son capitaine, et de rébellion à main armée, fut jugé par un conseil de guerre, et condamné à mort.

Le printemps était de retour : les *Links* d'Edimbourg se couvrirent d'un peuple nombreux dès le matin du jour où Lewis devait être exécuté. Trois régiments, la baïonnette au bout du fusil, sortirent de la ville et s'avancèrent en silence; bientôt on entendit le bruit sourd d'un grand tambour, dont la percussion, retentissant à de longs intervalles, était voilée et rendue plus lugubre par le crêpe noir qui le couvrait. Un nègre africain, homme athlétique de six pieds de haut, et le plus redoutable boxeur de son temps, frappait de toute sa force sur cet instrument funèbre. A voir la violence avec laquelle il assénait ces coups interrompus, le sourire de ses lèvres et l'éclat de ses

yeux, dont le blanc étincelait sur l'ébène, vous eussiez dit qu'il allait à une fête, et que la mort de l'homme blanc était le triomphe de l'homme noir.

Lewis était généralement aimé ; quand on le vit marcher, comme le prescrit la loi militaire, derrière son propre cercueil que portaient deux de ses camarades, et s'avancer d'un pas ferme et mesuré, l'œil fixé sur le gazon de cette terre qui allait le couvrir, un frémissement, un murmure qui semblaient se communiquer par une sympathie électrique, vinrent agiter cette multitude. *C'est lui! c'est lui! pauvre garçon!* répétaient tout bas mille voix de femmes vieilles, jeunes, enveloppées de leur plaid, la tête couverte de leurs capuchons gris, quelques-unes portant leurs enfants et leur donnant le sein.

C'était chose touchante que ce ressentiment populaire, profond, étouffé par le respect des lois; que l'expression de toutes ces figures des femmes écossaises, pâles, graves, caractérisées, et qu'un beau soleil levant éclairait. Un signe de la main du commandant changea la forme des trois régiments : le tambour cessa de battre, un drapeau s'abaissa lentement; les troupes se rangèrent sur trois lignes égales, formant un carré dont on aurait supprimé un côté. Le cercueil fut apporté et placé au centre. Lewis Mackenzie s'agenouilla sur le cercueil.

La vie et la jeunesse brillaient sur son visage, et quand le malheureux jeune homme eut défait son habit, vous auriez cru qu'il s'agissait pour lui, non de mourir sous les balles de ses camarades, mais de prendre part à quelque jeu rustique, et de déployer sans entrave la mâle vigueur dont l'avait doué la nature.

On entendit quelques sourds gémissements sortir de la foule émue; les femmes pleuraient.

C'était pour elles que *Glibby Gledger*, s'exposant aux rigueurs de la discipline, s'était laissé glisser au moyen d'une corde, du haut de la citadelle, sur les rochers qui la soutiennent, et de là, à travers tous les dangers, au lieu du rendez-vous. C'était pour venger celle qu'il avait aimée qu'il subissait le châtiment.

Il fallait voir ces têtes et ces regards fixes, et la stupeur peinte sur tous ces traits. Bientôt le triple rang des soldats se resserra et se rapprocha. Lewis se leva, attacha le bandeau sur ses yeux, s'agenouilla de nouveau sur son cercueil, joignit les mains, pria. Six balles percèrent son cœur.

Alors quel cri profond, douloureux, lamentable, impossible à exprimer et à oublier, retentit au loin — comme si cette foule n'avait eu qu'une âme et n'avait poussé qu'un gémissement !

Vous eussiez dit que chacun des assistants perdait un frère, tant ces hommes pieux, sévères et rustiques, ont conservé un profond et populaire sentiment, tant ils s'associaient au supplice du jeune soldat. Je vis son vieux père invalide, en cheveux blancs, aller embrasser son fils mort et sanglant. Je vis la multitude s'écouler lente et muette.

Et le soir même, cette émotion causée par la mort du soldat avait cédé aux habitudes communes de la vie; parmi ces femmes qui avaient donné tant de pleurs au pauvre Mackenzie, pas une peut-être ne songait à lui. Quant à son vieux père, je le rencontrai le lendemain, ivre comme un montagnard, poursuivi par une troupe d'enfants, incapable de se soutenir, chancelant à travers la place du marché, répétant dans son désespoir et bégayant dans son ivresse le nom de son fils.

C'est ainsi que l'homme est fait.

NOTES CURSIVES

ET

MENUS-PROPOS SUR LES MŒURS...
DE NOTRE TEMPS

NOTES CURSIVES

ET

MENUS-PROPOS SUR LES MŒURS...
DE NOTRE TEMPS

---

§ 1er.

Les vieux et les jeunes.

Nos générations jeunes, celles de 1850 à 1870 sont trop heureuses.

Ce ne fut point dans les roses et l'édredon, dans les mollesses du *confort*, que nos pères furent bercés.

Quelles générations que celles qui nous ont précédés ! Quelles douleurs ! Quelles passions et quels orages !

Mirabeau monte à la tribune, couvert de dettes, poursuivi par mille créanciers, la lèvre chaude encore des baisers de Sophie, le front sillonné de la foudre de ses passions.

Il secoue sa crinière, fait trembler la vieille Europe, puis s'épouvante de ce qu'il a ébauché, passe une heure dans le cabinet de Marie-Antoinette, conquiert son estime, essaye de reconstruire d'un souffle ce qu'il a ébranlé d'un souffle, et meurt dans ce dernier effort désespéré.

Quelle vie !

Même ce grisâtre et verdâtre, ce terrible philanthrope qui s'appelait Robespierre, savait bien qu'il jouait sa tête ; et cent fois j'ai entendu les vieux débris de la Convention, les athlètes brisés qui avaient lutté dans ces temps, me raconter comment Cambacérès, Barras, et Fréron, et Tallien, se rencontrant dans les corridors sombres, se disaient l'un à l'autre :

— Prends garde à ta tête !

— Tiens bien la tienne !

C'était terrible. Il s'agissait de passions et de principes, non de gros sous.

C'étaient des avertissements sincères, qui ne manquaient pas leur dénouement.

Même ce petit Louvet, l'auteur de *Faublas* (épopée érotique à l'usage des perruquiers), avec sa culotte fleur de pêcher, ses boucles d'or, et ses bas de soie bien tirés, quel drame a été le sien !

Comme il a toujours été jeune !

Vous rappelez-vous ses duels avec Robespierre, ses fuites, ses exils, son métier de libraire, le Palais-Royal et sa Lodoïska, et le reste !

Un souffle d'aventure et d'orage emportait toutes les âmes et faisait tourbillonner toutes les vies. Il n'y avait point de lendemain. Personne ne plaçait ses journées à intérêt. L'aurore boréale d'une grande lueur couchée éclairait encore la scène. On voulait beaucoup. On désirait trop. C'est vrai. Bien des fantômes sont sortis de ces époques redoutables, planant sur la surface rouge et agitée de ce temps, à qui la morale et l'histoire ont quelque chose à reprocher ; — violences, vengeances, amours, voluptés, essais avortés, espé-

rances déçues! Mais c'était quelque chose! Le sang, et la vie, et la force, et la séve, et la jeunesse, et la poésie ne leur manquaient pas!

Nos générations modernes sont trop heureuses.

Elles sont trop vertueuses.

Elles ne sont pas assez jeunes.

Ceux-mêmes qui sont nés avec le siècle ou dans la première moitié de ce siècle : les Hugo, les Michelet, les Lamennais, les de Musset, ont gardé longtemps un peu de cette turbulence. Ne croyez pas qu'ils aient grandi paisiblement.

Sous les coups de 1810 et 1815 ils ont vu pleurer leurs mères de très-bonne heure.

Moi, j'ai reçu chez mon père un officier prussien qui voulait absolument tout sabrer!

Plus tard, d'autres se promenèrent sur le boulevard, au moment où la machine Fieschi vomissait la mort sur les princes du temps.

Ceux-ci ont assisté à de sublimes tapages; ceux-là ont vécu à des heures agitées : tous ont ressenti les plus vives émotions.

Quand on a vu semblables choses de près, on se bronze, on ne vieillit plus.

Vers 1865 nous sommes paisibles; aucun bruit ne nous vient de dehors; aucune passion ne remue notre cœur. La littérature est calme.

Elle produit Capefigue avec Buloz, le génie et la grâce.

Mais, générations nouvelles, heureuses générations, douces et pacifiques générations, prenez-y garde, ne devenez pas vieilles trop tôt. Remplacez les passions héroïques par les passions bienfaisantes. Mais, si vous voulez voguer, ayez du souffle dans vos voiles.

Aujourd'hui les jeunes sont trop vieux, et les vieux sont trop jeunes.

C'est un jeune, Michelet, qui soupire l'amour, qui respire l'utopie, aspire vers un sublime idéal de féminine beauté; trop jeune quelquefois, cela est vrai. Défaut pardonnable.

C'est un vieux, ce jeune Byzantin, si grave, si sublime, vertueux à faire peur, hypocrite de médiocrité, fanfaron de froideur, se vantant d'être à la glace, heureux de compter sa prose vingt-cinq centimes la ligne, passant à la caisse, essayant d'obtenir un demi-centime de plus pour chacune d'elles, grand homme qui achète en baisse, revend en hausse, et se case partout.

Oh! le marmot vieillard!

C'est un jeune, Victor Hugo, qui déclame, soupire, hurle le dithyrambe, s'agite, se multiplie et fait d'un coup douze volumes de romans, comme on lance douze flèches dans le ciel.

Ah! poète, maître, arrêtez-vous, ne devenez pas trop jeune! ne dites plus que

> Le craquement du lit de sangle
> Est un écho du paradis!

Vous avez écrit les *Odes et Ballades!* vous étiez alors jeune et plein de raison, de force, de vie! N'allez pas plus loin.

Mais, je le répète, les vieux sont les jeunes. Les jeunes sont les vieux.

C'est une vieille, celle qui à dix-huit ans pérore, discute, disserte; insupportable jusqu'à pâlir sur l'Économie politique, sur les beaux-arts, sur le monde

présent, sur le monde futur, en face du verre d'eau des conférences.

Ah ! pauvres vieilles ! que vous êtes jeunes !

Elle n'aime pas ; allons donc ! c'est trop jeune ; elle va aux courses; elle parie, elle fait *courir ;* Thérésa lui donne des leçons vieillottes de cantilènes bachiques; elle a des bottes fortes, elle a une cravache ; Léotard lui plaît : elle boit du rhum. Ce n'est pas une *vieille,* c'est un *vieux.*

Celle-ci est jeune. Elle est née en 1793.

De petites boucles coquettes foisonnent sur son front sépulcral.

Elle a des rubans bleus, jaunes, verts, violets et roses : toutes les mièvreries de l'âge impubère tombent de ses lèvres gercées; elle concourt pour les prix d'académie; elle est aimante, jolie, poudrée, parée; son bras, jadis potelé, s'arrondit et paraît encore passablement, quand elle l'appuie avec adresse sur son savant *cunéiforme.*

Elle écrit de petits romans, protége de petits talents, tient un petit salon. Oh! la vieille jeune! Oh! la jeune vieille !

C'est un vieillard respectable ce jeune abbé, plus encyclique que l'encyclique, plus inquisiteur que Torquemada ! Oh ! le douloureux vieillard !

C'est une vraie vieille et des plus tristes, Phryné, calculatrice, âgée de vingt ans! Elle donne 40,000 francs à sa toilette, reçoit 100,000 francs de ses amants; et équilibre ainsi sa dépense. Des folies ! de l'élan ! du caprice ! des fantaisies ! jamais...

Tout en elle est décrépit. Sa peau seule est jeune !

Aussi, quel soin prend sa vieille âme pour conserver son épiderme !

Ils ont été jeunes jusqu'à la fin de leur vie, les Géricault, les Béranger, les Delacroix, les Lamennais !

Élevés dans la fièvre du tumulte, nourris dans l'orage, bercés par la passion, leurs veines ne se sont jamais glacées, leur sang ne s'est jamais appauvri.

Ils étaient difficiles à conduire, rétifs, impatients, fougueux.

L'écuyer tire meilleur parti du cheval pur sang que de l'autre animal.

Je te vois encore, mon fougueux Eugène Delacroix, la palette à la main, terrible, brûlé de l'amour de ton art, aussi impétueux, aussi acharné que si tu avais eu ta fortune ou ta renommée à conquérir. Quel jeune homme!

Tous ils ont beaucoup souffert, aimé, désiré, tenté, et failli !

Jeunes gens de 1866, heureux jeunes gens ! vous vivez calmes. Le baccalauréat ne vous est pas rebelle. Vous jouisesz de toute sorte de professeurs et d'agréments. Vous achetez l'amour et l'esprit.

Heureuses gens, fils du *confort*, prenez garde !

Mes jeunes, ne soyez pas trop vieux !

Et vous, mes vieux, ne soyez pas trop jeunes !

---

§ 2.

Cause-t-on aujourd'hui en France ?

N'allez pas croire que je regarde le temps présent comme un temps déshérité. Je n'ai pas foi aux décadences. Les forces de l'humanité se déplacent, elles ne diminuent pas.

On trace aujourd'hui d'admirables chemins de fer. On troue les montagnes ; des monstres marins, de bois, de cuivre ou de bronze traversent l'Atlantique où le Pacifique et forment des continents flottants qui font transmigrer des nations entières. L'ingénieur triomphe sur toute la ligne. Les éléments de la nature, soumis et domptés, ne sont plus que les timides esclaves de l'homme. On régularise, on organise, on systématise. Les tempêtes elles-mêmes seront un jour cadrastrées ; l'atmosphère sera vaincue ; et ce pauvre Mathieu de la Drôme n'est pas aussi ridicule qu'on a voulu le faire. Des stations barométriques permettront au navigateur de retarder ou de précipiter son départ. Il saura nettement à quelle époque il ne faut pas se hasarder ; — et quels sont les temps utiles ou défavorables à son audace.

Nous avons, cette année même, un exemple prodigieux de cette amélioration matérielle que je signale. L'invasion cholérique, aussi intense que jamais, a vu ses effets diminués ou paralysés par l'assainissement des villes et par l'élargissement des voies publiques. Que sera-ce dans l'avenir ! L'ère des perfectionnements

physiques est à peine inaugurée. Quand elle aura dit son dernier mot, l'ingrate humanité en jouira, maudira ses ancêtres, s'en moquera, ou n'y pensera plus.

Tout cela, il faut bien l'acheter, et même cher.

Nous nageons en pleine utilité. L'agrément nous manque; la grâce nous fait défaut. M. Buloz (1) seul en garde un peu.

On voyage merveilleusement; mais on dîne mal, et l'on ne cause plus. Pourquoi vouloir à la fois tout? Que sont devenus les salons? Où sont les causeries?

Mais où sont les neiges *d'antan?*

Les diverses espèces de conversations qui se pratiquent aujourd'hui ne ressemblent en rien à la vraie causerie, à celle du dix-huitième siècle. Avez-vous prêté l'oreille au spirituel duc de Fitz-James? Avez-vous écouté M. de Feletz au coin d'un bon feu? Avez-vous mis le pied, quand vous étiez jeune, chez lady Rumfort ou chez la comtesse Merlin, ou en Angleterre chez lady Russell?

C'est là que l'on causait.

Chez le peintre Gérard aussi, ou dans de tout petits recoins du monde aristocratique. Vous est-il arrivé d'approcher, enfant, du vieux Delille ou du bonhomme Andrieux; ces artistes d'hexamètres, un peu ginguets, un peu frêles, qui peignaient sur laque et sur paravents, chez lesquels l'artificiel dominait, avaient leur valeur. Comme ils causaient!

(1) Nom aujourd'hui oublié, mais qui, placé à la tête d'une grande usine littéraire, a joui pendant longtemps d'une grande renommée d'élégance, d'humanité et de probité.

LE PROGRÈS

APPLIQUÉ

A L'AMÉLIORATION DU SORT DES CLASSES PAUVRES

LE PROGRÈS

APPLIQUÉ

A L'AMÉLIORATION DU SORT DES CLASSES PAUVRES

I

Nous allons passer en revue ce que la France a fait pour elle-même et sur elle-même depuis la révolution. Quels sont ses œuvres, ses résultats, ses progrès? Curieuse question d'histoire et de philosophie. — Allons-nous calomnier le passé, médire du présent? — Non, nous allons d'un pas ferme et droit marcher à la conquête de la Vérité; — car le vrai seul est utile. — Sachons sans hésiter détruire les illusions, dissiper les chimères qui sont un permanent et véritable danger. — Examinons le point de départ et le point d'arrivée; maîtres du passé par l'histoire, du présent par l'observation et de l'avenir par la sagacité, étudions les œuvres du peuple. Ne nous faisons point d'illusions sur nos aïeux : ils furent hommes; donc, comme nous, ils furent agités par leurs passions, leurs intérêts; leur vie fut comme la nôtre un mélange de vices et de vertus; ne calomnions pas les tombeaux qui ont préparé

l'avenir. — L'humanité est soumise à trois servitudes : celle du corps, l'oisiveté ; — celle de l'esprit, l'ignorance ; — et celle de l'âme, l'égoïsme.

L'humanité que Pascal compare à un homme, et que nous comparerions plus volontiers à une âme, repousse ces trois genres de chaînes et tous ses efforts collectifs ou individuels ne tendent qu'à les briser pour s'affranchir. — La libération est donc l'œuvre de l'homme. — Nos ancêtres n'ont pas négligé ce triple devoir ; la marche vers le but est pénible et l'humanité est lente à soulever la pierre du tombeau, mais enfin elle ne s'arrête jamais et la continuité de ses efforts lui fera sûrement atteindre son but dans un avenir p euéloigné.

Grâce aux conquêtes de la science, la libération de la servitude corporelle est très-avancée ; la nourriture est meilleure, les salaires sont augmentés ; un statisticien a constaté que depuis trois siècles les salaires s'étaient accrus de 300 p. 100. Au XVIII[e] siècle il n'y avait pas de routes, pas de voyageurs ; — il fallait s'entourer le cœur d'un triple airain pour oser aller de Paris à Toulouse ; encore faisait-on son testament avant d'entreprendre ce lointain et hardi voyage.

L'état des villes était déplorable ; au lieu de ces rues droites, larges, aérées de nos jours, on n'y voit que des ruelles, des sentiers obscurs, tortueux, fangeux — théâtre des exploits faciles des voleurs, des tire-laine que, sous Louis XIII et sous Louis XIV, la maréchaussée était impuissante à saisir ; la nuit, pas la moindre lumière n'éclairait ces cloaques ; pour les communications épistolaires, il n'existait que la petite poste de Louis XI dont la lenteur était proverbiale ;

pour la publicité on avait quelques gazettes hebdomadaires — dont quelques-unes se publiaient en vers de huit pieds telle que la *Muse historique* de Loret. C'est dans cette feuille — aussi naïve qu'excentrique — qu'on annonçait que Molière, fameux danseur, allait devenir auteur. — Loret se permettait dans sa gazette des plaisanteries d'un genre tellement équivoque qu'elles ne seraient pas goûtées de nos jours. Ainsi il datait un de ses numéros :

Du jour de sainte Véronique
Où j'avais la colique.

Les classes inférieures qui ne savaient pas lire, se tenaient en dehors du mouvement intellectuel, circonscrit aux gens riches et intelligents. Le paysan, ce père nourricier de la patrie, était dans un état si déplorable, que La Bruyère le peignait en ces termes : « On voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine; et, en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

En 1788, Arthur Young, anglais original, écrivain humoristique, c'est-à-dire gai dans le sérieux, sérieux dans la gaieté, parcourut la Beauce, la Brie et la Tou-

raine; de retour en Angleterre, il publia un livre sur la situation de la France, véritable photographie par l'exactitude, précieux trésor par les renseignements qu'il contient. Il faut le lire pour constater la différence qui existe entre ce temps et le nôtre, pour reconnaître les progrès, les améliorations réalisées par la libération de la servitude corporelle. Les hommes oublient volontiers ce qu'ils doivent à ceux qui les entourent. Nous ne nous rappelons pas assez que la propriété, le cadastre, l'impôt n'existent que d'hier, — que le millionnaire est taxé comme le pauvre, que vainement Sully, sous Henri IV, Vauban, Fénelon, le duc de Bourgogne, sous Louis XIV, demandèrent l'assiette de l'impôt et qu'enfin l'égalité devant la loi et devant la taxe sont des conquêtes toutes récentes.

Dans son livre Arthur Young constate avec le plus grand étonnement que le paysan paye trois fois plus que son voisin, riche propriétaire — de nos jours cette iniquité n'existe plus. — En 1789 — après la prise de la Bastille — le voyageur anglais voulant regagner son pays — traverse une série d'émeutes. Partout le peuple est en insurrection, et le paysan, réveillé de sa torpeur séculaire par le gentilhomme novateur — ce qui est un des caractères les plus curieux et les moins connus de la Révolution, le paysan se demandait où il allait — s'il payerait encore des impôts. — Entourant la voiture de l'Anglais, lui manifestant ce vieux sentiment presque justifié par la conquête anglaise et par le procès de Jeanne d'Arc, les paysans demandèrent à Young si cette révolte ne les dispenserait pas de payer l'impôt. Mais lui — habitué au tumulte orageux des élections anglaises — sans s'é-

mouvoir — montant sur une borne, sa tribune nationale — en vrai puritain — il se livre au débit du speatch traditionnel : « Gentlemen, dit-il à ces paysans pour les flatter, vous demandez si vous payerez encore l'impôt, et moi je vous réponds : Il faut toujours payer l'impôt, parce que c'est l'impôt qui fait vivre vous et l'État; mais il faut le payer comme nous autres Anglais, il faut permettre de le payer, c'est-à-dire qu'on doit vous consulter sur son établissement, sa quotité, sa perception; chez nous le Tiers-État ne paye pas l'impôt — les riches seuls y sont soumis! » Malgré son mauvais patois anglo-français, débité devant un auditoire tourangeau-français, l'orateur fut compris, salué d'un hourra et porté en triomphe.

Ce qui faisait alors l'iniquité de l'impôt, c'est que la propriété n'était pas assurée; elle ne reposait que sur une irrégularité légale justifiée par des siècles d'abus. Ce fut Napoléon Bonaparte — cette formule algébrique devenue poésie ce génie de la géométrie — qui constitua en France la vraie propriété. « On se plaint en France, disait-il, de la servilité de l'esprit; — mais on ne remarque pas qu'il n'existe aucune sécurité, aucune garantie pour assurer son indépendance.» En 1802 l'assiette de l'impôt n'existait pas encore, et il y avait des contribuables qui payaient les uns un quart, les autres un tiers, — quelques-uns un centième de leurs revenus. Chacun d'eux faisait la cour au percepteur; les populations étaient donc contraintes à la servilité; là où il n'y a pas de droit il n'y a pas de liberté. — Les institutions monarchiques ou démocratiques ne pouvant rien sans la propriété; — il fallut la constituer.

C'est ainsi que la libération corporelle précéda les

autres, car elle était la plus appréciable et la plus appréciée par les classes inférieures. En effet, celles-ci, peu pénétrées des doctrines de saint Augustin — qui s'écrie sans cesse : *Intellectum valde ama*, — ne connaissaient guère que de nom l'alchimie, l'astrologie, sciences ouvrant des perspectives chimériques et mensongères. La vraie science, dont l'utilité leur était complétement inconnue, était l'objet de leurs sarcasmes et de leurs dédains. C'est ainsi que les soldats d'Egypte appelaient Monge, Lacépède et autres savants les ânes de l'armée; et quand Monge passait, le plus facétieux des grenadiers disait : « Voici l'âne en chef.» Aujourd'hui c'est bien différent; le peuple aime le savant, il comprend que la science continue sa libération et que la suppression de la science serait le suicide de l'humanité. — Sans les trois libertés corporelle, spirituelle et morale, dont nous vous donnions plus haut la définition, l'homme soumis à ses sens n'est qu'une brute. — Les travaux des économistes et des statisticiens nous ont fourni des enseignements dont il faut savoir profiter. — En général on croit que la fortune est l'état le plus favorable à la santé; — c'est une grave erreur, comme le démontrent d'une façon péremptoire les tables de mortalité allemandes et françaises. Ce n'est pas le luxe qui rend l'homme fort et valide, — c'est le triple exercice des forces physique, intellectuelle et morale; c'est dans ce milieu qu'il se développe et se fortifie. Des calculs nets, clairs et intéressants le prouvent. — Un savant prussien a dressé une échelle de vie pour les hommes de tous les pays et de toutes les professions. Si on la consulte, on voit que l'homme qui a le moins de temps à vivre, c'est

l'empereur de Chine, dont les mœurs dépravées sont connues de tous; celui qui atteindra la plus grande vieillesse sera le plus petit bûcheron de nos forêts, pourvu qu'il soit marié, père de famille, qu'il sache lire, qu'il fasse un peu de musique, qu'il médite l'Évangile, qu'il chante; il fortifiera ainsi son corps, son esprit et son âme.

L'oisiveté du corps, de l'esprit et de l'âme forme l'échelle descendante. — Un officier de marine en Europe, dont la vie est une lutte active, intelligente et continuelle, a 50 ans à vivre, — un an de plus que l'officier de terre; mais celui qui peut compter sur la meilleure santé et la plus longue vie, c'est le voyageur actif, intelligent, et qui fait le bien : la statistique lui assure 75 ans. Vient ensuite le médecin à qui la science promet 73 ans. L'avocat, que sa profession oblige, dit-on, à mêler une certaine dose d'exagération à la vérité, ne vivra que 71 ans, d'où le statisticien conclut que la vérité est nécessaire à la vie; le propriétaire rural a une existence très-active; il est heureux, mais la nécessité de débattre des intérêts, de joindre la ruse à l'habileté, lui fait perdre une année sur le précédent, il ne vivra que 70 ans; les jours les moins longs sont réservés aux ignorants; ainsi le marchand de vins qui se livre à une foule de petits trafics plus ou moins avouables n'atteint que 39 ans; le garçon d'hôtel ou de café qui vit au milieu du gaz, des lumières, des odeurs méphitiques, ne vivra que 30 ans; enfin les plus mauvaises conditions de vie sont pour les fondeurs, les plombiers, les doreurs, les préparateurs de cheveux, les fabricants de limes et de tabac, pour tous ceux enfin qui respirent des atomes volatilisés,

dont l'absorption est, sinon mortelle, du moins très-pernicieuse.

Le danger de ces professions disparaîtra bientôt par l'emploi des machines dues à la science; en étudiant la roue, le cordage, le piston, l'engrenage, elle créera des ouvriers de fer et d'acier, qui avant un demi-siècle soustrairont les hommes aux bronchites et aux pneumonies. En résumé, — suivant les tables de mortalité, — les deux professions les plus dangereuses sont celles de millionnaire et de repasseur, — elles n'accordent à l'homme que 29 ans.

Beaucoup d'efforts déjà ont été tentés pour soustraire les ouvriers aux dangers professionnels; ainsi on cite une lady, propriétaire de mines considérables, qui n'emploie aucun mineur sans que celui-ci souscrive au préalable l'engagement de prendre un bain en descendant et en remontant; on a calculé que, grâce à cette précaution hygiénique, depuis 50 ans, la moyenne de la mortalité chez ces mineurs avait diminué de 20 p. 100. Les géologues, les chimistes, les physiciens nous donnent aussi de bons conseils que nous devons mettre à profit.

C'est ne pas exister que de vivre dans les maisons de Paris ou dans celles d'Édimbourg encore plus hautes que les premières. — L'air est indispensable à la vie; c'est une vérité qui a été démontrée par une expérience faite sur des singes. Un Anglais eut l'idée de construire une maison pour ces animaux; il la fit bien distribuer, mais peu aérer pour leur conserver la température de leur climat; il y avait un salon avec des glaces, des chambres à coucher, des cheminées à tuyaux étroits, des fenêtres bien fermées, des ouver-

tures au plafond et au plancher pour réchauffer l'atmosphère au moyen de vases d'eau chaude; quand tout ce confort fut bien établi on y introduisit 16 singes pleins de vie et de santé; après huit jours, 15 étaient morts faute d'air respirable! Et nous vivons dans cette atmosphère! — L'air est si nécessaire à la vie que son absorption combat efficacement les dangers des professions les plus insalubres; ainsi les hommes qui vivent en contact avec les choses infectes, — par exemple, les récureurs d'égoûts et les chiffonniers, vivent vieux et sains. Un Anglais rapporte qu'un jour dans une rue de Londres il remarqua une jeune Irlandaise qui balayait; sa figure était couverte de fange, et dans les rares éclaircies qu'avaient laissées les éclaboussures du balai, on voyait des joues fraîches et fleuries; spectacle qui fit faire à cet observateur humoristique cette remarque peu révérencieuse : « Contrairement aux grandes dames, cette fille met le fard en dessous. »

Dans les imprimeries, le pressier musculeux vit dix ans de plus que le compositeur, — parce qu'il développe sa force physique. Le statisticien Prussien dont nous parlions plus haut rapporte qu'ayant visité une imprimerie à Berlin, il constata le fait suivant au rez de chaussée, les pressiers jouissaient d'une excellente santé; au premier étage apparaissaient les asthmes, et plus il montait, plus les maladies devenaient diverses et dangereuses.

L'agriculteur, le penseur, le voyageur, le médecin, développent leur force, leur esprit et leur cœur; ils respirent à la fois l'oxygène de l'air, et si nous osons nous servir de cette expression, l'oxygène de l'âme,

L'exercice permanent de ces trois formes de l'activité humaine est la suprême condition de la vie.

Nous devons donc conclure de ce qui précède qu'en France la libération physique et matérielle est très-arriérée, et que la libération intellectuelle est en marche. — Quant à la libération morale, est-elle accomplie? Avons-nous atteint l'affranchissement de l'âme qui est le couronnement des deux autres? C'est ce que nous examinerons dans la seconde partie de cet entretien. Rappelons-nous que la charité, la bonté, la solidarité, la justice, toutes ces vertus renfermées dans ce mot *Charitas generis humani*, se résument dans le précepte de saint Augustin : *Intellectum valde amare*. C'est l'opinion de tous les hommes de cœur et d'intelligence — comme le prouve l'anecdote suivante. — Un Anglais subissait un examen de doctorat théologique devant un professeur qui lui était très-hostile. L'interrogateur ayant demandé au candidat : *Quid est Fides*? Sachant combien peu il croyait à la science, celui-ci répondit : *Quod non habes*. — L'interrogateur reprit : *Quid est Spes?* Pensant qu'il ne serait pas reçu, le récipiendaire répondit : *Quod non habeo*. Enfin on lui demande : *Quid est Charitas*? A quoi fut-il répondu par cette belle parole : *Charitas est maxima veritas!*

II

Nous allons maintenant préciser les faits importants signalés en général dans la première partie ; nous ver-

rons quels immenses résultats la science a réalisés en faveur des ouvriers, quels résultats plus grands encore se proposent ses incessantes investigations. — Ses prescriptions sont de deux ordres distincts ; elle enseigne à faire ou ne pas faire dans le but de mieux vivre et d'éviter la maladie autant qu'il est possible. Nous avons vu déjà que l'activité à l'air libre, l'exercice de l'esprit, le développement du cœur correspondant aux trois faces de la servitude humaine, la misère, l'ignorance, l'égoïsme, étaient les plus sûrs garants de bonne santé et de longue vie. Il fallait trouver les moyens de subvenir aux besoins des classes laborieuses, guérir les maux, panser les plaies de la lutte de l'homme contre la nature, dompter les éléments, maîtriser ces organes physiques de Dieu : — tel était le programme de la science, car tel est le but de l'humanité. — C'est une lutte difficile, dangereuse, funeste ; — c'est un champ de bataille mortel et désastreux ; car c'est la nature entière à conquérir, ce sont des millions d'hommes à sacrifier ! Les uns, ensevelis dans la mine, en extrayent les métaux, symboles de la richesse; d'autres périssent en nous créant ces objets de luxe qui sont aujourd'hui considérés comme de première nécessité, ces glaces, ces miroirs dans lesquels s'admirent si complaisamment les femmes ; — à combien d'hommes ces merveilleux objets ont-ils coûté la vie ! Il n'est pas jusqu'au doreur de ces brillantes bordures qui ne paye de sa santé la gloire de rehausser les produits de la verrerie, car l'emploi des substances dangereuses, la manipulation de l'argent, du cuivre l'exposent à l'épilepsie, à la paralysie nerveuse. — État meurtrier dont la science par ses pré-

cieuses découvertes a de nos jours conjuré en partie les dangers. Grâce aux travaux combinés de la physique et de la chimie, on est parvenu à modifier les conditions de cette lutte de l'homme contre la nature et chaque jour signale une nouvelle victoire; — bientôt l'homme pourra impunément soumettre à sa volonté les matières les plus dangereuses. La galvanoplastie, qui est l'action du métal sur le métal, déjà se substitue à l'action de l'homme dans une foule de travaux insalubres et produit d'excellents résultats pour la dorure et l'argenture.

Si des produits de luxe nous abordons ceux d'une plus modeste industrie, ceux d'un usage général, universel, les allumettes chimiques, par exemple, nous verrons que ces humbles produits — fabriqués aujourd'hui sans danger, sont une des plus extraordinaires conquêtes de la science. Le phosphore délayé en pâte agissait d'une manière terrible sur les ouvriers employés à cette préparation et produisait sur eux les effets les plus cruels; cette manipulation — par une carie toute spéciale — leur enlevait les dents, la mâchoire inférieure et les cheveux; au bout de cinq à six ans, ils étaient saisis d'un tremblement nerveux qui les réduisait à l'état de cadavre. La science a trouvé un moyen fort simple de conjurer ce danger. Que l'ouvrier boive matin et soir une limonade — basée sur l'acide sulfurique — et il pourra impunément se livrer à ces travaux.

Les mines de plomb qui abondent en Angleterre et en Suède, coûtaient chaque année la vie à plus de 25,000 hommes. — Les expansions, les éruptions subites des gaz délétères les asphyxiaient. La lampe de Davy

est venue mettre un terme à ce danger professionnel. Davy entoura la flamme de sa lampe de toiles métalliques dont la présence neutralise l'effet meurtrier des miasmes délétères des mines.

Tous les travaux qui provoquent une ingestion de poussière, d'atômes moléculaires absorbés par les voies respiratoires, tels que ceux du tailleur de pierre, du repasseur, du maçon, du préparateur de cheveux étaient mortels en peu de temps; la science a constaté que l'homme en laissant croître l'appendice — qui faisait l'horreur de la Cour de Louis XIV — l'ornement de la face virile — la barbe et la moustache, puisqu'il faut les nommer, pouvait se soustraire à l'absorption de ces dangereuses molécules qui viennent toutes s'attacher à la barbe et soustraient ainsi le poumon à leur terrible influence.

Mais ce qui avancera le plus l'émancipation physique et matérielle, c'est la création des machines qui, grâce à la science, se répandent aujourd'hui si universellement. La couturière anglaise, qui — suivant des documents officiels — travaille douze heures sur vingt-quatre — verra, par la machine à coudre, s'alléger son fardeau. On a créé aussi d'utiles machines pour les cordonniers et les tisserands. Un fabricant de limes, M. Bernot, un Français, qu'à notre honte l'Angleterre a honoré et pensionné, frappé des désastres causés par la fabrication des limes, a supprimé l'action de l'homme; grâce à lui, la lime est fabriquée par la lime.

La science a étendu ses investigations jusqu'à l'intérieur de nos appartements; elle nous enseigne à fuir ces beaux papiers verts si doux à l'œil, et surtout le papier vert-pomme; ils contiennent des acides arsénieux

dont l'aspiration est fatale. Les Anglais ont fait à ce sujet une enquête, une expérience dont les résultats ont été décisifs; des animaux renfermés dans des chambres tendues en papier vert sont morts en peu de temps, épuisés par des bronchites.

Les tourneurs en cuivre, après quelques années de travail, se voyaient transformés en naïades. Semblables à ces divinités marécageuses, leurs chevelures, sous l'action du métal, prenait des tons verts qui n'étaient que le prélude de graves maladies. Par un ingénieux appareil, la science les a soustraits à cette métamorphose et à ses suites périlleuses, Au moyen d'un masque garni d'une sorte de trompe d'éléphant, le tourneur en cuivre échappe à l'action délétère de son état; mais ces préservatifs qui sont une incontestable amélioration, ne valent pas la substitution de la machine à l'homme.

Si nous parcourons nos provinces, la Picardie, la Beauce, etc., quel triste spectacle frappe nos yeux! Nous voyons un vieux paysan, courbé encore plus sous le pli du travail que sous le poids des ans! Ce n'est plus un homme — c'est une lettre de l'alphabet, un Z! Interrogez-le sur ses habitudes morales, intellectuelles, physiques! Il n'en a que de mauvaises, qu'il tient de la tradition. Où demeure-t-il? Dans une méchante hutte où règne la plus complète promiscuité! Ce n'est pas une maison, c'est un repaire, c'est un bouge où vivent pêle-mêle bêtes et gens. La malpropreté y est séculaire. C'est là qu'il est né, qu'il vit et qu'il mourra : d'idées, il n'en a pas; il ignore l'amour pour ses semblables; il ne vit pas, il végète dans un bas-fonds. — Ce paysan a 50 ans; déjà vieux, il ignore l'usage de

l'eau dont le contact d'ailleurs lui répugne. Sur ce trait, jugez de l'état sanitaire. Chargé des « stigmates de nostre ancien mesnage », comme disait Olivier Basselin, député du Tiers-Etat sous Henri IV, il est enduit d'une épaisse armure faite de vent, de pluie, de poussière, de sueur, de terre; sa peau est rugueuse comme celle de l'éléphant : ses pores n'ont aucune communication avec l'oxygène de l'air. — Maintenant son éducation se fait — lentement — mais progressivement, il sait et sous peu le soin de sa dignité lui donnera plus de souci de sa personne ; c'est à la science qu'il devra l'amélioration de son existence et la science, atteignant simultanément un double but, en lui donnant le bien-être, lui enlèvera aussi la haine qu'il a trop longtemps portée à l'habit; — avec la vieille oppression doit disparaître la vieille misère -- et commencer la royauté de l'homme appuyée sur la consience.

Par degré ce vieux paysan disparaît de la surface de la France; les machines achèveront sa délivrance et sa régénération; aujourd'hui il ne se sert plus du hoyau qui courbe; il est mieux outillé, ses instruments sont mieux fabriqués ; je voudrais pouvoir vous décrire les merveilleux résultats dûs aux faucheuses, aux fouilleuses, etc.; le paysan abandonne la routine, il apprend à agir et à apprendre; chez lui se développent et grandissent les sentiments d'humanité, de sympathie et ce fécond progrès n'est dû qu'à la liberté physique que lui donne la science.

Les écrivains et les philosophes de nos jours ne nous disent pas assez le chemin que nous avons fait dans la route de la bonté, — et c'est pourtant le

point essentiel. — J'instruisais un petit enfant, je lui racontais la vie des grands hommes, et je lui disais : Celui-ci était grand, celui-là conquérant, l'un laborieux et savant, l'autre hardi et courageux. — Très-bien, me répondit l'enfant; mais était-il bon? ajoutait-t-il invariablement. — Par un sentiment instinctif qu'aucune éducation n'avait encore altéré, l'enfant comprenait que la bonté était la véritable grandeur de l'âme.

Les nations, dans leur enfance, commencent par la barbarie et ce n'est que par une longue suite d'événements de toute nature, après une série d'alternatives successives et diverses qu'elles parviennent à conquérir l'humanité qui est la bonté des êtres collectifs. On peut donc dire qu'à l'échelle de bonté se doit mesurer la grandeur des nations. Grégoire de Tours rapporte que les guerriers de son temps — Germains et Francs — sans respect pour les moissons et les vignes du pauvre, chevauchaient à travers champs, insoucieux des ravages qu'ils y faisaient. Un jour l'évêque — et c'est l'éternel honneur de l'épiscopat d'avoir été l'instigateur de la liberté — l'évêque sortit de la chapelle de Saint-Martin, et, revêtu de ses habits pontificaux, précédé de sa bannière, marcha à la rencontre des guerriers et leur dit ; « Emmenez vos chevaux des champs des pauvres, emmenez-les vite ou je vous maudis. » Les guerriers résistèrent quelque temps, mais vaincus par la véhémente apostrophe et la courageuse attitude de l'évêque, il se retirèrent et le champ des pauvres fut respecté.

Si nous remontons deux siècles plus loin dans l'histoire et que nous ouvrions les annales des Romains, ce

grand peuple qui comptait dans ses rangs Cicéron, Pline, etc., nous verrons une cruauté bien plus grande encore que celle des guerriers francs dont nous parle Grégoire de Tours. Flaminien, général distingué, lettré, fleur éclatante de la société romaine, revenait d'assister dans une ville grecque à des jeux publics ; escorté d'un jeune affranchi, son favori, il lui demandait s'il était satisfait du spectacle qui venait de finir : Non, répondit le favori, — j'aurais voulu des gladiateurs — car je n'ai jamais vu et je voudrais bien voir tuer un homme ! — N'est-ce que cela, dit Flaminien, et, tirant son glaive, il abattit aux pieds de son affranchi la tête d'un de ses esclaves. Ce fait nous révolte ! C'était la vie antique ; la domination d'une race sur une race. Les plus grands philosophes prêchaient cette doctrine. N'avons-nous pas Aristote qui, dans le Ier chapitre de sa *Politique,* établit que l'homme peut être maître de l'homme ! Nous avons renversé ces principes impies et nous avons marché rapidement dans la voie de la charité que nous ont ouverte les évêques et d'autres grands noms ; car à côté de Fénelon, nous pouvons mettre Vauban, Quesnay, etc., etc. De nos jours — 1863 — y aurait-il un ministre d'État, un fonctionnaire quelconque qui oserait ce que fit en 1762 M. de Machault : prendre une pincette, la rougir au feu et l'appliquer sur la jambe d'un accusé ! — Nous avons réalisé des progrès considérables. — La torture a disparu de nos codes de procédure et de nos mœurs. Peut-être individuellement ne sommes-nous pas meilleurs, mais en masse la société vaut mieux. Certes si Madame de Sévigné vivait de nos jours, elle n'oserait pas écrire cette lettre où elle plaisante si agréablement

sur le cadavre de quelques bretons pendus par ordre de son ami M. de Chaulnes.

Nous devons avouer que l'émancipation morale, — tout en ayant fait quelques progrès, — en a moins réalisé que l'émancipation physique et intellectuelle. — C'est à l'amour du gain développé d'une manière outrée que nous devons ce retard ; l'industrie, le commerce ont pris de nos jours de tels développements que si les doctrines d'humanité ne leur étaient imposées comme contre-poids, — l'amour exagéré de la richesse aurait bientôt ramené la société à la barbarie. Sur cette route nous avons de grands progrès à faire, mais nous sommes en bonne voie. Rappelons-nous cette grande parole de Grégoire Ier, le grand Pape : « Voulez-vous savoir combien vous valez? sachez combien vous aimez! »

Le *Vœ victis* des temps anciens, leur tache et leur souillure, doit être remplacé par cet autre anathème : Malheur au fort qui écrase le faible! — Nous le répétons : notre danger, c'est l'amour du gain, mais il est balancé par l'amour du progrès et de la charité.

Il y a quelques années nous entendions au Collége de France un des hommes les plus éminents de l'époque et que sa bonté ne devait pas soustraire au couteau de l'assassin, — nous entendions Rossi dire lentement et sans s'émouvoir des sifflets qui l'accueillaient, cette phrase profonde : « Prenez garde, si vous ne balancez pas la cupidité des richesses par beaucoup d'amour pour les autres, vous êtes perdus ! » Cet avertissement est encore de saison ; ce ne sont pas les ressources qui nous manquent, nous avons tous les instruments ; — la science, l'économie sociale, tout est prêt ; nous avons

de banques nationales individuelles, des caisses d'épargne, des caisses de secours mutuels, de retraite, des associations ; nous avons des bains publics, des maisons communes, des boulangeries, des épiceries populaires, sachons nous en servir. Le moyen est simple, que chacun agisse sur son caractère personnel, que chacun devienne une individualité aimante, sympathique ; sans cela que ferions-nous de l'association, si elle ne devait se composer que d'individus haineux et hostiles ? — Créons avant tout l'homme moral, car l'intelligence conserve le cœur, comme la bonté sauve l'âme. La sobriété, le travail développent ses facultés ; et par elle il vit, c'est-à-dire il jouit, il est heureux. Un des progrès dont nous devons surtout désirer la réalisation, c'est d'apprendre au faible à se protéger lui-même, à se faire digne.

Les voyageurs qui visitent la France rendent justice, il faut le dire, aux progrès accomplis dans ce sens. Un anglais a publié un livre intitulé : *Lumières et ombres de la France impériale*, dans lequel il constate que ce qu'on voit grandir en France, ce ne sont pas les hautes classes qui s'endorment à leur grand préjudice dans les jouissances et l'oisiveté ; mais que les classes laborieuses s'élèvent chaque jour avec rapidité dans la voie du progrès moral : ce voyageur a étudié avec soin et décrit avec vérité le développement intellectuel et moral des ouvriers dans nos grands centres manufacturiers, particulièrement à Mulhouse et à Lyon.

Un voyageur allemand a écrit un compte-rendu des impressions produites sur lui au camp de Châlons : il admire la tenue simple et modeste, les réponses claires et sensées de nos soldats, ces héroïques enfants du peuple.

Répandons donc par tous les moyens la science, le désir de lire et de s'instruire ; occupons-nous de la femme et de l'enfant. Voyons nos misères, nos besoins, cherchons les moyens de les vaincre et ne désespérons pas de la victoire.

LETTRE A M. EDMOND ABOUT

SUR L'ASSOCIATION

LETTRE A M. EDMOND ABOUT

SUR L'ASSOCIATION

Vous donnez à qui vous lit, mon cher confrère et spirituel économiste, le désir de causer et de croiser le fer avec vous. On a besoin de vous imiter et de s'escrimer un peu. Vous êtes belliqueux sans fureur et téméraire de parti-pris. Vous touchez à tout, vous remuez tout; rien ne vous effraye, rien ne vous déconcerte; et vous seriez piqué en tierce que vite vous engageriez en quarte. Votre tempérament gaulois d'enfant perdu est très-complet. Votre plume charmante, insolente, nette, vive, narquoise, hardie, scabreuse, pétulante, joviale, calculée, a des rapidités violentes de chemin de fer et des familiarités volontaires de carrefour, qui ont l'air d'être naïves et qui sont la quintessence du raffiné. Votre phrase attaque, elle vous harcèle. Ce n'est pas là un don commun. Et quand vous faites mine d'être trivial, cette familiarité agressive qui cache beaucoup de malice, n'est qu'un stimulant de plus. Mme de Genlis s'encanaillait avec le duc d'Orléans, et ils s'en allaient, bras-dessus bras-dessous, aux Porcherons, en souquenille. Vous allez, vous aux Porcherons avec le

public; vous buvez du vin bleu; vous riez, on rit avec vous; vous *tapez dru*, comme dit le peuple et on vous le rend. Et les solennels disent que vous êtes un gamin; les niais, que vous êtes un garçon d'esprit; les envieux que vous écrivez beaucoup et que vous devez avoir bien des rentes. Les plus « bêtes » vous barbouillent du surnom d'*humoriste*, ce qui, dans un temps sérieux et honnête, comme le nôtre, est une dangereuse injure. Les hommes politiques ne vous jugent pas, ils vous encensent ou vous huent, sur vos couleurs, celles-ci, ou celles-là. Quant aux philosophes, ils reconnaissent votre valeur solide; — que vous êtes bien de votre temps; que votre talent composite est une des efflorescences (ainsi parle le naturaliste) les plus hétérogènes, les plus mêlées, les plus vraies, les plus intéressantes, les plus miroitantes du sol démocratique sur lequel nous marchons en boitant.

Avec ces idées sur votre compte, — et de gros ouvrages sur les bras, que je réserve « à ma tombe », comme on le dit emphatiquement aujourd'hui, avec le sentiment de ce que je dois à un public qui me demande toutes les semaines le plus d'instruction possible, — j'ai d'abord parcouru votre chapitre de l'*Association*, inséré dans la nouvelle *Revue de Paris*. C'est vif, ferme, net, tranchant, et merveilleusement amusant.

Peut-être, néanmoins, n'aurais-je pas trouvé le loisir ni eu le plaisir de lire votre gros volume du *Progrès*, si un homme que j'estime beaucoup, mais dont le style me pèse, n'avait écrit contre vous et imprimé deux ou trois pages qui m'ont déterminé. Ce brave homme a le jugement aussi faux que le style malsain.

Il vous condamne bien lestement, sans rien prouver. Sa critique est pédantesque et frivole.

« *En fin de compte* (dit-il), *M. About n'a pas fait avancer notablement* (!) *le problème qu'il traîne* (*!!*) *après lui, de sa verve leste et fringante.* Diable ! « un problème qu'on traîne !... » et qu'on « traîne d'une verve,.. » Et cette « verve *leste et fringante* qui ne fait pas avancer ! » Le livre de M. About doit être bon. Quand on est attaqué de ce style-là, il faut que l'on possède une vraie valeur. Lisons donc *le Progrès*, me suis-je dit, et ne lisons jamais M. de Mazade. Dans la même page, ce critique affirme que « *les nuances peuvent se produire*... mais que *les divergences s'effacent*... que néanmoins *la nécessité d'une condition élargie se fait sentir*... et que décidément *il faut entrer sans crainte dans le courant.* » Voilà comme on écrit ! O Byzantin ! quelle musique intolérable de mirliton métaphysique !

L'écrivain lucide (et qui a des idées), l'écrivain auquel vous faites cette leçon impérieuse, celui sur lequel, du haut de votre chaire, coule votre phrase filandreuse, n'écrit pas ainsi. Vous me rappellerez le bonhomme de Wilkie, férule en main, roupie au nez, lèvre pendante, qui psalmodie sa réprimande aux petits de sa classe ; — M. About n'a pas du tout ces façons de penser et de dire. Il va au fait; il touche le but, il peut se tromper; et je crois qu'il se trompe en beaucoup de points. Mais comme il est sûr de sa forme ! comme il possède sa pensée ! comme il la pétrit et la lance; comme il la traite non en valet, mais en maître ! A l'école, critique, allez à l'école !

M, de Mazade ayant donc abîmé votre livre, mon

cher confrère, je me suis mis à le lire. Je ne l'ai certes pas approuvé en tout; mais vous êtes très-fort, et votre critique très-faible. Vous m'avez fait penser, rêver, méditer longtemps. Vos contradictions même et vos confusions ne sont jamais d'un esprit vulgaire; vous soulevez toutes les poussières; vous attaquez résolument toutes les questions, vous secouez tous les vieux haillons et tous les oripeaux modernes; il y a là des lumières, des lueurs, des étincelles, des nuages, des perspectives éclairées, des obscurités, des points de vue lointains; il y a des idées qui se heurtent et des résultats qui ne sont point d'accord. Mais du tout ensemble il résulte un puissant tableau, un portrait satirique du temps. L'avenir y cherchera quelques silhouettes admirablement découpées, qui se détachent sur un fond gris et mobile; et les gens d'affaire, ou de commerce, ou de banque, qui, sur la foi de votre lourd critique et de sa *pose* sévèrement douce, vous estimeraient frivole, ou léger, ou nul et sans valeur, se tromperaient absolument. La *pose!* Digne fille de la formule et de Barthelo. Elle trompe ceux qui n'ont pas le temps d'examiner; elle prévient l'enquête; elle se substitue au vrai. C'est la grande misère que subit aujourd'hui la France morale. Vous en êtes victime, pauvre auteur du *Progrès*. C'est assez juste; et je vais vous dire pourquoi cela est juste.

Voici un wagon de huit places (première classe), encore vide, et qui se dirige vers Bade, ou Spa, ou Vichy, ou Hyères comme vous voudrez. Il y entre d'abord un musculeux personnage, ossu, carré, larges épaules, comme le peuple les honore et les respecte; haut en couleur, puissant, le jarret ferme, le nez bus-

qué, l'air imposant. Il a commandé à quelques ouvriers dans sa vie; il est ingénieur, habile dans son art, un sot dans le reste. Les œuvres de l'esprit lui apparaissent exactement identiques aux œuvres de maçonnerie et de charpente. Tout au plus un drame lui semble-t-il quelque chose comme les ponts-et-chaussées. Je le nommerai Claude, si vous voulez, pour le reconnaître. Son intelligence est *isocèle* et ses subtilités sont des *cosinus*. Il tient à la main sa Revue verte, la seule chose qu'il lise avec son journal, d'abord parce qu'il est actionnaire de cette Revue verte, ensuite parce qu'elle a *l'autorité*; il entend par là ce qui domine dans la société présente, ce qui s'est fait centre de la circonférence, ou le point d'intersection capital et fondamental. Quand ce brave homme a tiré sa ligne, assuré son centre ou fait son calcul, vous comprenez qu'il n'en sort pas; et comme il s'appuie sur l'autorité, il a besoin de savoir ce que pense le Critique vert pour avoir une opinion. Suivez bien cette chaîne logique. Il n'y a qu'une revue qui ait de la valeur : la Revue verte; de plus, cette revue confère à tous ses critiques sa valeur personnelle; puis il faut les croire aveuglément; enfin il faut ne croire qu'en eux.

Ne dites pas que j'exagère cette docilité, ou cette ductilité brutale, ou sociablilité intolérante, qualités toutes françaises. Nous en vivons depuis Nicole le janséniste, et avant Nicole. C'est cet homme sévère, Nicole, qui déclare gravement « qu'il n'y a qu'une opinion de bonne, et qu'il faut être de l'avis de tout le monde. » Le résolu M. Claude n'a pas fait autre chose. Il n'a pas varié. Il aurait parlé comme Chapelain, quand Chapelain avait de l'autorité. Il a été fidèle à

la majesté de l'opinion reçue. Qui diable lui aurait appris à se conduire autrement que l'ordonnait Nicole? Et qu'y aurait-il gagné? Supposez-le républicain sous Charles X, légitimiste sous Louis-Philippe, ou idéologue sous Napoléon Ier ! Le beau coton qu'il aurait jeté ! Il croit donc brutalement à l'autorité présente partout, en tout, sur tout ; — au convenu, à *l'admis*, qui est sa loi. Lui-même étant carré, riche, savant, admis chez la baronne de Tibert, fort admiré, parce qu'il parle haut, il jouit de beaucoup *d'autorité*. Il pèse. Il s'écoute. Il se fait écouter aussi. Le directeur Trux de Trugoz, un garçon de ferme autrefois et devenu redoutable, est son ami. Quand il a prononcé, on se tait. Ce gros oracle consulte donc son volume vert, broché, pour savoir ce qu'il faut penser de votre livre, mon cher monsieur About. Et comme le Critique vert n'est pas votre ami et qu'il vous persifle de son style essoufflé, — je ne parle plus de M. de Mazade, — vous voilà mort et enterré dans la pensée de Claude. Hélas !

Le mal ne serait pas grand, sans les conséquences directes de cette même amabilité docile et grossière de la France, prêchée jadis par Nicole. Le brave Claude, le juge *ossu,* ne veut pas se révolter contre sa Revue. Il ne le peut pas. Il est fidèle et docile. Mais voici successivement cinq autres personnes qui viennent, de station en station, se caser dans leur petit domicile du wagon. Ils sont presque tous braves gens, honnêtes gens, hommes de sens et d'esprit : un jeune vicomte, M. du Millays, qui aspire à l'insertion de sa prose dans un périodique en crédit ; un notaire à lunettes bleues, chauve, calme, luisant et très-poli ; un petit entrepreneur de luxe et de tapisserie, millionnaire, madré, voleur et

connaisseur en littérature ; un général à favoris blancs, sérieux et superbe ; et un jeune commis de banque qui a fait un vaudeville. Pas un de ces éléments hétérogènes qui ne possède en lui un principe délicat et délicieux, le respect du voisin et la crainte de l'opinion voisine. Que pensera-t-il de moi? Quel est son avis? Que vais-je dire? Le désir de plaire et le besoin de ne point passer pour un sot, voilà le grand mobile. Ce gaz léger circule de case en case, dans le wagon à huit compartiments. C'est un souffle qui vient de loin. Il a traversé le poli dix-huitième siècle et l'élégant dix-septième siècle. Nos formes aujourd'hui sont plus rudes que sous Louis XIII ; mais le fonds est le même. La plupart de ces messieurs étant bien élevés, et quelques-uns à la mode, ils ont de certaines sécheresses d'emprunt, des impolitesses de commande, américaines, devenues d'usage et de nécessité, mais c'est tout. Ils ne sont pas certes assez impolis pour penser tout seuls. Quand le plus majestueux, l'ingénieur Claude, à qui le commis de banque a demandé son avis sur votre livre, en a déclaré la nullité, quand il a dit que c'était *de la camelotte*; quand M. Du Millays, qui respecte le Critique vert, a prononcé que l'auteur manquait *de fonds* ; tout le monde s'est rué sur vous. La brèche était pratiquée. *Quà data porta ruunt.* L'entrepreneur a voté comme le notaire, lequel a entraîné le général ; et quand ce dernier a su que dans certains chapitres et certaines caricatures d'un dessin très-vigoureux, vous aviez attenté à quelques-unes de ses idoles, je crois qu'il a dit d'un ton formidable : *C'est un polisson* !

Et alors, ma foi, on est tombé sur les gens de lettres, sur les philosophes, sur les rêveurs. On a trouvé vos

chiffres faux, votre statistique inexacte, vos critiques excessives. « C'est de *l'exagération*; c'est une *utopie;* c'est un *paradoxe* ! » Les trois mots sacramentels ont retenti à travers le wagon.

La voix criarde et glapissante de l'entrepreneur voleur brochait sur le tout. Il en est résulté une véritable émeute, une *association* armée contre vous et votre livre. Ils iront, soyez-en certain, dire à leurs femmes ou à leurs maîtresses, s'ils en ont, que M. About est fort en baisse, et que décidément on ne peut plus le lire; votre troisième édition est compromise. J'en suis fâché, d'autant plus que pas un de ces messieurs n'a coupé votre livre. Mais aussi pourquoi vantez-vous si fort *l'association*? Ne voyez-vous pas qu'elle glisse aisément dans la coterie et que le pays le plus sociable et longtemps le plus agréable du monde, le plus assoupli à l'autorité, quand il ne tombe pas dans l'émeute et ne « s'émoustille » pas jusqu'à la révolte, donne beau jeu aux solennels intrigants ou aux sots prépondérants ? Ne voyez-vous pas que la base de votre livre, *l'Association*, est fragile; que les *Thugs* de l'Inde s'associent pour étrangler ; les *Camorristes* de Naples, pour poignarder; les petits filous parisiens, pour dévaliser nos épiciers? Ne voyez-vous pas que nos six voyageurs ligués contre vous, représentent au naturel une société faible et sans caractère? que chacun d'eux, faute d'avoir une opinion, s'étaye sur l'autorité d'une opinion étrangère? que ce pilier solide sur lequel viennent s'appuyer les *sacs vides*, comme à la halle, est fourni par le premier maçon venu, pourvu qu'il ait à sa disposition quelques moellons, quelques gâcheux, de l'obstination et du plâtre? Non, il ne suffit pas de s'associer. Ce principe tourne contre vous,

comme il nuira à tous les talents, à toutes les vérités, à toutes les grandeurs, et à toutes les forces. Non, il ne suffit pas de s'associer. L'association en elle-même sans doute, n'est pas mauvaise; tout dépend des éléments qui la constituent. Et c'est ce que vous n'avez pas voulu voir. Remplacez donc mes six voyageurs (quelques-uns gens du monde, la plupart gens d'esprit) par six hommes ordinaires, mais ayant des *caractères* et du *caractère*, s'embarrassant peu du voisin, se rendant compte, ayant *l'initiative* de leur pensée, s'examinant et examinant tout. Ah! quelle différence! L'examen, l'enquête, non la sociabilité, la docilité, la fluidité.

— Comme cela résiste victorieusement à la *pose!* On ne vous juge plus sur l'étiquette du sac. On attend. On n'est plus seulement vaniteux; on est fier. On ne prétend pas avoir lu le livre que l'on ignore. Parce que deux mille crétins applaudissent le mélodrame de M. Grignoux ou M. Terrassier, on ne se croit pas forcé de respecter le mélodrame et les deux mille. L'autorité du musculeux M. Claude disparaît; la sentence du Critique vert n'a plus de poids. On ne vaut pas quelque chose, parce que l'on signe son nom sur une couverture ou violette, ou bleue, ou jaune; ni parce que l'on a deux étoiles sur son collet; ni parce que l'on porte une casquette orange avec un galon d'argent. Quel coup porté au factice, à l'intrigue, à l'étiquette, à l'apparence, au mensonge, à la hiérarchie des sottises prétendant être des autorités! Pour ce bon M. Hachette, votre éditeur, cela n'est pas indifférent! On paye cent fois plus de vos exemplaires, au lieu d'aller demander au cabinet de lecture, pour dix sous, une opinion toute faite. Ou même si l'on veut se servir du cabinet de lecture,

très-utile affaire, on y trouve dix revues contradictoires et excellentes, comme en *Angleterre* comme en *Amérique*, comme en *Allemagne :* et on les compare, et on vous achète, sans écouter M. Claude.

La *valeur* de l'homme, l'active volonté, voilà ce qu'oublie votre livre : vous êtes communiste au fond. Vous parlez de la valeur des hommes, vous en voyez les masses. Vous ne voyez pas que la masse compacte réduit à la même puissance le grain d'or et l'atome de sable ; qu'il faut analyser, séparer, comparer pour donner à chaque molécule son prix. Les *masses*, c'est très-bien !

Mais l'*homme?*

Sa valeur ? elle fait les masses.

Son initiative ? elle fait les hommes.

Environné de nuages orageux et bizarres, embarrassé d'expliquer ce que vous voyez, votre sagacité, votre pénétration qui sont très-remarquables, éveillent autour de vous une foule de questions qui voltigent dans votre livre :

Qu'est-ce que la société?

Où va-t-elle ?

Quelle sera la part de la France dans la civilisation générale?

Avançons-nous? reculons-nous?

Notre empire est-il une démocratie ? Notre démocratie est-elle un dernier mot ?

Le gouvernement parlementaire est-il mort?

Que vaut la guerre? Que deviendra la paix?

Et l'impôt? Et la main-d'œuvre?

Et les salaires ?

Doit-on encourager les grands centres ?

Ou les vider au profit des petits centres?

Et l'agriculture? Et les machines?

Et, à côté de cela, les mœurs? Et le mariage aussi, cette grande pierre de touche de la société? Et le divorce?

Et le capital? Et le travail? Donnera-t-on le travail au capital? Ou forcera-t-on le capital de travailler?

Et l'éducation? Et le jury? Et la peine de la mort?

Et l'Université? Et les gens de lettres?

Et les femmes, auxquelles après tout il faut penser?

Et le crédit?

Et la gloire? Que deviendra la gloire, quand chacun en aura sa part? Et le communisme? Et l'association?

Et l'élection? Et les académies? Et les arts? Déclinent-ils ou sont-ils en progrès?

Et l'État?

Et, tout en riant, vous abordez ces difficiles problèmes, vous les échauffez de votre verve; mais les résoudre? Le héros de Rabelais, homme d'esprit, proposait mille questions, et ne savait pas non plus les *souldre*.

A ces questions substituez-en une seule :

« — Comment former des *caractères* ? »

Une nation qui manque d'*idées* n'a pas besoin de *caractères*. Je lui dis :

« Allez paisiblement dans vos sentiers, en littérature, en faits d'arts, dans la vie privée; allez tête basse, où l'on vous mènera, pâturage ou boucherie. L'*idée* vous fait défaut. Attendez, vous *voudrez* après. » — Mais notre France! Mais ce pays infiniment actif, lumineux à faire peur, électrique à faire trembler, tourbillonnant éperdu dans le chaos orageux de ses rayons et de

ses ombres? Sont-ce les idées qui lui manquent? Oh, non!

Votre livre en fait foi. Des idées! Il en est plein. Celles de tout le monde, et les vôtres. Il en regorge. Il coule bas, chargé de chiffres, de résultats, de plans, de souvenirs, d'observations, de statistique, de critique, de portraits, de petits drames, de chapitres éloquents et de bonnes caricatures. Vous avez le faux *Marguillier*, vertueux, — un monument, — « à travers la croûte « duquel perle éternellement et suinte quelque bonne goutte de « belle morale antique, apprise; » ce qui ne l'empêche pas d'être envieux, intrigant, et méchant, et cupide et détestable. Vous avez la jeune fille bourgeoise, à qui la roture fait horreur, qui soupire pour un gentilhomme quelconque, que le commerce rebute et qui accepterait bien un très-vilain fonctionnaire, pourvu qu'il ne fît rien. Vous avez Napoléon Billard, celui qui n'a jamais servi, jamais vu le feu, mais qui, mille tonnerres! est plus militaire que Catinat et qui en remontrerait à Masséna, pour les sièges ou la prise des places. Vous avez... que n'avez-vous pas? Des conseils agricoles, des reconstitutions universitaires, des refontes européennes, des arrangements diplomatiques. L'éducation des femmes ne vaut rien; je le pense. — On fait trop de bacheliers, je le crois. La France républicaine et monarchique s'en va, ballottée entre les pôles contraires. Je le regrette. — L'agriculture est en prospérité; assurément. — La prostitution est un abîme; cela est vrai. — La paix européenne est désirable; nous le savons. — Tous les riches devraient émigrer à la campagne; je le leur souhaite. — Les pauvres devraient aller à la ville; le pensez vous?

Le Jockey-Club est une institution utile; je le veux bien. — Les Alsaciens sont fort ignorans; cela m'étonne. — Les journaliers ne gagnent pas assez; eh! eh! — Le talent abonde; je ne dis pas non. — Les landes se défrichent; tant mieux. — On ne défriche pas les esprits, et l'éducation populaire est triste ; tant pis. — La rage des fonctions publiques augmente ; hélas ! — Et cependant de grands travaux s'achèvent; cela console.

Ouf! Je ne m'y retrouve plus.

Trop de jours, trop de fenêtres ouvertes ! Vos clartés se contredisent; elles se nuisent.

A tout cela je voudrais savoir quel remède le philosophe apporte. Il dit à la France de s'*associer*.

Engagez plutôt le français à vivre de sa vie. Il a toujours trop vécu de la vie d'autrui. Le hameau que j'ai sous mes yeux se compose de petites maisons groupées comme des polypes et qui se gênent l'une l'autre ; il n'y a pas même de ruelles ou de cours suffisantes. Les citoyens des grandes villes s'entassent ou plutôt s'empilent dans des ruches incommodes, soumises à la juridiction d'un magistrat redoutable, mais non incorruptible, et souvent arbitraire, qui s'appelle un Portier. Je vais au théâtre; derrière moi trônent vingt personnes, qui comptant sur mon excellent caractère, avertissent mes émotions, sollicitent mes larmes, applaudissent pour me faire applaudir, et dirigent ma conscience de spectateur. Cet instinct social, plein d'agrément et de séduction, tantôt renseigne le voyageur sur la route qu'il doit prendre, tantôt se plaît à le gausser et à le mettre dans le mauvais chemin. Oui, notre peuple est le plus délicat et le plus mobile de l'Europe, c'est celui qui se mène le plus *à ondées*, comme dit

Montaigne. Défiez-vous cependant de cette force sans initiative; comme la goutte d'eau précipitée du nuage, elle tombe où elle peut. Sa vivacité d'impulsion a besoin d'une volonté supérieure, elle l'attend, elle est heureuse de s'y soumettre. Un pédant tel que Chapelain lui impose.

Faites donc aujourd'hui des « *caractères* ». Nous n'avons plus besoin d'idées. L'association ne suffit pas non plus. Faites des caractères, je le repète.

On y travaillait après la Saint-Barthélemy, du temps de Henri IV, quand le brave Régnier et le Gascon Michel Montaigne vivaient. Louis XIV, fils d'Espagnole, mari d'Espagnole ; catholique élevé à la Romaine, avec quelques reflets helléniques et italiens par-dessus le marché, suspendant le mouvement original, a inauguré en France cette belle forme antique et moderne, espagnole, grecque, romaine, provençale, italienne, — qu'il ne faut pas maudire, puisqu'elle a dominé l'Europe et lui a donné le ton, mais qui se complétant et s'exagérant ensuite s'est ensevelie dans l'unité absolue de croyance et l'exil affreux des protestants.

« Effacez vos caractères, disait-on aux races latines, anéantissez vos volontés, étouffez l'initiative, suivez la coutume, suivez la mode; » et elles marchaient au pas, sociables, sociales, vivant socialement, admirables de grâce et d'esprit, se modelant sur la France qui brillait à leur tête, et apprêtant la révolution de 1789 par l'obéissance de 1689, les violences par la docilité.

Nous n'étions pas *ridicules*, comme vous le dites avec une pétulance un peu hasardée; mais nous faisions des imitateurs très-ridicules, sacrifiés à la mode,

à la coutume, au convenu. L'Espagnol José de Samoza, que Beaumarchais a, je crois, connu, vous dira comment un bon gentilhomme *francisé* se comportait à Madrid, Rome et Naples :

« En sortant du lit, il attendait le barbier. Puis le perruquier venait peigner, pommader et poudrer la tête ce qui était fort long. Alors seulement on procédait à la grande affaire de s'habiller, ce que les plus lestes ne terminaient pas en moins de trois quarts d'heure, tant il y avait de pièces à ajuster, d'agrafes à mettre, depuis celle qui soutenait le col jusqu'à celles qui serraient les chausses. Cette architecture terminée, notre homme ceignait son épée, et priait Dieu qu'il fît beau, attendu qu'il allait affronter l'intempérie de l'air, de pied ferme et la tête découverte, quelque temps qu'il fît. Allait-il à pied, il lui fallait la plus grande précaution pour préserver de la boue ses bas de soie blanche et ses souliers *à la Mahonnaise*. J'ai connu un jeune officier qui se fit une grande réputation pour avoir traversé Madrid en hiver sans se crotter. Les plus indépendants étaient astreints à certaines convenances réglées par un cérémonial inexorable, qui ne laissait pas un seul jour de repos. Manquer à l'un de ces devoirs suffisait pour que deux familles devinssent ennemies. Le moindre voyage exigeait des visites de congé, que chacun rendait le lendemain ; de même au retour. Quand venait la fête d'un saint, l'étranger qui entrait dans une ville, pouvait croire qu'il y éclatait un incendie ou une sédition, tant la foule courait empressée, se heurtant, se bouleversant, criant par les rues. Les artisans mouraient à la peine pour servir tant de pratiques, qu'il fallait peigner, chausser, ha-

biller dans ces grandes circonstances. Telle était la société dans les jours solennels. — On dînait à une heure : on mangeait plus qu'à présent, et il fallait plus d'habileté pour savoir manger que pour gagner de quoi manger. On s'adaptait sur les manchettes certains entonnoirs de carton. D'autres machines avaient été inventées pour garantir des taches les bords de l'habit et le col de la chemise ; mais aucune n'était si compliquée et si singulière que celle dont on se servait pour faire la méridienne, usage général de notre climat. J'ai vu le célèbre Jovellanos dormir le nez sur l'oreiller, pour ne pas se défriser. Cependant la condition des hommes était meilleure que celle des femmes, car ils pouvaient du moins appuyer le pied par terre, tandis que, perchées sur de hauts talons en bois, étranglées impitoyablement par un corps de baleines, elles ne pouvaient faire le moindre exercice, sans s'exposer à être renversées au plus petit choc. Ce corset était un tel esclavage, que certaines mères allaitaient leur enfant à travers une espèce de trappe ouverte dans l'étoffe baleinée. — Chaque jour, le cavalier subissait trois métamorphoses : la cape et le bonnet le matin, l'uniforme militaire à midi, l'habit galant l'après dînée, pour assister aux combats de taureaux. La gravité espagnole conservait le silence et le décorum pour les soirées. Rien de plus grave et de plus solennel que ce qu'on appelait un rafraîchissement ou une collation. Les dames, placées sur une estrade, formaient un front de bataille formidable ne donnant d'autre signe de sensibilité et de vie que le mouvement régulier et monotone des éventails. Venait ensuite une ligne parallèle de señores, par or-

dre de dignité de rang et de mérite. Vous auriez dit des gens assemblés, non pour s'amuser, mais pour assister à la terrible cérémonie de la vallée de Josaphat. Point de musique, point de danse, point de causerie galante ; seulement, des joueurs de cartes, plantés au milieu de la salle, avaient le droit de hurler, de s'injurier et de marquer toutes les péripéties du jeu par de grands coups de poings sur le tapis. Cette belle affaire terminée, chaque famille se retirait. Il fallait autant de temps pour défaire cette toilette compliquée qu'on en avait mis à l'ajuster. Tandis qu'on désarmait la tête de madame, qui déposait un énorme bonnet et une perruque gigantesque, le front de l'époux se dégarnissait aussi d'une batterie de frisures dont il était hérissé. — La dernière opération de chaque jour, pour nos pères, c'était de monter leurs montres. Ce n'était pas un petit exercice : chaque gentilhomme avait deux montres, et deux boîtes par montre. Tout était double en ces bienheureux temps : on portait deux montres, deux mouchoirs, deux tabatières.... Que l'on nous passe ces futiles détails, qui remplissaient cependant la vie des nos aïeux. »

Au milieu de telles nécessités, l'homme se perd et s'écoule. Il n'y a plus que des formes.

Même en France, que devenaient les *caractères ?* Vauban, Fénélon, Saint-Simon, Boisguilbert, l'abbé de Saint-Pierre? En littérature, les meilleurs : Diderot, le président des Brosses, même Montesquieu? On tolérait celui-ci, comme magistrat, noble, ayant un château ; mais on le faisait passer après le frivole Helvétius, après Colardeau le niais, et le miscroscopique Laharpe. Ne représentant pas la société même,

les masses, le courant, les forces brutales, ces grands esprits étaient à peine supportés. Ils disaient quelque chose de personnel, ils contraraient, résistaient, s'opposaient, enseignaient, dérangeaient, déplaisaient.

Mais, pauvres enfants, vous aimez la force? Sachez que toute force est résistance. L'abbé Trublet qui copie tout, Colardeau qui scande ses hexamètres, ne sont pas des forces. Ils sont le produit des faiblesses générales, le flot dans le grand courant de l'imitation et de la sottise humaine. Je ne veux parler ici que de littérature. M. Desmahis écrit comme M. de Boissy, et M. de Pezay apparaît identique à M. Dorat. Ils poussent naïvement comme des feuilles sur le tronc de la société à laquelle ils ressemblent. N'ayant pas d'originalité, ils n'ont pas de réalité; ils sont des *choses*. Du temps de Rotrou, ils auraient fait représenter leurs tragi-comédies, et, du temps de Gringoire, leurs moralités. — Appliquez ce principe à tout. Ceux qui ne trouvent leur puissance que dans la puissance commune sont des gouttes d'eau, non des sources et il faut que les sources tombent de haut.

La valeur du nouveau philosophe est donc amoindrie par les préjugés de son temps, comme une santé robuste cède quelque part d'énergie à l'atmosphère ambiante. L'ingénieur Claude et le Critique vert arrivent jusqu'à lui. Il se vante de n'aimer et de ne vouloir comprendre que le positif, le présent et le palpable. Ah! mon cher monsieur About, que deviendrait le monde avec ces idées-là! Sans le passé et l'avenir que serait le présent? Un point d'intersection misérable, fugitif, et qui n'a pas même de nom ou de place. Vous faites trop bon marché du passé, de l'avenir et

des grands hommes. Vous dites que la végétation du progrès se fera toute seule, qu'une énergie latente et naturelle coordonnera toutes les forces et amènera tous les résultats, enfin que le monde est une immense machine qui se répare elle-même et qui va toute seule.

D'abord, je substituerais le mot « Développement » au mot « Progrès. » Celui-ci ne signifie pas grand' chose, et n'exprime que la « marche », un pédant dirait la Progression (*progredi*). Les nations, elles, n'avancent pas toutes de même, elles ne marchent jamais d'un pas égal. C'est le corps entier du monde moral et intelligent qui grandit, végète, se développe, porte ses fleurs et ses fruits, chargé ici et là de feuilles qui se dessèchent et de rameaux que la sève n'anime plus, mais fidèle à la loi générale, à la vie, renouvelant ses formes et réparant ses pertes. Ici, où languissent les libertés publiques, les arts fleurissent quelquefois. On cultive merveilleusement le sol en des pays qui négligent la culture de l'esprit. Telle race colonise, telle autre crée une sociabilité charmante, belliqueuse et contagieuse. De ces végétations partielles et contradictoires naît la civilisation universelle. En France, les rapports des hommes entre eux sont devenus délicats et multipliés, mais notre consistance et notre fermeté ont faibli. De révolution en révolution, nous nous sommes avoués à nous-mêmes notre propre impuissance ; et nous voilà, fort ébahis, lisant *le Progrès*, et ne sachant comment réaliser le *Progrès !*

Par le *caractère*. Par le développement, non des masses, mais de l'individu ; par l'anoblissement de cette substance intime, personnelle, de cette essence de nous-même, variée, — puissante, je dirai *divine*, si vous

le permettez, — qui est le *moi*. En n'écoutant pas sottement le Critique vert et l'ingénieur Claude. En nous faisant un tribunal en nous. En formant nos *caractères*. En nous souvenant que la force ne s'*associe* que si elle est capable de s'*isoler*.

Il faut renoncer aussi à cette haine de la gloire et des grands hommes, qui nous aviliraient. Quand Newton se présentera, il y aura pour lui de la gloire, soyez-en sûr; et vous ne ferez pas que vingt-cinq mille ouvriers maçons, tout respectables qu'ils sont, remplacent jamais Mozart et Shakespeare. Ces hommes d'élite et d'opposition seront toujours contraires à la masse, qu'ils font avancer. Shakespeare n'a pas pu de son temps être directeur des menus-plaisirs du roi.

Le destructeur de l'association hellénique, Socrate, que poursuivait et flagellait Aristophane au nom de la masse mécontente, avait bien de la peine à réunir autour de lui une mesquine minorité; cette minorité l'emporte; l'avenir marche avec elle et la couronne aujourd'hui. Si les spirituels Athéniens, ces Parisiens d'autrefois, n'ont mis à mort ni Platon, ni Xénophon, s'ils ont permis à Thucydide de leur dire leurs vérités, s'ils se sont laissé contredire par tous leurs grands écrivains, c'est qu'ils étaient le premier peuple du monde antique.

Le sel de la terre, c'est la contradiction, c'est la critique. Lessing et Gœthe, en Allemagne; Dante et Pétrarque, en Italie; tous les grands Anglais, Swif, et Sterne, et les autres, n'ont fait que cela. Il est vrai que les gens du moyen âge, moins forts que les Athéniens, avaient banni Dante et brûlaient Vanini : mais c'est leur honte.

La vraie association, mon cher confrère, n'est pas mécanique. Elle émane de caractères forts, qui rayonnent l'un sur l'autre et sympathisent volontairement, d'initiatives énergiques qui se cherchent et se coordonnent, par conséquent du *caractère*. Le développement de celui-ci constitue le Progrés lui-même. Donnez du pain, créez des machines, doublez la production, employez la nature, c'est très-bien. Mais si vous n'atteignez le vrai but, la culture de l'homme, vous n'avez rien fait. De votre creuset magique sortiront de petits Chinois ventrus et serviles, ou de grands Byzantins métaphysiques et obscènes, et vous n'aurez créé que des variétés de sauvages. Le vrai développement du monde s'exercera uniquement là où la vie morale et intellectuelle avanceront d'accord avec la vie physique, là où l'animal-homme deviendra plus grand, plus fort et aura moins besoin de ses semblables. L'animal faible et menacé se rallie à sa troupe; il s'associe involontairement par lâcheté et nécessité. L'animal inférieur s'agrége comme les polypes. Secondaire encore, imparfait, mais actif et habile, il s'élève plus haut, et centralise son gouvernement, comme font les abeilles. A un degré supérieur encore, il mêle à la centralisation quelque liberté, comme font les castors. Enfin les animaux vraiment forts vivent seuls, vivent libres. Mais cette farouche grandeur de l'isolement chez la bête est bien dépassée par l'homme. Celui-ci est le seul des animaux qui, possédant l'intelligence et la volonté, y joint l'*amour*.

Il choisit alors; il *veut*; et de la puissance d'association il fait une association de puissance.

Ne viens-je pas de prononcer un mot qui vous fait

rire, et tous les gens de notre temps, même les plus spirituels : l'*amour*, dans le sens de Platon? Que faire de cette valeur? Quel est l'intérêt qu'elle porte? Comment est-elle cotée à la Bourse? Elle est, je l'avoue, en grande défaveur actuelle. Eh bien! toute l'éducation, sur laquelle vous avez écrit un chapitre si piquant, j'allais dire si admirable, se résume en deux mots : *volonté* et *amour;* apprenez-nous ces deux choses. Nous ferons ensuite des machines. Nous sommes depuis si longtemps à l'école de la haine! Et cette haine entretient tant de faiblesses! De sorte que nous avons des camarades qui s'abhorrent, des coudes qui se touchent en se méprisant; des compagnons qui voudraient voir le compagnon à tous les diables; des mariages qui ne valent guère, des liaisons qui valent moins; des gens tout jeunes qui sont vieux, des gens très-vieux qui s'évertuent à être jeunes; des Aspasies chlorotiques qui font l'usure, et des Vertus superbes qui sont pétries de ruse et d'intrigues. Toutes ces contradictions de notre monde, votre sagacité les a pénétrées et mises dans un cruel relief. Quel chef-d'œuvre de finesse et d'analyse que ce portrait; une seule page, mais exquise, d'une étonnante lumière! Qui a lu cette simple petite page doit s'en souvenir; la société, le monde, et les plus malins, et les plus terribles, se courbant en bloc devant une seule personnalité, subtile, hardie, vénale, bien accentuée, et passant, avec un tremblement et une grimace, devant la boutique d'éloges, saluant le marchand et lui souriant. J'aurais voulu, en face de ce portrait, celui d'un honnête et modeste personnage essayant de résister au courant ultra-romantique et au courant ultra-clas-

sique; ne s'affiliant pas; ne pliant ni le genou droit ni le genou gauche; en butte aux sots, décrié par les mauvais, — étonnement, énigme et singularité pour la foule. Dans ce drame de l'homme indépendant, et de sa destinée aujourd'hui, vous auriez le sujet d'un roman plein d'intérêt et qui serait la vérité.

Faites-le; vous en êtes digne.

Et donnez-nous, non des *idées*, mais des *caractères*.

RÉFLEXIONS ET CAPRICES

D'UN PROMENEUR EN EUROPE

RÉFLEXIONS ET CAPRICES

D'UN PROMENEUR EN EUROPE

Come, like shadows and so depart (1).
SHAKSPEARE.

William Doncaster Savage est un Anglais de l'ancienne roche, qui garde, en dépit de son siècle, quelques opinions fort singulières. Il ne lit jamais de journaux, parce que, dit-il, il veut savoir ce qui se passe. Il était républicain à Londres, en 1812, lorsque le dernier terme du libéralisme anglais consistait à ne pas dire que Bonaparte fût un monstre; il est tory conservateur aujourd'hui que les tories sont menacés. Je l'ai vu protéger et admirer le genre gothique, à l'époque et dans le pays où David et son école régnaient exclusivement. Maintenant que le gothique envahit l'Europe, il admire surtout la Vénus de Médicis et l'Apollon du Belvéder.

Dieu l'a créé pour l'opposition; il déteste la sottise publique; il prétend qu'une opinion se gâte et se détériore dès qu'elle tombe dans les mains du vulgaire; qu'un système utile se précipite dans l'excès et le ridicule dès que le peuple s'en empare, et que le de-

(1) Paraissez comme des ombres et disparaissez.

voir des intelligences fortes est de résister à ces abus, de donner un contre-poids au fléau de la vogue et aux misères des préjugés. Enfin, William Savage a la majorité en horreur. De toutes les tyrannies, celle-là lui semble la plus insupportable. « Quoi ! mon esprit perdrait sa liberté ou la céderait! dit-il; ma pensée se laisserait asservir ; hier, vous étiez sectateur de Calvin ; vous allez devenir demain partisan de Luther ; et je changerais avec vous, foule insensée, foule bruyante et vaine ; et je me préterais à vos variations éternelles! Non pas ; la vérité et la raison n'appartiennent pas à la masse. Les points lumineux sont rares ; c'est Skakspeare, Erasme, Bacon, Montaigne, au XVIe siècle; c'est Saint-Simon, La Bruyère, Molière, Port-Royal, au XVIIe ; c'est la minorité qui, dans tous les temps, s'est montrée raisonnable, sensée et victime. Au milieu des tourmentes de la réforme religieuse, quel homme a conservé le culte du vrai ? Quel est le type de la vérité et de la sagesse entre Rome-papale et le moine saxon qui les battait en ruines? celui-là seul qui ne marchait sous aucune bannière, qui se moquait de toutes les folies, et surtout des folies populaires : c'est Erasme. Il n'y a plus d'Erasme aujourd'hui ; les esprits sont enfiévrés ; l'amour de la vérité ne se montre plus ; le monde est vieux et flétri. Je ne vois partout que mensonges et excès! »

Voilà les opinions bizarres de William Savage. Sir William Doncaster Savage a fait graver sur son cachet ces mots de Pythagore : *N'adore pas l'écho*!

Cette horreur de l'opinion populaire, qui s'accorde si peu avec nos mœurs et nos idées, se retrouve dans toutes ses actions, dans toutes ses vues, dans tous ses

écrits. Il a visité l'Italie, la France, la Germanie, l'Espagne. Il trouve, pour dernier résultat, que tous les voyageurs ont menti. Aussi s'est-il fait un devoir, un plaisir, un point d'honneur, une occupation constante de relever leurs bévues, de noter leurs sottises et de compter leurs absurdités. Il a bien ri des volumes publiés par nos voyageurs en Angleterre, de nos appréciations ridicules, de nos jugements sur la politique et les mœurs de son pays. Les revues anglaises, leurs opinions sur la France et sur ses mœurs l'ont amusé considérablement. Il vient de parcourir l'Italie et son résultat est le même. Il a comparé Rome telle qu'elle est, Naples vivante, Florence d'aujourd'hui avec la Corine de Mme de Staël; comme il la traite! et avec quelle audace il désillusionne Byron! et comme il désenchante les pages embaumées, frisées et poudrées du président Dupaty! comme il déshabille et met à nu le classicisme pédant d'Eustace! comme son esprit statistique, méthodique, amoureux des faits, réduit à leur plus simple expression toutes ces exaltations voyageuses!

Selon mon étrange acolyte, ce que la société a de plus curieux n'est pas connu; il reste à savoir d'elle ce qu'elle cache à tous les regards, ses ressorts intérieurs, ses rues souterraines, ses ateliers mystérieux de vice, de misère, de douleur, d'opulence, de débauche. Il faudrait pouvoir se mêler au *populaire*, voir comment le crime et la faim se transmutent, comment la faim donne naissance au crime et le crime à la faim; il faudrait plonger sans crainte le doigt dans la corruption; il faudrait savoir comment se forme la population errante des voleurs, la population éternelle et

stérile des femmes rejetées de la société; il faudrait comparer entre eux les différents pays et leurs états sociaux, savoir comment ils procèdent à la production du bien-être et du mal-être; demander compte aux gouvernements représentatifs du bonheur de ceux qui se trouvent soumis à leurs lois; calculer le degré d'aisance de l'ouvrier berlinois et de l'ouvrier parisien; le comparer à la moralité relative de l'un et de l'autre.

« Tant que l'on négligera ces recherches, la statistique et la morale politiques seront, dit Savage, des sciences vaines, aveugles et sourdes. » Aussi vous êtes sûr de le rencontrer partout où un homme du monde et un homme riche ne devraient point paraître. J'ai souvent observé sa grande figure pâle, et son attitude pensive, et sa longue redingote brune, au milieu de groupes qui se forment aux halles de Paris ou dans les environs de Drury-Lane : ruches véritables de filous et de bandits des deux sexes, que l'on ne traverse jamais qu'avec une rapidité presque tremblante et dans l'espoir d'abréger sa route.

Savage ne craint pas de se montrer là. Les agents de police ont dû le noter souvent. Il parle de certains maux de la société, gravement, sagement, tristement, modérément, comme un médecin parle des ulcères.

« Voilà mes pensées, ajoute-t-il en empruntant ses paroles à je ne sais quel vieil écrivain de son pays (1) : Je ne pourrais les parfiler et les laminer de manière à leur donner beaucoup plus d'étendue apparente; mais j'estime plus un petit coin de terre couvert d'épis qu'une grande plaine à moitié stérile. »

(1) Norris.

La vraie situation des peuples est inconnue. Quel voyageur est entré dans les boutiques, les a comptées, supputées; a dit les ruses des marchands, les menus détails de la vie privée, l'économie domestique? Aucun. Je me trompe; il y a un homme qui a fait cela pour Rome moderne, et personne n'a fait attention à lui : c'est le chevalier Koeller, allemand. Son œuvre n'a pas été traduite et ne le sera pas; un petit volume in-12 qui vous fait vivre au sein de Rome, avec les Romains et la vie romaine. Ouvrez-le au hasard et sur le chapitre le plus scabreux, le plus inconnu, le plus difficile à traiter, vous verrez ce que c'est qu'un voyageur attentif et philosophique.

Lisons : Ce chapitre est intitulé :

. . . .

— « Ne croiriez-vous pas, dit le chevalier Koeller, à entendre les voyageurs, que Rome avec ses abbés et ses courtisanes est le pays de la débauche, de la licence, le sanctuaire catholique de la prostitution? Tout au contraire; dans aucune contrée la décence publique n'est aussi complètement respectée : Bruxelles, Londres, Amsterdam et Paris blessent les regards de nos filles et de nos sœurs. A Rome, vous ne voyez rien de tel. L'amour vénal que jamais aucun législateur n'étouffera, se cache avec soin dans la métropole catholique. Le gouvernement placé dans des mains célibataires n'a pas voulu qu'on l'accusât de favoriser la débauche; il a conservé une certaine dignité dans ses plaisirs et dans ses vices. Il a couvert d'un voile ce qui est repoussant, là où il n'y a ni frein ni retenue. Aucune ville ne présente au premier abord une plus sévère rigidité de mœurs apparentes. La pré-

sence de ces femmes, qui vont, colportant jusqu'à minuit leurs charmes dans les rues principales; les signes aux fenêtres, les agaceries et les œillades au théâtre, tout cela manque ici; et il faut voir quelle mine font beaucoup d'Anglais et d'Allemands; ils ne dissimulent pas leurs plaintes : ce qui fait rire les habitants.

« Mais qu'il vous arrive le soir de traverser la Piazza Spania, ou de vous promener seul sous les berceaux de feuillages du palais Chigi, vous verrez aussitôt s'approcher un individu qu'au premier coup-d'œil vous prendriez pour un domestique sans place ou pour un espion de police. Il vous abordera pas ces mots : *commanda niente...* Plus on est nouvellement arrivé (et c'est ce que le questionneur voit du premier coup-d'œil) et mieux on est servi, chanteuses, danseuses, femmes brouillées avec leurs maris, ou dont les maris font de mauvaises affaires, recrutent cette triste armée du plaisir facile. Il faut placer dans ce cadre des marchandes de modes, des coquettes qui n'ont pas assez d'argent pour suffire aux soins de leur parure, et même des jeunes filles appartenant à des familles honorables; mais *curieuses*, qui aiment l'étranger, et qui repousseraient avec dédain les hommages d'un Romain indigent.

« La plus repoussante et la plus ignoble partie de ce triste commerce se trouve ainsi effacée ou du moins palliée. On n'est pas enrégimentée dans le bataillon de l'infamie; on ne porte pas à jamais son étiquette de vice; l'amour physique, le dernier des amours, prend le masque et l'apparance d'une intrigue. Ces femmes osent vous parler mariage. *Mariage* ! Elles por-

tent dans leur métier l'innocence de l'ignorance; elles vous saluent publiquement dans la rue, et leur sort ultérieur n'est pas toujours livré à la misère et à l'opprobre. Les unes entrent dans les couvents, les autres en service; beaucoup se marient. Défaites-vous de tout préjugé, la société de France et d'Angleterre qui, avec son grand ton de décence, livre tant de malheureuses à la dépravation sans retour, à la faim sans remède, à la mort avant la maturité, n'est-elle pas plus immorale encore que la société romaine, qui laisse un espoir de repentir, la possibilité d'une réhabilitation à la dissolution des mœurs?

« Un serin de Canarie et sa cage sont l'enseigne ordinaire de la classe dont je parle. En général, la police n'inquiète pas ces infortunées ; cependant, qu'elles se montrent revêches et récalcitrantes envers l'espion du vicariat et le curé de la paroisse, on les dénonce et leur sort devient réellement déplorable. Quelques-unes ont un pied-à-terre dans des quartiers déserts, où elles occupent quelque chambre meublée en location; d'autres vont visiter leur ami chez lui : seulement, elles ne veulent pas qu'aucune autre femme puisse les voir. Peu de femmes entretenues; mais une femme jolie est un capital excellent, et les bons emplois ne manquent jamais au mari.

« Ne vous a-t-on pas dit aussi que le Romain est particulièrement sobre? c'est un autre mensonge du voyageur. Le Romain n'est pas gastronome, mais il est buveur de première force; cependant, il partage le préjugé universel, et regarde le Germain comme le buveur par excellence. Parmi les figures du jeu de

l'oie romaine, on met en première ligne un Allemand, avec cette inscription :

TEDESCO CHI BEVE.

« Ce préjugé vient de ce que la plupart des Allemands sont, ou des Suisses de la garde du saint-père, ou des ouvriers dont la profession nécessite un grand emploi de force corporelle. Ces derniers ont besoin d'étancher parfois leur soif; ils gagnent d'assez bonnes journées, et sont habitués à regarder le vin comme la première de leurs voluptés. Ils se dédommagent ainsi, en quelque sorte, des privations passées et de celles qui pourront survenir plus tard. Ils ne peuvent supporter les vins capiteux d'Italie dès le premier verre, ils commencent à chanter, leur langue s'embarrasse; aussitôt chacun de dire : *Sono tutti ubbriaconi* (ce sont tous des ivrognes !)

« Tout cela est fort simple, continuait Savage; pas la moindre prétention au beau style. Ouvrons le chapitre des auberges et des hôtelleries.

« Chez aucun peuple le penchant à boire n'est aussi prononcé que chez les Romains. Hommes et femmes peuvent supporter une très-grande quantité de vins; on en voit peu qui soient tout-à-fait ivres, mais beaucoup entre deux vins. La plupart des assassinats et des querelles ont lieu dans les cabarets, et ont pour cause des paris à qui boira le plus, et la jalousie. Aussi Léon XII ferma-t-il les boutiques où l'on ne faisait que boire. Alors à Rome, comme à Florence, on passa le vin à travers une grille aux consommateurs. Qu'en arriva-t-il ? on s'enivra sur la voie publique, comme on s'était enivré dans les cabarets. Seulement on faisait placer devant

soi une table sans nappe, et l'on mangeait un œuf dur en buvant son vin. Pie VIII à son avènement abolit aussitôt les *cancelletti* maudits ; le peuple poussa en son honneur de nombreux vivats !

« Du reste la disposition des cabarets est uniforme ; ce sont de longues chambres voûtées, souvent encore une sorte de hangar ou une cuisine. Là se trouvent de longues tables et des bancs à pieds de chevalets, travaillés grossièrement ; le maître du lieu est assis dans une espèce de chaire ou de tribune ; les garçons sont dans le plus complet négligé ; les murailles sont grossièrement peintes.

« Ici comme dans certaines villes du sud de l'Allemagne, le peuple croirait ne pas trouver de bon vin là où on peut entrer debout par la porte. Il y a même des aubergistes qui ont la superstition de croire qu'ils renverraient les visiteurs, s'ils faisaient nettoyer et blanchir leurs établissements ; peut-être y a-t-il quelque chose de vrai dans leur crainte. »

— En vérité, disais-je à Sir William, toute cette science statistique m'épouvante. Avec un tel auteur, que ne savez-vous sur les cabarets de Rome ? Quels recoins de la vie sociale vous ont échappé ?

— Oh ! me répondit-il, ce sont précisément ces bagatelles que tous les voyageurs oublient ; ils négligent tout ce qu'il y a de plus utile et de plus significatif. Quel est le curieux qui vous a parlé des boutiques de Paris, de Londres et de Rome ? c'est cependant en examinant les boutiques, les étalages, les objets que l'on y vend, la manière dont ces objets sont disposés, que l'on parvient à se faire une idée de la vie intérieure et bourgeoise.

« A Rome, dit mon auteur, on tient les boutiques ouvertes le plus long temps possible. Point de halles. Les légumes et les poissons ont leurs marchés spéciaux. La quantité de légumes que Rome consomme est presque incroyable. A force de passer de main en main, du jardinier au fruitier, du fruitier au revendeur et de ce dernier à un second revendeur, les marchandises deviennent d'une cherté excessive.

« Un jardinier est établi auprès de chaque Pizzicarolo. Son étalage se trouve presque totalement dans la rue. Il arrose constamment ses légumes, ce qui ne leur donne pas un excellent goût. Le Pizzicarolo tient spécialement la pitance de tout le quartier, vend de la graine, du beurre, du fromage, des saucisses, des poissons salés et desséchés, des œufs, des fruits vinaigrés, etc.

« L'Artebianca fait trafic de farine, de pain, de riz, de gruau, de pots de terre, d'amadou et généralement de tous les petits objets d'une nécessité journalière.

« Le Friggitore vous pourvoit de poissons frits ou d'artichauts, panais, broccoli, etc. Les boutiques des friggitori aussi, sont dans les rues plus que dans les maisons, aussi le voisinage est empesté par l'odeur de la friture, qui ne contribue pas peu à déprécier les locations des alentours.

« Les bouchers sont obligés, depuis Léon XII, de tuer leur bétail dans le grand abattoir, ce qui a rendu leurs étals plus propres, quoiqu'ils laissent encore beaucoup à désirer.

« Les débitants de nouilles et de macaroni, sont ceux qui, après les jardiniers et les friggitori, parent le mieux leurs boutiques. Celles des pizzicatori sont pendant la semaine sainte richement parées.

« Les débitants de tabac, les buralistes de loterie et les commissionnaires près les Monts-de-Piété tiennent leurs établissemens avec beaucoup de simplicité.

« Les barbiers aiment le luxe : Ces industriels ont ici beaucoup d'occupation ; peu de Romains veulent se donner la peine de se débarrasser eux-mêmes de leur barbe. Les vaisseaux, les serviettes, etc., dont ils se servent sont d'une netteté admirable et on est servi avec beaucoup de promptitude et à bon compte.

« Les cordonniers attirent l'attention par des enseignes peintes avec un très-grand soin et sur lesquelles sont dessinées souvent une foule d'épouvantails ; on ne sait trop pourquoi.

« Les boutiques de draperies s'annoncent par des draps brodés avec un gout exquis :

« Les marchands de laines par un flocon de cette marchandise pendue à leur porte :

« Les chapeliers par un gigantesque chapeau de cardinal.

« L'eau-de-vie et le vin se débitent sans enseigne.

« Les pharmacies sont tenues avec beaucoup de luxe ; c'étaient autrefois autant de mines d'or. Elles sont encore aujourd'hui le quartier d'étape des médecins et des chirurgiens. Chacun a sa pharmacie, où il va plusieurs fois dans la journée rendre visite.

« Tenir une boutique est l'occupation favorite des Italiens, particulièrement des Lombards, qu'on rencontre ici en grand nombre. Ils savent faire valoir ce qu'ils ont à vendre.

« Peu de capital dans le commerce, et notamment dans les brillantes boutiques de quincaillerie, qui achètent

à de longs crédits et souvent succombent sous l'amas de marchandises qui n'ont aucune défaite.

« Les boutiques de Juifs sont peu apparentes mais très-riches.

« On doit une mention particulièreaux boutiques de rosaires situées entre la place Navone et le Pont saint Ange, à celles où se vendent les boucles énormes dont les paysans font usage, et qui sont situées rue des orfèvres et près de Pasquino; enfin aux boutiques de marchands de mosaïques et d'estampes sur la place d'Espagne, dans les rues de Condotti et Croce.

« Le commerce de la friperie est renfermé dans le Ghetto et sur la place Navone.

« Devant l'Université il y a une chaîne tendue afin que le bruit des voitures ne puisse pas troubler les lectures académiques des professeurs. Les fabricants de chaises se sont établis ici et ont fait de chaque maison de la rue autant de boutiques; le bruit qu'ils font en frappant équivaut au moins à celui de plusieurs voitures.

« Les vernisseurs ne peuvent travailler que hors des quartiers habités.

« On ne peut travailler le bois de cyprès à cause de l'odeur. Mais en revanche on souffre les savonneries jusque dans le *Corso*.

« Là où il ne passe point de voitures, on étend dans la rue des nouilles pour les faire sécher, on étend des peaux, de vieux linges, etc.

« Outre ce grand nombre de boutiques (car on peut au moins en compter deux par maison) il y a encore les étalages ambulants des rues. Ici ce sont des débitants de limonade, de glaces et d'eau-de-vie ; là des mar-

chands de gravures et de petits livres, d'articles de cotonnerie et de chaussonnerie, de souliers, de poires cuites, de pois chiches, de papier à écrire, de cirage; puis de la verroterie, des gâteaux, des fruits, du poisson, des figures de plâtre et une foule d'autres articles et denrées. Le silence des rues est troublé incessamment par ces marchands et par les enfants d'Israel qui s'offrent à acheter de vieilles marchandises ou cherchent à se procurer des travaux de raccommodage; et il faut une grande habitude pour distinguer les cris divers qui font, chaque mercredi, de la place Navone une véritable Babel.

« Bien tenir une boutique flatte les goûts du peuple. De là peut se déduire la promptitude avec laquelle se forme, à gauche de la porte Popolo, un marché improvisé de rosaires, saucissons, mauvaises mosaïques, gravures, etc. Gagner de l'argent avec peu de peine et sans exposer de nombreux capitaux (surtout à l'ombre et à l'air libre) convient à tous les peuples méridionaux, et surtout aux Romains, qui ne se décident généralement à faire quelque chose qu'en attendant mieux.

« Que vous dirai-je des mendiants? La profession de mendiant ne doit jamais être d'un grand rapport à Rome, car le Romain ne fait l'aumône pour ainsi dire, que par saccades; alors il donne à chacun de ceux qui s'adressent à lui, mais rarement beaucoup.

« Neanmoins les soupes de *couvent* et l'exemple des ordres religieux qui ont consacré l'idée que mendier n'était pas une honte, et en général l'organisation civile et économique de Rome, n'ont fait de la ville qu'un vaste réceptacle de mendians. On peut les diviser en plusieurs classes.

« 1° Les privilégiés, appelés ici les aveugles du cardinal.

« Ils ont le droit exclusif de mendier à la porte des églises où l'on expose le Saint-Sacrement. On adjoint aux aveugles quelques mendiants des plus contrefaits pour leur servir de guides, notamment ceux qui peuvent aller par les rues chanter des cantiques dont il vendent le texte.

« 2° Les mendians ordinaires des rues : Ceux-ci se multiplient visiblement quand il arrive des étrangers. Par le mauvais temps, ils sont toujours à la maison ; ils varient leur formule de demande selon la fête du jour, et mendient souvent avec une révoltante hardiesse.

« 3° Les dilettanti. Que l'on se hasarde à visiter les églises ou les monuments avec l'active curiosité d'un nouveau venu, ou qu'on ait l'habitude de mettre la main dans son gousset ; aussitôt tout le commun du peuple se constitue mendiant.

« 4° Les véritables nécessiteux; leur nombre est petit comparativement aux autres classes. De pauvres paysannes qui apportent de légères charges de bois pour les vendre, des vieillards délaissés et sans ressource, peuvent être rangés dans cette catégorie. Qui veut travailler, gagne ici facilement son pain. Mais mendier donne ici une considération que n'obtient pas la petite propriété.

« En octobre et pendant le carnaval, les mendiants sont plus nombreux et plus pressants dans leurs demandes. Ceci, ainsi que les vols et les filouteries qui sont alors aussi plus fréquents que dans d'autres temps, prend sa source dans le désir qu'a chacun de prendre sa part de la joie universelle.

« Le Romain a pour habitude de congédier poliment le mendiant. Il oppose à ses persécutions une rare patience. Quand le pape sort, on voit une foule de mendiants entourer sa voiture. Quand, lors de l'avènement de quelque pape, les aumônes sont distribuées, comme l'habitude est de donner le double aux femmes enceintes, il s'en présente une foule dont la grossesse est simulée. On sait même des dames de condition à qui il fut délivré des fonds de la caisse des pauvres, et cela non pas en secret mais au su de toute la ville. Le comte Demidoff s'est plaint plus d'une fois d'avoir été rançonné par des gens qui n'étaient rien moins que nécessiteux et qui imploraient sa charité.

« Depuis le dernier jubilé, il est resté ici beaucoup de mendiants allemands, sans doute de ceux qu'on tolère dans Saint-Pierre sans autre recherche, et qui ne peuvent retourner dans leur pays sans crainte d'être punis pour infraction aux lois établies.

« Il arrive qu'un homme montre l'image de quelque saint, dont il raconte la vie et les miracles ; son récit se termine toujours par une collecte.

« J'ai vu aussi pendant quelque temps un homme aller par la ville avec ses trois fils, dont les deux plus âgés jouaient du violon ; le troisième, déguisé en vieux et affublé d'une énorme perruque, singeait le maître de chapelle et conduisait la mesure avec une gravité tout-à-fait comique. Il paraît que cela n'a pas longtemps convenu car ils disparurent bientôt, ainsi qu'une femme qu'on voyait tous les jours tomber du haut-mal sur les places publiques.

« En général la profession de mendiant n'est pas encore arrivée à ce degré de perfection qu'elle a atteint

dans beaucoup d'autres grandes villes. De temps à autre, on saisit tous les mendiants; les étrangers, qui forment le plus grand nombre, sont renvoyés, et ceux du pays, détenus quelque temps; quinze jours ou un mois après, tout reprend son cours. »

— Eh bien! reprit Doncaster triomphant, que dites-vous de ces inutilités? Les descriptions philosophiques les plus étendues vous en apprendraient-elles autant sur l'indolence, le mauvais gouvernement et la bonhomie des Romains? O mes philosophes dédaigneux et mes fabricants de phrases aux vastes contours, retournez, retournez aux carrières; descendez dans les caves de la statistique, et faites-y votre éducation!

LES MŒURS EN EUROPE

AU Xe SIÈCLE

LES MŒURS EN EUROPE

AU Xe SIÈCLE

I

Le grand pivot de cette époque est celui sur lequel roule le monde occidental depuis douze siècles : c'est la papauté.

Elle était alors représentée par des Pontifes sages, actifs, prévoyants, prudents, politiques, qui tiraient le meilleur parti possible des circonstances difficiles, suivaient l'exemple donné par leurs prédécesseurs depuis le quatrième siècle, et faisaient grandir, sur les ruines du vieux monde en poussière, la nouvelle autorité morale dont ils étaient investis; autorité toujours adorée par les chrétiens barbares, toujours maudite par eux dans les accès de leurs furieuses passions; toujours enrichie de nouveaux dons et élevée plus haut par ces mêmes barbares repentants, dès que l'accès était passé. D'abord on battait les prêtres, on tuait les Papes; on se ruait sur les processions, que l'on dispersait à coups de hache et de framée. Ces petits incidents se renouvelaient toutes les fois que l'Eglise,

c'est-à-dire le Pontife, s'avisait de résister aux chefs demi-sauvages qui couvraient l'Europe et préparaient la féodalité. Bientôt, ayant peur du diable, et mobiles comme des enfants, ils s'agenouillaient, revenaient demander une grâce qu'ils tâchaient d'obtenir par mille réparations matérielles et mille preuves de douleur et de munificences. Ainsi des conquêtes du spirituel s'accroissait le pouvoir temporel; les Papes étaient la civilisation même, et ils la servaient en se servant.

Ce fut, on doit le dire, un grand bonheur pour le monde, qu'ils aient dirigé, dompté, assoupli, ramené à la discipline et au bon sens ces étranges bêtes fauves, mâles et femelles, qui remplissent le xe siècle et qui semblent plongées dans une boue ardente de passions malsaines, empruntées à la plus cruelle enfance des peuples et à leur décrépitude la plus barbare. Plus débauchés que Pétrone, plus violents qu'Attila, plus ambitieux que César, les princes germains de ce temps aimaient les femmes avec rage, le pouvoir avec frénésie, les richesses, le luxe, la tyrannie, les raffinements, les intrigues, comme des parvenus. Les Boson, les Hilp-Rik, et autres brigands de cette époque terrible, dépassaient de beaucoup en infamie *Meer-We* (Mérovée,) Clovis (*Hlud-Wig*), et tous les brigands primitifs.

Voilà sur quels hommes les papes Nicolas Ier et Adrien VII durent agir.

Il faut se souvenir cependant que les seuls historiens du temps, les moines, ennemis naturels du germanisme, avaient grand intérêt à le noircir, et ne pouvaient comprendre ni la profonde politique de Rome, ni le mélange d'honnêteté, d'héroïsme ou de

vertu qui tempérait souvent la farouche humeur de ces âmes barbares ou rachetait leurs crimes. Tout moine appartenait à la grande armée romaine. Rendre justice à un homme venu du Danemark ou du pays des Jutes, à un païen (*heidinê man*), à un Norse (*Northman*), c'eût été trahir sa cause, déchirer le drapeau, renoncer à toute communauté avec les chrétiens, flétrir son honneur.

En effet, la chrétienté était en péril. Le guerrier Hun accourait terrible sur son petit cheval cosaque; le Sarrazin mettait les villes chrétiennes à feu et à sang; la voile rouge du Norwégien glissait sur la Seine; il fallait avant tout défendre la patrie chrétienne. Son étendard flottait sur Rome qui avait su se défaire de l'exarchat, échapper à la suprématie byzantine, se débarrasser des Longobards et ramener à l'unité ce monde dispersé, errant, sanglant et hétérogène. C'étaient des hommes de parti que *Liutprand*, *Frodoard*, *le Moine d'Ostie* et tous les autres chroniqueurs du xe siècle; s'ils avaient eu le génie qui pénètre les secrets de l'histoire, ils n'auraient pas eu la liberté morale qui permet de l'approfondir et de l'éclairer. Quelle justice attendre d'eux? Ils auraient eu honte d'attribuer le moindre mérite aux Germains, à la papauté un dessein terrestre. Rome leur donnait le mot d'ordre; c'était celui de la civilisation.

Il ne faut donc ni les mépriser, ni les négliger. Il aut les interpréter.

Le livre publié par M. le baron Ernouf suit fidèlement la chronique monacale et gallo-romaine. Cet ouvrage est assez intéressant par lui-même, assez neuf et assez bien écrit, pour que nous le jugions avec cette sévérité

qui honore l'auteur et le critique. Ce livre est tout germanique. Mais, n'ayant eu pour guides que des documents latins,— l'auteur, homme de goût et de savoir consciencieux, d'un esprit juste, net et vif, — après avoir analysé les chroniques monacales, les rescrits des Papes, les vers détestables des poëtes, les débris des correspondances échangées entre les guerriers, les femmes et les évêques, a reconnu avec surprise que la lumière ne se faisait pas autour de lui ; que les ténèbres au contraire s'épaississaient ; et que le récit étrange transmis à son analyse par les contemporains de Lothaire et de Charles-le-Chauve ne trouvaient aucune explication raisonnable. Héros sans caractère, passions sans but, effets sans cause, faits invraisemblables s'y rencontrent et s'y pressent. Voici, dès le XIIe siècle, une de ces passions à la Werther, à la fois élégiaques et orageuses, romanesques et chevaleresques, rares en tout temps, et qui s'accordent peu avec la barbarie des mœurs et le mouvement guerrier des peuples. Voici des vertus et des crimes également inouïs. Le rôle de la Papauté, dans ce chaos, n'est pas moins bizarre. Elle résiste, semble céder, se laisse insulter, puis triomphe, sans que l'on sache pourquoi.

C'est que l'auteur à suivi de trop près ses autorités, et ne les a pas contrôlées.

Un coup-d'œil jeté sur les populations germaniques et leurs idées, sur leurs passions et leurs traditions, sur leurs marches et leurs contre-marches, sur leurs progrès et leurs transformations depuis Arminius jusqu'à Hugues Capet, dissipera cette obscurité. Pendant six siècles, elles battent en brèche, par flots successifs, le rempart de la civilisation antique. Quand un pan

de mur croule, elles entrent dans la place, s'y répandent et disparaissent. Le christianisme s'empare aussitôt des débris anciens et relève la muraille. Un nouvel assaut, mais plus faible, a le même succès ; il est suivi des mêmes résultats; et l'on voit enfin, des régions glacées de la Scandinavie, des rochers de Drontheim et des Fiords voisins du pôle, surgir et se précipiter sur l'Europe civilisée le fond même et comme la lie dernière de l'incivilisation sauvage. Cette lutte, ce drame, ce long duel a pris, de Constantin à Philippe-Auguste, toutes les formes possibles. L'esprit sauvage s'est défendu contre la formule, l'individualité contre l'Etat, l'indépendance contre la soumission, la liberté des bois contre la régularité des villes. L'histoire de Waldrade et de ses fils, de Lothaire et de ses ennemis, n'est pas autre chose qu'un des derniers et des plus curieux épisodes de ce combat extraordinaire.

C'est pour l'avoir continué que Lothaire ou *Liut-heer*, fondateur du royaume de Lorraine (*Liut-heer-reich*), neveu de Charles-le-Chauve, et par conséquent arrière-petit-fils de Charlemagne, a été chargé de toutes les malédictions des écrivains ecclésiastiques. M. le baron Ernouf a résumé leurs narrations et reproduit leurs dires avec une fidélité trop aveugle.

Lothaire le Germanique est donc accusé par eux d'avoir calomnié et chassé sa femme; de lui avoir préféré une femme de basse extraction ; d'avoir installé cette indigne rivale sur son propre trône et d'avoir tramé la mort de l'épouse. Je pense qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela.

Lothaire, dont le domaine semi-germanique embrassait les Vosges, la Bourgogne transjurane et la Lor-

raine, a défendu comme il a pu son royaume et sa femme menacés par des voisins puissants ; voilà son crime.

A côté de lui régnait son oncle, le possesseur de la portion la plus romaine de la Gaule; ce chef frank devenu roi comme Clovis ; qui réformait la grammaire comme Claude, et écoutait comme Néron de mauvais vers latins ; — ceux-ci allittérés à la mode germaine. C'était le *Kœnig* que nous appelons maintenant *Charles-le-Chauve* (Karolus Kalvus), — en allemand *Karl-der-Bald*. Maître de Paris et du centre français, il aurait bien voulu s'étendre jusqu'au Rhin, aux Alpes et aux Pyrénées. Pressé du côté de l'Allemagne par son neveu Lothaire (*Liut-heer*), du côté de l'Espagne par son autre neveu Karl, il convoitait un ou deux domaines qui lui manquaient. L'Alsace, la Lorraine et la Provence lui auraient fort convenu; extension qui eût fait peu de plaisir aux autres chefs de l'époque, à Louis d'Allemagne et à Louis d'Italie. Force lui était de ne pas déposséder trop vite le neveu, qui, voisin de la vieille Teutonie, aurait appelé à lui le secours des Thuringiens et des Saxons.

Lothaire, que M. Ernouf traite si mal d'après les chroniqueurs et les flatteurs anti-germaniques, avait vu à sa petite cour ou villa de *Beau-Lieu*, — *Mirilocus* (*Mireloge*, *Marlok*, *Marly*, aujourd'hui « Marley ») — une jeune fille très-belle, nommée *Waldrath*, évidemment de race teutonique, sœur de l'archevêque Gunther, nièce ou cousine de trois ou quatre autres évêques ou archevêques, tous assez probablement Saxons, de Kœln, de Mayence et des bords du Rhin. Lothaire, épris d'elle, l'avait épousée solennellement,

devant les parents assemblés, par le don de l'anneau et l'échange du serment (*tryst*). C'était, notez-le bien, la cérémonie germanique, non la consécration chrétienne. Tout, dans la vie de Liut-heer ou Lothaire, porte ce caractère d'un germanisme invétéré.

Karl-der-Bald — *Karolus Kalvus*, le successeur à demi romain de Clovis, — était aussi fort amoureux de son côté; ces rois barbares l'étaient beaucoup. Bien que sa femme fût en vie, il gardait à sa cour une maîtresse, *Reich-hilt* (Richilde), nièce, sœur et fille des Boson, lesquels (à ce que prétendent quelques généalogistes) seraient les premiers ascendants des Talleyrand-Périgord. C'étaient déjà de grands manouvriers politiques que ces Boson qui ont fondé le royaume d'Arles. *Richilde-Boson*, maîtresse de Charles-le-Chauve, lui persuada qu'il était dangereux de laisser subsister le mariage teutonique de Lothaire avec *Wald-rath*, et que, la cérémonie ecclésiastique n'ayant pas consacré l'union légale, on forcerait aisément la volonté de Lothaire à qui l'on ferait épouser *Theut-berge-Boson*, — la propre tante de *Richilde-Boson*, — qui relierait ainsi les deux cours et les deux couronnes, faisant du neveu l'oncle et de l'oncle le neveu.

C'était un piége dangereux tendu au pauvre Lothaire. Soit que les *fidèles* les *leudes*, alors plus puissans que les rois, lui aient forcé la main, soit qu'il ait pensé que ses deux femmes lui seraient laissées, l'une pour la politique, l'autre pour le cœur; il contracta ce second mariage, sans renoncer au premier. Les annales mérovingiennes et carlovingiennes sont remplies de pareils scandales. Charlemagne avait

impunément répudié ses femmes, gardé ses filles chez lui, tout en fermant les yeux sur leur plus ou moins de chasteté; et usé trop librement du mariage. Son palais d'Aix-la-Chapelle laissait beaucoup à dire. L'étrange punition dont Michel-Ange frappe les lascifs dans son *Jugement dernier* a été inventée pour Charlemagne ou du moins pour son ombre, par un certain moine Wettin, qui, dans une pièce en vers latins, nous montre le grand roi expiant en enfer, et par le même supplice, l'extrême intempérance de ses goûts. Mais ses prouesses scandaleuses ne l'empêchaient pas de rester au mieux avec le Pape; il protégeait Rome. Lothaire au contraire ne protégeait personne et avait grand besoin qu'on le protégeât.

Theut-berge-Boson, dont on avait voulu faire la femme de Lothaire, malgré la cérémonie religieuse, et avec laquelle il refusait d'habiter, n'avait pas été entourée de bons exemples. On lui imputait des relations scandaleuses avec son propre frère, *Huc-behrt-Boson*. Theut-berge en convenait. Toute la cour de Charles-le-Chauve était une école de licence. Le frère prit la fuite, ne défendit point sa sœur accusée, et se contenta de courir les bois et les champs avec une bande d'affidés. Lothaire suppliait Rome de le laisser épouser religieusement *Wald-rath*.

Il voyait bien qu'en le contraignant à garder la tante de Charles-le-Chauve, on ne voulait que le jeter dans les bras du monde gallo-romain; que Charles-le-Chauve amant de *Reich-hilt* et bientôt mari de cette dernière, entrerait sans peine dans ses secrets et son intimité; que par le double mariage de *Theut-berge* avec lui et de Karl avec Reicht-hilt, il courait toutes

sortes de dangers ; et que dans une situation pareille, à la fois oncle de Karl par alliance et son neveu par le sang, il n'échapperait pas aux usurpations, aux chicanes et aux ruses qui dans une proche parenté s'exercent si aisément, et dont Karl n'était pas avare.

A ses yeux la véritable épouse était cette *Wald-rath*, sœur et nièce d'archevêques germains, sans alliances avec la cour de Charles-le-Chauve, qui ayant accepté l'époux qu'elle voulait choisir, l'ayant accepté en présence de parents, solennellement, publiquement, selon le *tryst*, la foi donnée (*trust*, confiance), d'après la coutume d'individualité personnelle que ces peuples aiment et pratiquent encore ; ayant échangé l'anneau des fiançailles contre celui de *Liut-heer* ne pouvait (disaient les guerriers germains) être arrachée à son mari. Quant à la seconde épouse, n'étant pas l'épouse du choix, mais de la force, elle devait se retirer et se taire. Imposée par Karl, par Boson et la terreur politique, cette *Theut-berge* impure n'avait pas le droit de venir se substituer à l'épouse première, vraie, choisie, élue, seule légitime. Que manquait-il en effet à *Wald-rath*? prétendaient-ils. Une formule : « *Parentibus arbitris* (dit le capitulaire), *matrimonium contractum.* » Les parents y étaient. Ils avaient consenti ; le serment mutuel, la parole ne pouvaient être brisés. Voilà l'opinion teutonique, *Karl-der-Bald* (Charles-le-Chauve) et *Theut-berge* elle-même la partagèrent. Quand il fut reconnu que le Germain *Liut-heer* (Lothaire) tenait à son premier choix et n'entendait pas manquer au serment, à la protection promise, le sentiment germanique parla chez l'un et l'autre ; ils se repentirent tous deux : *Theut-berge* s'effaça devant sa

rivale; et *Karl* l'y encouragea. Elle alla même à Rome supplier le Pape de rendre libre Liut-heer. C'était le sentiment teutonique qui éclatait. Il avait tant de poids sur les esprits, que les enfants même de Theut-berge se reconcilièrent avec les enfants de Wald-rath, et finirent par livrer aux Gallo-Romains une guerre furieuse. Le fils de Wald-rath et de Lothaire rallia des partisans, se réfugia sur les cimes des Vosges, trouva un confédéré précieux dans l'intrigant Beson, appela en France l'arrière-ban de la vie sauvage, ces terribles Norses qu'on a nommés Normands, et continua ainsi l'insurrection de la vie sauvage contre la vie civilisée.

Telle est la seule explication possible du récit que M. le baron Ernouf a résumé élégamment d'après les chroniqueurs ecclésiastiques, tous ennemis de Wald-rath et partisans dévoués de son antagoniste Theut-berge. Présentés par ces Gallo-Romains sous l'aspect le plus favorable à leur cause, les faits qui le composent n'offrent plus aucune vraisemblance; suivant eux, il faut supposer que vingt évêques, pour flatter un chef sans pouvoir, ont conspiré la perte d'une femme innocente, et que Theut-berge s'est calomniée elle-même auprès du Pape.

Il faut croire à ces sentiments wertheriens, à cette passion irrésistible, à cette obsession magique subie par le pauvre Lothaire (*Liut-heer*), qui était, non pas un Amadis, mais un guerrier germain, rude, obstiné, fidèle à sa race, fidèle à sa femme. Il faut croire aux pures et pudiques vertus de *Theut-berge*, à la candeur immaculée et à l'impartialité absolue des diacres et des moines qui écrivirent cette histoire sous la dictée

des Papes ou sous l'inspiration immédiate des intérêts ecclésiastiques. Il faut croire à l'héroïsme désintéressé de *Karl-der-Bald* (Charles-le-Chauve), qui, vivant avec sa maîtresse *Reich-hilth*, s'armait de sévérité contre l'époux infidèle de Theut-Berge, sœur de Reichhilt, et vengeait les droits conjugaux violés.

Tout cela est impossible.

II

J'appellerai simplement de leurs noms modernes « Lothaire et Walrade », les deux personnages dont M. Ernouf a donné l'histoire d'après les témoignages contemporains, et je demande pardon à mes lecteurs de les avoir si longtemps fatigués de ces vocables tudesques dont je leur promets de ne plus faire aucun usage. Qu'il me suffise de dire que le nom de l'héroïne germaine « Walrade » signifie « conseil des forêts » ou *conseillère sauvage ;* et celui de Lothaire « *l'armée du peuple.* »

Le noms propres renferment un sens très-important, surtout quand ils signalent une nationalité difficile et nouvelle. Non-seulement ils attestent la spécialité des races, mais ils rappellent un certain courant de mœurs, de traditions et d'idées qui se détache ainsi des autres courants de l'histoire et l'éclaircit. N'attribuons à ces détails ni trop ni trop peu de valeur ; seulement il faut en tenir compte. Ferreolus, Tonantius, Agrestinus, Mamertinus, Fortunatus, Prœnestinus, Venantius, Fulgentius, Nemesianus, Asteriolus,

Appollinaris, Cupidinus Areolus, Basiolus, Secundinus, sont les noms de ces pauvres Romains de la décadence qui se rendent justice, se surchargent de diminutifs et n'osent plus s'appeler comme Scipion, Nasina, Tacite ou Pompée. Ce sont des femmes byzantines comme leurs noms le prouvent, — grecques d'origine, — que ces prodigieuses créatures qui jouèrent au xe siècle, entre les Papes dont elles étaient les ministres et les Germains qu'elles séduisaient, le rôle d'Aspasie ou d'Armide. Leurs noms les trahissent; Théodora, Aphrodite, Glycère, Théophylacte, Marozie. Cette dernière, qui occupe une grande place dans l'œuvre de M. Ernouf, est *Mariuccia*, *Mariuzzia*, *Marouzia;* le « péjoratif » qui termine son nom, et dont l'origine est évidemment populaire, contient le résumé de sa triste biographie; sous l'invocation de la Vierge, c'est ce qu'il y a de moins sacré, de moins honnête, de moins pur et de moins vierge au monde.

M. Ernouf a eu grand'peine à reconstruire son histoire. Cette *Marouzia* n'a pas laissé de Mémoires personnels ; elle avait trop à faire, et le temps d'écrire ne lui restait pas. Chanter, danser, séduire, donner des banquets, tuer ceux qui déplaisent, sauver ceux qui plaisent, conseiller et amuser les Papes, semer les espions, faire des marquis et même des ducs, inventer des poisons, mener des coteries, élire ceux-ci, repousser ceux-là ; elle était forte dans toutes ces sciences que de petits esprits affectent de mépriser, mais qui, après tout (selon le maître Machiavel), sont le fond de la vie « positive » et le plus grand honneur de l'humanité. Il est bien dommage que du temps de Marosie, la mode ne fut pas de publier son roman intime et le roman des autres; elle

avait connu tant de monde et s'était mêlée de tant de choses, qu'elle aurait pu livrer à l'avenir la confession du Pape Sergius, celles du Pape Formose, des Adalbert, des Albéric, des Gui, des Bérenger, des Lothaire, et nous dérouler toute la trame des intrigues lubriques et sanglantes d'où M. Ernouf, avec sa science et son courage, — il en a beaucoup, — ne se démêle que difficilement.

Pourquoi? C'est qu'il s'attache aux chroniqueurs avec beaucoup de soin et d'exactitude, mais sans oser contrôler ses autorités. Il est l'écho de Liutprand et de Rathier, qui l'étonnent quelquefois; alors il s'arrête, car il est homme de tact et de goût, et il prie le lecteur de remarquer que ses autorités n'ont pas le sens commun; puis il passe et continue sa route dans l'obscurité, marchant avec une rapidité agréable et d'un pied sûr. Ce n'est pas assez. L'historien n'est pas seulement un narrateur, mais un *contemplateur*. Il fait retraite dans le passé; il faut qu'il s'y acclimate. Il est juge aussi. Il a son Code, ses lois, ses motifs d'atténuation ou d'aggravation. Il ne peut pas faire le moindre récit sans comparer entre elles deux ou trois versions contradictoires. Il ne peut pas les accepter toutes, ce qui rendrait l'histoire infinie et indécise. Il ne peut pas davantage épouser les passions et les partis. Que doit-il et que peut-il donc faire ? Sur les ruines des partis et sur les cendres des passions il faut qu'il établisse un sanctuaire et un tribunal, qu'il débrouille toutes les intrigues, qu'il devine toutes les énigmes, qu'il résolve tous les problèmes. Pourquoi les femmes du dixième siècle, et les pires, et les plus dangereuses, eurent-elle une si prodigieuse influence dans une époque si bar-

bare ? Comment se fit-il que Marozie et Théodora, qui étaient quelque chose comme Phryné chrétienne ou madame de Pompadour barbare, prissent, au nom des Papes, le gouvernement des affaires sous les yeux du monde chrétien qui les souffrait? Comment concilier avec ces dépravations et ces relâchemens effroyables la sévérité dont l'australien Lothaire fut l'objet, quand il voulut répudier sa seconde femme Téut-berge, reprendre une première épouse, Walrade, qu'il aimait, qu'il avait épousée à la façon germanique, « par le sou, le denier, l'anneau et la promesse en face des parents » et qu'il voulait épouser religieusement devant les autels? Le Pape s'y opposait. Autrefois Charlemagne avait pu librement répudier sa première femme, en choisir une seconde, renvoyer de nouveau cette dernière, et, de l'aveu de son clergé, contracter un troisième mariage légitime. Mais Lothaire, dont la femme avouait un inceste et qui alléguait son mariage antécédent avec une personne pure et choisie, ne pouvait obtenir l'autorisation de régulariser ce mariage.

Je dirai comment ces énigmes s'expliquent. C'est un spectacle épouvantable et digne de pitié que la confusion dans laquelle l'Europe fut jetée après la mort de Charlemagne par la croissance triple et le développement simultané, rapide, colossal, de la papauté d'une part, des invasions païennes d'une autre, et enfin du besoin de jouir. Vous diriez, en Italie surtout, trois géants qui s'enlacent dans une inextricable lutte. Les Sarrasins et les Normands veulent tout massacrer; les femmes tout conduire, et le clergé s'emparer de tout. Jamais les Papes n'avaient élevé si haut leur juridiction. Jamais l'orgie n'avait été aussi effrénée, jamais

les profondeurs du monde barbare, depuis les derniers havres de la Scandinavie, n'avaient vomi autant de brigands.

Il y a donc trois forces qui luttent dans ce chaos du dixième siècle : — d'abord celle des populations germaines ou teutonnes, représentées par leurs chefs, hommes de sang, de violence et de pillage, hommes ou plutôt bêtes de proie ; voulant conquérir par le glaive et la ruse tous les plaisirs, toute la puissance des Césars et des Héliogabales ; — ensuite la civilisation romaine, force politique et sociale, représentant le sens moral et la règle ; force très-énervée par la subtilité et les vices, mais antique, indestructible, organisée, étayée par la tradition, appuyée sur le christianisme, ayant pour milice le clergé, pour centre Rome et la papauté ; — enfin une troisième puissance, celle des femmes. Celles-ci représentent le plaisir, les arts, l'élégance traditionnelle, la volupté. Dans aucun siècle elles n'ont joué un pareil rôle. Cet orage leur convient. Toutes leurs facultés s'y déploient. Elles s'allient aux Papes, elles triomphent des barbares. L'Alcine de l'Arioste, c'est Théodora ; l'Armide du Tasse, c'est Marozie : et notez bien que ces types de la sorcellerie féminine, ces magiciennes barbares de la chrétienté, n'appartiennent qu'à l'Italie : créations tout italiennes, étrangères à la poésie des autres races ainsi qu'à leur histoire, leur origine réelle, origine grecque-scandinave, mérite qu'on s'y arrête et qu'on l'explique.

Elles continuent le règne des Laïs; elles héritent, en se mêlant aux Germains et aux Papes, de la puissance des *hétaïres*, puissance qu'elles rendent plus redoutable et plus effrénée. Elles datent des empereurs iconoclastes

et des conquérants teutoniques. Voyez, je vous prie, comment les choses les moins analogues se rencontrent, s'enchaînent, se marient et produisent des fruits inattendus.

Byzance dépravée abuse du génie hellénique et pousse à l'excès la subtilité : il plaît à des moines byzantins de subtiliser la religion, et à quelques empereurs de les écouter. D'après les conseils de ces moines, on détruit les images, on brise les statues des églises, pour s'élever, comme font aujourd'hui les Orientaux, jusqu'à des régions plus mystiques, jusqu'à une piété moins terrestre. Cela chasse de Constantinople, entre 850 et l'an 1000, toute une population de sculpteurs, d'ornemanistes, de peintres, de femmes et d'hommes dont les arts étaient la seule occupation, et qui viennent s'abattre sur l'Italie. C'est cette colonie exilée qui transforme la péninsule italienne et prépare lentement la renaissance de l'art, telle qu'on la vit éclater entre l'époque d'Ange de Fiesole et Raphaël. C'est à elle qu'il faut rapporter le luxe, l'élégance, les prestiges, le goût de séduction, le don de féerie renouvelée dont l'Italie hérita depuis ce temps. Les Laïs victorieuses, qui jouaient en 960 avec la tiare pontificale, annonçaient les Lucrèce Borgia et les princesses qui séduisirent le Tasse.

Elles avaient à lutter en faveur de la volupté et des arts contre les deux autres éléments dont j'ai parlé et dont elles venaient à bout par tous les moyens : l'élément germanique, celui de la conquête ; et l'élément chrétien, celui de la civilisation. Au moyen de ces trois groupes, qui n'ont rien d'artificiel ou d'illusoire et qui se dessinent nettement aux yeux de l'observateur,

tout le xe siècle s'éclaire; la lumière se fait, les anecdotes les plus incompréhensibles se classent, rien ne reste inexpliqué ; les acteurs ont beau être puérils, violents, bizarres, les événements ridicules, obscurs, inattendus, on a le mot de toutes les énigmes : les vrais personnages apparaissent. Ils sont pour ainsi dire métaphysiques ; ce sont les trois puissances que j'ai signalées : la volupté grecque, dont le passage violent a laissé de si profondes traces ; le germanisme, qui abat tout sur sa route ; enfin le clergé, qui tour à tour vaincu par l'une et l'autre, finit néanmoins par l'emporter sur tous les deux.

L'histoire de Lothaire et de Walrade, par laquelle débute le livre de M. Ernouf, est la preuve de ce que j'avance. Là se cachent et la question du germanisme et celle du clergé, et puis l'autre grande question moderne du mariage civil et du mariage religieux. A propos du divorce, on y voit le monde sauvage dédaigner la formule, ne s'en rapporter qu'à sa volonté et à son choix, repousser toute contrainte, se révolter contre les entraves et succomber. Lothaire est forcé d'aller implorer le pardon du Pape ; Walrade, sa maîtresse ou sa femme germanique, suit son maître, le soutient, recueille en pleurant ses derniers soupirs, et lègue à ses enfants sa vengeance. Ceux-ci restent en Italie, où leur paganisme germain conspire contre l'ennemi commun et s'allie à l'autre groupe païen, celui des voluptueuses Grecques de l'Italie.

M. Ernouf les couvre de malédictions, parce qu'il copie les diacres, moines et chroniqueurs, leurs contemporains. Il s'émerveille à juste titre des dépor-

tements de tous ces personnages, plus ou moins vindicatifs, scandaleux et sanglants. Fidèle envers ses autorités, il comprend assez peu les faits. Walrade, ses enfants, ses petits-enfants, ne valent ni plus ni moins que les autres. Pour un moine de Pavie ou de Milan la postérité de Walrade est anathème ; elle est maudite ; pourquoi ? c'est qu'elle descend de Lothaire, qui a résisté au clergé et essayé de soutenir le mariage civil à une époque où il n'était plus soutenable. Il serait injuste de condamner ces chroniqueurs ecclésiastiques, lesquels, après tout, défendaient la civilisation, la règle, la morale et faisaient reculer la barbarie. Les suivre aveuglément est dangereux. Prétendre que ces clercs et ces moines chroniqueurs n'ont pas connu et dit la vérité, cela ne signifie pas qu'ils fussent de mauvaise foi ; c'est dire qu'ils étaient hommes de parti.

A la distance de huit siècles il ne nous est plus permis de partager ou d'adopter leurs passions. Aujourd'hui nous voyons clairement quelle a été la marche de l'esprit ecclésiastique et comment par degrés successifs il est venu à bout de la polygamie, de la répudiation des femmes et des mœurs barbares. Forcé d'abord de tolérer les trois reines et les mille concubines de Clotaire ; puis la licence incroyable de Théodebert et des Mérovingiens, le clergé ne put longtemps opposer que l'autorité de sa parole à ces effrénés, la plupart hommes à douze ans, caducs à vingt ans; se modelant sur le roi Salomon, non quant à la sagesse mais quant au nombre des femmes; et mourant de la dyssenterie à trente ans. Ce fut un grand travail que de vaincre leurs passions sauvages. Il fallut substituer peu à peu la monogamie, le mariage chrétien, sans divorce, sans

affinité de sang, à la prosmiscuité polygame, vagabonde, illimitée, souvent incestueuse, que sanctionnaient quelques coutumes libres et que l'on honorait du nom de mariage civil. Saint Lambert fut tué pour n'avoir pas reconnu comme seconde épouse une des femmes de Pepin, la propre mère de Charles Martel. Le Pape écrivit à Charlemagne, qui voulait épouser Desiderata du vivant de sa première femme, des remontrances violentes qui n'eurent aucun succès. Le pouvoir moral dut se montrer tolérant et rabattre beaucoup de ses prétentions dans la pratique. D'abord il se contenta de blâmer, permit certains cas de divorce, ferma les yeux sur les monstruosités flagrantes, et attendit, pour frapper un grand coup, que l'esprit germanique eût le dessous.

C'est ce qui arriva. L'esprit germanique était destiné à périr dans tout le midi de l'Europe. Il s'est effacé progressivement et a disparu, entre le xe siècle et le xiiie, de toutes les légions romaines, c'est-à-dire de l'Espagne, de l'Italie et de la France. Quelques traces sont restées en Espagne, bien peu de vestiges en Italie; à peine un souvenir en France, et un souvenir qui n'a rien de sympathique. Je parle du passé, non du présent. Aujourd'hui les éléments opposés veulent se rejoindre après une longue lutte; et d'ailleurs, au moment bizarre où nous vivons, le monde entier tendant à se confondre, il faut bien que les dissonances les plus invétérées se modifient et rentrent peu à peu dans une harmonie générale.

Sont-ce là des hypothèses gratuites? Y a-t-il un vieil esprit germanique? En quoi diffère-t-il de l'esprit latin? Avant de plaisanter ces questions comme

ridicules, comme des illusions, des facéties, des problèmes sans utilité ou de vains paradoxes, on ferait bien de considérer avec plus de soin les goûts, les mœurs et les passions des peuples vivants. Essayez de faire écouter le *Cinna* du grand Corneille à un auditoire allemand ou anglais. Quelle est donc la tragédie qui a pu devenir populaire en France avec un héros germain, goth ou vandale? Est-ce Pertharite? Est-ce Attila? Est-ce même Charlemagne? Ni le maire Ebroïn, ni Charles Martel ne touchent la fibre française. Nous nous moquons encore du Germain Dagobert, de ses parures, de ses étoffes brillantes, de son luxe oriental, de ses trois reines légitimes, de ses trois cents concubines avouées, bien que ce prince barbare eût de l'éclat et certaines qualités. Nous aimons à le chansonner et à le railler; il nous plaît de le voir admonesté et dirigé par le Romain ou Gallo-Romain « Eligius » *saint Eloi*, qui l'invite à être décent et à réparer les erreurs de son costume et de sa conduite. C'est un Allemand que ce Dagobert. Nous appelons *rosse* un cheval allemand (ross); *reître* un cavalier allemand (ritter); *bouquin*, un livre allemand (buch); *tudesque*, c'est-à-dire grossier, le pays lui-même; chez les Italiens la nuance de haine et de mépris anti-germanique est encore plus tranchée; chez les Espagnols modernes, *Germania* veut dire *canaille*; et il existe un recueil de chansons d'argot espagnol sous ce titre : *Ballades germaniques* (Cantares de Germania).

Voilà les traces philologiques ou quelques-unes des faibles traces que ces bandes, leurs invasions, leurs conquêtes, le ressentiment inspiré par elles, ont laissées dans les idiomes de souche romane. Ce sont aussi les

populations germaniques, *propiores à Deo*, comme dit Sénèque, plus sauvages que nous, plus rapprochées de la nature des choses, qui ont montré dans les temps modernes le plus de répugnance pour la monogamie stricte et le plus de goût pour la liberté du choix dans le mariage et la liberté du divorce, en cas de répulsion mutuelle. Lorsque Lothaire voulut user de ce droit sauvage, il était trop tard; la civilisation latine et chrétienne avait fait de grands progrès; le mariage civil ne suffisait plus; Rome avait assumé la juridiction universelle; le divorce devenait une marque de barbarie; l'ancienne tolérance se transformait en rigueur nouvelle; et la condamnation, l'humiliation du chef austrasien qui réclamait trop tard ses immunités sauvages, furent la condamnation et l'humiliation du germanisme même.

Si l'on oublie ce triple combat de la volupté grecque, de la barbarie teutone et de la civilisation cléricale, l'Italie du xe siècle est incompréhensible. C'est une fournaise couverte d'une fumée épaisse. Telle sont la confusion des intérêts, la multiplicité des crimes, la variété des ruses, l'incohérence des plans, la déloyauté et la diversité des acteurs, la turbulence et la violence des révolutions, la rapidité des catastrophes qui changent les limites, renversent les dynasties, transforment les principautés et bouleversent la géographie politique, que la plus stricte attention et la mémoire la meilleure ne suffisent pas à tout expliquer. Sur un fond servile et apathique les hardis, les rusés, les volupteux se heurtent et se disputent la proie. La morale ascétique préside à l'orgie; une courtisane est *sénatrice* de Rome, et une barbare, qui veut faire une plaisanterie attique, renvoie à l'empereur

byzantin, en pur cadeau, à titre d'eunuques, et parfaitement aptes à ce métier, les prisonniers qu'il a faits.

L'enquête historique a ses écueils assurément. Elle peut mener au paradoxe. Quand on a entendu parler de Madame Dubarry comme d'une demi-sainte, et de Madame de Pompadour comme d'un Richelieu, on doit se défier des témérités historiques. Henri VII serait une victime innocente s'il fallait en croire les assertions de M. Froude ; et Judas Iscariote serait un Brutus si l'on s'en rapportait à M. de Quincey, qui vient de lui consacrer un panégyrique. Mais les folies de la licence ne doivent dégoûter personne de la liberté. L'activité de l'esprit est toujours bonne ; et l'horreur qu'inspire Marat n'est point une raison valable pour adopter la torpeur orientale. Que le Père Hardouin soit un fou ridicule, Benteley n'en est pas moins un commentateur excellent.

L'enquête, même téméraire, apporte toujours un bénéfice. La quiétude, même honnête et mystique, amène toujours un danger.

Veille, marche, sauve-toi de l'ennemi (chantaient les soldats modenais quand ils gardaient les remparts de leur ville) ; *l'écho te répondra : Veille et tu seras sauvé par l'écho.*

(*Eïa, inquit, vigila! echo inquit : Vigila*) — L'enquête est la sentinelle vigilante qui peut pousser hors de propos le cri d'alarme, mais qui sauve les villes, les peuples et les littératures.



LE TRIOMPHE DE L'ART

LES CAUSEURS D'AUTREFOIS

ET LES ARISTOCRATIES NOUVELLES

LES CAUSEURS D'AUTREFOIS

ET LES ARISTOCRATIES NOUVELLES

---

§ 1er.

Les Causeurs d'autrefois.

Ceux dont je vous parle étaient des débris et des épaves de la société ancienne. Briffaut, par exemple; — l'académicien, non le journaliste; l'auteur de *Ninus II*, celui qui a été un tragique dans son temps et une gloire à son époque; papillon défloré, piqué dans le grand cadre des célébrités disparues. Andrieux était plus délicat, Feletz plus mordant, Delille plus fin, le duc de Fitz-James avait plus grand ton. Briffaut racontait mieux. C'était son art, — d'effleurer, d'éviter, d'indiquer, de sous-entendre : c'étaient des contours, des détours, des retours à faire envie au meilleur peintre d'arabesques.

Briffaut, de 1835 à 1850 était dans son lit, je le vois encore : riant et souffrant, conserve d'académicien entre deux draps; frêle plante qui végétait agréablement, et que le bon faubourg Saint-Germain venait voir, surtout entendre. Comme l'anecdote était distillée! Quelle grâce! quelles préparations infinies et quels

dénoûments imprévus! Comme il savait attendre! Comme il savait écouter! Comme il donnait la réplique et se prêtait à la triplique! Il possédait le doux, le perlé, le raffiné du discours.

En deux mots, ces aimables gens avaient le loisir; nous ne l'avons plus.

A M. de Feletz appartenaient l'ironie rapide, l'éclat du mot et la caustique puissance du trait. La première condition de ces causeurs merveilleux était de tout dire et de ne blesser jamais. Rien d'âcre, rien de timide, rien de froid, rien de violent, rien d'acerbe. Souvent, quand ils avaient parlé, vous vous trouviez piqué, sans savoir où ni comment. Un sentiment de cuisson et de frisson vous prenait, analogue à celui que laissent certaines plantes agréablement vénéneuses. Toutes vos opinions étaient froissées, mais il fallait souffrir sans se plaindre. Le style écrit de M. Sainte-Beuve a quelque chose de ce charme cruel et particulier.

L'auteur des *Causeries* était né digne, entre autres aptitudes, d'appartenir à ce camp du dix-huitième siècle et de trôner dans un fauteuil entre M. Champfort et le pétulant Diderot.

Quelques rares hommes causeraient bien encore avec M. Sainte-Beuve, si le temps était à la causerie. Mais le courant des mœurs publiques étouffe chaque matin l'éclosion renouvelée de cet art délicieux.

Les femmes surtout s'opposent aujourd'hui à ce qu'il reprenne son essor.

Les femmes ne sont un mobile puissant que parce qu'elles sont une expression vive, électrique, définitive. Étant impressionnées, elles sont impulsives. L'électricité qu'elles versent à flots, elles la reçoivent. Il

ne faut donc pas leur reprocher d'être complétement et vivement ce que nous sommes lourdement et à demi.

Dans notre époque, — très-belle, pour les machines, — au milieu de nos merveilleuses inventions et de nos prodiges de pierre et de fer, de gaz et de poulies, de vapeur et de bronze, l'homme s'étant fort oublié lui-même, il est naturel que les femmes l'oublient.

Le perfectionnement que nous donnons aux choses nous enlève un peu l'envie de perfectionner l'homme. Cela viendra plus tard.

Quand nous aurons épuisé le régime des bons fauteuils, des toilettes miraculeuses, des voies faciles et des chambres capitonnées ; lorsque la pisciculture aura donné ses derniers produits ; quand les femmes seront lasses de s'emmitoufler superbement de dentelles étonnantes, de guipures colossales ou de diamants entassés dans leurs chignons ; quand on se trouvera fatigué et assouvi de luxe niais : — il faudra bien revenir aux plaisirs de l'esprit... on causera.

Les *Spirites* cèderont le pas aux gens d'esprit.

L'époque de la réaction sera magnifique ; et nos enfants, qui n'en dormiront pas plus mal, diront des nouvelles à leurs neveux de ce qui se passera dans ces temps lointains.

Alors renaîtra un autre côté de l'homme. Ce qui se développe aujourd'hui c'est son côté machine. Dans un train de chemin de fer, par exemple, la vraie machine d'acier est polie ; c'est une fille bien élevée ; elle ne siffle pas trop ; elle ne hurle pas trop. Elle est aimable et se conduit en général avec esprit et bonne grâce, régularité et propreté. Quant à l'homme, il enfonce les coudes dans les yeux de son voisin, place ses bottes sur

les bottines des autres, et fume ses cigares au nez de la voisine.

Il ne vous prive quelquefois d'aucune exhalaison nauséabonde; les mines sont affreuses; les fronts hargneux; et les précautions personnelles sont d'un égoïsme qui révolte. Et le Préposé ! (non pas en France, où tout est bien), comme il vous lance, vous malmène, vous pousse, vous repousse ; saisit votre robe, si vous êtes femme, ou votre manteau, si vous êtes mâle, dans l'écrou de la porte brutale qu'il renferme en vous maudissant! Vous êtes son engrenage ; et ses dents vous mordent sans pitié pour vous forcer de rouler selon la loi machinale. Je ne connais pas de phénomène plus extraordinaire et plus merveilleux que ce mariage de l'homme matérialisé avec cette matière brute, devenue idéale, presque divine.

Le chemin de fer est la grande expression de ces temps nouveaux. Il anéantit ce que la femme a de féminin ; il détruit la sociabilité en créant des compagnons de prison. Je ne dis pas, et tant s'en faut, que le chemin de fer ne vaille rien. Dernier destructeur de la société antique, il prépare, en la broyant, une société nouvelle. Certes, avec ce monde qui n'est pas éclos, renaîtra une sociabilité magnifique, inconnue aujourd'hui ; et de nouvelles mœurs feront naître un nouveau mode de conversation.

Quant à la sociabilité d'autrefois, dont les femmes tenaient le sceptre, morte elle est — et bien morte.

Respecter les convenances de l'interlocuteur, indiquer d'un mot toutes les nuances, éveiller la curiosité, la suspendre, la soutenir, la satisfaire, ménager des surprises; être délicatement dramatique, courtoisement

diplomate, jamais personnel ; ne point monopoliser la causerie qui est à tout le monde; éviter le cynisme, aborder toutes les hardiesses, échapper aux excès ; voiler la polissonnerie et lui donner la frisure la plus pudique ; tout dire, tout contredire, tout dédire, tout redire et ne jamais offenser ; — art frivole, je le veux, mais le comble de l'art.

Pour jouer en artiste accompli de cet instrument subtil aux mille touches et aux mille cordes, il faut surtout du loisir ; il ne faut ni spéculer sur les fonds publics, ni vouer sa vie aux gros intérêts, ni faire de gros romans et de grosses machines.

Tout dire! Ce que j'ai vu oser dans ce genre aux rois et aux reines de la conversation sous l'ancien régime, ou du moins à ceux qui en ont continué la tradition, est vraiment incomparable.

La duchesse de ***, renversée sur sa chaise longue, ayant donné à dîner à deux ou trois de nos modernes renommées, et entre autres à Balzac le romancier, mit la conversation sur le sujet alors fort débattu du talent plus ou moins vif et de la gloire plus ou moins légitime de Casimir Delavigne. Balzac l'attaqua sans pitié et un peu lourdement.

M. Ponsard le défendit avec bon goût. Un des plus aimables convives, homme frisé, crépu, charmant, prétentieux, que je ne veux pas nommer, qui se targuait d'élégance, prit la parole et critiqua la langueur élégiaque et la pâle muse de l'auteur du *Paria* et des *Messéniennes*. Je le vois encore : les deux pans de son habit cavalièrement retroussés lui permettaient de se chauffer commodément, comme faisait la duchesse de Bourgogne sous Louis XIV. La duchesse ne disait rien et le regardait;

sa petite coupe était placée sur un guéridon près d'elle; et de temps en temps elle en absorbait quelques gouttes sans rien dire. Le parleur qui parlait tout seul s'échauffait et s'enivrait dans le monologue de sa critique. Il lui arriva ce qui arrive à presque tous les coursiers qui s'emportent : il dépassa le but ; et, pour exprimer le défaut qu'il imputait à Casimir Delavigne, il se servit d'un terme que le Dictionnaire médical contient peut-être, mais qui répugne aux habitudes et au style reçu des gens comme il faut. Il ne s'aperçut que trop tard de l'indécence et de l'inconvenance auxquelles il s'était laissé entraîner par l'effervescence de sa verve malsonnante. — « La verve lui manque, point de chaleur, s'écria-t-il, point d'éclat, rien d'animé. C'est un glaçon. *C'est un pis.... oid!* » A cette déclaration, que l'on peut lire dans Rabelais, mais que l'idiome poli réprouve absolument, tout le monde resta muet. L'auteur de l'incongruité agita ses basques devant le foyer, tira ses manchettes et sembla frappé de la foudre.

La duchesse, pas du tout !

Plus calme que jamais, elle releva la tête, et au milieu de cette société, qui comptait plusieurs célébrités jointes à quelques blasons de premier ordre, elle dit :

— « Ah!... je croyais pourtant qu'il était très-bien avec mademoiselle... de l'Opéra! »

Il fallait voir le beau sang-froid de la duchesse, son calme, son sourire; et de quelle hauteur il lui plaisait, en achevant sa tasse de café, d'indiquer ces choses médicales et ces infimes nuances de la vie qu'elle ne daignait pas même voir.

La vraie causerie n'est pas bourgeoise. Elle n'est ni vertueuse ni vicieuse; elle est avant tout fine, nuancée,

détournée, piquante. Elle s'accommode très-bien des raffinements plus ou moins pudiques, voluptueux, caustiques, légers, honnêtes ou malhonnêtes. Pourvu que cela soit bien dit, avec des demi-teintes, des pénombres et des étincelles, cela suffit.

Le pauvre Malitourne y excellait.

On peut causer bien de toutes les manières, comme on peut faire de bonne musique dans tous les genres. Diderot causait en déclamant; Voltaire aussi, avec mille épigrammes et mille humeurs. M. de Talleyrand qui plaçait trois mots dans une soirée, causait très-bien. Il suffit d'un trait pour établir le causeur. Quand un fat, qui était fort laid, arrangeait sa cravate devant la glace, ce qui ennuyait fort M. de Talleyrand, ce dernier se prit à lui parler de madame sa mère; et le jeune babillard ne tarit plus sur les grâces et la beauté de celle qui l'avait mis au monde.

— Oui, finit-il par s'écrier avec orgueil, nul ne l'ignore, ma mère était la plus belle personne de son temps!

C'était là que le malin diplomate l'attendait. Quand ce panégyrique excessif des beautés de madame sa mère fut achevé, le diplomate, qui l'avait écouté avec un tranquille sourire, voyant que tout le monde en avait assez, vengea les victimes du salon et punit le coupable, en lui disant avec cette langueur à peine accentuée qui n'était pas une de ses armes les moins redoutables :

— C'était donc monsieur votre père qui n'était *pas bien!*

Voilà, certes, la fine fleur de la saillie dans la conversation.

Mais tout y prend place : drame, comédie, satire, madrigal, portrait, anecdote, science, érudition même, pourvu que tout soit harmonieux, mitigé, aromatisé, édulcoré; que cela soit d'accord avec tout le monde, acceptable à tout le monde, à madame Geoffrin comme à la marquise de Boufflers. C'est l'harmonieux, le fondu, le délicat, le suave, qui constitue le mérite de la conversation — comme de la cuisine. — Demandez à Monselet.

Dans la bonne conversation, tout est possible. On laisse parler un sot afin que les spirituels en jouissent. On excite et on avive un homme d'esprit. On éteint un bavard insupportable avec l'éteignoir d'un tout petit mot. On détourne ou l'on précipite le flot de la causerie. Quelle tactique ! quelle stratégie! et comment l'espérer ou l'exiger des hommes de notre temps! Miséricorde! ils ont bien autre chose à faire. Une bonne conversation du temps de madame du Deffant ou même de madame Récamier dans ses premiers jours, c'était la quintessence de dix siècles de civilisation raffinée. Cela datait de Richelieu, de la Provence, de la Grèce; cela avait traversé le Portique et les ombrages de Tusculum, et les avenues d'orangers et de citronniers de la belle Provence. Les galeries des ducs de Ferrare et le salon bleu d'Artenice, le boudoir même de Ninon en avaient préparé le charme définitif.

Ce souffle délicat, antique et parfumé, vient de mourir tout à l'heure sur notre dix-neuvième siècle et sur ses crêtes aiguës, comme les dernières brises de la Méditerranée expirent vers Tarascon ou Valence.

La moindre existence est aujourd'hui trop affairée.

Nous causerons, quand nous aurons le temps.

§ 2e.

Les aristocraties nouvelles.

Je venais de visiter ce charmant homme, Victor Leclerc, qui habitait la Sorbonne ; un second étage obscur, des livres accumulés et entassés, ou plutôt empilés ; une vraie caverne de bénédictin ; mais quelle bibliothèque ! et surtout quel aimable homme ! Quelle ardeur, quel doux patriotisme voué à la république des lettres ! Quelle absence d'égoïsme et d'envie ! Quelle sincérité et quelle vive finesse ! Tout cela dans la tristesse et la demi-obscurité de la Sorbonne.

C'était assurément un Aristocrate de l'érudition et de l'esprit ; et des plus délicats.

Logé plus mal qu'un portier !

Mes affaires m'appelèrent à l'autre bout de Paris, du côté des Champs-Elysées où demeurait un ancien financier que j'avais à voir. Des colonnes cannelées me conduisirent à la cour intérieure ; une vasque magnifique en ornait le centre. A droite et à gauche de l'escalier se laissait apercevoir un double appartement meublé de palissandre : sur la cheminée un cube en marbre noir de très-bon goût ; des fleurs sur la table ronde du milieu ; au fond de la pièce un piano ; et Beethoven exécuté avec un aplomb superbe par une jeune personne grasse vêtue de soie noire. Je cherchai la sonnette ou le bouton d'appel, et je ne trouvai rien. Je frappai doucement trois fois. Personne ne répondit. J'entr'ouvris la porte dont la glace dépolie et les ba-

guettes de cuivre roulèrent et glissèrent sans donner le moindre bruit. Un homme de service m'apprit alors que je me trouvais en face de *monsieur* le concierge et que *mademoiselle* sa fille me tournait le dos.

L'aristocratie du concierge était fort bien logée.

Ce déplacement social est universel. Tout ce qui *pose* n'est rien. Tout ce qui voudrait être et qui n'est pas — *pose*.

Aussi, que d'efforts!

Voyez Bonneau!

Celui-ci est un petit Anglais, mince, sans élégance, qui marche la tête penchée, qui étend la jambe droite, pour imiter les marquis d'autrefois porte des chaînes d'or en grand nombre, et parle du bout des lèvres; son père, brave cuisinier, ne lui avait pas légué de particules; mais il est né au hameau de Tracy et ses cartes de visite de 1860 portent avec fierté :

Bonneau de Tracy

En caractère gothique, entendez-vous?

Il a grandi depuis cette époque; après un voyage en Allemagne et un séjour à Vienne, où se trouve la grande officine des décorations, le petit carré de carton s'est enrichi d'un titre de vicomte; on y lisait en 1862 :

LE VICOMTE BONNEAU DE TRACY.

Dès 1863, cela était transformé en

VICOMTE BONNEAU DE TRACY
DE LA MERLIÈRE.

Et vers 1865 le cimier féodal avait installé sa fière devise sur cette aristocratie de contrebande.

Ce n'est pas tout. Le vicomte a brodé son blason de deux ou trois autres aristocraties, également en chrysocale.

Une fausse fortune, née du bon vouloir de sa sœur ; une fausse érudition, due aux livres anglais, l'ont parachevé; et il est complet.

Chacun se fait ainsi sa prépondérance factice. On sent la botte d'autrui sur son talon ; et l'on ne veut pas être écrasé. Ce n'est plus dans le domaine des *parvenus* que nous sommes, c'est dans le royaume des *parvenants*. Il faut donc s'affirmer, faire le gros, regarder autrui par-dessus l'épaule, sourire avec dégoût, *couper* le voisin. Simplicité, politesse, bon accueil, égards mutuels, tout cela est de l'autre monde. Un homme qui répond aux lettres est une curiosité ; la morgue affectée semble une cuirasse, et du silence on se fait une muraille. Quand on peut atteindre et conserver un petit pouvoir, se mettre à la tête d'une régie de quelques centimes, commander à quelque chose, et appeler cela *administration*, quel bonheur ! Quelle joie ! Quel orgueil !

Etre *quelqu'un*, personne n'y pense. Mais être *quelque chose !*

Chacun alors invente une aristocratie à son usage : celle du titre, celle de la fortune, celle du talent. Tel qui ne fait rien fait de l'érudition d'après Kannegiesser ; tel autre, sans idées, scande des rimes d'après Musset.

On écrit sa biographie : et de même que Bonneau a bâti sa noblesse, on bâtit sa gloire. Que si l'on finit par diriger un petit théâtre ou une petite revue, et que,

pour huit jours seulement, on puisse dire : *je suis roi!* le but est touché, on est en Paradis.

Une belle aristocratie est celle de la presse. Je l'aime, je l'honore.

J'ai connu quelques-uns des plus brillants et des plus puissants esprits qui ont dirigé ce terrible et noble instrument, la *Presse européenne de* 1800 à 1850 : — en Angleterre, *Lockhart, Jeffrey ;* — en France, *Bertin* père : — je ne parle que des morts, ne voulant pas faire aux vivants l'insulte de les flatter.

Ils étaient simples et charmants.

C'étaient des hommes. Ils n'avaient rien de la brutalité du cocher mal élevé, de l'âpreté insolente du marchand de melons, de la trivialité malfaisante du carrefour et de la hideuse verdeur du bagne. Quel type admirable que notre *Bertin père*, immortalisé par Ingres? le *Mirabeau* de la presse ; et plus pur.

Amour de la jeunesse, amour de la science, largeur d'âme, facilité de commerce. On entrait che lui. On lui parlait. Il causait. Il répondait. Rien de hargneux, rien de vénal. Tout était viril en lui, jusqu'aux défauts; tout était généreux, jusqu'aux faiblesses. Il menait les ministres, créait des royaumes, effrayait les mauvais, déjouait les intrigues, ne faisait point de bassesses, prévoyait les catastrophes, en riait, servait les petits, aidait les faibles et ne prétendait à rien.

Prétendre est notre misère.

Celui-ci, qui n'est pas sorti des Batignolles et ne sait pas un mot des langues de l'Hindoustan, nous fait une leçon sur le *Pehlvi.*

Certes, j'aime les efforts humains, les sociétés en lutte et les civilisations en marche; cette ardeur des

activités ne peut que plaire au penseur et au philosophe. Mais comment ne pas rire de l'immense prurit des vanités, de la démangeaison universelle qui saisit les amours-propres ; flot sur flot, écume sur écume, aristocratie sur aristocratie, se brisant et mourant avec un petit bruit sur la plage en disant : « Je suis le *Progrès !* »

Quelle comédie !

Quel mensonge !

Car toutes ces tyrannies sont fantômes, masques et poses ; — prestidigitation et tours de Robert Houdin.

Faute de chaussures on se fait *talon rouge*. Quand la démocratie française aura terminé son éducation (à peine commencée), elle deviendra intelligente, indulgente, polie, humaine, civile et assurera la place supérieure, non aux pires, aux plus sots, aux plus menteurs, aux plus « forts en gueule, » et aux plus brutaux, mais à d'autres. Elle chassera sans pitié de son domaine :

— *Les faux Vicomtes*,

— *Les faux Génies*,

— *Les faux Millionnaires*,

— *Les Manans-rois*,

— *Les Valets-maîtres*,

— *Les Anes lettrés* des deux sexes,

et fera bonne justice de toutes ces Aristocraties.

Elles sont fausses.

Leurs étages superposés écrasent les meilleurs.

La vraie cime sociale, c'est l'activité, le travail, le sens moral, l'honneur et le talent.

La société future rendra donc à la vraie cime sa place ;

Place rayonnante !

Les assises del'Etat n'en seront que plus belles, plus fortes, plus solides; — l'éducation et le sens moral prévaudront.

Aujourd'hui la pyramide est renversée. La pointe pose en bas.

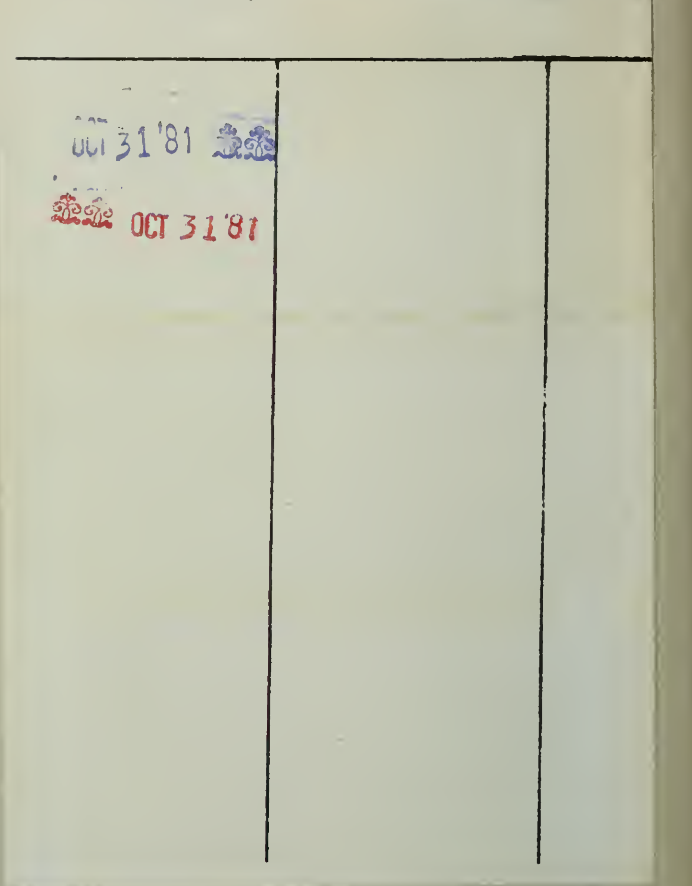
La comédie populaire est aujourd'hui partout.

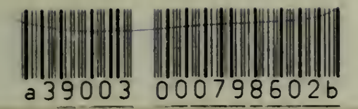
Certains établisements publics, destinés à l'agrément ou à la refection des citoyens, offrent les échantillons les plus bizarres du développement nouveau de ces aristocraties improvisées. Quel est ce personnage prépotent, solennel, redoutable, aux sourcils froncés, à l'air rébarbatif, dont chaque pas s'imprime sur le pavé, avec un retentissement qui fait trembler les vitres, et qui, la serviette sur le bras ou sur l'épaule, paraît plutôt votre maître que votre serviteur? C'est tout bonnement un garçon de café; il est évidemment au-dessus du patron qui le paie, et de vous, qui allez le payer tout à l'heure. De quelle voix s'adresse-t-il au nouvel arrivant? il ne prononce pas une demande, mais un ordre; les gestes surtout sont merveilleux et attestent la plus sereine et la plus profonde conviction d'une domination absolue. Toutes les fois qu'il m'arrive, descendant du chemin de fer, de chercher refuge ou rafraîchissements dans ces lieux publics, je me complais à exagérer l'humilité de ma démarche et celle de ma voix, afin de jouir pleinement de cette aristocratie. Encouragés ainsi, ces messieurs deviennent magnifiques; je ne suis pas servi du tout, mais je les contemple: et la risée intime, qui est une si bonne chose et si consolante, m'assure, pendant une demi-heure au moins, la plus naïve et la plus complète des comédies.

TABLE ALPHABÉTIQUE

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE

COULOMMIERS. — Typogr. A. MOUSSIN


OCT 31 '81
OCT 31 '81


a39003 000798602b

